MA 4 1965

James Frampton

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/lettresdemessire04buss

M.re Roger de Rabutin
Comte de Bussy Maistre de Camp. General &.

LETTRES

DE MESSIRE

ROGER DE RABUTIN

COMTE DE BUSSY,

LIEUTENANT-GENERAL DES ARMÉES DU ROI, ET MESTRE DE CAMP GENERAL DE LA CAVALERIE FRANÇOISE ET ETRANGERE.

AVEC LES REPONSES.

Nouvelle Edition, où l'on a inseré les trois Volumes de NOUVELLES LETTRES *publiez en* 1709, *& rangé toutes les Lettres selon l'ordre Chronologique.*

TOME QUATRIEME.

A AMSTERDAM,
Chez ZACHARIE CHATELAIN.

MDCCXXXVIII.

Universitas
BIBLIOTHECA

PQ
1733
.A2 C4
#4
1738
Coll. spec.

TABLE

DES

LETTRES

DU

QUATRIEME TOME.

Lettres au ROI. Pag. 7. 8. 33. 116. 207. 266. 314. 366.
De S. A. R. MONSIEUR. 31. 230.
A S. A. R. MONSIEUR. 25. 299.
A S. A. R. MADEMOISELLE. 362.

A.

Du Duc de S. Aignan. 9. 17. 68. 94. 324. 365.
Au Duc de S. Aignan. 12. 18. 21. 34. 72. 79. 84.
De l'Evêque d'Autun. 47. 49. 248.
A l'Evêque d'Autun. 48. 250. 272. 360.

B.

A Mademoiſelle de la Baſiniere. 40.
De Mademoiſelle de la Baſiniere. 41.

A Mr. de la Baſiniere. 241.
A Mr. de Benſerade. 60. 248.
De Mr. de Benſerade. 249.
Du P. Boubours. 51. 88. 120.
Au P. Boubours. 55. 80. 93. 124. 219. 294.
A la Marquiſe de la Boulaye. 373.
De la Marquiſe de la Boulaye. 373.
A Mr. de Bragelonne, Conſeiller au Parlement de Paris. 190.
A Mr. le Comte de Briord. 289.
A Madame Brulart, Premiere-Préſidente de Dijon. 214.
A Mr. Brulart, Premier-Préſident de Dijon. 16. 136. 149. 154. 165. 270.
De Mr. Brulart, Premier-Préſident de Dijon. 14. 22. 130. 134. 147. 152. 367. 371.
Du Marquis de Buſſy. 26. 44. 76. 280.
A Mr. de B. 173.
A Madame de la B. 56.

C.

Au Marquis de Chandenier. 10.
A Mr. Chauvelin, Intendant de Franche-Comté. 245.
De Mr. Chauvelin. 252.
A la Marquiſe de Clerembaut. 365.
De Madame de Colligny à Madame de Sevigny. 161.
A Mademoiſelle de Cominges. 42. 75.
De Mademoiſelle de Cominges. 45.
De Mr. de Corbinelli. 57. 128. 142. 209. 236. 255. 279. 333.
A Mr. de Corbinelli. 62. 70. 133. 149. 214 239. 285.
Au Comte de Creey-Longueval. 374.

Du Comte de Crecy-Longueval. 374.
De Mr. de C. 50.
A Mr. de C. 54.

E.

Du Duc d'Elbeuf. 166.
Du Comte d'Etrées. 145.

F.

Au Maréchal de la Feuillade. 288.

G.

De Mr. de Gaignieres. 94.
A Madame de Gouville. 98.
De Madame de Gouville. 106.
Au Comte de Grammont. 16. 99. 300.
Du Comte de Grammont. 28.
A Madame la Comteſſe de Grignan. 215. 231.
De Madame la Comteſſe de Grignan. 210. 228.
Au Comte de G. 97.

H.

De Mr. de Harlay, Archevêque de Paris. 370.
A Mademoiſelle du Houſſai. 164.
De la Maréchale d'Humieres. 20.
A la Maréchale d'Humieres. 21.

I.

A Mr. Jeannin de Caſtille. 15.
A Mr. de J. . . 316.

L.

A M. de Lamoignon. 113. 252.
De Mr. de Lamoignon. 130. 217.
Du Comte de Limoges. 81. 108.
Au Comte de Limoges. 90.
Au Marquis de Louvois. 295.
A la Ducheſſe du Lude. 369.

M.

Au P. Maſcaron, nommé à l'Evêché de Tulles. 260.
Du P. Maſcaron. 264.
A Madame de Monjeu. 325.
Au Comte du Montal. 71. 375.
Du Duc de Montauſier. 312.
Au Duc de Montauſier. 319.
A Madame de Montmorenci. 271. 329.
De Madame de Montmorenci. 276.
A Madame de M. 86. 117. 127. 165. 171. 229. 234.
De Madame de M. 19. 112. 123. 162. 170. 194. 233. 298.

N.

Au Maréchal de Navailles. 242.
Du Maréchal de Navailles. 247.
Au Duc de Noailles. 316. 318.
Du Duc de Noailles. 317.

O.

O.

A Madame la Présidente d'Osembrai. 53. 75. 198. 218.
De Madame la Présidente d'Osembrai. 218.

P.

A Mr. de Pompone, Ministre & Secretaire d'Etat. 6. 206. 265.
De Mr. de Pompone. 227. 268. 303.
A Mademoiselle du Pré. 137.

R.

De Madame de Rabutin, Chanoinesse de Remiremont. 35. 208.
A Madame de Rabutin. 36. 212.
Au P. Rapin. 40. 79. 114. 125. 146. 151. 261. 290. 332.
Du P. Rapin. 39. 118. 124. 262.
Au Marquis de la Rongere. 23. 30. 250.
A Madame de la R. 78.

S.

De Madame de Scudery. 46. 69. 73. 92. 111. 135. 138. 168. 174. 191. 193. 220. 242. 305. 363. 368.
A Madame de Scudery. 47. 68. 74. 95. 112. 131. 140. 158. 163. 169. 175. 185. 190. 192. 244. 298. 307. 330. 364.
De Madame de Senneville. 161.
A Madame la Marquise de Sevigny. 7. 31. 69.

74. 87. 102. 115. 122. 132. 141. 150. 159. 173. 177. 181. 186. 197. 204. 216. 224. 225. 231. 238. 257. 273. 283. 289. 292. 304. 313. 330. 334. 355. 357. 361.
De Madame de Sevigny. 9. 37. 56. 85. 99. 110. 119. 128. 139. 155. 156. 180. 183. 195. 196. 197. 200. 201. 210. 221. 227. 234. 253. 268. 277. 286. 291. 293. 303. 311. 315. 33 . 356. 359.
A Madame de S. 306.
De Madame de Se . . . 101. 104. 126. 176. 203.
A Madame de Se . . . 103. 107. 129. 179. 206.

T.

A Madame Talon. 11.
Au Comte de Tavannes. 245. 260.
Au Chancelier le Tellier. 98.
De Mr. le Préſident de Thou. 1. 4.
Au Marquis de Trichâteau. 199. 247. 251. 256. 262. 301. 308. 309. 318. 321. 324. 328.
Du Marquis de Trichâteau. 369. 376.
Au Comte de T. 265.

V.

De l'Evêque de Verdun. 91.
A la Ducheſſe de Villeroy. 213.

LETTRES ANONYMES.

De Madame de . . . 167. 172. 212.
A Mr. de . . . 189.

POESIES ET AUTRES PIECES

Inſerées dans les Lettres de ce Volume.

Couplet de Chanſon. 101.
Deſcription de la Hollande, en Vers, par Mr. Pavillon. 326.
Hiſtoire de la Matrone d'Epheſe, traduite du Latin de Petrone. 64.
Inſcription miſe par les François ſur la principale porte de Philisbourg. 2.
——— *autre miſe par les Impériaux.* 3.
Lettre du Roi d'Angleterre au Duc d'Yorc. 263.
Lettre de Mr. l'Electeur de Brandebourg au Roi. 296.
Rondeau à Madame Talon. 12.
——— *au Roi.* 13.
——— *pour Madame de Rabutin.* 19.
Sonnet contre une Infidelle. 226.

Tra-

Traduction de plusieurs Epigrammes choisies de Martial. 335.
Traduction de quelques Epigrammes choisies de Catulle. 362.

LETTRES
DE
M. LE COMTE
DE BUSSY
RABUTIN.

I. LETTRE.

De Monſieur le Préſident de Thou au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 31 *Octobre* 1676.

J'Ai lu vos *Mémoires* avec une grande ſatisfaction. Il y a des choſes très ſérieuſes, & des avis pour la guerre très bons. Les jeuneſſes du ſéjour de Guiſe, de Châlons, & de Moulins, y ſont naïvement & agréablement écrites, & ſur-tout le voyage de la jeune Com-

teſſe, & le gîte de la Couſine Provinciale. Je ne me ſouvenois pas de votre premiere priſon de la Baſtille. Je vous remercie de l'éloge de Saint-Preuil; il étoit un des meilleurs amis de mon frere, & Couſin-germain des Bourdeilles & des Matas qui ſont les nôtres. Il n'y a rien de plus beau que le ſiege de Mardicq; le génie du jeune Prince y eſt très bien repréſenté. J'ai pris garde à la maniere dont vous le quittates, non point pendant ſa priſon, mais en homme d'honneur, & après ſa liberté. Ce que vous fites par le devoir de votre Charge pour la priſe de Monrond, eſt encore très beau. Les ſervices que vous rendites en 1652 me paroiſſent dignes de grandes récompenſes. J'ai admiré les Lettres de Madame de Sevigny & je les ai relues deux fois; c'eſt une perſonne pour laquelle j'ai eu toute ma vie un grand reſpect, & une très grande inclination : je l'ai penſé épouſer, & c'étoit Monſieur de la Châtre & Madame votre Couſine ſa femme qui ménageoient la choſe.

Je vous envoye, Monſieur, les deux Inſcriptions de Philisbourg, ſavoir celle du Roi que les Impériaux ont ôtée depuis la priſe de cette Place, & celle qu'ils ont miſe en échange, laquelle eſt une eſpece de parodie de la nôtre, s'étant ſervis à peu près des mêmes termes, mais à contreſens; elle eſt aſſez ingénieuſement faite.

Tuendis Rheni finibus
Ludovicus XIV. Francorum & Navarræ
Rex Chriſtianiſſimus,
Confecto in utráque Germaniá bello,
Reſtauratá ubique pace,

Mo-

Monumentum hoc ſuæ virtutis,
Aſſertæque Libertatis Germanicæ,
Firmiori iſthoc aggere, muroque,
Regiis ſumptibus exſtrui fecit.
Anno M. DC. LXVII.

Perfecit in terrorem hoſtium,
Fœderatorum ſubſidium,
Liliorum præſidium,
Alterum Galliæ cis Rhenum
Propugnaculum,
Ac Germaniam versùs Oſtium,
Briſaco inferius ſitu, non robore:
Quod ille claudit, utrumque nemo aperit;
Idem aperit, ac nemo claudit.

INSCRIPTION NOUVELLE miſe par les Impériaux ſur la principale Porte de Philisbourg depuis la priſe, après en avoir ôté la premiere.

Liberandis Rheni finibus,
Leopoldus Imperator,
Cæſar pius, felix, auguſtus,
Victor ac triumphator,
Suſcepto juvandis Sociis,
Tuendis Civibus, arcendis hoſtibus,
Neceſſario bello,
Reſtaurandæ ubique Paci,
Propugnaculum hoc, vindicatæ ab injectis
Gallicæ ſervitutis compedibus,
Libertatis publicæ futurum ad poſteros
Monumentum expugnavit,
Germaniæ poſtliminio reſtituit,
Anno Chriſtianæ ſalutis
M. DC. LXXVI.

Imperii sui XIX.

Terrori Hostium, Tutelæ Civium,
Præsidio Germaniæ,
Alterum Gallis cis Rhenum receptaculum,
Ac Germaniam versùs Ostium,
Auspicato, plura pari successu recuperando,
Augurio
Gallis clausit, Germanis recluſit:
Quod Gallus claudit, Germanus aperit.

II. LETTRE.

Du Président de Thou au Comte de Bussy.

A Paris, ce 14 *Novembre* 1676.

J'AI lu, Monsieur, le second Volume des *Mémoires* dont vous m'avez fait l'honneur de me permettre la lecture, & avec autant de satisfaction & d'utilité que le premier. Mais pour en faire un jugement exact, il faudroit le lire une seconde fois. Ce que je vous en puis dire en général, c'est qu'ils sont très beaux, & qu'ils portent avec eux le caractere d'un homme d'honneur, de qualité, de mérite, & de beaucoup d'esprit; & comme votre principal dessein a été dans le Recueil de ces *Mémoires* de laisser à Monsieur votre Fils une instruction, vous y avez inseré très à propos le Traité de la Cavalerie Légere, avec les Règlemens dont il pourra tirer beaucoup d'utilité dans son métier de la guerre. Le portrait de

de Monſieur de Turenne eſt très bien fait & très juſte ; j'en puis juger mieux qu'un autre, puiſque je l'ai connu depuis ſa jeuneſſe. La deſcription de la bataille des Dunes y eſt très belle, & écrite en homme qui y eut grande part ; ce que je ſavois déja.

Au reſte, j'y ai vu avec indignation votre excluſion dans la promotion des Chevaliers du Saint Eſprit de 1661. Mais je ne puis vous témoigner aſſez avec combien de douleur j'y ai lu les particularitez de votre empriſonnement, après la juſtification ſi préciſe que vous en fites au Roi par votre manuſcrit que vous lui repréſentates, & qui ne pouvoit avoir été fait après coup. Pour les Lettres que vous écrivites de la Baſtille, elles ſont admirables, & devroient avoir touché le cœur le plus inſenſible ; & je ſuis perſuadé comme vous, qu'elles n'ont pas été toutes vues du Roi. Pour le commencement de ſon Hiſtoire, il eſt d'une grande beauté, & je ne doute pas qu'il ne vous donne lieu de l'achever un jour, & qu'il ne connoiſſe qu'un homme de guerre & de qualité lui fera bien plus d'honneur d'être ſon Hiſtorien, & ſera mieux cru qu'un autre.

III. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à M. de Pompone Miniſtre & Secretaire d'Etat.

En lui envoyant une Lettre pour le Roi.

A Paris, ce 8 Decembre 1676.

PUISQUE vous trouvez bon que je m'adreſſe à vous, Monſieur, quand j'aurai quelque choſe à demander au Roi, & que je me ſuis ſi bien trouvé de paſſer par vos mains, je n'en chercherai point d'autres, tant que je ne croirai pas vous être à charge. Agréez donc que je vous ſupplie de préſenter ma Lettre au Roi, & d'appuyer auprès de Sa Majeſté la priere que je lui fais. J'attens cette grace de la juſtice du Roi. Je l'ai bien ſervi toute ma vie, & je n'ai jamais rien eu. Je viens de perdre un de mes enfans à ſon ſervice, & retirer l'autre de priſon. J'oſe vous dire, Monſieur, que c'eſt la gloire du Roi que je vous recommande en vous recommandant mes interêts. J'ai une grande confiance en la juſtice de Sa Majeſté, en l'amitié que vous m'avez promiſe, & en la bonté de votre cœur.

AU

AU ROI.

SIRE,

Je supplie très humblement V. M. de se souvenir de moi dans la distribution des Bénéfices de M. l'Abbé de la Victoire. Si V. M. avoit pour agréable d'en gratifier un fils que j'ai dans l'Eglise, en me faisant une grace, dont je lui serois toute ma vie obligé, elle feroit une espece de justice sur les services que je lui ai rendus. J'ai perdu même cette Campagne le Marquis de Colligny mon beau-fils au service de V. M. & mon fils a été pris à la retraite du Prince d'Orange, & je viens de le retirer. Je tiens mon bien, la vie & la liberté de mes enfans bien employez en ces rencontres, SIRE, *& je ne serai pas tout-à-fait content, que V. M. ne me mette en état de hazarder la mienne, pour lui bien témoigner que je suis avec tous les respects imaginables, &c.*

IV. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Madame de Sevigny.

A Paris, ce 23 Septembre 1676.

ELLE est donc arrivée cette belle Comtesse? J'envoye le savoir assurément. Si je n'étois fort enrumé, je l'irois apprendre moi-même; car après vous, personne ne l'aime plus que je fais. Cet *après vous*, a deux sens; & je dis vrai, dans quelque sens qu'on le prenne: car je vous aime plus qu'elle, & il n'y a que vous qui ayez

plus d'amitié pour elle que moi. Je veux aller dîner l'un de ces jours avec vous pour la bien voir. Mandez-moi si tous les jours sont bons pour cela, parce que je ne veux ni perdre mes peines, ni manquer de vous embrasser. Sur ce que j'ai appris que le Roi avoit parlé de moi avec bonté au Duc de Saint-Aignan, j'ai cru qu'une Lettre à Sa Majesté pourroit faire un bon effet. Je vous l'envoye. J'aurois été vous la lire, si je n'étois enrumé.

SIRE,

Si Votre Majesté vouloit prendre la peine de songer un moment, que dans un Regne plein de gloire, de justice, & de politesse, un homme qui a de la naissance, quelque esprit, & du courage; qui a de longs services à la guerre dans de grands emplois, & des services considerables dans les tems fâcheux: qui a toujours admiré, & si je l'ose dire, aimé de tout son cœur V. M.; que cet homme-là, dis-je, passe le reste de sa vie en disgrace, je ne puis m'empêcher de croire que vous la finiriez. Je supplie donc V. M. très humblement, SIRE, *de faire un moment de réflexion sur tout ce que je viens de lui dire, & d'être persuadé que l'on commence à avoir pitié d'un homme accablé de malheurs, & qui n'est pas sans mérite. Je ne parlerois pas ainsi,* SIRE, *si ma fortune étoit en meilleur état qu'elle n'est; mais il y a des tems où l'on est réduit à se rendre de bons offices à soi-même, & où l'on le peut faire sans effronterie. Je serois plus modeste, si j'étois plus heureux. Cependant je ne pourrois jamais être avec un plus grand zèle, ni avec un plus grand respect, &c.*

A Paris, ce 22 Decembre 1676.

J'at-

J'attens réponſe de mon ami Saint-Aignan. Je ne ſuis nullement en peine de ſes ſoins, de ſa chaleur à me ſervir, ni de ſon jugement à choiſir bien le tems de donner ma Lettre au Roi. Le reſte dépend de cette folle de Fortune, à qui véritablement je déplais ; mais qui pourroit bien à la fin ſe raccommoder avec moi. Si elle ne le fait pas, je me conſolerai de ſa perſévérance à me perſécuter.

V. LETTRE.

Réponſe de Madame de Sevigny au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 23 Decembre 1676.

MA fille arriva hier ici, auſſi laſſe que vous êtes enrumé. Je lui ferai voir votre billet. Cependant je vous dirai qu'elle ſera auſſi aiſe de vous voir que vous elle. Venez diner avec nous quand vous voudrez ; délicat comme vous êtes, vous ne ſauriez me ſurprendre.

VI. LETTRE.

Du Duc de Saint-Aignan au Comte de Buſſy.

A Verſailles, ce 24 Decembre 1676.

JE vous renvoye le Tome de vos *Mémoires* que vous m'avez prêté, Monſieur. Je n'ai rien lu de mieux écrit, ni de plus divertiſſant. J'ai été bien fâché d'y voir des Lettres à vous de mille gens qui ne vous aiment pas tant que je fais, & d'y voir fort peu des miennes. Mais

il ne m'en faut prendre qu'à moi: car si j'avois été plus soigneux à vous écrire, je ne pense pas que vous eussiez supprimé mes Lettres. Cela m'apprendra à l'être une autre fois davantage.

Je fus hier à la reception du Président de Mesme à l'Académie. Il fit une fort jolie harangue, & le Directeur Benserade y répondit dignement. Entre autres choses, il dit en parlant du Roi, que Sa Majesté pouvoit aussi peu souffrir un mot hors de sa place, qu'un soldat hors de son rang. Quinaut a lu les vers du Prologue de l'Opera que nous verrons au premier jour de l'an, on les a trouvé fort beaux. Le jeune Abbé Tallemant a fait un beau discours, en faveur de la Langue Françoise contre la Latine. Monsieur l'Archevêque & Monsieur Colbert y étoient. Nous vous y avons trouvé fort à dire. Si j'avois couché à Paris, j'aurois été vous embrasser; mais je suis retourné promptement ici pour me préparer à faire ma charge le premier jour de l'an, que j'entre en année. Vous devriez bien faire un Rondeau pour le Roi que je lui présenterois ce jour-là à son lever. Cela me donneroit occasion de parler de vous, & de faire votre cour. Benserade a mis cette sorte de vers à la mode, & ils ont bien réussi.

VII. LETTRE.

Du Comte de Bussy au Marquis de Chandenier.

A Paris, ce 25 Decembre 1675.

VOus êtes trop honnête, Monsieur, de vouloir bien me remercier de l'intention que j'ai

j'ai eu de vous faire plaisir, car pour les services effectifs, c'est Monsieur le Duc de Saint-Aignan qui vous les a rendus dans tous les tems. J'aurois un grand plaisir à vous rendre service, Monsieur; mais quand on est aussi malheureux que je le suis, on a encore bien plus de chaleur pour ceux qui sont en même état. Monsieur de Saint-Aignan m'a envoyé pour vous une permission que le Roi vous a accordée d'aller par la ville de Loches. C'est un commencement de graces. Je me trouve bien heureux qu'au moins celles qu'on vous fait aujourd'hui passent par mes mains, car je suis assurément votre &c.

VIII. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Madame Talon.

A Paris, ce 26 Decembre 1676.

JE n'irai point diner aujourd'hui avec vous, Madame; vous me faites trop bonne chere, & je m'en trouve mal. Encore si vos yeux me faisoient aussi bonne chere que votre Cuisinier, je prendrois la peine pour le plaisir; mais il n'est pas possible de résister à tous deux. Un peu de diete & d'absence me guériront de vos repas & de vous. Cependant vous m'avez condamné à un Rondeau, il m'en coûtera encore un souvenir bien dangereux. Il faut pourtant vous obéir, Madame; mais si vous me forcez à penser à vous, me payerez-vous au moins pour cela?

RONDEAU

DU COMTE DE BUSSY,

A Madame Talon.

VOus en voulez, Climene, des Rondeaux:
Vous en aurez, si je puis, des plus beaux.
Vous êtes jeune, aimable, blanche, & blonde;
C'eſt à cela qu'on veût plaire en ce monde;
C'eſt pour cela qu'on fait des Madrigaux.

Mais quand pour vous j'aurai dit mots nouveaux,
Que me donnerez-vous: quoi? Des Cadeaux?
Je veux des cœurs, merveille ſans ſeconde.
Vous en voulez?

Prenez le mien, il eſt tout des plus chauds,
Et me donnez le vôtre ſans rivaux,
Car aux rivaux d'ordinaire je gronde:
Non que toujours votre ſexe y réponde;
Mais, cœurs pour lui ſont de friands morceaux,
Vous en voulez.

IX. LETTRE.

* Réponſe du Comte de Buſſy au Duc de Saint Aignan.

A Paris, ce 13 Decembre 1676.

JE ſuis bien-aiſe, Monſieur, que vous ayez eu du plaiſir à lire mes *Mémoires*; & comme vous

* *A la Lett. VI.*

vous dites, c'eſt votre faute ſi vous ne vous y êtes pas trouvé plus ſouvent. Pour moi j'y perds encore plus que vous; car outre le plaiſir que j'aurois eu à recevoir de vos Lettres, elles auroient embelli & honoré le lieu où je les aurois miſes.

Je ne ſuis pas ſurpris, Monſieur, d'apprendre que le Préſident de Meſme ait bien harangué, ni que Benſerade y ait bien répondu. Ils s'aquitteront toujours avec honneur de tout ce qu'ils auront à faire.

Ce que dit Benſerade du Roi eſt auſſi vrai, qu'il eſt bien dit. Il eſt ſurprenant, parce qu'il eſt rare, qu'un grand Roi ſoit auſſi poli que Guerrier. Je voudrois m'être trouvé à l'Académie avec vous, Monſieur; mais je ne voudrois pas que le Roi pût croire que je fiſſe autre choſe à Paris que mes affaires pour leſquelles il m'a permis d'y venir. Peut-être qu'une ſi ſoumiſe réſignation à ſes ordres, le diſpoſera à me permettre à la fin de le voir. Je vous envoye un Rondeau. C'eſt proprement ce que j'aurois écrit au Roi en proſe, ſi je m'étois donné cet honneur-là, comme j'en avois envie à ce commencement d'année.

RONDEAU

DU COMTE DE BUSSY, Au Roi.

PArdonnez-moi, ſi j'oſe enfin vous dire,
Qu'aſſez long-tems a duré mon martyre.
J'appelle ainſi le tems que j'ai paſſé
En votre abſence, où je ſuis bien laſſé
De ne voir plus un Maitre que j'admire.

On vous a dit que j'aimois trop à rire,
Que nul n'étoit exempt de ma ſatire.
Ce rapport, Sire, eſt un peu trop outré,
Pardonnez-moi.

J'ai failli, mais bien moins qu'on n'a dit, Sire:
Et cependant, on ne peut contredire,
Qu'avec éclat j'ai long-tems commandé,
Sans en avoir été récompenſé.
Mais après tout, ſi j'ai ſu mal écrire,
Pardonnez moi.

X. LETTRE.

Du Premier Préſident de Dijon au Comte de Buſſy.

A Dijon, ce 10 Janvier 1676.

J'AUROIS eu l'honneur de vous écrire plus ſouvent, Monſieur, ſi j'avois eu de la matiere juſqu'à nos Etats, & ſi je n'avois été trop occupé depuis qu'ils ſont ouverts. Ce fut le 2 de ce mois; la cérémonie a été belle. Je le remarque, parce qu'elle a été différente des autres Etats, comme dans la marche à pied depuis le Palais de Monſieur le Duc, juſqu'à la Meſſe, de là aux Etats, & depuis les Etats chez Monſieur le Duc. Il y parla peu & fort bien, moi après lui, l'Intendant après moi, enſuite Monſieur d'Autun. Beaucoup de gens qui n'entendoient point, firent un grand bruit qui incommoda fort les harangueurs. Vous étiez apparem-

remment, Monſieur, à la reception de Monſieur le Préſident de Meſme à l'Académie Françoiſe. C'eſt votre tour à me mander comment cela s'eſt paſſé. Vous voilà bien des gens illuſtres dans ce Corps, & petit à petit la pédanterie y fera place à des camarades dignes de vous.

XI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Monſieur Jannin de Caſtille.

A Paris, ce 16 Janvier 1677.

ENFIN, Monſieur, nous ſavons maintenant la vérité de ce qui s'eſt paſſé entre les Suedois & les Danois dans la Scanie le douzieme de Decembre dernier. Les premiers ont abſolument gagné une grande bataille contre les Danois. Elle leur a pourtant coûté cher. C'eſt la fortune du Roi qui leur a porté bonheur; ſes Alliez s'en ſentent auſſi bien que ſes Sujets. Le Roi retire Valavoir de Meſſine à cauſe de ſes incommoditez, & y renvoye en ſa place Montauban & Caſau avec ſix bataillons & douze cens chevaux. Si le bruit qui court eſt véritable, que Dom Juan a obligé la Reine d'Eſpagne de ſe mettre dans un Couvent, & le premier Miniſtre Valancovelas de s'enfuir, & qu'il eſt maitre des affaires auprès du Roi, cela cauſera des brouilleries en Eſpagne qui feront perdre la Sicile aux Eſpagnols, & qui nous feront avoir bon marché d'eux en Flandres. Voilà cette Monarchie ſur le déclin. Cela eſt étrange que les Etats aient

aient leurs âges comme les hommes. Je ne sai si cela ne reculeroit point la paix. La moitié du Pont-rouge du côté du fauxbourg Saint Germain est tombée ce matin à sept heures. Il n'y a eu personne de noyé. Le même jour le Pont du Pec est tombé.

XII. LETTRE.

Du Comte de Bussy au Comte de Grammont.

Ce 25 Janvier 1677.

VOTRE ami Bussy n'est pas un campagnard pour se coucher à dix heures, quand il n'a rien de meilleur à faire: au contraire il a bien plus de bon-sens que vous de ne se point échauffer le sang, & de se conduire de maniere à vivre cent ans, & à n'en paroitre que quarante. J'aime autant les plaisirs que j'ai jamais fait, mais je ne veux plus qu'ils me coûtent de peine. Je veux dîner l'un de ces jours avec vous chez Toulongeon, & puis chez vous avec la Comtesse de Grammont; & je suis assuré qu'au sortir de table vous demeurerez tous d'accord que le plus habile Courtisan de Saint Germain n'est pas moins campagnard que moi.

XIII. LETTRE.

Du Comte de Bussy au Premier Président de Dijon.

A Paris, ce 30 Janvier 1677.

*MONSIEUR le Duc met beaucoup de grandeur & de dignité dans la cérémonie des Etats,

* *Voyez Lett. X.*

Etats, Monsieur; ils en sont encore plus honorables pour la Province. Je n'allai point à la réception de Monsieur le Président de Mesme, parce que je ne vais point à l'Académie, ni à aucune Assemblée publique. Je veux que le Roi, à qui j'ai demandé de venir ici pour mes affaires, connoisse que je n'y vois que mes Juges & mes amis particuliers. J'ai su que Monsieur le Président de Mesme avoit fait une fort belle harangue, à laquelle Benserade avoit répondu fort galamment. Il est vrai que ce Corps se remplit fort de gens de qualité. Il faut pourtant y laisser toujours un nombre de gens de Lettres, quand ce ne seroit que pour achever le Dictionnaire, & pour l'assiduité que des gens comme nous ne sauroient avoir en ce lieu-là. Le jeune Prince d'Elbœuf épousa hier Mademoiselle de Vivonne. Cavois épousa Coetlogon, & a la charge de grand Maréchal des Logis, à condition de donner cinquante mille écus à Madame de Froulé.

XIV. LETTRE.

Du Duc de Saint Aignan au Comte de Bussy.

A S. Germain, ce ... Février 1677.

J'Ai trouvé ce matin l'occasion de donner votre Lettre au Roi, Monsieur. Sa Majesté m'a dit qu'il la verroit; ajoutant, avec un air qui témoignoit ne le pas croire, qu'il s'étoit fait une piece satirique qu'on vous attribuoit. Je lui ai répondu que n'y ayant point de témoins

moins, je suppliois Sa Majesté de juger s'il y avoit de la vraisemblance; & comme je voulois continuer, le Roi m'a interrompu & m'a dit qu'une marque qu'il ne le croyoit pas, c'est qu'il vous laissoit à Paris; & sur cela lui voyant ouvrir votre Lettre, je suis sorti de son Cabinet. Voilà, Monsieur, le détail de ce qui s'est passé: j'en attens un heureux succès, par les manieres douces & honnêtes dont le Roi a parlé de vous.

XV. LETTRE.

Du Comte de Bussy au Duc de Saint Aignan.

A Paris, ce 7 Février 1677.

NE vous souvenez-vous pas, Monsieur, qu'en 1673, le Roi m'ayant permis de venir ici, Sa Majesté vous dit quelque tems après, qu'on m'attribuoit des chansons, qu'il savoit bien que je n'avois pas faites? Voici une pareille rencontre, où le Roi ne se laisse pas surprendre aux méchans ni aux sots.

J'admire Sa Majesté, de voir en un moment le vraisemblable de ce qu'on lui dit de moi. Il sait bien que j'ai l'âge & la Raison, qui sont nécessaires pour faire sage tout le monde; & que j'ai par dessus cela une longue pénitence, qui me fait plus sage que tous les barbons. S'il savoit la reconnoissance que j'ai dans le cœur de la justice qu'il me fait, il me feroit peut-être des graces. Quoi qu'il fasse, je l'aimerai toujours comme mon bon Maitre, au châtiment duquel je dois ce qui me manquoit de bonnes qua-

qualitez. Quand il lui plaira, je lui devrai le bien dont j'ai besoin, & que je me suis donné l'honneur de lui demander par la Lettre que vous m'avez fait la grace de présenter à Sa Majesté.

XVI. LETTRE.

De Madame de *** au Comte de Bussy.

A Paris, ce 7 Février 1677.

CELA est fort mal à vous, Monsieur, qu'un autre que vous me donne les jolies choses que vous faites. Si je ne mérite plus que vous fassiez des vers pour moi, au moins les devrois-je avoir des premieres. Mais je suis lasse de me plaindre, je suis résolue de vous abandonner desormais à votre ingratitude, ou à vos remords. Au reste, je vous apprends que le petit Marquis de *** est amoureux de Madame votre fille. Il se trouva hier chez moi quand on apporta votre Rondeau pour Madame Talon. Il pria son Gouverneur d'en faire un pour la belle Dame de Remiremont. Je vous l'envoye: vous jugerez s'il a de l'esprit.

RONDEAU

DU MARQUIS DE **

Pour Madame de Rabutin.

TOUT seul fût-il, ce tant gentil Rondeau,
Mieux l'aimerois, que l'Ovide nouveau.

C'est

C'eſt beaucoup dire. On s'en peut ſatisfaire,
Car les Rondeaux à qui je le préfere,
Contenteroient & Marot & Brodeau.

On voit encore un ouvrage plus beau,
Qu'a fait Buſſy, non pas de ſon cerveau:
On croit auſſi qu'il ne fut à le faire
Tout ſeul.

Ce fut Iris, de mon cœur le flambeau.
Quand je la vis, je l'aimai. Mais tout beau!
En dire plus la mettroit en colere.
Quoi, diroit-elle, eſpérez-vous me plaire?
Si vous m'aimez, aimez, beau jouvenceau,
Tout ſeul.

XVII. LETTRE.

De la Maréchal d'Humieres au Comte de Buſſy.

A ... ce 8 Février 1677.

MONSIEUR le Maréchal & moi ne voulons pas achever le mariage de notre fille ainée, ſans vous demander votre agrément. Toutes choſes ſont en état d'être conclues dans peu de tems. Je croi que vous ſerez content de celui qu'on lui deſtine: c'eſt Monſieur le Prince d'Iſenghien, homme de très bonne maiſon, qui a beaucoup de biens & de grandes eſpérances, & auquel le Roi donne les honneurs du Louvre; de ſorte que nous n'avons

rien,

rien, ce me semble, à desirer de meilleur. Je souhaite que cela vous paroisse aussi bon qu'à nous, & que vous l'approuviez: ce me sera un double sujet de joye, & si vous me croyez aussi sincerement dans tous vos interêts que j'y suis.

XVIII. LETTRE.

Du Comte de Bussy à la Maréchale d'Humieres.

A Paris, ce 10 *Février* 1677.

VOus êtes trop honnête, Madame, de me demander mon agrément pour le mariage de Mademoiselle votre fille: j'y consens de tout mon cœur, je le trouve beau, j'en ai une joye extrême; & je n'en aurois pas plus si je trouvois un semblable parti pour ma fille de Rabutin qui me reste à marier. Vous savez, Madame, combien vos interêts me sont chers, tant par notre proximité, que par l'amitié que vous m'avez toujours témoignée.

XIX. LETTRE.

Du Comte de Bussy au Duc de Saint Aignan.

A Paris, ce 19 *Février* 1677.

MOn fils m'a dit que vous songiez à moi, Monsieur. Je vous en rends mille graces. Il faut dire la vérité, vous êtes l'exemple des bons

bons & généreux amis. Non seulement vous ne m'avez pas abandonné dans une longue adversité, mais vous êtes aussi soigneux de me rendre de bons offices, que les autres le sont de leurs propres interêts. Je vous assure aussi, Monsieur, que je suis un original de reconnoissance, & que je n'aime & n'estime rien tant au monde que vous.

XX. LETTRE.

Du Comte de Bussy au Premier Président de Dijon.

A Paris, ce 25 Mars 1677.

VOus avez su, Monsieur, la vigueur avec laquelle le Roi fit attaquer les dehors de Valenciennes, & la fortune avec laquelle il alla plus loin qu'il ne pensoit. Un grand Roi à la tête de son Armée, à qui l'argent ne manque point, qui a de bons Officiers & de bons Soldats, ne trouve gueres de résistance en des gens qui n'ont ni Roi à leur tête, ni bons Généraux, ni argent. Lundi dernier 22 de ce mois Sa Majesté arriva devant Cambrai, qu'il avoit fait investir deux jours auparavant; on ouvrira la tranchée le premier Avril. Le Gouverneur est un Espagnol, appellé Dom Pedro Savala. La Garnison assez nombreuse est composée d'Espagnols, de Walons, & d'Allemans. On s'attend à un plus long siege, & à plus de résistance qu'à Valenciennes. Dieu nous conserve le Roi! nous avons raison de prier pour lui, car les hazards où il s'expose tous les jours font trem-

trembler les gens de bien. Un de mes amis m'écrit du Camp du 25 de ce mois, qu'il a ouï dire au Roi, que si la Place tenoit quinze jours ou trois semaines, Sa Majesté ne reviendroit pas (comme elle avoit résolu en partant) & qu'il commenceroit la Campagne plutôt que de venir dire à la Reine bon jour & adieu en même tems. Ces paroles affligent fort les Courtisans.

Le Roi a fait un grand détachement de son Armée, qu'il a envoyé à MONSIEUR à Saint-Omer, sur l'avis qu'il a eu que les ennemis faisoient quelque mouvement du côté de Bruges, pour essayer à secourir cette Place. On commence à entrer en matiere à Nimegue, & l'on a débuté par les interêts du Prince de Lorraine. Le Maréchal de la Ferté a fait un compliment au Roi sur la prise de Valenciennes, par lequel, entre autres choses, il lui rend très humbles graces de ce qu'il l'a vengé.

XXI. LETTRE.

Du Comte de Bussy à M. de la Rongere.

A Paris, ce 9 Avril 1677.

JE vous rends mille graces, Monsieur, de la peine que vous avez prise de me mander des nouvelles. J'en savois quelques-unes de celles que vous m'apprenez; mais vous me les mandez toutes, & avec plus de suite que je ne les savois. Je ne m'étonne pas que le Roi trouve partout si peu de résistance; les ennemis ont grand' peur d'une Armée qui a son Roi à sa tête, le

lequel s'expose comme ses Soldats. Outre un exemple comme celui-là, le canon & les récompenses qui ne manquent point, font réussir à tout. Le Gouverneur de Cambrai, Dom Pedro Savala, fera peut-être comme fit le Gouverneur de Besançon : il fit tuer tous les chevaux de sa Cavalerie la veille, & se rendit le lendemain ; ce ne fut pas pour faire une plus longue défense, ce fut pour nous empêcher de profiter de ces chevaux. Les mouvemens du Prince d'Orange & de Villa-Hermosa n'empêcheront pas Saint-Omer d'être pris. Le Roi est bien heureux que la prise inopinée de Valenciennes lui ait permis de faire un détachement de son Armée pour envoyer à MONSIEUR, qui sans cela auroit été obligé de lever le siege de Saint-Omer. Je ne doute pas que les Courtisans n'aient beaucoup d'impatience de revenir : leur assiduité leur est aussi bien comptée à S. Germain qu'à Cambrai, & ne leur coûte pas tant de peines ; cependant je ne croi pas qu'ils aient encore long-tems à pâtir. Il me paroit qu'après la prise de Cambrai & de Saint-Omer, le Roi s'en reviendra, n'y ayant plus rien à faire digne de l'occuper. Le Parlement d'Angleterre nous hait fort, mais le Roi rabbat les coups ; son savoir-faire nous garantira de leurs mauvais desseins. Un Prince qui récompense aussi volontiers & aussi à propos que le Roi, est toujours bien servi. Mais je fais une réflexion sur ces récompenses, qui est, que le Roi ne donne plus gueres de Gouvernemens de Places à des gens de grande qualité ; & c'est le Cardinal Mazarin qui l'en a rebuté, après l'exemple de ceux qui se sont fait faire Maréchaux par leurs Gouvernemens. Sa Majesté ne donne plus encore de Gouvernemens

mens de Province qu'à des Gentilshommes, qui ne sauroient jamais être en état d'en abuser contre son service. Les Dames vous rendent mille graces de votre souvenir, elles sont vos très humbles servantes. Pour Madame de Scudery, elle vous fera bien son compliment elle-même: car pour ceux que vous lui faites dans ma Lettre, ruse de guerre; nous ne croyons pas aux apparences, quand il y a de bonnes raisons contraires.

XXII. LETTRE.

Du Comte de Bussy à S. A. R. MONSIEUR.

A Paris, ce 12 *Avril* 1677.

MONSEIGNEUR, ce n'est pas d'aujourd'hui que j'ai pris à tout ce qui est arrivé de bien & de mal à V. A. R. une très grande part; mais je n'ai jamais été touché d'aucun évenement, comme je viens de l'être de la bataille que vous venez de gagner. Outre toutes les qualitez, MONSEIGNEUR, qui vous attirent l'estime & l'admiration de tous les honnêtes gens, j'ai encore une raison particuliere d'avoir pour V. A. R. des sentimens plus respectueux & plus tendres que les autres hommes. Vous m'avez toujours fait l'honneur de me témoigner que vous compatissiez à mes disgraces; & la reconnoissance que j'en ai, m'interessera extrêmement à tout ce qui vous arrivera jamais. Je vous supplie très humblement de le croire, & que je suis, &c.

XXIII. LETTRE.

Du Marquis de Buſſy au Comte de Buſſy ſon Pere.

Au Camp d'Abinguen, ce 12 Avril 1677.

JE vous avois écrit un mot hier, Monſieur, qui étoit ſeulement pour vous apprendre qu'il ne m'étoit arrivé nul accident fâcheux; mais je crus qu'il ſeroit aſſez tems de l'envoyer ce matin à la poſte, & elle partit hier à minuit; ainſi au-lieu de quatre lignes que je me donnois l'honneur de vous écrire, je le vais faire plus au long. Avant que je vous parle de ce qui ſe paſſa hier, je vous dirai que le 8 que je vous écrivis de Montreuil, je ne pus venir coucher qu'à Boulogne; mais que le 9 de grand matin j'arrivai à Ardres où je dinai avec Monſieur de Rouville; après quoi, comme il me faiſoit ſeller un de ſes chevaux, un Capitaine de l'Armée de MONSIEUR, qui paſſoit là par hazard, nous apprit que MONSIEUR ayant laiſſé la tranchée de Saint-Omer ſuffiſamment garnie, & une groſſe garde de Cavalerie pour la ſoutenir, avoit marché au devant des ennemis, qui étoient déja près de Caſſel à quatre lieues de Saint-Omer. Cela fit que Rouville le fils, Officier des Gendarmes de la Reine, voulut venir avec moi, & qu'au-lieu d'aller droit à Saint-Omer qui eſt à quatre lieues d'Ardres, nous vinmes coucher à l'Abbaye d'Ouatte qui n'en eſt qu'à trois lieues, & qui nous avançoit beaucoup ſur le chemin de l'Armée. Nous apprimes là par le Régiment de la Couronne, & par les Dragons de Sainſandoux qui

qui venoient de Bergues, où on les avoit envoyez crainte qu'il ne fût attaqué, qu'ils alloient la joindre en diligence. Nous partimes donc d'Ouatte le 10 de grand matin, & nous arrivames à l'Armée sur le midi. Je rencontrai d'abord MONSIEUR, qui me demanda si j'étois Officier; je lui repondis qu'oui, & que je venois servir d'Aide de Camp auprès de Monsieur le Maréchal d'Humieres. Un moment après je rencontrai ce Maréchal, à qui je donnai votre Lettre, & qui me reçut fort honnêtement. Nous marchames long-tems ensuite le long de la ligne avec MONSIEUR, & sur les deux heures on s'apperçut que les ennemis ayant passé en deçà du Mont-Cassel, il n'y avoit plus qu'un fort petit ruisseau entre eux & nous; & comme ils avançoient fort leur droite, on crut qu'ils vouloient marcher sur le derriere de notre Armée du côté d'Ouatte; ce qui fit qu'ayant renvoyé promtement les Dragons de Sainsandoux dans cette Abbaye, pour conserver ce poste-là, on envoya des ordres de tous côtez pour faire marcher l'Armée à un village qui étoit à une lieue sur notre gauche appellé Buscule. MONSIEUR marcha donc à la tête de l'aile gauche de ce côté-là; & pendant le chemin ayant su que j'étois venu ce jour-là de Buscule, il me parla fort sur le chemin qu'il y avoit d'ici là; & comme je lui en rendis bon compte, il me fit l'honneur de m'en remercier. Lors qu'il fut arrivé à un moulin, il fit appeller quelques Officiers Généraux, avec lesquels ayant long-tems raisonné, ils jugerent que les ennemis ne marcheroient point ce jour-là, & qu'ils camperoient apparemment en bataille où ils étoient; que s'ils marchoient le lendemain, nous serions encore en état de leur cou-

per chemin ; & que s'ils vouloient long-tems demeurer là, nous pourrions nous retrancher. On fit donc faire alte à l'Armée dans l'endroit où elle étoit en ce moment, c'eſt-à-dire, un peu plus ſur la gauche qu'elle n'étoit le matin. On campa là en bataille, & on ne fit rien le reſte du jour, ſinon ſur la gauche où Monſieur d'Albret voulut garder un paſſage, & les ennemis le voulant forcer, l'eſcarmouche y fut un peu chaude. Le Régiment de Navarre y perdit aſſez de gens, & entre autres il y eut treize ſoldats tuez d'un coup de canon. Enfin la nuit fit ceſſer ce petit combat, & chacun demeura dans le poſte qu'il tenoit. Le lendemain onzieme qui étoit hier, Monſieur le Maréchal d'Humieres monta à cheval ſur les cinq heures du matin, dans le deſſein d'aller voir la tranchée de Saint-Omer, & de faire hâter le ſiege ; mais ayant trouvé MONSIEUR, il marcha auprès de lui du long du front de bandiere. Dans ce tems-là un Sergeant de nos troupes ayant abandonné ſans ordre une Abbaye appellée Piennes ſur notre gauche, les ennemis s'en ſaiſirent. Monſieur de Luxembourg ayant commandé des gens pour la prendre, ils n'en purent venir à bout ; & les ennemis en étant paiſibles poſſeſſeurs, y mirent le feu. Il ne ſe paſſa rien de remarquable juſques ſur les deux heures. MONSIEUR marcha avec le Maréchal d'Humieres, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, réſolu ici à une choſe, là à une autre. Enfin il réſolut avec les deux Maréchaux de marcher aux ennemis. Je n'entendis point cette réſolution ; & Monſieur le Maréchal d'Humieres étant parti au galop pour aller prendre ſon poſte à la droite, je voulus attendre ſon retour auprès de MONSIEUR, croyant qu'il alloit

reve-

revenir; mais enfin ayant ſu ce qu'il étoit allé faire, je l'allai trouver. Comme je l'abordai, il m'envoya dire au Régiment de Navarre de marcher aux ennemis, entre leſquels & nous il y avoit un petit ruiſſeau paſſable preſque par-tout. Il fit mettre pied à terre aux Mouſquetaires, pour attaquer l'Infanterie qui ſe retranchoit, & que Navarre alloit attaquer d'un autre côté, & lui à la tête des Gendarmes Ecoſſois commença le combat contre un eſcadron des ennemis, auſſi bravement que j'aye jamais ouï dire qu'il ſe ſoit fait par un Général. Nous rompimes cet eſcadron l'épée à la main; Monſieur d'Iſenguien eut ſon cheval tué. Je ne quittai point les Ecoſſois, & je ne ſai ce que devint Monſieur le Maréchal d'Humieres. Nous rencontrames un autre eſcadron frais, qui nous trouvant en deſordre, nous renverſa. La Grange fut tué là, & Gordes pris. Les Gendarmes de Bourgogne joints à ceux de la Reine & à ceux de MONSIEUR, plierent d'abord. Je leur étois allé dire de charger l'épée à la main, ils ne le firent cependant qu'avec le piſtolet, & s'enfuirent après. Ce fut là où Beauvau fut tué, & Mongon fort bleſſé. Le combat dura deux groſſes heures; il commença à deux & finit à quatre. Monſieur le Maréchal d'Humieres n'avoit que les Mouſquetaires, la Brigade de Revel, la petite Gendarmerie, & la Brigade de Navarre, avec deux Régimens de Dragons. Il fut ſouvent dans de grandes inquiétudes; il a eu deux Aides de Camp tuez. La déroute des ennemis eſt entiere; il y a près de trois mille priſonniers, plus de deux mille morts; treize pieces de canon, deux mortiers, tous les caiſſons, farines, avoines & munitions de guerre priſes. Les ennemis ſe retire-

rent, c'eſt-à-dire, s'enfuirent. Monſieur de Luxembourg les pourſuivit juſqu'à la nuit, une lieue par-delà Caſſel. MONSIEUR a eu deux coups ſur ſes armes. Cette bataille fait bien de l'honneur au Maréchal d'Humieres. Je vis tuer le Chevalier d'Etauges; Villacel Capitaine dans Tilladet a été tué, Feuquieres bleſſé, Seppeville bleſſé, trois Capitaines aux Gardes tuez, dont je n'ai ouï nommer que la Boiſſiere. Longueval y a très bien fait, & n'a point été bleſſé.

XXIV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Marquis de la Rongere.

A Paris, ce 14 Avril 1677.

LA Bataille de Caſſel m'a extrêmement ſurpris, Monſieur. Je croyois bien que MONSIEUR étoit plein de bonnes intentions pour cela, mais je ne penſois pas que le Prince d'Orange voulût hazarder un combat général. Ce n'a pas été une affaire ſans conteſte, & c'eſt ce qui rend la gloire de MONSIEUR plus grande. Cette Victoire coûtera une partie de la Flandre aux Eſpagnols, ſi la guerre dure. Je doute que le Roi revienne ſi-tôt. J'en ſerai fâché pour l'amour de vous; car la Campagne d'un Volontaire eſt aſſez longue de deux mois, & particulierement quand ces deux mois ſont Mars & Avril. Je ne me ſuis pas trompé à la réſiſtance de Cambrai; j'ai toujours cru que la Citadelle donneroit beaucoup de peine.

XXV.

XXV. LETTRE.

De S. A. R. Monsieur au Comte de Bussy.

Au Camp de Montcassel, ce 18 Avril 1677.

* MONSIEUR le Comte de Bussy, j'ai été bien aise d'apprendre la joye que vous avez eu de l'heureux succès des armes du Roi sous mes ordres; vous en aurez bien davantage, quand vous saurez toutes les marques de tendresse & d'estime que j'ai reçu de Sa Majesté en cette rencontre, quoique je fusse un de ceux qui avoit le moins de part à la gloire de cette action. Je vous prie aussi de croire que je suis votre bien bon ami.

* *A la Lettre XXII.*

XXVI. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Madame de Sevigny.

A Bussy, ce 4 Mai 1677.

CA, Madame, reçommençons un peu notre commerce. J'ai été bien fâché de vous quitter. Je commençois fort à me raccoutumer à vous; & si quelque chose adoucit la peine que j'ai à me passer de vous voir, c'est l'espérance que j'ai de recevoir de vos Lettres. Elles me font tant de plaisir, que si je pouvois passer ma vie auprès de vous, qui seroit pour moi le plus

grand plaiſir du monde, je vous quitterois quelquefois, ſeulement pour vous écrire, & pour avoir de vos réponſes. Employons donc bien le tems pendant lequel la fortune veut que nous ſoyons ſéparez, & ſur-tout ne prenons point les affaires trop à cœur, car cela nuit fort à la longueur de la vie. Quand je dis les affaires, je n'entens pas ſeulement les affaires de ce monde-ci, j'entens encore parler de celles de l'autre. C'eſt à mon avis être déja damné, que de craindre trop de l'être; il y a raiſon par-tout. Vivons bien, & nous réjouiſſons. En matiere de conſcience, trop de délicateſſe fait les héréſies. Je ne veux qu'aller en Paradis, & pas plus haut. Je vous fais ce petit Sermon, Madame, parce que je ſai à quel point de perfection vous aſpirez; & qu'outre qu'il ne vous eſt pas poſſible d'y atteindre en votre condition, c'eſt que je le croi même inutile. Sauvons-nous avec notre bon parent Saint François de Sales, il conduit les gens en Paradis par de beaux chemins.

Je ne doute pas que quand vous lirez cette Lettre à la belle Comteſſe, elle ne ſe récrie que cela ſent le P. Rapin & le P. Bouhours à pleine gorge. Je ne ſai pas s'ils penſent là-deſſus comme moi; mais je vous aſſure que je n'ai pris ces ſentimens de perſonne, & qu'il n'y a qu'un Concile qui m'en pût faire changer. Nous arrivames ici Samedi dernier, la petite Veuve & moi. J'y ai eu juſqu'ici les embarras que donnent les nouveaux établiſſemens. Je commence maintenant à reſpirer, & je pourrois vous y recevoir, ſi vous daigniez honorer Bourbilly d'une de vos viſites. Quoi que vous faſſiez, je vous ſupplie de me le mander; car vous paſſerez bien loin d'ici, ſi je ne vous vais trouver.

Adieu,

Adieu, ma chere Couſine, je vous aſſure que je vous aime plus que je n'ai jamais fait. Votre Niece vous en dit autant.

Je vous envoye de nouvelles demandes que je fais au Roi. Puiſqu'il ne veut pas que j'aille eſſayer de mourir pour ſon ſervice, il me donnera peut-être d'autres emplois.

SIRE,

Depuis douze ans que j'ai eu le malheur de déplaire à V. M. & d'en être éloigné, je l'ai pluſieurs fois très humblement ſuppliée de me permettre de me rapprocher d'elle; mais elle ne m'en a pas encore jugé digne. Cependant, SIRE, *elle trouvera bon que je lui diſe que j'ai toujours ce que j'avois de bon avant ma diſgrace, & que l'âge & l'adverſité m'ont ôté ce que j'avois de mauvais. Après cela,* SIRE, *ſi V. M. ne trouve pas encore à propos de me rappeller, & de ſe ſervir de moi, je la ſupplie très humblement de ſe ſouvenir de mes enfans, & de faire quelque choſe pour eux. L'aîné a ſervi cette Campagne d'Aide de Camp, & fut pris à la retraite du Prince d'Orange. Je viens de payer ſa rançon. J'ai perdu le Marquis de Colligny mon beau-fils à Condé. Je tiens mon bien, la liberté, & la vie de mes enfans bien employez au ſervice de V. M.* SIRE. *Mais ayez pitié de ma Maiſon, s'il vous plait, en conſidération de mes ſervices, deſquels je ſupplie très humblement V. M. de ſe ſouvenir dans la diſtribution des Bénéfices pour l'Abbaye de la Victoire. Je ne ferois pas une pareille demande à V. M. avec tant de confiance que je la fais, ſi je ne ſavois qu'avec une juſtice non pratiquée juſqu'à préſent, vous faites payer les appointemens des Officiers, en même*

tems que vous châtiez leur mauvaise conduite. Cela fait bien voir que V. M. en veut au crime, & non pas au criminel. Regardez donc mes services avec quelque bonté, SIRE, dans le tems que vous puniſſez mes fautes; & en attendant que V. M. me les pardonne tout-à-fait, je continuerai de parler de vous à la poſtérité d'une maniere qui l'obligera de m'écouter un jour, peut-être préférablement à tout autre de mon ſiecle. Si V. M. vouloit, je la ſervirois, non pas plus avantageuſement pour elle, mais plus honorablement pour moi, en la ſervant dans ma profeſſion. Vous êtes le Maitre, SIRE, & je ſuis avec un cœur que vous aimeriez aſſurément ſi vous le connoiſſiez, &c.

A Paris, ce 1. Mai 1677.

XXVII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Duc de Saint-Aignan.

A Chaſeu, ce 14 Mai 1677.

ME revoici dans ma ſolitude, Monſieur, où je vais commencer à faire les réflexions Chrétiennes que vous m'avez inſpirées, & continuer les morales que je fais par-tout. Comme je ſai qu'il faut aller à la mort de quelque lieu où l'on ſoit, j'aime autant partir de Bourgogne pour ce voyage, que de Paris ou de Saint-Germain. Cependant je prens mes maux en patience; je ne me plaindrai jamais du Roi, parce qu'outre le reſpect que j'ai pour Sa Majeſté, l'ami-

l'amitié que j'ai encore pour elle, me lui fait chercher des raisons de ma longue disgrace. Enfin je suis connu pour un homme de qualité: je passe pour avoir de l'esprit & du courage: j'ai servi long-tems dans de grands emplois, & l'on croit ma faute une pure bagatelle. Personne ne lui dit cela, & Dieu ne veut pas qu'il y songe de lui-même. Pour moi je veux tout ce qu'il plaira à Dieu, & je ne demanderai plus rien au Roi, que du bien pour mes enfans: peut-être serai-je plus heureux en leurs personnes qu'en la mienne. Quoi qu'il en soit, je l'aimerai toujours; & vous, Monsieur, par reconnoissance & par inclination, plus que je ne saurois jamais dire.

XXVIII. LETTRE.

De Madame de Rabutin au Comte de Bussy.

A Paris, ce 18 Mai 1677.

NOus fumes hier chez MADAME, qui nous reçut parfaitement bien; MONSIEUR y étoit, qui demanda à ma mere si vous n'étiez pas encore ici. Elle lui dit que non. Il est donc en Bourgogne, dit-il. Et puis il ajouta: Votre fils fit très bien son devoir à la bataille de Cassel, j'en fus fort content; nous l'avons laissé en bonne santé. Il nous fit ensuite mille questions, & nous en sortimes contentes au dernier point. Le Marquis de Montrevel est Commissaire Général de la Cavalerie; & La Cardonniere est Mestre de Camp Général. Mademoiselle de la

Basiniere m'a donné un Sonnet de Benserade pour vous l'envoyer. Elle vous l'envoieroit, dit-elle, elle-même, si vous lui aviez écrit comme vous lui aviez promis.

XXIX. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Madame de Rabutin.

A Bussy, ce 21 Mai 1677.

C'EST bien la faute des grands Princes, quand ils ne se font pas aimer de tout le monde. Un de leurs regards, un souris, une parole gracieuse, tout cela leur gagne les cœurs. Pour nous autres Particuliers, il faut bien d'autres choses pour nous faire aimer, & souvent après beaucoup de peines, nous n'avons rien gagné. Le mérite même, qui fait admirer les Princes quand ils en ont, nous attire la haine & l'envie. Je suis ravi que MONSIEUR soit content de ce que le Marquis de Bussy fit à la bataille de Cassel. Je voudrois bien que S. A. R. dît au Roi sur cela ce qu'il a dit à votre mere; il est assez bien-faisant pour le dire, s'il en trouve l'occasion. Le Marquis de Montrevel mérite bien sa bonne fortune, & La Cardonniere la méritera. Mademoiselle de la Basiniere a raison. Ce n'est point aux Demoiselles à écrire les premieres aux Cavaliers. La façon qu'elle en fait avec moi m'est fort honorable, mais je me trouve offensé qu'elle veuille bien me répondre.

XXX.

XXX. LETTRE.

* Réponſe de Madame de Sevigny au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 29 Mai 1677.

ALLONS, je le veux, recommençons notre commerce, mon Couſin. Vous commenciez, dites-vous, à vous raccoutumer à moi. Il y a long-tems que nous n'avons qu'à nous voir un peu, pour nous aimer autant que ſi nous paſſions notre vie enſemble : auſſi bien y a-t-il quelques petits eſprits dans notre ſang qui feroient une liaiſon malgré nous, ſi nous n'y conſentions de bonne grace. Nous craignons ſi fort le chagrin, que nous nous conſolons de notre abſence par le plaiſir de recevoir de nos Lettres. Jouiſſons de cet heureux temperament, mon cher Couſin ; il nous menera bien loin. Pour moi, je me porte aſſez bien ; & ce n'eſt auſſi que pour conduire ma fille que je m'en vais à Vichi. La joye que j'aurai d'être avec elle, me fera plus de bien que les eaux. Je vous demande pardon, mon Couſin, je ne ſuis pas ſi traitable ſur ſon abſence que ſur la vôtre. Sa Provence me déſole, & ma ratte ſe mêle dans toutes nos ſéparations. Je la conduirai juſqu'à Lion, & puis je reviendrai à Bourbilly, c'eſt-à dire à Epoiſſes ; car le Château de nos Peres n'eſt pas en état de me loger. Si vous faiſiez un petit voyage à Fourleans dans ce tems-là, j'aurois beaucoup de conſolation. J'aimerois

A la Lettre XXVI.

que notre Veuve y fût : je l'aime fort. Elle a bien de l'esprit & du bon-sens; elle a une douceur & une modestie qui me charment; elle ne se presse jamais de faire voir qu'elle a plus d'esprit que les autres; elle sait bien des choses dont elle ne se fait point de fête; elle a un bon air dans sa personne & dans tout ce qu'elle dit : enfin je la trouve digne de toute l'estime que nous avons pour elle. Je ne suivrai que trop vos conseils, dans la noble confiance que vous trouvez qu'il faut avoir pour son salut : je crains même que vous ne m'appreniez cette priere fervente que vous faites les matins, & qui vous donne sujet de ne plus penser à Dieu tout le reste de la journée : car il faut dire le vrai, cela est fort commode; mais aussi c'est bien tout ce que nous pourrons faire que d'aller par ce chemin-là jusqu'en Paradis, assurément nous n'irons pas plus haut. C'est l'avis de la Provençale.

Au reste, je vous recommande mon panégyrique au bas de mon portrait; vous m'aviez donné un mérite que je n'avois point à votre égard. C'est là qu'il est dangereux de passer le but. Qui passe perd; & les louanges sont des satires, quand elles peuvent être soupçonnées de n'être pas sinceres : toutes les choses du monde sont à facettes.

Ne savez-vous pas que mon fils a traité de la Sous-lieutenance des Gendarmes de M. le Dauphin, avec la Fare, pour douze mille écus, & son Enseigne? Cette Charge est fort jolie : elle nous revient à quarante mille écus : elle vaut l'interêt de l'argent. Il se trouvera à la tête de la Compagnie, M. de la Trousse étant Lieutenant-Général. La paix rendra cette Charge encore

core plus belle que la guerre. Si je vous ai dit tout ceci, comme je m'en doute, il ne vous nuira de rien de l'entendre encore une fois. Adieu, mon sang ; je vous embrasse & ma Niece avec beaucoup d'amitié. En vérité, mon Cousin, vous demandez au Roi d'une maniere à devoir être écouté.

XXXI. LETTRE.

Du Pere Rapin au Comte de Bussy.

A Paris, ce 3 Juin 1677.

QUAND je differe à me donner l'honneur de vous écrire, Monsieur, vous avez trop bonne opinion de vous & de moi, pour croire que je sois capable de vous oublier; ainsi je n'ai pas besoin d'autre apologie que d'avouer que j'ai été un peu paresseux, d'avoir été si peu soigneux à vous demander de vos nouvelles. On se porte bien quand on est aussi Philosophe que vous, & qu'on n'a point de chagrin qu'on ne dompte par sa Philosophie, comme vous faites si bien. Mais comme la Philosophie toute pure ne mène point au vrai Christianisme, il est bon de vous avertir, vous qui voulez être encore plus Chrétien que Philosophe, d'y penser un peu, & de mêler dans les actions d'équité & de raison que vous aimez à faire, un motif de Religion. On vous aura mandé que le Roi est retourné à Versailles, & que tout y est comme il étoit avant ce grand poids de gloire qu'il vient d'ajouter à ses autres conquêtes. Les harangues des Cours Souveraines

raines se firent hier. Je n'en sai point encore d'autres nouvelles, sinon que celle de Monsieur le Premier Président notre bon ami étoit fort belle ; & je le sai parce qu'il m'avoit fait la grace de me la montrer. Nous partons ce matin pour aller passer les Fêtes à Bassville. Je n'ai pas voulu partir sans me donner l'honneur de vous écrire & de vous demander de vos nouvelles.

XXXII. LETTRE.

Réponse du Comte de Bussy au Pere Rapin.

A Bussy, ce 5 Juin 1677.

J'Ai reçu votre petit Sermon comme toutes les choses qui me viennent de vous, mon R. Pere, & je vous dirai que je reconnois que cette Philosophie qui me fait tant d'honneur & qui me donne tant de repos, ne me vient que de Dieu, sans lequel je sai bien que je serois aussi foible qu'un autre. Ainsi, mon R. Pere, vous voyez que ma Philosophie est accompagnée de Christianisme, comme vous me le conseillez; & je vous assure que je ne suis pas content de cela, & que je veux aller plus loin si je puis.

XXXIII. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Mademoiselle de la Basiniere.

A Chaseu, ce 6 Juin 1677.

JE n'ai point desapprouvé la pensée que vous avez eue de ne pas commencer à m'écrire, Ma-

Mademoiſelle. J'aime aſſez les Demoiſelles qui ne ſe mettent pas à tous les jours, & cela même a un air de me trouver trop dangereux, qui me fait croire qu'on ne me paſſe pas encore pour un homme ſans conſéquence. Demandez à Monſieur votre Pere, ſi je n'ai pas raiſon, Mademoiſelle. Il y a quinze ans que nous n'euſſions rien tant appréhendé que d'être craints; aujourd'hui que nous ſommes grands-peres, nous voulons qu'on nous appréhende, & nous nous retranchons au moins ſur la réputation. Vous avez donc bien fait, Mademoiſelle, de ne m'avoir pas écrit la premiere; mais vous feriez auſſi fort mal de ne me pas répondre, & je ne penſe pas que Madame votre mere avec toute ſa vertu, vous le voulût conſeiller. J'eſpere que ce commerce ne finira pas ſi-tôt, & qu'il durera au moins juſqu'à ce que nous paſſions notre vie en même pays; car je ne me ſaurois ôter de la tête que cela arrivera. Je le croi, parce que je le ſouhaite; & je le ſouhaite, parce que je ne penſe pas que la choſe vous fût deſavantageuſe.

XXXIV. LETTRE.

Réponſe de Mademoiſelle de la Baſiniere au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 8 Juin 1677.

PUISQU'ON ne peut vous plaire davantage qu'en vous trouvant dangereux, j'ai été ſur le point de vous faire le plaiſir tout entier, en ne vous faiſant point de réponſe. Ma pareſſe y au-

auroit trouvé son compte, & je me serois épargné la juste crainte que me doit donner un commerce de Lettres avec une personne comme vous. A vous parler de bonne foi, c'est-là le véritable endroit par où je vous appréhende; & c'est ce qui fait que je n'accepte pas le parti que vous me proposez de la durée de notre commerce, jusqu'à ce que nous passions notre vie dans le même pays. Ce terme-là est trop éloigné. Je me sens incapable d'y fournir si long-tems, & je crains sur toutes choses les embarquemens dont je ne voi point le bout.

XXXV. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Mademoiselle de Cominges.

A Bussy, ce 10 Juin 1677.

JE voudrois bien, Mademoiselle, que vous eussiez trouvé mauvais que j'eusse été si long-tems sans vous écrire. J'ai peur que vous n'y ayez pas pensé: cependant je me serois bien justifié à vous, par l'accablement d'affaires où j'ai été depuis mon retour. Je me suis plaint souvent à ma fille de Colligny, de n'avoir pas le tems de vous écrire tout ce que nous disions de vous. Pour elle qui a plus de loisir, elle a eu le plaisir de vous écrire, & de recevoir de vos Lettres; mais aussi j'en aurai à mon tour quand elle n'en aura point, car elle n'est pas ici. J'ai appris le retour du Roi à Versailles en bonne santé. J'espere & je souhaite plus que personne qu'il vous fasse du bien; je lui ferois volontiers crédit

crédit de celui que je lui demande, s'il vouloit commencer bien-tôt par vous.

XXXVI. LETTRE.

De Monsieur de .... au Comte de Bussy.

De la Montagne du Pont-à-Mousson, ce 12 Juin 1677.

LE Prince Charles ayant séjourné sur la riviere de Niel quelque tems, & ayant donné de la jalousie à Monsieur le Maréchal de Crequi pour Marsal, Mets, & Nancy, prit la résolution de couler le long de la Seille, pour gagner le poste de Pont-à-Mousson; mais notre Général bien averti, prit aussi sa marche le long de cette riviere, & leur abandonna tous les passages de la Seille qu'il gardoit, & se rendit le premier sur les hauteurs de Mousson, où nous sommes présentement campez en présence des ennemis, qui sont fort embarrassez de leur contenance, puisque nous apprenons des gens qui se viennent rendre, que depuis deux jours ils couchent sous les armes, & depuis le même tems notre Armée s'est fortifiée de plus de huit mille hommes. Hier à sept heures du soir la Maison du Roi arriva; ce qui les a beaucoup alarmez. Nous ne pouvons rien comprendre à la marche du Prince de Lorraine, pour s'être si fort avancé. Nous sommes à présent plus, ou du moins aussi forts que les ennemis. La journée du neuvieme se passa sans grande action, quoique les Armées marchassent à la por-

portée du canon, la riviere de la Seille entre deux. Le Régiment du Comte du Bourg, & celui de Montogé furent envoyez à Nomeny, pour soutenir le passage avec cinq cens Mousquetaires François & cinq cens Anglois. Les ennemis ne s'en approcherent qu'à la portée du mousquet. Sur les cinq heures du soir le Maréchal de Crequi craignant que ces troupes ne fussent coupées, leur envoya ordre de se retirer. Montogé s'avança à la Ville, d'où il retira le Lieutenant-Colonel du Régiment d'Orleans qui y étoit avec cinq cens Mousquetaires; fit rompre les ponts, & laissa seulement trente Mousquetaires pour amuser les ennemis, pendant qu'il rassembleroit les troupes: cela se passa sans accident. Ce ne fut pas de même de cent Mouquetaires du Régiment de la Couronne, & de trente Dragons, que Monsieur le Maréchal oublia de faire retirer d'une maison entre Nomeny & l'Armée, qui ont été pris des ennemis ce matin. Il y a eu une petite escarmouche. Nous sommes trop près les uns des autres, pour que nous nous séparions sans combat; nous avons toujours nos chevaux sellez pour cela.

XXXVII. LETTRE.

Du Marquis de Bussy au Comte de Bussy.

A Oudenarde, ce 13 Juin 1677.

NOus sommes ici depuis Dimanche, Monsieur, sur ce que Monsieur le Maréchal d'Hu-

d'Humieres reçut ordre du Roi de se rendre au Camp volant du Baron de Quincy, pour en faire ce qu'il jugeroit à propos : c'est-à-dire, pour le mettre à couvert s'il le trouvoit trop exposé, ou pour en jetter dans quelques Places que les ennemis pourroient assieger. L'Armée du Prince d'Orange est auprès de Gand dans le pays de Waas, en quartier de rafraichissement. Elle n'a fait encore aucune démarche; cependant son voisinage nous a fait venir ici. L'Armée de Monsieur de Luxembourg est toujours à Gemblours. Un de nos Partis, composé de soixante Maitres & commandé par le Major de Ramilly, fut avant-hier battu auprès de Bruxelles. Ce Major nous avoit dit en partant, qu'il reviendroit ici en Carosse : mais on l'a mené à Bruxelles à pied, après avoir bien fait son devoir à cheval.

XXXVIII. LETTRE.

De Mademoiselle de Cominges au Comte de Bussy.

A Paris, ce 14 Juin 1677.

VOus avez été servi à souhait, Monsieur. Dans le même moment que je reçus une Lettre de Madame de Colligny, je trouvai fort mauvais que vous ne m'eussiez point écrit, & mon chagrin passa jusqu'à la plainte. Je doute qu'on vous puisse traiter plus honorablement; & si vous n'êtes content, c'est votre faute.

Le Roi est revenu triomphant, comme vous savez, & il n'y a rien de nouveau à Versailles, que

* *Voyez Lett. XXXV.*

que l'Edit contre les dorures, ni nul changement que dans les habits. Dieu veuille qu'il en arrive dans ma fortune. Je suis fort persuadée que vous en auriez de la joye, & je ne manquerois pas de vous le mander promtement, comme une bonne nouvelle. Cette confiance en votre amitié m'en doit, ce me semble, attirer la continuation. D'ailleurs je la souhaite beaucoup : mais c'est aussi, à mon grand regret, tout ce que je puis faire pour la mériter. Cependant, Monsieur, j'y compte, & je ne vous pardonnerois pas s'il me falloit décompter.

XXXIX. LETTRE.

De Madame de Scudery au Comte de Bussy.

A Paris, ce 16 Juin 1677.

MON Dieu, Monsieur, que j'envie la douceur de la vie que vous passez, & que je quitterois volontiers Paris de la maniere que j'y suis, pour une Campagne comme la vôtre! Je vis hier Treville; il a l'air mortifié comme un Capucin: mais pour de l'esprit, il en a autant que jamais, & même plus agréable; car il l'a plus doux, & s'il vous en souvient, cela lui manquoit. Nous parlames de vous. Il est comme un homme à qui la Cour est devenue aussi étrangere que s'il étoit un Topinambous.

XL. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Scudery.

A Cheſeu, ce 20 Juin 1677.

IL eſt vrai, Madame, que je paſſe ici ma vie doucement & agréablement. Je ſuis occupé depuis le matin juſqu'au ſoir; je me fais des plaiſirs d'accommoder mes maiſons & mes affaires; j'entretiens mes amis de Paris auſſi ſouvent que quand j'y étois; je voi mes amis de ce pays-ci; j'ai des nouvelles de la Cour & des Armées; nous faiſons des réflexions Madame de Colligny & moi ſur tout cela: que me faut-il? Rien, ſinon que cela dure, & qu'il me vienne quelque petite grace de la Cour, comme celle que vous ſavez que j'attens; & je vous aſſure qu'avec la raiſon que j'ai, il n'y a perſonne au monde plus heureux que moi. Je croi Treville auſſi tranquille, mais il eſt plus régulier ſur les devoirs d'un Chrétien. J'eſpere pourtant me ſauver par un chemin plus agréable que celui qu'il tient; & puis, je l'attens à la perſévérance.

XLI. LETTRE.

De l'Evêque d'Autun au Comte de Buſſy.

A Autun, ce 24 Juin 1677.

LE croiriez-vous, Monſieur? Madame de Ragny & moi vous avons établi pour Juge du

du Traité des Bals que je vous envoye. C'eſt que vous avez de l'expérience ſur cela, & que je compte ſur votre ſincérité. Je vous ſupplie donc de m'en dire votre ſentiment. Pour moi je croi que les choſes qu'il contient ſont difficiles dans la pratique; mais elles n'en ſont pas moins néceſſaires pour le ſalut. Je ſuis, Monſieur, avec plus de vérité que perſonne, votre, &c.

XLII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à l'Evêque d'Autun.

A Chaſeu, ce 25 Juin 1677.

J'Ai lu l'avis ſur les Bals que vous m'avez envoyé, Monſieur, & puiſque vous ſouhaitez de ſavoir ce que j'en penſe, je vous dirai que je n'ai jamais douté qu'ils ne fuſſent très dangereux. Ce n'a pas été ſeulement ma Raiſon qui me l'a fait croire, ç'a encore été mon expérience; & quoique le témoignage des Peres de l'Egliſe ſoit bien fort, je tiens que ſur ce chapitre celui d'un Courtiſan ſincere doit être d'un plus grand poids. Je ſai bien qu'il y a des gens qui courent moins de hazard en ces lieux-là que d'autres; cependant les temperamens les plus froids s'y réchauffent, & ceux qui ſont aſſez glacez pour n'y être point émus, n'y ayant aucun plaiſir, n'y vont point. Ainſi il n'eſt pas néceſſaire de les leur défendre; ils ſe les défendent aſſez à eux-mêmes. Quand on n'y a point de plaiſir, les ſoins de ſa parure & les veilles en rebutent; & quand on y a du plaiſir, il eſt certain qu'on

qu'on court grand hazard d'y offenſer Dieu. Ce ne ſont d'ordinaire que de jeunes gens qui compoſent ces aſſemblées, leſquels ont aſſez de peine à réſiſter aux tentations dans la ſolitude, à plus forte raiſon dans ces lieux-là, où les beaux objets, les flambeaux, les violons, & l'agitation de la danſe échaufferoient des Anachoretes. Les vieilles gens qui pourroient ſe trouver dans les bals ſans intereſſer leur conſcience, ſeroient ridicules d'y aller; & les jeunes à qui la bienſéance le permettroit, ne le pourroient pas ſans s'expoſer à de trop grands périls. Ainſi je tiens qu'il ne faut point aller au bal quand on eſt Chrétien, & je croi que les Directeurs feroient leur devoir, s'ils exigeoient de ceux dont ils gouvernent les conſciences, qu'ils n'y allaſſent jamais.

XLIII. LETTRE.

Réponſe de l'Evêque d'Autun au Comte de Buſſy.

A Autun, ce 26 Juin 1677.

RIEN ne me paroît mieux écrit, Monſieur, ni de meilleure foi, que la Lettre où vous m'avez expliqué vos ſentimens ſur les bals. Je la regarde comme une délibération digne d'être miſe dans les Archives de l'Evêché, & qui peut être auſſi utile que celle des plus fameux Docteurs de Sorbonne. Quand vous voudrez parler de cette ſorte, j'eſtime qu'on ne pourra mieux faire que de prendre vos avis.

XLIV. LETTRE.

De Monsieur de C... au Comte de Bussy.

A Paris, ce 26 Juin 1677.

JE vous assure, Monsieur, que bien loin de me rendre un Juge favorable, vous m'auriez extrêmement offensé si vous vous étiez servi d'une autre recommandation auprès de moi que de la vôtre. Vous pouvez assurément vous vanter de l'honneur d'être connu de moi, & d'avoir tous les accès nécessaires dans ma maison; & il me semble que voilà une déclaration assez capable de flater votre vanité, & de faire trembler tous ceux qui auront jamais affaire contre vous au Conseil. J'ai appris avec joye que j'étois Rapporteur de Madame de Colligny, & je vous supplie de croire qu'il n'y va pas moins que de mon salut, qu'elle ait une bonne cause. Après cela, laissez moi faire, & soyez persuadé, Monsieur, (toute plaisanterie à part) que j'aurai toujours une extrême application, pour vous faire connoitre en toutes rencontres, que personne au monde ne vous estime plus que je fais, & n'est plus sincerement à vous que, &c.

XLV. LETTRE.

Du Pere Bouhours au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 9 Juillet 1677.

JE pourrois fort bien me diſpenſer de vous faire réponſe, Monſieur. Il faut être raiſonnable pour avoir commerce avec vous, & je ne le ſuis point depuis votre départ. Vous penſez que je vais vous dire qu'on n'a gueres de raiſon, quand on ne vous voit point. Plût à Dieu que je n'euſſe à vous dire que cela! Vous ſaurez donc qu'il y a plus de ſix ſemaines que mes douleurs de tête m'ont repris avec violence, & que j'en ſuis devenu preſque bête. Car vous ſavez, Monſieur, que ce mal-là attaque en quelque ſorte la Raiſon,

Atque affigit humo divinæ particulam auræ.

C'eſt un vers d'Horace, que M. le Premier-Préſident applique à la migraîne; & rien à mon gré n'exprime plus vivement l'effet de ces douleurs aiguës, qui ne permettent pas de penſer, & qui abrutiſſent même un peu. Cependant j'aime mieux m'expoſer à dire des ſottiſes, qu'à ne vous rien dire du tout. Mais n'allez pas auſſi vous imaginer que j'aye perdu l'eſprit, comme certaines gens à qui je n'ai pas le bonheur de plaire, en font courir le bruit dès que je retombe malade. Malgré tous mes maux, & malgré le vers du Poëte, il me reſte encore aſſez de bon-ſens pour goûter les bonnes choſes que vous me di-

tes. Les endroits de votre Parc qui ont de l'air du bout du monde, me donnent des idées agréables qui me dégoûtent de Paris, & qui me font soupirer après votre solitude. Je croi que le vrai bout du monde me plairoit en votre compagnie, & que j'y passerois fort bien mon tems avec vous. Mais comme l'expérience nous en coûteroit peut-être cher, je suis d'avis que vous m'en croyiez sur ma parole, & que nous n'allions pas si loin pour avoir du plaisir.

J'ai bien envie de voir les Inscriptions que vous avez mises dans la Gallerie de Bussy sous les portraits des principales personnes de la Cour: elles me font souvenir ces Inscriptions si justes & si spirituelles, de ce que dit Ciceron au sujet des Livres de sa Bibliotheque bien choisis & bien rangez, que c'est comme l'ame & l'intelligence du logis. *Mens addita videtur meis ædibus.* Vous ne vous contentez pas, Monsieur, d'avoir de l'esprit plus qu'un autre, vous voulez même que votre maison en ait, & que tout y respire cette délicatesse qui vous est naturelle. Cela marque qu'en dépit de la mauvaise fortune vous avez la tête nette, & que vous êtes bien au dessus des nuages qui nous offusquent de tems en tems nous autres pauvres mortels sujets à de violentes migraines, & à des douleurs encore plus insupportables que la migraine qui ne dure que vingt-quatre heures.

J'apprens au reste avec joye que vous devenez de jour en jour plus Chrétien, & que vous songez tout de bon à votre salut. Croyez-moi, Monsieur, toute la faveur des Rois de la terre ne vaut pas un des sentimens que Dieu vous inspire dans la retraite: car enfin rien n'est estimable que ce qui est éternel, ou qui a rapport à l'é-

l'éternité. Qu'auriez-vous gagné à la Cour que de grands honneurs & de grandes Charges, qui n'auroient servi qu'à vous entêter des folies du monde, & qui vous auroient peut-être fait oublier Dieu? Ceux qui ont eu plus de fortune que vous, avec moins de mérite & moins de services, en sont-ils devenus plus sages & plus gens de bien, pour avoir été faits Chevaliers du Saint Esprit, Maréchaux de France, & Gouverneurs de Provinces? A l'heure de la mort, ces heureux du siecle maudiront leur prospérité, si cependant Dieu leur fait la grace de se reconnoitre. Mais en voilà trop pour un malade comme moi; & c'en est assez sur ce chapitre pour un solitaire comme vous qui aime à faire des réflexions, & qui veut sincerement se sauver. Je suis du meilleur de mon cœur, &c.

XLVI. LETTRE.

Du Comte de Bussy à la Présidente d'Osembray.

A Chaseu, ce 12 Juillet 1677.

JE vous rends mille graces, Madame, des plaintes que Madame de Scudery me mande que vous faites de moi: c'est signe que vous vous en souvenez, & j'estime tout ce qui vient de vous, jusqu'à vos reproches. Ce n'est pas que je ne pusse aussi vous dire quelque chose à mon tour. Je vous écrivis un billet en partant de Paris, qui me paroissoit être d'un bon ami; cependant vous ne m'avez point fait de réponse. Je vous assure pourtant que ce n'a pas été cela qui m'a empêché de vous écrire; mais depuis

que je suis en Bourgogne, je n'ai pas arrêté quatre jours en un même lieu. Je pars encore dans un jour ou deux pour le Comté: mais en quelque endroit que je sois, croyez, je vous supplie, Madame, que vous aurez un ami & un serviteur très fidele. Je ne vous dis rien du procès que j'ai dans votre Chambre; car ma cause est trop bonne pour employer un aussi grand crédit que le vôtre; je vous garde pour des affaires douteuses. Il est vrai que comme vous ne comptez pas les graces que vous faites à vos amis, & que celle-ci n'empêchera pas d'en recevoir d'autres de vous, je vous permets de me faire gagner mon procès.

XLVII. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Monsieur de C . . .

A Chaseu, ce 13 Juillet 1677.

* JE savois bien que je ne serois pas long-tems sans vous remercier, Monsieur. L'amitié que vous m'avez promise, & le bon droit de ma fille de Colligny, m'en assuroient. Je vous ai la même obligation de l'Arrêt que vous lui venez de donner, que si vous vous étiez damné pour elle, & je suis bien aise que vous vous sauviez en me faisant plaisir. Sérieusement, Monsieur, je vous suis extrêmement obligé non seulement de la chose, mais encore des manieres. Personne au monde ne les a plus

* *Voyez Lett. XLIV.*

plus honnêtes ni plus galantes que vous: auſſi perſonne n'eſt plus à vous, ni de meilleur cœur que moi.

XLVIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Pere Bouhours.

A Chaſeu, ce 13 Juillet 1677.

* JE me doutois bien, mon R. Pere, que vous étiez malade, puiſque vous ne me faiſiez point de réponſe. Je me flattois pourtant quelquefois de l'eſpérance que vous pourriez être à la Campagne. Au reſte, je ne vous ſaurois beaucoup plaindre de vos maux de tête; on ne meurt pas de cela, & ils viennent même de trop de ſanté: l'âge vous en guérira. Tout ce qu'il y a de vieux Seigneurs à la Cour, voudroient bien avoir votre migraine à votre âge, & même votre profeſſion. Oui, je ſuis aſſuré que les vieux Maréchaux voudroient être ſujets à la migraine, & n'avoir que quarante ans. Ainſi, mon R. Pere, conſolez-vous par la réflexion qu'il y a des gens heureux qui voudroient être en votre place. Pour moi, je ſerois mort il y a long-tems, ſi je n'avois trouvé moyen de me conſoler, & je vis au moins en dépit de la fortune.

* *Voyez Lett. XLV.*

XLIX. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Madame de la B . . .

A Chaseu, ce 22 Juillet 1677.

LE meilleur vin de France ne vaut pas le remerciment que vous me faites de mes eaux, Madame. Il est vrai que si elles vous peuvent guérir, je les estimerai sans prix; mais voulez-vous savoir ce qui leur donnera une grande vertu? Ce sera la tranquillité d'esprit avec laquelle vous les prendrez. Je vous dois être un bon exemple; on nous a fait à tous deux bien du mal, mais vous avez de meilleurs restes que moi; cependant je suis content, & je le serois encore davantage, si j'étois aussi bien que vous. Je ne vous fais point d'excuse de la liberté que je prens, Madame; car vous savez bien que je me suis mis en possession de condamner vos chagrins. Si je n'étois votre ami & votre serviteur, je n'en userois pas ainsi: je ne donne pas mes remedes à tout le monde.

L. LETTRE.

De Madame de Sevigny au Comte de Bussy.

A Livry, ce 30 Juillet 1677.

D'Où vient donc que je n'ai point de vos nouvelles, mon Cousin? Vous m'écrivites un peu après que vous futes arrivé à Bussy. Je vous

vous fis réponſe, je l'envoyai à ma Niece de Sainte Marie, & depuis je n'ai pas ouï parler de vous. Si vous avez reçu ma Lettre, vous avez tort; ſi elle a été perdue, vous ne l'avez pas. Vous démêlerez, s'il vous plait, cette grande affaire: cependant je vous demande de vos nouvelles, & de cette Veuve que j'aime. Votre fils eſt à la guerre, le mien n'y eſt pas; ſon talon n'eſt fermé que depuis quinze jours. La chair en eſt encore ſi vive, ſi rouge, & ſi ſenſible, qu'il ne peut s'appuyer deſſus. Il veut pourtant aller à l'Armée tout tel que je vous le dis. Je ne ſai ſi je vous ai mandé qu'il a la Charge de la Fare. Elle lui revient à quarante mille écus. Cette place eſt jolie: il commandera toujours les Gendarmes Dauphins, puiſque la Trouſſe qui en étoit Lieutenant, a été fait Lieutenant-Général. Il ſe conſole fort aiſément de la longueur du Guidonnage. Pour moi, je m'en vais à Vichy, je pars le 16 d'Août. Je vais par la Bourgogne. Je logerai à Epoiſſes, parce que Bourbilly eſt ſans deſſus deſſous. J'en partirai pour reprendre le chemin de Vichy, où il faut que j'arrive le premier de Septembre. Voilà mes deſſeins, mon ami; voyez ce que vous pouvez faire de cette marche pour me voir. Je vous embraſſe de tout mon cœur, ſuivant ma bonne coutume. J'en fais autant de l'heureuſe Veuve. Ma fille eſt en Provence dans ſon Château. J'ai ici notre cher Corbinelli qui va prendre ma place.

De Monſieur de Corbinelli.

Vous n'avez, ce me ſemble, autre choſe à faire qu'à monter en caroſſe le lendemain de ſon

arrivée à Epoiſſes, & de l'y aller voir. J'ai été ſur le point d'avoir l'honneur de l'accompagner juſques-là, & après deux jours de ſéjour à Buſſy, m'en aller à Dijon, & de là à Châlon: mais fait-on en ce monde ce qu'on veut? Il y a une fatalité, que les Sages appellent Providence, qui détourne ou qui renverſe les deſſeins, ſans qu'on puiſſe découvrir pourquoi ni comment. Tite-Live l'appelle: *Inexplicabilis vis fati*, La force inſurmontable du Deſtin. Il dit ailleurs: *Non rupit fati neceſſitatem humanis conſiliis*, Son habileté ne put jamais ſurmonter la néceſſité du Deſtin. Et comment ferois-je moi pour en venir à bout? Vous mande-t-on bien des nouvelles de la Cour & de l'Armée? C'eſt toujours des Victoires. Le Prince d'Orange ne viſe plus qu'à la gloire de n'être point battu; & pour cet effet il ramaſſe de groſſes Armées, pour dire comme Hannibal dans Horace, parlant des Armées Romaines:

Quos opimus fallere & effugere eſt triumphus.

„ Toute notre gloire ſera deſormais de nous „ ſauver de leurs mains, ou de nous cacher d'eux. " C'eſt pour Madame de Sevigny que je traduis mon Latin: vous le traduirez mieux que je n'ai fait, à Madame de Colligny. Que ne le lui montrez-vous avec la Méthode du Port-Royal? Il n'y en a que pour quinze jours. Voyez Madame de Fontevrauld & Madame de la Sabliere, elles entendent Horace comme nous entendons Virgile. Mais revenons à nos moutons. J'en étois, ce me ſemble, à la conduite des ennemis. Leur triple-alliance fait toute notre force. Si le reſte des Princes de l'Europe ſe pouvoit joindre

dre à eux, ils seroient encore plus faciles à être vaincus. C'est que notre Maitre a plus d'esprit & plus de bon-sens qu'eux tous; plus d'argent, plus de valeur, & plus d'expérience. Encore un peu de Latin, c'est ma folie aujourd'hui. Voici ce qui me vient sur le grand nombre d'Allicz:

Vis consili expers mole ruit sua.

„ La force sans prudence se ruïne d'elle-même. Et voici ce qui me vient sur le Roi:

Vim temperatam Dii quoque provehunt
In majus.

„ Les Dieux donnent toujours de nouvelles „ victoires aux Armées bien commandées.

Voilà ce que nous disions cet Hiver au coin du feu de Madame de Sevigny, & nous regrettions ensemble qu'il manquât un Historien comme vous à ce Héros, dont la gloire ne durera peut-être qu'une vingtaine de siecles, faute de cela. Qu'est-ce que deux mille ans au prix de l'éternité que ses actions méritent?

Je sens le plaisir que je vous fais, Monsieur, de copier ici ce que je vous ai ouï dire de si bon cœur, & de vous faire voir comme tout ce qui vient de vous, principalement sur ce chapitre, me demeure dans l'esprit. Adieu, Monsieur, croyez, s'il vous plait, que personne n'est plus à vous que moi.

A Madame de Colligny.

Et à vous aussi, ma très aimable Madame, dont l'esprit me plait au dernier point; & la douceur

ceur plus que je ne puis jamais dire; & le mérite plus que vous ne vous sauriez l'imaginer. C'est tout dire.

LI. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Monsieur de Bensérade.

A Chaseu, ce 3 Août 1677.

J'AI reçu ici ce que vous m'aviez envoyé, Monsieur. Il n'y a rival qui tienne, si faut-il que je vous en remercie. Ce n'est pas que je ne voye bien que vous vous servez des plaisirs que vous me faites, pour essayer à me faire un méchant tour; mais à tout hazard je veux être reconnoissant & content de vous, quand je devrois être le cocu, battu, & content. Mais n'admirez-vous point la chaleur avec laquelle toute l'Europe se déchire? Il semble que ce soit plutôt la lassitude de vivre qui fait agir ainsi tout le monde, que l'ambition & que l'amour de la gloire. Si j'étois à la tête des Armées, où je pourrois être aussi bien que tant d'autres, je ne ferois pas ces réflexions; mais maintenant que je n'ai autre chose à faire, je vous avoue que je trouve les gens de guerre bien fous, de faire tout ce qu'ils peuvent pour accourcir une vie qui n'est déja que trop courte.

LII. LETTRE.

* Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Sevigny.

A Chaſeu, ce 20 Août 1677.

JE ne fais que d'arriver du Comté de Bourgogne avec la Veuve que vous aimez, Madame; & c'eſt pourquoi je ne fais que de recevoir votre Lettre du 30 Juillet, parce que comme il y a aſſez loin d'ici à Creſſia, & que je ne croyois pas y être ſi long-tems que j'y ai été, j'avois laiſſé ordre qu'on me gardât les Lettres qu'on recevroit pour moi. Pour vous rendre raiſon maintenant de ce que je ne fis point de replique à votre réponſe du mois de Mai, c'eſt que je partis auſſi-tôt que je l'eus reçue, pour le voyage dont je viens de vous parler. Mon fils m'écrit de Lille, que le Maréchal d'Humieres n'en ſortant point, il lui a demandé congé pour aller trouver Monſieur de Luxembourg à Ath, qui marchoit aux ennemis pour faire lever le ſiege de Charleroy, ou pour les combattre. Dieu le conduiſe.

Je ſuis fort aiſe que Monſieur de Sevigny ſoit Sous-lieutenant des Gendarmes Dauphins. La Charge eſt jolie, & très jolie pour un homme de ſon âge. Vous voyez qu'avec de la patience il n'y a gueres d'affaires au monde dont on ne vienne à bout. Je vous écris fort chagrin de ne pouvoir vous aller trouver à Epoiſſes. Ma fille de Chaſeu eſt aſſez mal depuis quinze jours; ce

* *A la Lettre L.*

qui m'a obligé de la ramener de Comté en litiere ; & le Cocher de ma fille s'eſt caſſé le bras. Mais ſi vous vouliez entendre raiſon, tout cela n'empêcheroit pas que nous ne nous viſſions. Le chemin d'Epoiſſes à Vichi par Nevers eſt beaucoup plus méchant, & auſſi long pour le moins que par ce pays-ci. Nous vous donnerons des relais, Toulonjon, Jannin, & moi. Venez, Madame : je ſuis aſſuré que le bon Abbé ſera de mon avis. Vous ſéjournerez ici un jour; ſi vous êtes preſſée, vous n'y coucherez qu'une nuit, & le lendemain nous irons à Monjeu. De là vous vous embarquerez pour Vichy. Si vous ne connoiſſiez la ſituation de Monjeu, je me ſerois ſervi d'un autre mot que d'embarquer, de peur que vous ne le priſſiez pour un port de mer : mais vous entendez les figures. Mandez-moi le jour que vous vous trouverez à Lucenay; car nous irons au devant de vous juſques-là. Ma foi, vous ne ſauriez mieux faire. Et ne vous allez pas mettre dans la tête, que ce ſeroit une légereté de changer de réſolution : le Sage change ſelon les occurrences.

Depuis ma Lettre écrite, je viens d'apprendre la levée du ſiege de Charleroy. Il faut dire la vérité, voici de longues proſpéritez : mais je remarque que Dieu n'a pas ſeulement fait le Roi le plus grand Roi du monde par ſa conduite, il l'a encore fait tel par ſon étoile.

A Monſieur de Corbinelli.

Vous avez raiſon de dire, Monſieur, qu'on ne fait preſque rien de tout ce qu'on veut faire, c'eſt-à-dire, de conſidérable. Le Deſtin a pris cela pour ſon partage; il n'y a que le Roi d'excepté

cepté de la règle générale. La Fortune qui depuis la naissance du monde avoit toujours été indifférente, a pris enfin parti pour Sa Majesté. Jamais Prince n'a été si long-tems heureux: il y a trente-cinq ans que ses prospéritez durent. Je voudrois bien savoir ce que lui diroit Voiture, qui étoit, disoit-il à Monsieur le Prince, épuisé sur les louanges, pour quatre ou cinq Campagnes heureuses. Il faut ou redire les mêmes choses, ou se taire sur les belles actions du Roi. Il en fait plus de nouvelles tous les jours, qu'il n'y a de tours différens dans notre Langue pour le louer dignement. Ce que vous me dites pourtant de lui me paroit nouveau & admirable: mais vous avez beau avoir de l'esprit, il vous mettra à sec sur ma parole. Quand je priai le Duc de Saint-Aignan en 1664, de lui dire qu'en attendant que je pusse recommencer à la servir dans la guerre, je suppliois Sa Majesté de trouver bon que j'écrivisse son Histoire, il me fit répondre qu'il n'avoit pas encore assez fait pour cela, mais qu'il esperoit me donner un jour de la matiere. Il m'a bien tenu parole; & je voudrois lui pouvoir tenir aussi bien la mienne: mais j'y ferai toujours de mon mieux; & j'espere enfin l'obliger de se croire sur ce qui me regarde. Car j'ai dans la tête, heureusement pour ma consolation, que naturellement il me feroit du bien, & qu'il me fait du mal sur les mauvais offices qu'on me rend auprès de lui.

Je vous envoye une traduction de la Matrône d'Ephese. Le grand nombre des traductions qui en ont paru, ne m'ont point rebuté.

FRAG-

FRAGMENT DE PETRONE.

EUMOLPE, qui venoit de mettre la paix parmi nous, voulut entretenir notre gayeté par des contes agréables. Il dit beaucoup de choſes ſur la légereté des femmes; combien elles aimoient facilement, & combien promtement elles oublioient les gens qu'elles avoient le plus aimez: Qu'il ne vouloit pas pour preuve de cela nous citer de vieilles hiſtoires, mais que ſi nous voulions, il nous conteroit une choſe arrivée de ſon tems. Et ayant par ſes diſcours attiré les regards & l'attention de tous tant que nous étions, il commença de parler ainſi:

HISTOIRE

de la Matrône d'Epheſe.

IL y avoit autrefois à Epheſe une Matrône d'une ſi grande reputation de chaſteté & d'amour conjugal, que la plupart des Dames des Provinces voiſines avoient pris ſoin de la connoitre. Celle-ci ayant perdu ſon mari, ne ſe contenta pas de ſuivre la biere les cheveux épars, de ſe les arracher, & de ſe frapper la gorge nue; elle ſuivit encore le corps juſqu'au lieu où, à la coutume des Grecs, on les laiſſoit; & là elle ſe mit à le regarder, & le pleurer nuit & jour. Il y en avoit déja cinq que cette femme étoit auprès du corps de ſon mari, ſans

fans manger, lorsque ſes parens, ſes amis, & les Magiſtrats mêmes, l'allerent preſſer inutilement de ſortir de là. La Dame avoit une Suivante auprès d'elle, qui lui prêtoit ſes larmes, & qui entretenoit la lampe qui éclairoit ce monument. On ne parloit par toute la Ville que de cela, & les hommes de toutes les conditions demeuroient d'accord que c'étoit-là le ſeul exemple d'un véritable amour conjugal. Dans ce tems-là le Gouverneur de la Province fit pendre des voleurs de grands chemins, aſſez proche de l'endroit où cette femme pleuroit ſon mari. La nuit d'après cette exécution, le Soldat qui étoit en garde aux potences de peur qu'on n'emportât les corps qu'on vouloit qui ſerviſſent d'exemple, ayant vu de la lumiere, & ouï les cris d'une perſonne affligée, voulut ſavoir ce que c'étoit. Il deſcendit dans le monument; & y voyant une fort belle femme, le lieu lui fit croire d'abord que c'étoit un phantôme. Enfin voyant un corps mort, des gens qui le pleuroient, & une femme qui ſe déchiroit le viſage, il crut ce que c'étoit: que cette femme étoit au deſeſpoir de la perte de ſon mari. Sur cela il fit deſſein de la conſoler. Pour cet effet il commença par apporter ſon petit ſouper auprès d'elle, & par lui vouloir perſuader de ne pas continuer dans une douleur inutile: que c'étoit-là le deſtin de tout le monde: qu'on ne vivoit que pour mourir; & tous les lieux-communs dont on ſe ſert pour adoucir la douleur des perſonnes affligées. Mais la Dame, offenſée de ce qu'on la croyoit aſſez foible pour ſe conſoler, redoubla ſes cris, ſe frappa plus rudement la gorge qu'auparavant, & jetta ſur le corps du mort une partie des cheveux

veux qu'elle s'étoit arrachez. Cependant le Soldat ne se rebuta point, & se servoit pour faire manger cette desesperée, des mêmes raisons qu'il avoit employées pour la faire vivre. La Suivante émue de l'odeur des viandes, du vin, & des raisons du Soldat, y donna les mains; & après avoir bu & mangé, elle commença à combattre l'opiniâtreté de sa Maitresse. Que vous servira-t-il, lui dit-elle, de vous faire mourir de faim, de vous enterrer toute vive, & d'avancer vos jours par une mort précipitée?

Croyez-vous que les morts soient touchez de nos larmes?

Pensez-vous ressusciter votre mari avec vos cris? Jouissez de la vie, tandis que vous l'avez. L'état où vous voyez ce corps, vous apprend à aimer la vie. Il n'est pas mal-aisé de persuader les gens de vivre. Cette Dame dessechée par les pleurs qu'elle avoit versez, & par l'abstinence de quelques jours, se laissa vaincre, & ne mangea pas moins qu'avoit fait sa Demoiselle. Du reste, on sait à quoi nous portent ordinairement Cérès & Bacchus. Avec les mêmes graces que le Soldat avoit employées pour faire vivre la Matrône, il attaqua sa chasteté. Il ne paroissoit ni sot ni mal fait à notre Lucrece: la Demoiselle même lui rendoit de bons offices, & disoit à sa Maitresse:

Quoi, vous défendez-vous d'un amour qui vous plaît?

Mais pourquoi vous tenir plus long-tems en suspens? La Dame ne crut pas devoir refuser son corps à celui qui venoit de le lui sauver;

&

& le Soldat victorieux lui persuada de l'aimer, comme il lui avoit persuadé de vivre. Ils demeurerent donc ensemble non seulement cette nuit, mais encore le lendemain & le jour d'après, les portes du Monument fermées sur eux; de sorte que ceux qui passoient auprès de là, croyoient que cette pauvre femme étoit morte de douleur sur le corps de son mari. Cependant le Soldat charmé de la beauté de cette femme, & du secret, employoit sa solde à lui apporter tout ce qu'il pouvoit pour le manger avec elle; lorsque les parens d'un des pendus s'étant apperçus qu'il n'y avoit plus de garde à l'une des potences, l'en détacherent, & l'allerent enterrer. Le Soldat voyant cette potence sans cadavre, & craignant le supplice, qui étoit d'être mis à la place, courut dire à sa Maitresse ce qui étoit arrivé; qu'il n'attendroit pas son arrêt de mort; qu'il s'alloit passer l'épée au travers du corps, & qu'il la supplioit d'avoir soin de la sépulture de son amant, comme elle avoit eu de celle de son mari. Mais cette Dame aussi pitoyable que chaste: A Dieu ne plaise, lui dit-elle, que je voye en même tems la mort de deux hommes que j'ai tant aimez! j'aime mieux pendre le mort, que de laisser mourir le vivant; & disant cela elle fait tirer de la biere le corps de son mari, & l'envoye attacher à la potence qui étoit vuide. Ainsi le Soldat profita de l'esprit de cette habile femme; & le peuple fut étonné le jour d'après de voir qu'un mort se fût allé pendre.

LIII. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Madame de Sevigny.

A Chaseu, ce 23 Août 1677.

CE que vous me mandez, MADAME, de l'histoire de Mesdames de M** & de F** est fort plaisant. Je suis très disposé à justifier la premiere, & à tout mettre sur le dos de la seconde. Elle en portera bien autant de ce côté-là qu'elle en a porté de l'autre Pardonnez-moi cette mauvaise plaisanterie. Je pensois que le voyage de Fontainebleau seroit rompu ou remis à cause du siege de Charleroy; mais le Prince d'Orange n'a garde de troubler les divertissemens de Sa Majesté. Dès qu'il a su avec quel chagrin le Roi avoit reçu la nouvelle de ce siege, il s'en est retiré. Je croirois qu'il s'entend avec le Montal pour lui faire faire sa fortune, & pour lui aquérir de la réputation, s'il ne perdoit la sienne par cette conduite. Sérieusement cela n'est pas d'un homme de guerre, de prendre si mal ses mesures. Si ceci dure, on comptera les Places qu'il aura attaquées, par les sieges qu'il aura levez.

LIV. LETTRE.

Du Duc de Saint-Aignan au Comte de Bussy.

Au Havre, ce 24 Août 1677.

LE Roi m'a honoré d'un emploi d'Armateur dans ses Mers, Monsieur. Mais pour parler

parler sérieusement, dès que Sa Majesté a su qu'un détachement que j'avois fait des Soldats de cette Citadelle, avoit battu un fameux Corsaire nommé le Capitaine Manuel, quoique mes Soldats n'eussent qu'une chaloupe, & lui une frégate, & qu'ils avoient ramené une prise qu'il avoit faite près de ces rades, Sa Majesté me fit présent d'une frégate tout équipée. Je suis assuré, Monsieur, que vous m'aimez assez pour être bien aise que ce bienfait me donne lieu d'entreprendre quelques nouvelles expéditions.

LV. LETTRE.

De Madame de Scudery au Comte de Bussy.

A Paris, ce 28 Août 1677.

J'Ai pensé perdre Madame du Vigean; c'eût été une grande perte pour moi. J'ai reçu tant d'honnêtetez de sa fille Madame de Richelieu pendant la maladie de sa mere, qu'une autre que moi en espereroit de bonnes suites pour ses affaires : mais ce n'est pas trop ma coutume de prendre l'ombre pour le corps; & ce qui m'a empêché de me mécompter jusqu'ici, & qui m'a fait avoir patience contre tous les coups de la fortune, c'est que j'ai toujours pris toutes choses au pis. Je deviens encore plus Philosophe que vous ne m'avez vue, & cela me fait croire que Dieu me prépare encore plus de malheurs contre lesquels il me fortifie.

LVI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Monſieur de Corbinelli.

A Chaſeu, ce 1. *Septembre* 1677.

IL n'y a pas long tems que je vous ait fait réponſe, Monſieur, dans une Lettre * que j'écrivis à Madame de Sevigny, & me revoici avec elle dans une feuille de papier, vous écrivant tous deux de ce Château, où nous avons paſſé ſi doucement un an enſemble. Il étoit agréable alors, il l'eſt aujourd'hui davantage, & notre amie en eſt contente. Nous l'aurions été bien plus, ſi vous aviez été de la partie, & Lucien que nous avons lu nous auroit encore paru plus divertiſſant. La Veuve qui vous plait tant, m'a aidé à faire l'honneur de ma maiſon. J'oubliois de vous dire que nous allames cinq lieues au devant de la Marquiſe. Elle nous fit mettre dans ſon carroſſe, ne voulant fier ſa conduite qu'à un Cocher célèbre qu'elle a depuis peu. A la vérité, à un quart de lieue de la dînée, il nous verſa dans le plus beau chemin du monde. Le bon Abbé de Coulanges étant tombé ſur ſa Niece, & Toulonjon ſur la ſienne, cela nous donna un peu de relâche. Mais admirez la fermeté de notre Amie, & ſon bon naturel. Dans le moment que nous verſames, elle parloit de l'Hiſtoire de Don Quichotte. Sa chute ne l'étourdit point; & pour nous montrer qu'elle n'avoit pas la tête caſſée, elle dit qu'il falloit remettre le chapitre de Don Qui-

* *Lettre LII.*

Quichotte à une autre fois, & demanda comment se portoit l'Abbé. Il n'eut non plus de mal que les autres. On nous releva, & ma Cousine fut trop heureuse de se remettre à la conduite du cocher de ma fille, qu'elle avoit tant mépriſé. Vous croyez bien que notre avanture ne tomba pas à terre, comme nous avions fait. Nous badinames quelque tems sur ce chapitre; & ce fut là où nous commençames à vous trouver à redire.

LVII. LETTRE.

Du Comte de Bussy au Comte du Montal.

A Chaseu, ce 2 Septembre 1677.

COMME un bon serviteur du Roi, Monsieur, je me réjouis de la levée du siege de Charleroy; mais comme le vôtre, je suis bien fâché que les ennemis l'ayent levé si-tôt; car sans cela vous eussiez eu des occasions d'aquérir de la gloire, & ils auroient toujours fait la même chose. Quoi qu'il en soit, je prens une très grande part à tout ce qui vous est arrivé, & je suis assurément de tout mon cœur, &c.

LVIII. LETTRE.

Du Comte de Bussy à la Présidente d'Osembray.

A Chaseu, ce 5 Septembre 1677.

J'ATTENDOIS d'avoir gagné mon procès, Madame, pour vous écrire; & quoique je le puisse

puiſſe faire ſans cela, j'étois bien-aiſe de joindre mes remercimens aux aſſurances de mes très humbles ſervices : mais voyant que mon affaire trainoit un peu, l'impatience m'a pris ; & j'ai voulu vous rendre très humbles graces des bontez que vous avez témoignées pour moi. Il faut dire la vérité, Madame, vous êtes bien aimable, non ſeulement par votre perſonne, mais encore par votre cœur : & ſi l'on a mille raiſons de ſe retenir ſur les ſentimens que vous inſpirez, on en a deux mille de s'y abandonner. En arrive ce qui pourra, quelque dangereux que ſoit votre commerce, je ne le romprai jamais, & je ſerai au moins toute ma vie votre ami, & votre très obéiſſant ſerviteur.

LIX. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Duc de Saint-Aignan.

A Chaſeu, ce 6 Septembre 1677.

*SI le Roi m'avoit donné des marques de ſon radouciſſement pour moi, Monſieur, il ne m'auroit pas fait plus de plaiſir que quand il vous fait de nouvelles graces. Si c'étoit l'uſage, je lui en ferois un compliment d'auſſi bon cœur que ſi c'étoit pour moi. Que n'eſt-ce l'Amirauté que le Roi vous a donnée, auſſi bien qu'une frégate ? Mais il a beau vous faire du bien, je vous défie de l'aimer plus que je fais. Je ne puis croire que Dieu qui me donne ces ſentimens aujourd'hui, ne me donne un jour raiſon de

* *Voyez Lett. LIV.*

de les avoir. J'espere même que les graces que je recevrai de Sa Majesté passeront par vos mains, Monsieur, & qu'avec toutes celles qu'il aime à vous faire, il vous fera encore celle de me faire du bien.

LX. LETTRE.

De Madame de Scudery au Comte de Bussy.

A Paris, ce 10 *Septembre* 1677.

JE suis triste, Monsieur, je viens de l'enterrement de Madame de Puisieux. On n'a jamais vu une personne mourir si vivante, avec tant de feu & tant de présence d'esprit. Il n'y avoit pas quinze personnes à l'enterrement de cette femme, si connue & si recherchée. Je suis fort aise de vous savoir aussi heureux qu'on le peut être. Les gens raisonnables se le font tout seuls malgré la fortune. Vous avez de la santé & de l'esprit bien règlé; vous avez le nécessaire pour la vie d'un homme de qualité, & auprès de vous une fille heureuse, d'un grand mérite, & que vous aimez fort. En voilà assez pour vivre agréablement. Vous mériteriez assurément une fortune plus brillante : mais Dieu ne l'a pas voulu; & quand vous l'auriez, vous auriez aussi plus d'amertume. Pour moi j'essaye de mettre toute sorte d'ambition hors de mon cœur. J'aime presque autant avoir ces sentimens-là, que de la fortune.

LXI. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Scudery.

A Chaſeu, ce 15 Septembre 1677.

LA mort de Madame de Puiſieux m'a autant ſurpris que ſi elle n'avoit eu que trente ans. La maladie dont elle ſe tira il y a deux ans, m'avoit fait attendre à une plus longue ſuite d'années pour elle. Cependant elle en avoit aſſez. Dieu veuille que nous allions auſſi loin, avec un auſſi bon eſprit qu'elle en avoit! Ce peu de monde connu à ſon enterrement, après avoir été ſi recherchée pendant ſa vie, marque non ſeulement la lâcheté du cœur humain, mais encore la crainte qu'on avoit d'elle quand elle vivoit. D'un autre côté auſſi, ce délaiſſement ne lui importe gueres.

LXII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Sevigny.

A Chaſeu, ce 15 Septembre 1677.

JE vous ai bien trouvée à redire depuis quinze jours, ma chere Couſine. Je voi bien qu'il ne vous faut jamais voir, ou qu'il ne vous faut jamais quitter; mais au moins voudrois-je que nous fuſſions voiſins à la Campagne, je vous y aimerois encore mieux qu'à Paris : on y eſt trop

trop dissipé. Pour des nouvelles de ce pays-là, je ne vous en manderai point; car assurément vous les savez: mais je vous y ferai faire quelques réflexions, si vous le trouvez bon; comme par exemple, sur la mort de la vieille Puisieux. Nous en voilà délivrez. Ne trouvez-vous pas, Madame, qu'elle contraignoit un peu trop ses amis; il falloit marcher si droit avec elle!

Vous me devez un compliment sur la mort du Grand-Prieur de Champagne. Ce n'est pas que je m'en soucie : mais il étoit cousin-germain de mon pere, & je le voyois quelquefois. Au reste, Madame, je vous supplie de dire de ma part à votre cocher, que celui de Monsieur Jannin l'a bien effacé en ce pays-ci. Il versa un tour & demi son Maitre le lendemain de votre départ, & démit l'épaule à l'ainée de ses sœurs. Cela les obligea de revenir tous à Monjeu, où ils sont encore. Adieu, ma chere Cousine, je vous assure que je vous aime bien. Il m'a pris un redoublement d'amitié pour vous, que je sens bien qui se tournera en continue.

LXIII. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Mademoiselle de Cominges.

A Chaseu, ce 16 Septembre 1677.

JE vous le dis franchement, Mademoiselle, je ne comprens pas que je vous aime & que je vous estime si fort, & que je vous écrive si peu. Il faut assurément que je me fie trop à

l'amitié que j'ai pour vous, & que je croye trop que vous n'en doutez pas. Cependant je pourrois bien à la fin vous donner sujet de croire qu'il y a du relâchement en moi; & c'est ce que je veux éviter plus que chose du monde. Je ne vous demande pas si vos affaires sont faites, car si cela étoit, vous me l'auriez mandé; mais seulement si vous ne voyez pas plus d'apparence à quelque bon succès, que vous n'en voyiez quand je vous quittai. Je vous assure que je regarde votre fortune comme une partie de la mienne, & que je pourrois fort bien être heureux en votre personne, si je ne le pouvois être moi-même.

LXIV. LETTRE.

Du Marquis de Bussy au Comte de Bussy.

Au Camp de Dronguen, ce 29 Septembre 1677.

NOus partimes Vendredi 24 de ce mois de Lille, de si bon matin, & allames si vîte, que nous arrivames à huit heures du matin à Courtrai. Nous en repartimes hier à neuf, & nous joignimes à Deinse sur les cinq heures du soir le camp volant de Quincy; & sur les huit heures du même jour, le détachement de l'Armée du Duc de Luxembourg commandé par Monsieur de Joyeuse, nous y vint joindre; ce qui fit notre Armée de vingt-huit escadrons, & de dix-sept bataillons; cela fait en tout treize à quatorze mille hommes. Le lendemain nous vinmes camper à Mefve; nous y séjournames

names le 26, & les ordres de la Cour nous en firent partir le 27 pour venir camper ici, la droite à Dronguen & la gauche à Mariquerque, c'eſt-à-dire, de la Lys au canal de Bruges. Nous fimes le même jour un pont ſur le canal, & Monſieur le Maréchal d'Humieres détachant la moitié de l'Armée ſous les ordres de Monſieur de Joyeuſe Lieutenant-Général, & de Monſieur d'Albret Maréchal de Camp, je lui demandai permiſſion de le ſuivre, ce qu'il m'accorda. Il y avoit beaucoup d'apparence que les ennemis, qui ont quatorze mille chevaux ſous Bruges & ſous Gand, traverſeroient nos deſſeins. Nous partimes ſur les ſept heures du ſoir avec ſix mille hommes, & ayant paſſé le pont nous arrivames quatre heures avant le jour ſur le bord d'un autre canal qui va de Gand au Sas de Gand. Le deſſein étoit de venir ſe ſaiſir du vieux fauxbourg de Gand qui eſt à demi-portée de canon, & d'y paſſer ſur le canal. Mais Pinſonelle Lieutenant-Colonel des Dragons étant allé de ce côté-là avec cinq cens chevaux trois heures avant nous, envoya avertir Monſieur de Joyeuſe qu'il avoit trouvé une Redoute de l'autre côté du canal abandonnée, vis à vis de laquelle on pourroit bien faire notre pont; & qu'il avoit fait paſſer à nage quelques Dragons qui la gardoient. On changea la marche ſur cet avis, & nous allames tout droit à la Redoute. Le pont fut fait à la pointe du jour, & on détacha Monſieur d'Albret avec trois mille hommes tant Cavalerie qu'Infanterie pour aller brûler le pays de Gand entre le canal du Sas & l'Eſcaut, qui ne veut point contribuer, quoiqu'il ait donné des Otages. Monſieur de Joyeuſe demeura avec le reſte pour garder le

pont, & je suivis Monsieur d'Albret. Nous brûlames huit gros Bourgs, six Châteaux, un grand nombre de maisons éparses par la Campagne. Les ennemis eurent la patience de ne pas faire sortir un homme de Gand pour s'opposer à tout ce que nous voulumes faire, & ils virent tranquillement tout leur pays en feu. Nous passâmes dans une plaine si près de leurs remparts, qu'ils purent nous compter homme par homme. Monsieur d'Albret me dit qu'il n'avoit jamais tant cru voir une action que ce jour-là.

LXV. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Madame de la R**.

A Bussy, ce 2 Octobre 1677.

VOUS dites, Madame, que si on n'ose pas m'aimer autant que je suis aimable, on fait au moins m'honorer autant que je suis honorable. Je ne prendrois pas le change d'une belle Dame, comme vous, Madame. Il ne m'appartient pas d'être honoré de vous; & je vous permettrois fort bien de m'aimer, si vous y trouviez votre compte. Pour moi, si je me sentois digne d'être aimé, j'aimerois assez facilement les personnes aimables: mais la gloire me retient; & cela me fera contenter de vous dire que personne n'est plus assurément votre ami & votre très obéissant serviteur que moi.

LXVI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Duc de Saint-Aignan.

A Buſſy, ce 2 Octobre 1677.

VOus m'aviez dit, Monſieur, que le préſent que vous avoit fait le Roi d'une frégate, vous ſerviroit à faire parler de vous. Vous n'avez pas été long-tems à me tenir parole. Cela fait bien voir que ſi l'on vous mettoit en état de faire de plus grandes choſes, vous feriez bien plus de bruit, & que vous rendriez de plus grands ſervices au Roi. J'eſpere que Sa Majeſté vous donnera le moyen de le faire, & qu'on ne donnera plus de ſi étroites bornes à un mérite comme le vôtre. Vous, Monſieur, qui avez toute l'ambition qu'un galant homme doit avoir, ne le ſouhaitez aſſurément pas plus que je fais; car vous ne vous aimez pas plus que je vous aime.

LXVII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Pere Rapin.

A Buſſy, ce 5 Octobre 1677.

JE vous rends mille graces, M. R. P. du Livre que Cramoiſy me vient d'envoyer. Vous voyez bien que j'en connois l'Auteur. Il a beau ſe cacher en ſupprimant ſon nom, il ſe montre

par ſon bon-ſens, par la netteté de ſes expreſſions, & par cette noble ſimplicité dont il fait tant de cas. Il faut dire la vérité, M. R. P. vous qui avez ſi bien écrit juſqu'à préſent, n'avez rien fait de ſi beau que ce petit Traité; & je voudrois bien qu'il vous prît envie de l'étendre. Vous le ferez, ſi vous tenez votre parole; car je ne doute pas qu'il n'ait l'approbation des gens de bon goût. Il vous paroîtra vain de vous dire après cela, que ma fille de Colligny & moi en avons été fort touchez: mais vous ſavez, mon Rev. Pere, que j'aime ſi fort la vérité, que quelquefois j'en conſidere moins la modeſtie. Cela vient auſſi de ce que les malheureux qu'on accable ont ſi grand' peur qu'on ne les mépriſe, qu'ils en ſont moins modeſtes.

LXVIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Pere Bouhours.

A Buſſy, ce 5 Octobre 1677.

VOus me ferez un fort grand plaiſir de me parler de votre deſſein, mon Rev. Pere. Je m'inſtruirai en raiſonnant ſur ce que vous appellez vos doutes; car je ne penſe pas qu'ils ſoient d'autre nature que les doutes du Bas-Breton, qui étoient de belles leçons. Le mot de *Mens æditus addita*, eſt fort à propos dans la Bibliotheque de votre Maiſon; il ſeroit trop vain dans la mienne. Cependant je le trouve fort beau. J'ai peur de me laiſſer tenter à le mettre ici ſur votre parole. Le Pere Rapin & vous m'avez ſi fort dit que j'avois de l'eſprit, que

que je vous offenserois d'en douter. Vous êtes tous deux bons connoisseurs & mes bons amis; vous ne voudriez pas me tromper. Je le croi donc un peu ; il s'en faut bien que je le croye au point que vous me le dites.

LXIX. LETTRE.

Du Comte de Limoges au Comte de Bussy.

Au Camp de Cocheberg, ce 8 Octobre 1677.

MECREDI sixieme de ce mois Monsieur le Maréchal de Créquy ayant vu marcher les ennemis & se poster sur le Saure à Guichenen, fit décamper son Armée à minuit pour occuper les hauteurs de Cocheberg. Il mit sa droite au Château & sa gauche vers Saverne, faisant tête aux ennemis qui étoient environ à une lieue & demie de nous. Il garnit les mazures du Château de trois bataillons & de son Artillerie. Le Jeudi 7 sur les huit heures du matin, les ennemis vinrent pour charger trente Carabiniers des Gardes du Corps, qu'on avoit avancez sur la hauteur vis à-vis de Cocheberg; mais on les poussa. Un Exempt des Gardes nommé d'Ecour fut tué à cette charge, & un blessé légerement. Il y eut ensuite quelques escarmouches assez légeres jusques sur les deux heures, que Monsieur de Lorraine fit avancer dix troupes dont deux vinrent charger les Carabiniers, & les huit autres poussérent les Gardes ordinaires, quoi que Monsieur de Nonan Brigadier de jour pût faire pour l'empêcher. Mais le nombre

étoit trop inégal. Le Marquis de Villars s'étant mis à la tête de la Garde de la Valette qui se trouva être de son Régiment, avec le fils de Monsieur le Roi Commandant à Metz, la Luserne, Ossonville, Aides de Camp de Monsieur de Créquy, & plusieurs Officiers & Volontaires que je ne connois point, firent retourner cette Garde, & enfoncerent ceux qui la poussoient. Monsieur de Villars ne se contenta pas de faire cela une fois, il le fit six de suite, pendant une demi-heure, sans être soutenu d'aucune troupe, avec une fermeté & une valeur admirables. Le Chevalier d'Estrades & Bellegarde s'étant mis à la tête de la Garde de Beaupré, lui firent faire aussi des merveilles. Pendant que ces Messieurs soutenoient les ennemis, le Comte de Choiseul Lieutenant-Général de jour & Ranty Maréchal de Camp amenerent la Brigade de la Valette, soutenue de la Maison du Roi. Les ennemis de leur côté firent avancer trente-cinq ou quarante escadrons soutenus de leur Armée, qui étoit en bataille. Une partie de la nôtre étoit en même état. Alors il y eut un fort rude combat entre les troupes des ennemis & les nôtres. A la gauche les Gendarmes & les Chevaux-Legers rompirent tout ce qui se trouva devant eux, & les pousserent jusqu'à la portée du pistolet de la premiere ligne des ennemis, où ils firent leur caracole avec une audace extraordinaire: c'étoit Busenval qui les commandoit, Monsieur de Nonan Brigadier de jour étant obligé d'être partout. Valbel qui commandoit les Chevaux-Legers voyant venir à lui deux escadrons ennemis, sépara le sien en deux, & les enfonça; ce qui est, à ce que j'ai ouï dire au Maréchal de Créquy, la chose du monde la plus hardie. A la droite

droite des Gensdarmes & des Chevaux-Legers, Monſieur de Villars s'étant mis avec les Volontaires à la tête de ſon Régiment, pouſſa auſſi juſqu'à la tête de l'Armée des ennemis, chargea pluſieurs fois, rompit tout ce qu'il chargea, & acquit en cette rencontre beaucoup de réputation. Il eut deux chevaux tuez ſous lui. Le fils de Monſieur le Roi & la Luſerne eurent les leurs bleſſez de coups d'épées. Ils avoient à faire aux Cuiraſſiers de l'Empereur, qui nous faiſoient leur décharge à brûle-pourpoint & ſe mêloient parmi nous. Pendant que cela ſe paſſoit ſur la gauche, les Gardes du Corps à la droite rompoient tout ce qui s'oppoſoit à eux. Les deux eſcadrons de Noailles furent attaquez par ſix des ennemis. Ils plierent d'abord; mais après cela ils ſe rallierent & renverſerent à leur tour ceux qui les avoient pouſſez. Celui de Marins fit des merveilles. On n'a pas perdu beaucoup de gens à ce combat. Il y a eu quelques Officiers de Cavalerie tuez & bleſſez, quelques Exempts & près de cinquante Gensdarmes & Chevaux-Legers. Valencé eſt bleſſé au cou, c'eſt le ſeul homme de marque. Le petit Marquis de Créquy a eu un cheval bleſſé ſous lui en chargeant vigoureuſement; c'eſt un fort joli garçon. Ce combat a duré trois heures, les ennemis y ont perdu beaucoup de gens & des Officiers de marque. J'oubliois de vous dire qu'ils voulurent encore engager un combat le ſoir. J'ai cru, Monſieur, que vous ſeriez bien aiſe de voir cette Relation, que j'ai faite la plus exacte qu'il m'a été poſſible, ſachant combien vous les aimez ainſi.

LXX. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Duc de Saint-Aignan.

A Buſſy, ce 9 Octobre 1677.

IL y a près de quinze jours que je me donnai l'honneur de vous écrire, Monſieur, ſur l'action que vous aviez faite pour le ſervice du Roi dans votre Gouvernement: aujourd'hui je me réjouis de votre retour à la Cour, parce que je ſai la joye que vous avez d'être auprès de Sa Majeſté, & que je croi que nous ne perdrez pas l'occaſion de le faire ſouvenir d'un homme qui l'aime, malgré les châtimens qu'il a reçus. Il n'y a rien de ſi vrai, Monſieur, quoiqu'il ſoit extraordinaire. J'aime le Roi, parce qu'il eſt aimable; & les châtimens que j'en ai reçus ne détruiſent pas mon inclination, parce qu'ils ſont juſtes, & que je croi qu'enfin il aura pitié de mes longues ſouffrances en faveur de mes longs ſervices, & peut-être de quelque mérite dont Sa Majeſté ne croit pas que je ſois tout-à-fait privé. Je voudrois bien me donner l'honneur de lui écrire: il me ſemble toujours que ce ſera la derniere Lettre qui lui fera bien voir mon cœur pour lui. Cependant, Monſieur, il faut avouer que c'eſt un ſurcroit de malheur aux miſérables de n'être pas crus quand ils diſent qu'ils aiment ceux qui peuvent finir leur miſere; l'on croit qu'ils ne parlent ainſi que pour faire changer leur condition. Ce qui me reſte donc à faire, c'eſt de prier Dieu qu'il inſpi-

inſpire au Roi des ſentimens de clémence pour moi, & de continuer de ſupplier très humblement Sa Majeſté de finir mes maux. Pour vous, Monſieur, aimez-moi toujours; car perſonne (je n'en excepte pas même ce bon Maitre à qui vous avez tant d'obligation) ne vous aime plus que je fais.

LXXI. LETTRE.

De Madame de Sevigny au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 13 Octobre 1677.

IL y a quatre jours que je ſuis revenue de Vichy. J'y portai un ſouvenir bien tendre de votre amitié, de votre bonne & agréable converſation, de la beauté de Chaſeu, du mérite de ma Niece de Colligny, que j'aime & qui me plait. Parmi tant de bonnes choſes, j'avois un petit regret de ne vous avoir pas demandé à voir quelque choſe de vos *Mémoires*, pour leſquels j'ai un goût extraordinaire. Je ne comprens pas comment je ne m'en aviſai point. Je ſuis fort aiſe que de votre côté vous m'ayez trouvée un peu à dire. Vous vous étiez donc réchauffé pour moi en me voyant? C'eſt un bon ſigne, quand l'amitié redouble par la préſence. Pour moi, je croi que nous nous aimons encore plus que nous ne penſons. Cette Puiſieux étoit bien épineuſe, Dieu veuille avoir ſon ame! Il falloit, comme vous dites*, charrier bien droit avec elle. Quand elle fut prête à mourir l'année paſſée, je diſois en voyant ſa triſte convaleſcen-

* *Let. LXII.*

lescence & sa décrépitude: Mon Dieu! elle mourra deux fois bien près l'une de l'autre. Ne disois-je pas vrai? Un jour Patris étant revenu d'une extrême maladie à quatre-vingts ans, & ses amis s'en réjouissant avec lui, & le conjurant de se lever: Helas! Messieurs, leur dit-il, ce n'est pas la peine de se r'habiller. Mon Dieu! mon Cousin, que cette réponse m'a paru plaisante! Je crains de vous avoir déja fait ce conte. Mais à propos de mort, vous voulez que je vous fasse un compliment sur celle du Grand-Prieur de Champagne, je le veux bien; & quand j'y ajouterois encore les autres, je suis assurée que ma consolation auroit toute la force nécessaire. Vous souvient-il que vous me dites une fois sur une mort: Que vous aviez attendu long-tems ma Lettre, mais qu'ayant vu qu'elle tardoit trop à venir, vous vous étiez consolé tout seul du mieux que vous aviez pu? Mon cocher le fut extrêmement de l'histoire lamentable de la versade de Monsieur Jannin. Celle-là fut encore plus belle à raconter que la nôtre. Je l'appris en chemin, & j'en écrivis à Monsieur Jannin; car quand il y a fracture, cela mérite un compliment. J'ai bien ri avec Corbinelli de la maniere dont nos deux Oncles nous écrasoient, ma Niece & moi. Il a pensé mourir notre pauvre Corbinelli! Il prit de l'or potable qui le sauva par une sueur qui le laissa sans fievre. Il n'est rien tel que d'être riche: un gueux en seroit mort.

On parle d'une espece de victoire du Maréchal de Créquy. Il a battu les Allemands. Avez-vous jamais ouï parler d'une étoile si brillante que celle du Roi? Vous savez bien qu'il a donné deux mille écus de pension à Racine, & à Despreaux,

Deſpreaux, en leur commandant de travailler à ſon Hiſtoire, dont il aura ſoin de leur donner des Mémoires. Adieu, mon cher Couſin.

LXXII. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Sevigny.

A Buſſy, ce 16 Octobre 1677.

VOTRE Lettre m'a donné la joye que j'ai accoutumé d'avoir quand j'en reçois de vous, Madame. Je dis même avant que de l'avoir ouverte. Vous jugez bien que mon plaiſir n'a pas diminué en la liſant. Votre Niece en a eu autant que moi. Mais à propos d'elle, elle a la fievre quarte depuis trois ſemaines. Ne croyez pas par-là que ſa bonne fortune l'ait quittée. Au contraire, dans le tems que cette maladie eſt preſque générale & fort violente, Madame de Colligny l'a la plus légere du monde. Je n'irai pas cet Hiver à Paris, mais l'année qui vient. J'eſpere vous porter ce que vous avez envie de voir. Vous avez ce plaiſir-là devant vous, ſi plaiſir y a. Vous diſiez fort bien, Madame, quand la vieille Puiſieux faillit à mourir l'année paſſée, qu'elle mourroit deux fois bien près l'une de l'autre: & moi j'ajoute, qu'elle nous eût fort obligez de n'en pas faire à deux fois: comme diſoit Patris, cela ne valoit pas la peine de ſe r'habiller. Je ſuis fort aiſe que notre ami Corbinelli ſe ſoit tiré d'une méchante affaire, & que ce ſoit à l'or à qui il en ait l'obligation. Si cela les pouvoit raccommoder

moder enſemble, j'en ſerois encore plus aiſe. Je croi qu'il ne tiendra pas à notre ami, car il n'eſt point ingrat. Mais quand vous dites ſur l'or potable qui l'a guéri: *Qu'il n'y a rien tel que d'être riche, & qu'un gueux en ſeroit mort*, le ſiecle préſent qui le connoit, entendra la contre-vérité: mais pour la poſtérité qui prend tout au pied de la lettre, elle le croira un Partiſan. L'avantage qu'a eu le Maréchal de Créquy près de Saverne, eſt quelque choſe pour l'effet, & beaucoup pour la réputation. Deſpreaux & Racine mettront, je croi, bien en œuvre les belles actions du Roi. Je voudrois voir cela.

LXXIII. LETTRE.

Du Pere Bouhours au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 17 Octobre 1677.

*PUISQUE vous voulez bien, Monſieur, que je vous parle du deſſein qui me roule dans la tête, je commencerai par vous expliquer mon plan. Comme ces ſortes de matieres ſe traitent mieux en dialogues qu'autrement, je veux introduire deux perſonnages, dont l'un ait l'eſprit droit & le goût bon, l'autre plus de vivacité & plus de brillant que de ſolidité & de juſteſſe. Celui-là ſera charmé des Anciens, & des Modernes qui ſe ſont formez ſur les Anciens: celui-ci ſera ébloui de toutes les fauſſes beautez des Italiens & des Eſpagnols. Ces deux caracteres oppoſez feront un beau jeu & un agréable contraſte. Mon deſſein étant de faire une

* *Voyez Lett. LXVIII.*

une critique des penſées vicieuſes qui ſe rencontrent dans les Auteurs, (je dis dans les bons) & d'apprendre par-là à bien penſer, je ferai tomber d'abord la converſation de mes deux hommes ſur les penſées des Ouvrages d'eſprit. Et comme la premiere qualité de la penſée c'eſt d'être vraie, le premier dialogue ſera contre les penſées fauſſes. Mais parce que la vérité ne ſuffit pas toujours, & qu'il y a des penſées qui ſont mauvaiſes à force d'être vraies, le ſecond dialogue traitera des penſées nobles, agréables, délicates, qui ajoutent quelque choſe à la vérité, qui ſurprennent & qui piquent, comme celles de Craſſus, dont Ciceron dit: *Sententiæ Craſſi tam veræ, tam novæ, tam ſine pigmentis, fucove puerili.* Vous voyez que le *novæ* encherit ſur le *veræ.* Mais auſſi parce qu'en voulant penſer noblement, agréablement, délicatement, on donne pour l'ordinaire dans les vices oppoſez, le troiſieme dialogue traitera des penſées hyperboliques, affectées, raffinées; & finira par les penſées ſimples, naturelles & naïves, en faiſant voir que la penſée n'eſt point parfaite, ſi le caractere noble, agréable & délicat ne ſe joint au caractere ſimple, naturel, naïf. Je ne prétens pas que toutes les penſées doivent être tout à la fois nobles & ſimples, agréables & naturelles, délicates & naïves; car les differens ſujets demandent des penſées de differente eſpece. Je prétens ſeulement que quand la matiere demande quelque choſe de noble & de grand dans la penſée, il n'y ait rien d'enflé ni d'outré, & ainſi du reſte. Comme les plus belles penſées ſont vicieuſes quand elles ne ſont pas claires & nettes, le dernier dialogue ſera contre l'obſcurité & le galimatias.

Voilà

Voilà à peu près mon plan, qui eſt mieux arrangé dans ma tête. Il ſuffit, Monſieur, que vous le conceviez en gros, pour me dire ce que vous en penſez.

Je ne puis exécuter mon deſſein ſans avoir devant moi un grand nombre de penſées bonnes & mauvaiſes; & c'eſt pour cela que j'en ramaſſe de tous côtez des Auteurs anciens & modernes, c'eſt-à-dire, que je leve des troupes pour combattre. Au reſte, ſans vous flater, Monſieur, je vous déclare que vous ſerez mon Héros; car vos penſées ont juſtement le caractere de perfection que je cherche. Il faudra bien auſſi que par reconnoiſſance vous me faſſiez part de vos réflexions, & que vous me donniez vos conſeils. Je ſuis ſûr qu'avec un guide comme vous je ne m'égarerai pas, & que je ferai même de nouvelles découvertes dans un pays aſſez inconnu.

LXXIV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Comte de Limoges.

A Buſſy, ce 18 Octobre 1677.

*JE vous ſuis extrêmement obligé, Monſieur, du ſoin que vous avez pris de me mander l'action qui s'eſt faite auprès de Saverne entre notre Armée & celle des Allemans. Je remarque beaucoup de hardieſſe en celle-ci; car non-ſeulement les ennemis commencerent le combat l'après-dînée du 7, mais même après avoir

* *Voyez Lettre LXIX.*

avoir eu du desavantage, ils revinrent le soir à la charge comme des gens qui ne se tenoient pas pour bien battus. Ce que je ne comprens pas, & que je vous prie de m'expliquer, c'est qu'à toutes les charges que les ennemis vous ont faites vous étiez toujours plus foibles qu'eux, ayant pourtant derriere vous votre Armée en bataille. Il me paroit que c'étoit un peu trop hazarder que d'attendre que le plus petit nombre battît le plus grand; car, comme vous savez, Dieu est d'ordinaire pour les gros escadrons, contre les petits. Mais pour revenir aux particuliers, je trouve que le jeune Villars, Valbel & tous ceux que vous nommez ont acquis beaucoup d'honneur en cette occasion. Villars est fort à mon gré, je l'ai vu, il est bien fait & d'une physionomie heureuse & agréable. Je voudrois que quelque autre Officier que vous de votre Armée m'eût écrit cette action, car il m'auroit dit assurément de vous ce que votre modestie vous fait taire.

LXXV. LETTRE.

De Monsieur d'Hoquincour, Evêque de Verdun, au Comte de Bussy.

A Paris, ce 19 Octobre 1677.

JE vous avoue, Monsieur, que j'ai été très affligé de ne vous plus trouver ici. Paris est bien moins charmant pour moi quand je ne vous y vois pas. N'y viendrez-vous point ce Carême? Je crois que si vous ne le faites, je vous irai voir en Bourgogne; car je ne puis plus

plus long-tems me passer de vous, vous aimant & vous honorant autant que je le fais. En attendant je vous promets, Monsieur, que je vous écrirai très assiduement les nouvelles, en vous en demandant des vôtres & de celles de Madame de Colligny, & en vous assurant tous deux de mes très humbles respects.

LXXVI. LETTRE.

De Madame de Scudery au Comte de Bussy.

A Paris, ce 20 Octobre 1677.

MEs affaires ne s'accommodent point, & ma santé se détruit. Jugez, Monsieur, de l'état où je suis. Il y a un Livre de Monsieur Esprit intitulé, *De la fausseté des vertus*, que vous devriez avoir. Il a de l'air des Maximes de Monsieur de la Rochefoucaut plus étendues. Je trouve seulement qu'il n'a pas assez bonne opinion du cœur humain, & qu'il en cherche le mauvais avec trop de curiosité. Il y en a de moins gâtez qu'il ne croit; mais enfin ce Livre est bien écrit. Je prétends toujours vous aller voir cet Eté, mais il faut que le Soleil, ma santé, & l'argent reviennent avant que j'aye un si grand plaisir. On me dit hier que Madame de Colligny avoit la fievre quarte. Mademoiselle *** l'a au milieu de tous les Médecins & de tout l'empressement que la grandeur donne pour chercher des remedes; cependant on ne lui en fait point. Je conseille à Madame votre fille d'en user ainsi. Il y a ici un Abbé qui fait grand bruit,

bruit, il prétend guérir par les sympathies. On dit qu'il ne fait que prendre pour toutes fievres de l'urine des malades, dans laquelle il fait durcir un œuf hors de sa coque, après quoi il le donne à manger à un chien qui prend en même tems la fievre du malade, qui par ce moyen en guérit. C'est une question de fait, que je n'ai pas éprouvée. Pour moi je le défie de me guérir, car je sens bien que ce sont les adversitez qui me rendent malade, & il y a peu de Médecins pour de telles playes. Je vous donne le bon soir, Monsieur, & je vous souhaite autant de bonheur que vous en méritez.

LXXVII. LETTRE.

Du Comte de Bussy au Pere Bouhours.

A Bussy, ce 21 Octobre 1677.

*JE suis charmé du dessein de votre Livre, mon Reverend Pere, mais je dis charmé au pied de la lettre. Il n'est pas possible qu'il soit aussi bien conçu qu'il l'est, & qu'il ne soit pas bien exécuté. Je vous prie de m'en envoyer des fragmens à mesure que vous y travaillerez, c'est-à-dire de ces pensées fausses & cependant brillantes, dont vous voulez faire voir les défauts par la comparaison d'autres pensées fines & nobles. Je vous dirai mes sentimens sur tout ce que vous m'envoierez avec la liberté d'un ami sincere, & je prétends acquérir par ce commerce le caractere que vous dites que j'ai déja.

Ma

* *Voyez Lett. LXXIII.*

Ma fille de Colligny a du goût pour toutes les bonnes choſes & beaucoup pour vos Ouvrages, avec cela bien de la reconnoiſſance de l'amitié que vous lui avez promiſe. Adieu, mon Reverend Pere, je vous eſtime infiniment.

LXXVIII. LETTRE.

Du Duc de Saint-Aignan au Comte de Buſſy.

A Verſailles, ce 26 Octobre 1677.

JE vous ſuis ſenſiblement obligé, Monſieur, de la part que vous avez pris à l'affaire de Fécamp Je fais ici ma cour avec d'autant plus d'aſſiduité, que mon fils eſt malade & Monſieur de Bouillon à Evreux. Si dans l'emploi qui m'attache auprès de notre Maitre je trouve lieu de parler de vous dans toute l'étendue de mon zèle & de la vérité, aſſurez-vous, Monſieur, que je n'y manquerai pas. Je dois cela à la maniere dont je vous honore & dont je ſai que vous m'aimez.

LXXIX. LETTRE.

De Monſieur de Gagnieres au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 26 Octobre 1677.

C'EST avec la plus grande joye du monde, Monſieur, que j'ai reçu toutes les marques que

que vous avez bien voulu me donner de l'honneur de votre amitié; je tâcherai de la mériter par mes soins & par mes services. Je vous envoye des extraits que j'ai tirez de la Chambre des Comptes de l'ancienneté de votre Maison; j'aurai très grand soin de chercher tout ce qui la regarde. Il seroit à souhaiter que chacun eût pris le même soin que vous, Monsieur, de conserver & même de rassembler les titres de sa Maison, sur tout quand elle est illustre comme la vôtre. Je vous avoue que j'ai une grande envie de voir ce que vous en avez écrit. J'espere que vous me ferez la grace de me le montrer, si vous venez cet Hiver à Paris. Monsieur le Chancelier d'Aligre mourut hier au soir. Monsieur Colbert alla prendre les sceaux & les reporta au Roi, qui sur le champ les donna à Monsieur le Tellier en le faisant Chancelier de France. Le Roi lui a donné cette Charge avec tous les agrémens du monde, lui disant que jusqu'à cette heure il ne l'avoit pas donnée dans toute son étendue, mais qu'il vouloit qu'il en jouît avec toutes ses prérogatives sans aucune réserve, parce qu'il n'avoit jamais eu de Chancelier à qui il se fût tant fié qu'à lui.

LXXX. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Madame de Scudery.

A Bussy, ce 28 Octobre 1677.

*J'Ecrirai à Mademoiselle *** sur sa maladie. Il n'y a que ma mémoire qui me fasse sou-

* *Voyez Lett. LXXVI.*

ſouvenir que je l'ai autrefois aimée, mon cœur ne m'en dit pas un mot. Je verrai le Livre de Monſieur Eſprit, je l'ai demandé & je vous en dirai mon ſentiment. Je ſai bon gré aux gens qui travaillent ſur ces matieres, car en développant les replis du cœur humain, ils nous ſoulagent de la peine de travailler à nous connoitre. Je ſerois ſûr que vous me viendriez voir l'Été prochain, s'il ne vous falloit que le retour du Soleil. Trouvez ſeulement de l'argent, vous aurez bien-tôt la ſanté. J'en voudrois avoir à vous offrir, vous auriez bientôt les deux autres. Je viens de recevoir une Lettre de notre ami le Duc de Saint-Aignan. Je penſe que s'il pouvoit, il nous rendroit heureux l'un & l'autre ; mais Dieu n'a pas mis le crédit avec les bonnes intentions. Il y a quinze ou vingt ans que nous entendions parler de la poudre de ſympathie dans les Armées, avec laquelle on guériſſoit, dit-on, une perſonne bleſſée au corps en penſant ſon pourpoint. Pour moi je ne l'ai jamais vu, cela même ne dura guere, & c'eſt ce qui me fait croire que ce remede ne valoit rien. Celui de votre Abbé aura le même ſort. Vous avez raiſon de dire qu'il ne vous feroit rien : c'eſt à la Fortune à qui votre cure eſt reſervée. Pour moi, Madame, je ſerois plus heureux que je ne ſuis, ſi elle avoit pris ſoin de votre ſanté.

LXXXI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Comte de Gagnieres.

A Buſſy, ce 29 Octobre 1677.

LA maniere dont vous recevez mon eſtime & mon amitié, Monſieur, ne me fait pas repentir de vous l'avoir donnée :

Je le ferois encor, ſi j'avois à le faire.

Je n'irai pas cet Hiver à Paris ; je ne veux point fatiguer le Roi de ces ſortes de demandes ſans néceſſité : mais ce que je ne ferai pas cet Hiver, je le ferai une autre fois. Monſieur le Tellier eſt bien digne de la place où le Roi le vient de mettre, par ſes ſervices & par ſon mérite particulier. Voilà une Maiſon bien élevée. Une marque que c'eſt avec raiſon, c'eſt l'approbation générale. J'ai ſu le choix des nouveaux Hiſtoriens du Roi, & la gratification que Sa Majeſté leur a faite. Il faut dire le vrai, il ne ſauroit mieux placer ſes bienfaits, & c'eſt ce qui s'appelle la fleur des gens de Lettres. Pour ce que vous me mandez que Madame de **** refuſe deux cens mille francs, je vous dirai comme le vieux Senneterre : Les gens d'honneur n'ont point de chauſſes ; & il n'appartient pas à ceux qui n'ont point de pain, de faire les généreux.

LXXXII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Chancelier le Tellier.

A Buſſy, ce 30 Octobre 1677.

MONSEIGNEUR, Je vous l'avois bien dit, qu'à la fin cette grande dignité vous tomberoit entre les mains: mais pour n'en être pas ſurpris, je n'en ſuis pas moins aiſe. Je vous aſſure que j'en ai autant de joye que s'il me reſtoit encore quelques eſpérances du côté de la Cour. Il n'y a plus que deux choſes de ce côté-là, pour leſquelles je ne ſuis pas indifferent: la gloire du Roi, & les avantages de votre Maiſon. Il m'en arrivera ce qui pourra; mais j'aurai cela au cœur juſqu'à la mort, & je ſerai toujours, &c.

LXXXIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Gouville.

A Buſſy, ce 2 Novembre 1677.

JE vous rends mille graces, Madame, de l'honneur de votre ſouvenir. Vous m'euſſiez fait encore un plus grand plaiſir de m'envoyer vous-même les vers de Saint-Evremond: mais je voi bien que notre amie vous a gâtée ſur l'écriture. Je ne trouve pas tant cette pareſſe à blâmer en elle (qui n'a jamais fait autre choſe) qu'en

qu'en vous qui aviez si bien commencé, & à qui les Lettres n'ont jamais fait tort. Cependant, Madame, il ne faut pas laisser de vous aimer avec cette imperfection; car toutes les graces que vous avez d'ailleurs, ne laissent gueres prendre garde à si peu de chose.

LXXXIV. LETTRE.

Du Comte de Bussy au Comte de Grammont.

A Bussy, ce 3 Novembre 1677.

VOus dîtes dernierement à ma fille de Rabutin que vous aviez des vers à m'envoyer: cependant je les ai eus par d'autres que par vous. Mais comme il y a des fautes, je vous prie de me les envoyer comme vous les avez reçus de notre ami Saint-Evremond. Je suis d'accord avec lui, qu'on peut faire l'amour toute sa vie; mais qu'il faut se cacher quand on vient à un certain âge. Il n'y a que vous, mon cher, qui pouvez être galant avec bien-séance jusqu'au tombeau. Je ne vous répons pas de la fidélité de vos maitresses: mais elles s'y prendront de bonne heure si vous ne les quittez le premier.

LXXXV. LETTRE.

De Madame de Sevigny au Comte de Bussy.

A Livry, ce 3 Novembre 1677.

JE suis venue ici passer les beaux jours, & dire adieu aux feuilles; elles sont encore aux

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

arbres, elles n'ont fait que changer de couleur: au-lieu d'être vertes, elles sont aurores, & de tant de sorte d'aurore, que cela compose un brocard d'or riche & magnifique, que nous voulons trouver plus beau que du vert, quand ce ne seroit que pour changer. Je suis logée à l'Hôtel de Carnavalet. C'est une belle & grande maison; je souhaite d'y être long-tems, car le déménagement m'a beaucoup fatiguée. J'y attens la belle Comtesse, qui sera fort aise de savoir que vous l'aimez toujours. J'ai reçu ici votre Lettre de Bussy. Vous me parlez fort bien en vérité de Racine & de Despreaux. Le Roi leur dit il y a quatre jours: Je suis fâché que vous ne soyez venus à cette derniere Campagne, vous auriez vu la guerre, & votre voyage n'eût pas été long. Racine lui répondit: Sire, nous n'avions que des habits de ville, nous en commandames de Campagne; mais les Places que vous attaquiez furent plutôt prises que nos habits ne furent faits. Cela fut reçu agréablement. Vous savez que le Roi a fait Monsieur le Tellier Chancelier, ce choix a plu à tout le monde. Il ne manque rien à ce Ministre pour être digne de cette place. Voilà une famille bien heureuse, ma Niece de Colligny en devroit être. Cependant voici un peu de fievre quatre qui fait voir qu'elle est encore des nôtres. Ce que vous dites de la vieille Puisieux qu'elle n'en devoit pas faire à deux fois, quand elle fut si malade un peu avant la maladie dont elle est morte, me donne le paroli. Je ne suis pas encore bien consolée de cette après-dînée que nous passames sur le bord de cette jolie riviere sans y lire vos *Mémoires*. J'aurai de la peine à m'en passer jusqu'à l'année qui vient. Si je meurs entre-

ci

ci & ce tems-là, je mettrai ce regret au rang de ceux que j'aurai de quitter la vie. Nous parlons souvent le bon Abbé & moi de votre chere, de l'admirable situation de Chaseu, & enfin de votre bonne compagnie; & nous disons qu'il est fâcheux d'en être séparez quasi pour jamais.

COUPLET DE CHANSON

Envoyé par le Comte de Bussy à Madame de Se . . .

JAMAIS *douceurs vous ne me dite*,
Tant que je suis à vos genoux;
Mais aussi-tôt que je vous quitte,
Vous m'écrivez d'un stile doux.
Quoi? serai-je le seul, Carite,
Qui soit aise éloigné de vous?

LXXXVI. LETTRE.

De Madame de Se . . au Comte de Bussy.

A Paris, ce 4 Novembre 1677.

IL est vrai, Monsieur, je ne vous ai point dit de douceurs à Paris; mais vous n'en êtes pas encore quitte. J'irai à Bussy quelque jour vous en conter, & vous ne pourrez là vous en défendre, car je serai toute seule, & vous moins occupé. En attendant je vous en écrirai tant que je pourrai. Et peut-on vous dire autre chose, après vous avoir bien parlé d'honneur, d'estime, enfin de tout ce qui vous est dû? Vous avez encore d'une autre sorte de mérite, qui inspire

quelque chose qu'on ne vous diroit jamais si vous étiez un homme comme un autre. Mais qui sera-ce qui se mêlera de trouver à redire qu'on vous aime de tout son cœur? Pour moi je n'en fais point la petite bouche; & tant qu'il vous plaira de me l'entendre dire, vous en aurez le plaisir. Mais vous me parlez là-dessus avec tant de modestie, que j'appréhende que cela ne vous en donne pas beaucoup, (je dis du plaisir.) Enfin, Monsieur, ma persévérance vous touchera sans doute, & quand vous connoitrez bien mon cœur, vous ne pourrez peut-être pas vous dispenser de répondre aux sentimens qu'il a pour vous. Et pour vous montrer, Monsieur, qu'ils sont fort tendres, & que je ne ments point, c'est qu'il faut que je vous embrasse. Vous allez être bien étonné, & Madame de Colligny aussi: mais enfin je ne saurois m'en empêcher, quand je songe que vous êtes son pere, & l'homme du monde le plus aimable. Monsieur votre fils en rira aussi, avec votre permission: mais je ne m'en soucie gueres. Riez en tous tant que vous êtes, ce qui est écrit est écrit.

LXXXVII. LETTRE.

* Réponse du Comte de Bussy à Madame de Sevigny.

A Bussy, ce 6 Novembre 1677.

JE vous trouve de très bon goût, Madame, de préférer tous les differens aurores de l'Automne

* *A la Lettre LXXXV.*

tomne au vert du Printems ; mais je remarque un peu d'amour-propre dans ce jugement : c'eſt adroitement dire que vous avez plus de mérite que la jeuneſſe ; & ma foi vous avez raiſon, car la jeuneſſe n'a que du vert ; & nous autres gens d'arriere-ſaiſon nous ſommes de cent mille couleurs, les unes plus belles que les autres.

Je ne doute pas que Monſieur le Tellier ne rempliſſe auſſi bien la Charge de Chancelier qu'il a fait celle de Secretaire d'Etat. Vous avez raiſon de vous récrier ſur la bonne fortune de cette famille. Elle eſt au dernier degré. Vous dites plaiſamment que votre Niece de Colligny eſt ſi heureuſe qu'elle en devroit être. Il eſt vrai auſſi que ſon bonheur vient plutôt de ſa modération que de ſes grandes richeſſes. Vous avez raiſon de dire que la fievre quarte de Madame de Colligny fait un peu voir qu'elle eſt encore des nôtres. Elle l'a jugé ainſi, & cela l'a mortifiée. C'eſt Alexandre qui connoit par ſa bleſſure qu'il n'eſt pas fils de Jupiter, comme il l'avoit cru. Vous verrez ce que vous ſouhaitez tant de voir ; mais n'allez pas auſſi vous figurer un ſi grand plaiſir, car j'aurois trop de peine à remplir votre attente. Adieu, ma chere Couſine.

LXXXVIII. LETTRE.

* Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de S . . .

A Buſſy, ce 7 Novembre 1677.

SAVEZ-VOUS bien, Madame, qu'on offenſe quelquefois les gens à force de douceurs ? Je

Je ne dis pas seulement des douceurs venant d'une personne desagréable (cela s'en va sans dire,) je dis même des douceurs venant d'une fort aimable personne. Il y faut du mystere & de la rareté; & ce qu'il y a dans votre Lettre, bien ménagé, m'auroit fait de grands plaisirs pendant trois mois. Vous voulez que toute ma famille soit notre confidente: le moyen de croire que ce soient-là des faveurs? Cependant, Madame, vous vous moquez si joliment de moi, que je serois bien fâché que cela finît. Aimez-moi donc bien; embrassez-moi tant que vous voudrez; poussez les choses à l'extrémité, je m'abandonne à vous; & en attendant que vous me veniez dire ici tout ce que vous avez sur le cœur, écrivez-le moi, Madame, vous me ferez un très grand plaisir: car si vous ne me prouvez pas votre passion, vous me faites voir bien de l'esprit, & je suis l'homme du monde qui entend aussi bien raillerie, & qui aime le plus à badiner.

LXXXIX. LETTRE.

De Madame de Se.... au Comte de Bussy.

A Paris, ce 10 *Novembre* 1677.

OUI, Monsieur, je sai bien que l'on offense quelquefois les gens à force de douceurs, & que bien souvent même on les en dégoûte: mais je me doutois bien aussi que celles que je vous contois ne feroient pas un si méchant effet. Ce n'est pas que je sois une beauté; mais c'est que

que vous les méritez si bien, & que je vous les disois de si bon cœur, qu'il me sembloit que vous les deviez recevoir de même. Il est vrai que vous en auriez eu pour plus de trois mois d'une autre qui les auroit su ménager. Pour moi, je n'y entens rien. On voit bien que je ne suis pas coquette, & que c'est la belle passion toute pure qui me fait parler, sans art & sans conduite. Car enfin en peut-on avoir une plus sotte que de mettre toute votre famille dans ma confidence? Vous avez bien raison de me le reprocher. Mais cachons-lui le reste, Monsieur; j'y consens. Ce ne sera pas le pire, si cela continue comme il a commencé. Il nous sera pourtant difficile de nous passer de Madame de Colligny. Elle me paroit bonne personne & assez discrette. Gardons-la, Monsieur, si vous m'en croyez; car il nous en faut une de cette sorte. Donnez-lui donc quelque matiere de votre part; jusqu'ici je ne lui en ai pas mal fourni de la mienne. Mais si vous croyez que ce soit assez de me dire que vous me permettez que je me moque de vous, parce que je le fais joliment, vous vous trompez, Monsieur, ce n'est pas là mon compte. Vous me faites trop d'honneur d'un côté, je l'entens comme je le dois; mais de l'autre je veux être embrassée, s'il y a moyen. Mandez-moi donc, Monsieur, ce que vous pouvez faire là-dessus; & en attendant je continuerai à vous divertir, puisque vous voulez bien m'assurer que mes Lettres ne vous déplaisent pas.

XC. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Madame de M***

A Bussy, ce 11 Novembre 1677.

JE ne comprens pas pourquoi je ne suis pas ami de la Princesse M***, car personne ne l'estime plus que je fais sur tout ce que j'en ai ouï dire. Je n'irai point à Paris, que je n'aye l'honneur de la voir; & je lui promets de lui faire encore meilleur visage que ne lui fait mon portrait, auquel vous dites qu'elle rend souvent visite. Je suis fort fâché de ne savoir pas le vieux langage pour l'en entretenir, puisqu'elle l'aime: mais je sai parler bon François. Si elle agrée que je lui dise en cette Langue à quel point je suis son admirateur, je n'y manquerai pas.

XCI. LETTRE.

De Madame de Gouville au Comte de Bussy.

A Paris, ce 13 Novembre 1677.

SI vous n'aviez pas ici, Monsieur, la plus jolie, la plus aimable & la plus spirituelle fille du monde, (mais vous n'en faites point d'autres, car on dit des merveilles de celle que vous avez auprès de vous,) je m'empresserois plus que je ne fais à vous mander des nouvelles; mais je m'en repose sur Madame de Rabutin. Je vous assure que je trouverois d'ailleurs mon compte

compte à recevoir de vos Lettres, car outre le goût particulier que j'ai pour tout ce que vous écrivez, vous me flattez si agréablement que votre commerce me paroit encore plus agréable.

XCII. LETTRE.

*Réponse du Comte de Bussy à Madame de S***

A Bussy, ce 15 Novembre 1677.

VOUS voulez être embrassée, dites-vous, Madame, & vous me demandez ce que je puis faire là-dessus? Voilà une belle demande! Ne savez-vous pas bien que je suis né pour faire l'amour, & que je me pique d'avoir le goût bon? Après cela pouvez-vous douter que ma passion ne réponde à la vôtre? Il me reste seulement un peu de honte que vous m'ayez prévenu. Mais je renchérirai si fort sur vos tendresses à l'avenir, que je remettrai les choses en l'état où elles doivent être; & dès l'heure qu'il est même je suis en d'aussi grandes avances auprès de Madame de Colligny que vous: car outre qu'elle voit mes Lettres aussi bien que les vôtres, je lui dis fort souvent que je vous trouve une des plus jolies femmes de France, & d'un commerce aussi agréable. Mais sur quoi je ne finis point, c'est sur la bonté de votre cœur. Quoiqu'on ne puisse trop le louer, je ne sai si dans le plaisir que j'ai à le faire, il n'entre point un peu d'amour-propre. Enfin je le regarde comme un bien à quoi j'ai grande part.

* *A la Lettre LXXXIX.*

XCIII. LETTRE.

Du Comte de Limoges au Comte de Bussy.

A Fribourg, ce 16 Novembre 1677.

POUR répondre à votre Lettre*, Monsieur, je vous dirai qu'au combat de Cavalerie que nous gagnames près de Saverne, ce furent les ennemis qui le commencerent, en poussant nos gardes ordinaires; que nous n'eumes jamais dessein de nous engager dans une si grande affaire; & que ce qui fit que les ennemis furent toujours plus forts que nous, fut, à mon avis, que comme ils s'étoient préparez, ils avoient fait venir toute la Cavalerie de leur aile droite, & quelques-uns de leurs Dragons. Pour vous rendre compte maintenant de notre entrepriſe de Fribourg, je vous dirai, Monsieur, que le Lundi 7 de Novembre Monsieur le Maréchal de Crequy fit marcher son Armée, qui étoit séparée dans des quartiers de fourage, & lui fit passer le Rhin le 8, sur un pont qu'il avoit fait faire à une demi-lieue de Brisac. Le même jour il s'avança avec la Brigade de Beaupré, celle de la Maison du Roi, & celle d'Aubijoux Infanterie, pour investir Fribourg. Les ennemis ne sortirent point; notre Infanterie se logea dans un village qui sert de fauxbourg à la Ville du côté du Château. Il y avoit pourtant quinze cens hommes dans la Place, & le Régiment de Coniac Cavalerie. Fribourg est une assez grosse Ville,

* *Lettre LXXXIV.*

Ville, au pied des Montagnes Noires d'un côté; de l'autre il y a une plaine d'une demi-lieue au plus, & au-delà ce ſont des bois dont les défilez ſont extrêmement difficiles. Cette Place eſt fermée par un bon foſſé, & une aſſez bonne muraille fortifiée de demi-lunes, de chemins-couverts, & de glacis de trois côtez. Du quatrieme qui eſt le côté du Château, il y a un grand fauxbourg fermé d'une bonne muraille, flanquée de bonnes groſſes tours & d'un foſſé ſec aſſez large, & creux d'environ deux toiſes. Ce fut par-là que nous l'attaquames. Le Château eſt à mi-côte, d'une figure irréguliere. Il y a trois baſtions à la premiere envelope ſur le roc, le foſſé qui eſt large & profond étant taillé dedans avec mille chicanes. La ſeconde envelope eſt élevée au-deſſus de l'autre, & eſt encore fort bonne. Tout au haut de la montagne eſt une grande Redoute de pierre très bonne, avec une demi-lune devant, bien fraiſée & paliſſadée. Mecredi 9 toute l'Armée arriva devant Fribourg, & ce ſoir-là on ouvrit la tranchée. Le 14 la Place ſe rendit. Le Maréchal de Crequy ne voulut point recevoir le Gouverneur Schits à compoſition, qu'il ne lui rendît auſſi le Château; ce qu'il fit avec la plus grande bonté du monde, car on ne peut pas y être moins forcé qu'il l'étoit. Nous y avons perdu environ cent hommes, & eu preſque autant de bleſſez. Le Comte de Buſſet, Lieutenant d'Artillerie, y a été tué. La Freſeliere, autre Lieutenant de l'Artillerie, bleſſé aſſez dangereuſement. Le Marquis de la Ferté a eu une grande contuſion à la cuiſſe.

XCIV. LETTRE.

*Réponſe de Madame de Sevigny au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 8 Decembre 1676.

MA fille eſt ici ; mais comme il n'y a pas un plaiſir pur en ce monde, la joye que j'ai de la voir eſt fort troublée par le chagrin de ſa mauvaiſe ſanté. Imaginez-vous, mon pauvre Couſin, que cette petite jolie perſonne que vous avez trouvée ſi ſouvent à votre gré, eſt devenue d'une maigreur, & d'une délicateſſe qui la rend une autre perſonne ; & ſa ſanté eſt tellement altérée, que je ne puis y penſer ſans en avoir une véritable inquiétude. Voilà ce que le bon Dieu me gardoit en me redonnant ma fille. Je ferois des réflexions d'ici à demain. Il vaut mieux vous demander des nouvelles de notre Veuve, comment elle ſe trouve de ſa fievre quarte, & ſi l'Hiver joint avec ce triſte mal ne fait pas un grand trouble à la tranquillité de ſa vie. Il n'y en a gueres qui ſoit exempte de nuage. Je vous la recommande, & vous à elle. Il ne faut que le bonheur d'une ſi douce ſociété, pour adoucir toutes les peines. Croiriez-vous bien que je ne ſai point de nouvelles ? La priſe de Fribourg nous a comblé de joye & de gloire, & a contraint le Gazetier d'Hollande d'avouer bonnement : Qu'il n'y a pas le mot à dire ſur la Campagne du Roi : que trois grandes Villes priſes, une

* *A la Lett. LXXXVII.*

une Bataille gagnée, & Fribourg pris pour dire adieu aux Allemans, eſt une ſuite de bonheur ſi extraordinaire, qu'il n'y a qu'à l'admirer. Je trouve ce ſtile fort plaiſant. Adieu, mon cher Couſin, aimons-nous toujours bien, nous ne ſaurions mieux faire. J'en dis autant à ma Niece.

XCV. LETTRE.

De Madame de Scudery au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 8 Decembre 1677.

IL y a long-tems que je n'ai eu l'honneur de vous écrire, Monſieur. C'eſt qu'il y a des jours où je ſuis incapable de tout, & où c'eſt beaucoup faire à moi que de vivre. Cela m'eſt arrivé pluſieurs jours de poſte; mais enfin j'éprouve qu'il ne faut pas ſe laiſſer abbattre, au contraire il faut faire des efforts pour ſe relever. Monſieur de L.... & Madame de L.... ont fait un Roman des galanteries de la Cour de Henri II. Rien n'eſt mieux écrit. Le Premier Préſident de Lamoignon vient de mourir. Il n'a été que deux jours malade. Le public & vous, Monſieur, faites là une grande perte.

XCVI. LETTRE.

De Madame de M*** au Comte de Bussy.

A Paris, ce 10 Decembre 1677.

VOus avez raison, Monsieur, je devois toujours vous écrire, & je vous crie merci de ne l'avoir pas fait: mais à l'avenir Dieu sait si je serai plus exacte; au moins dans le moment que je vous écris j'en ai l'intention. Madame votre femme vous peut apprendre les louanges que vous donna hier une grande Princesse, chez qui nous soupames toutes deux. Vous devinez aisément qui c'est, & vous savez qu'elle rend toujours justice à votre mérite, & à celui de votre aimable Marquise, qui lui plait fort. Je lui fais mille amitiez, & je meurs d'envie de l'embrasser & vous aussi, Dieu me pardonne; supprimez cette ligne à nos neveux, car mon honneur courroit grand risque, si elle demeuroit à la postérité.

XCVII. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Madame de Scudery.

A Bussy, ce 11 Decembre 1677.

*VOus avez raison, Madame, de dire que l'abbattement ne sert de rien, & qu'il n'en faut

* *Voyez Lett. XCV.*

faut point avoir : mais il n'eſt pas toujours volontaire ; & quand il vient de maladie, il eſt bien difficile d'y réſiſter. J'admire le monde, c'eſt à-dire, je le mépriſe fort, quand je fais réflexion ſur la mort du pauvre Prémier Préſident que voilà déja oublié, & ſur tous ces mariages que vous me mandez. Meſſieurs de Lamoignon ſont préciſément abîmez de douleur, & ne croyent pas ſe pouvoir jamais conſoler. Les gens qui ſe marient par inclination ſont tranſportez de joye, & ne croyent pas jamais avoir d'affliction ; cependant les uns & les autres ſe trompent. Les peines & les plaiſirs ſe ſuivent néceſſairement dans la vie, mais les peines ſont bien plus fréquentes, comme dit le Proverbe : *Pour un plaiſir, mille douleurs.*

XCVIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Monſieur de Lamoignon.

A Buſſy, ce 12 Decembre 1677.

LA mort de Monſieur votre Pere, Monſieur, m'a outré de douleur. Vous ſavez les raiſons que j'ai de regretter cette perte, & je vous aſſure que votre douleur n'en eſt pas une des moindres : car les mêmes liens qui m'attachoient à lui, m'attachent à vous ; & l'on ne peut pas être plus que je ſuis, votre, &c.

XCIX. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Pere Rapin.

A Buſſy, ce 12 Decembre 1677.

AH! mon Reverend Pere, quelle perte venons nous de faire! & où trouverons-nous jamais un ami qui ait l'eſprit & le cœur fait comme Monſieur le Premier Préſident de Lamoignon? Vous me demandez par votre derniere Lettre des réflexions ſur les choſes du monde. Helas! mon R. Pere, je ne croyois pas en avoir de ſi triſtes à vous faire. Mais enfin je vous dirai que jamais aucun évenement ne m'a plus détaché du monde que celui-ci. Monſieur le Premier Préſident paroiſſoit avoir la ſanté d'un homme de trente ans. Il étoit dans un grand poſte, & ſur le point de monter plus haut. Il étoit heureux en ſes enfans & en ſes biens. Enfin il jouiſſoit d'une grande fortune qu'il devoit à ſa vertu; ce qui eſt bien rare: & tout cela le quitte en deux jours avec la vie. Ah! mon R. Pere, que les Jugemens de Dieu ſont incompréhenſibles! Combien voyons-nous de gens heureux juſqu'à l'extrême vieilleſſe, qui ſont bien éloignez de la vertu de notre ami! Je ne finirois point, ſi je voulois vous dire tout ce que cette mort me fait penſer. Le bon Dieu ſoit notre conſolation, vous en avez beſoin avec toute votre ſageſſe; car vous aimiez ce grand homme autant qu'il le méritoit: pour moi, je ne l'oublierai jamais.

C.

C. LETTRE.

*Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Sevigny.

A Buſſy, ce 13 Decembre 1677.

CE que vous me mandez de Madame votre fille m'afflige extrêmement, Madame, pour ſon interêt & pour le vôtre, car je vous aime fort toutes deux. Cependant, Madame, il en faut avoir grand ſoin. Il la faut ſur-tout réjouir. Voilà ce que je fais à votre Niece; & ce remede a ſi bien operé, que ſa fievre eſt ſur ſes fins. Mais auſſi de votre côté, Madame, aidez-vous un peu à vous conſoler en attendant que vous ayez de véritables ſujets d'être contente. Pour cela regardez la Maiſon du Premier-Préſident; il n'y a pas quinze jours que vous euſſiez voulu changer le repos de votre eſprit contre celui de ſa femme. Aujourd'hui elle voudroit bien que ſon mari ne fût que dans une extrême maigreur. Il n'y a gueres de gens ſi malheureux, qui ne le ſoient moins par la comparaiſon de quelques-uns plus miſérables qu'eux. Dieu & la Raiſon ſont de grands Médecins. Mais cela eſt plaiſant, que je m'embarque à vous dire pour une ſimple maigreur tout ce qu'on dit pour les plus grands malheurs. C'eſt vous qui m'avez ſurpris en vous lamentant pour cela, comme ſi c'étoit un mal incurable. Cependant je ſuis aſſuré que le plaiſir de vous voir, & d'être à Paris, rengraiſſeront avant qu'il ſoit deux mois Madame votre fille.

Un

* A la Let. XCIV.

Un peu de célibat ſeroit encore fort ſalutaire, mais ſouvent le remede eſt pire que le mal.

La Gazette d'Hollande eſt plaiſante de parler de bonne foi, comme elle fait. Madame de Colligny dit que ſi la priſe de Fribourg a été pour dire adieu aux Allemans, la priſe de S. Guilain eſt pour prendre congé des Eſpagnols. Il eſt vrai que le Roi eſt admirable en ſes conquêtes, & il ne faut pas que ſes Généraux s'en eſtiment beaucoup plus. Il les conduit par ſes ordres quand il eſt à l'Armée ; & quand il n'y eſt pas, les meſures juſtes qu'il prend, jointes à ſa bonne fortune, les font réuſſir en toutes leurs entrepriſes. Si ces Meſſieurs ne penſent pas ce que je dis, ils s'en font accroire.

Il faut que je vous entretienne de mes proſpéritez, Madame; ce diſcours ne ſera pas long. Le Roi vient de donner une Compagnie de Cavalerie toute faite dans le Régiment de Cibours à mon fils. Comme je prétens avoir été agréablement diſtingué en cette rencontre, je viens d'en faire mon remerciment au Roi, dont je vous envoye la copie.

SIRE,

Je viens d'apprendre que V. M. avoit fait la grace à mon fils aîné de lui donner une Compagnie de Cavalerie. Elle trouvera bon, s'il lui plaît, que je lui en rende mille graces, & que je lui diſe qu'il n'y a qu'elle qui ſache comme il faut donner pour obliger ſenſiblement en prévenant les demandes. Elle me permettra encore de lui dire qu'elle eſt la ſeule au monde qui ne confond pas en la même perſonne le mérite & les défauts. Il y a douze ans que je ſuis en diſgrace par ma mau-

mauvaise conduite; cependant, SIRE, *V. M. se souvenant que je l'ai bien & long-tems servie, m'a fait l'honneur de me distinguer des autres exilez par des permissions d'aller à Paris, qu'elle m'a donné de tems en tems pour mettre ordre à mes affaires; & aujourd'hui elle récompense en la personne de mon fils quelques uns de mes services. Ah!* SIRE, *que ne puis-je m'aller jetter à vos pieds, en fondant en larmes de tendresse & de reconnoissance, & en suppliant V. M. comme je fais, de tout mon cœur, de se souvenir du fils que j'ai dans l'Eglise, ainsi qu'elle a fait de son frere ainé! Encore une fois,* SIRE, *trouvez bon que je dise à V. M. que faire du bien à un homme heureux que tout le monde aide à élever, c'est l'ouvrage des Princes ordinaires; mais qu'il n'appartient qu'au plus grand Roi qui fut jamais, de remarquer ce qu'il y a de bon dans un malheureux, de l'en récompenser, & de surprendre le public en lui faisant justice. Je la demande à V. M.* SIRE, *mais je lui demande grace en même tems, & sur-tout celle de me croire avec le plus profond respect du monde, &c.*

A Bussy, ce 12 Decembre 1677.

CI. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Madame de M * * *.

A Bussy, ce 14 Decembre 1677.

*VOUS avez raison, Madame, de dire, lors que vous m'écrivez, que vous avez in-

* *Voyez Lett. XCVI.*

intention d'être plus exacte à l'avenir. Il ne faut répondre de rien; nous connoissons des gens qui promettoient autrefois de la fidélité, & qui n'en ont guere eu. Il n'y a point de louanges dont je fasse plus de cas que celles de la Princesse dont vous me parlez, car outre qu'elles honorent beaucoup, c'est qu'on ne peut pas dire que je me les sois attirées par mes soins & par mes flateries. La Marquise est aussi fort sensible à l'honneur que cette Princesse lui fait, & aux assurances de votre amitié. Au reste, Madame, pourquoi ne voulez-vous pas que la postérité sache que vous avez eu envie de m'embrasser? Croyez-vous que le commerce que nous avons ensemble, ne lui fera pas voir que nous nous sommes fort aimez? elle verra bien de la tendresse dans vos Lettres. Prenez l'affaire au pis, Madame, & songez que ce n'est pas un grand malheur pour une Dame de n'avoir d'autre confidente que la postérité.

CII. LETTRE.

*Réponse du Pere Rapin au Comte de Bussy.

A Paris, ce 26 Decembre 1677.

IL est vrai, Monsieur, que c'est un coup de foudre que cette mort pour les amis & pour la famille du grand homme que nous pleurons; mais c'est un coup de grace pour lui. Il y avoit deux ans qu'il se préparoit à mourir; cependant avec la santé qu'il avoit, sa mort est plus surprenante

* *A la Lett. XCIX.*

nante que celle de Monſieur de Turenne. Il n'y eut jamais une plus belle ame jointe à un plus bel eſprit. Mais enfin, Monſieur, le plus grand de tous les éloges, eſt que le peuple l'a pleuré; & chacun s'eſt plaint de ſa mort comme de la perte d'un ami, ou de celle d'un bienfaicteur. Pour vous, Monſieur, vous y avez perdu un ami tendre & ſincere, il vous connoiſſoit pour un homme droit & d'un eſprit extraordinaire, & il vous aimoit parfaitement. Je penſe à faire quelque choſe qui puiſſe le faire connoitre à ceux qui ne l'ont pas vu, & à la poſtérité. Au nom de Dieu, Monſieur, aidez-moi de vos lumieres; vous l'avez connu & vous l'avez compris; cette honnêteté & cette grandeur d'ame, cette ſageſſe, cette modeſtie, cet homme qui ne faiſoit point de fautes parmi les écueils du Palais & de la Cour; car vous connoiſſiez tout cela; ayez la bonté d'y faire quelques réflexions, & de me mander vos penſées. Vous devez cela à l'amitié que vous aviez pour lui, & à celle que vous me faites l'honneur d'avoir pour moi. Je m'y attens, car je connois votre cœur.

CIII. LETTRE.

De Madame de Sevigny au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 2 Janvier 1678.

J'Ai eu une grande joye, mon Couſin, de la Compagnie que le Roi a donnée au Marquis de Buſſy; & j'ai trouvé que c'étoit une diſtinction & un bon augure pour l'avenir. Vos Lettres ſont bonnes de toutes façons, parce que vous

vous les faites fort bien, & qu'elles vous obtiennent une partie des choſes que vous demandez. Je vous ſouhaite l'autre; & en un mot, mon cher Couſin, tout ce que vous deſirez. Pour moi, je croi comme vous, que pour les malheureux, il n'y a qu'à vivre. Adieu, mon Couſin. Le P. Rapin a été déſolé de la mort du Premier-Préſident de Lamoignon.

CIV. LETTRE.

Du Pere Bouhours au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 4 Janvier 1678.

VOus jugez aiſément par vous-même, Monſieur, combien la mort de M. le Premier-Préſident nous a accablez. C'eſt un coup de foudre plus ſurprenant que le coup de canon qui emporta M. de Turenne. Il n'eſt pas étrange après tout qu'un Général qui doit tout voir, ſoit frappé du canon plutôt même que du mouſquet; mais qu'un homme plein de ſanté qui n'eſt point vieux, meure tout à coup d'un tranſport au cerveau ſans qu'on en voye aucune cauſe, c'eſt ce qui me paroit effroyable. J'avois perdu quinze jours auparavant une de mes amies, chez laquelle j'avois paſſé le mois de Septembre à la Campagne, qui étoit une femme très raiſonnable & qui avoit de ces ſantez brillantes qui font qu'à plus de quarante ans on ne paroit pas en avoir trente; elle a été emportée à peu près comme Monſieur le Premier-Préſident, & eſt morte ſans penſer mourir. Je

vous

vous avoue, Monsieur, que ces tristes évenemens m'ont rempli l'esprit de pensées bien contraires à celles que je vous ai communiquées dans ma derniere Lettre. Le chagrin m'a rendu paresseux, & même un peu bête ; mais il ne faut pas se laisser abattre, & je prétends reprendre mon dessein au premier jour. Ce que vous m'en dites me donne courage, il me semble que je ne risquerai rien en m'embarquant sur votre parole. Je ne saurois finir sur Monsieur le Premier-Président, & ce qui m'y engage, c'est que je sai le plaisir que cela vous fait d'en parler. Il fit son testament l'année passée à Basville : il ne lisoit de Livres de dévotion que ceux qui parloient de la mort. Il écrivit à Mesdames ses filles de Sainte-Marie, cinq semaines avant que de mourir, une Lettre qui est une vraye prophétie de sa mort. A l'ouverture qu'il fit au Parlement, trois semaines avant que de mourir, il fit un Discours sur ce qu'on ne pensoit pas assez à la mort, quoique depuis deux ans il se portât bien mieux qu'il ne faisoit auparavant. Il ne se sentit presque pas mourir. Dieu nous a donné en cette rencontre une marque de sa colere. Nous n'étions pas dignes dans le misérable siecle où nous vivons, de posseder plus long-tems un si grand homme. Le Roi ne s'est point encore expliqué sur celui qui remplira sa place. Il a beau y penser, il ne trouvera jamais personne qui puisse effacer un si grand Magistrat. Conservez-vous, Monsieur, pour le Pere Rapin & pour moi, & songez qu'un ami de votre mérite est seul capable de consoler de la perte que nous venons de faire.

CV. LETTRE.

* Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Sevigny.

A Buſſy, ce 5 Janvier 1678.

UNE égratignure avec du chagrin fait plus de mal, que la fievre quarte avec un eſprit content d'ailleurs. Je vous parle ainſi, ma chere Couſine, parce que je croi que tous les maux de la belle Comteſſe viennent de vous avoir quittée; qu'elle aime à vivre, & à vivre gayement. Je ne lui conſeille rien que je n'aye pratiqué depuis douze ans. Perſonne n'eſt plus ſenſible que moi: auſſi, tant que j'ai fait le mutin contre ma mauvaiſe fortune, j'ai ſouffert comme un damné, & j'ai tellement agrandi mes maux par l'impatience, que j'euſſe crevé dans la Baſtille, ſi un mois avant que d'en ſortir, je ne m'étois ſoumis à tout ce qu'il plairoit à Dieu de faire de moi. Cette réſignation me donna de la gayeté, & me ſauva de l'opération à quoi les Chirurgiens m'avoient alors condamné. Depuis ce tems-là, Madame, vous ne doutez pas que m'étant bien trouvé de la patience & de la gayeté, j'ai ſouvent uſé de ce remede; & il m'a mis en état, qu'ayant perdu mes ſervices de plus de trente années, le retour de la fortune m'eſt quaſi indifferent, & que même je n'ai bien goûté la vie que depuis ma diſgrace. Voilà ma recepte que j'envoye à la belle Provençale, ma chere Couſine. Je ne penſe pas que la difference qu'il y a en nos temperamens, empêche mon

* *Voyez Lett. CIII.*

mon remede de lui servir; il me paroît qu'il peut être utile à tout le monde.

Il est certain que pour les malheureux, il n'y a qu'à vivre. Comme on ne perd au jeu que faute d'argent, on ne demeure en disgrace que faute de vie. Je croi vous avoir déja dit cela, Madame: mais je vous supplie de trouver bon que je le répete aujourd'hui. Vous serez bien heureuse si je ne vous le redis pas encore dix fois

Le Pere Rapin est extraordinairement affligé de la mort du Premier-Président, mais gueres plus que moi. Je savois qu'il m'aimoit autant qu'homme du monde; & vous savez comment j'ai le cœur fait pour ceux de la tendresse desquels je suis bien persuadé. Adieu, ma chere Cousine; je ne vous dis pas que je vous aime, cela s'en va sans dire. Faisons desormais sur cela comme les gens qui parient, & qui veulent s'épargner la peine de remettre au jeu. Aimons-nous sans nous le dire jusqu'au dédit.

CVI. LETTRE.

De Madame de M*** au Comte de Bussy.

A Paris, ce 8 Janvier 1678.

JE vous ferai bien voir, Monsieur, que je n'ai pas seulement de bonnes intentions, mais encore que je les exécuterai. Vous m'en devez savoir quelque gré, après le hazard que je cours. Quoi qu'il en soit, si la posterité me soupçonne de vous avoir aimé un peu trop tendrement, au moins louera-t-elle ma constance

& mon bon goût. Elle ne sauroit me refuser cela, & j'abandonne le reste pour avoir le plaisir d'entretenir un commerce aussi agréable que le vôtre. Je vous dirai encore une fois que Madame *** n'a nulle galanterie. Ce sont ses ennemis qui l'ont chargée de cette iniquité: & sur cela j'admire le monde, qui avant ceci la trouvoit une personne achevée; aujourd'hui qu'elle a des ennemis puissans, on la trouve toute pleine de défauts. Madame de *** a rompu le mariage de son fils, disant qu'il n'y étoit pas propre. Cela lui fait croire que sa mere ne veut pas qu'il se marie, afin que son bien passe à sa sœur; & là-dessus il dit, que de peur de n'avoir point d'enfans, il veut épouser une fille grosse.

CVII. LETTRE.

Du Comte de Bussy au Pere Bouhours.

A Bussy, ce 9 Janvier 1678.

* L'ESTIME & la sincere amitié que feu Monsieur le Premier-Président de Lamoignon m'a témoignées pendant les dernieres années de sa vie, m'ont obligé de l'aimer de tout mon cœur tant que je vivrai; & le commerce que j'ai eu avec lui, qui m'a fait plus particulierement connoitre son mérite & sa vertu, m'a donné pour lui la plus grande estime du monde. Si je puis jamais trouver des occasions de la lui témoigner par mes discours ou dans mes Mé-

* *Voyez Lett. CIV.*

Mémoires, je n'y manquerai pas. On peut étendre l'éloge que vous en faites dans la Lettre que vous m'en écrivez, mais on n'y peut rien ajouter. Notre ami le Pere Rapin ne sauroit avoir un plus beau dessein que celui d'écrire une aussi belle vie que la sienne. Je prétens vous écrire souvent à tous deux, mon Reverend Pere, & ne le guere faire sans vous parler de notre pauvre ami. Si j'étois assez heureux pour en parler dignement, je trouverois bon d'être cité; non pas pour ajouter quelque ornement à son histoire, mais pour faire voir ma reconnoissance. Le tems que le Roi met à nommer un Premier-Président, fait bien voir qu'il a été surpris de sa mort, & cette lenteur honore fort sa mémoire.

CVIII. LETTRE.

Du Comte de Bussy au Pere Rapin.

A Bussy, ce 9 Janvier 1678.

*VOus avez raison, mon Reverend Pere, de dire que la mort de Monsieur le Premier-Président de Lamoignon est plus surprenante que celle de Monsieur de Turenne. A quelle santé se fera-t-on, quand on voit un homme d'un bon tempérament, frais, blanc, vermeil, & sobre, mourir subitement? Il n'appartient pourtant qu'à lui de mourir ainsi; car il vivoit en l'état où les Saints meurent. La mort de notre amie fait encore peur, mon R. Pere, il faut être fou pour ne pas trembler quand on voit cela; cependant il se faut rassurer pour avoir l'esprit libre, & se servir de cette peur seulement pour

* *A la Lettre CII.*

pour marcher plus droit. Vous n'avez que faire de me recommander d'avoir soin de ma vie, mon interêt est trop joint à celui de mes amis pour la négliger. Je n'en étois autrefois prodigue que pour le service du Roi, je la ménagerai maintenant qu'il n'en a plus que faire. Je sai bien qu'il n'est rien tel que de vivre. Prenez donc garde que vos études continuelles ne vous avancent pas vos jours; car nos plaisirs y contribuent quelquefois autant que nos peines; & cependant le plus grand plaisir qu'il y ait au monde, c'est celui de vivre.

CIX. LETTRE.

De Madame de S . . . au Comte de Bussy.

A Paris, ce 10 *Janvier* 1678.

* JE suis contente, Monsieur, & je me tiens pour embrassée, ou peu s'en faut; car quand on écrit ce que vous m'écrivez, il n'y a plus qu'à me tenir pour me donner cette marque de votre tendresse: mais ce qui m'en plait davantage, c'est qu'il me semble que vous ne vous êtes pas fait un grand effort pour m'honorer de celle-là. Il est vrai que je vous l'ai demandée avec beaucoup d'empressement, & je ne sai même si je ne devrois pas en avoir un peu de honte: car enfin, Monsieur, il ne s'y faut pas tromper; vous êtes bien fait, vous êtes agréable en toute votre personne, vous êtes le plus aimable homme du monde, & le plus charmant quand il vous plait. Là-dessus je vous aime, je vous

* *Voyez Lettre XCII.*

vous embraſſe, & je veux à toute force que vous m'embraſſiez. Cela ſe peut-il honnêtement? Qu'en penſez-vous de bonne foi? Quelque intereſſé que vous ſoyez, je vous croi encore plus juſte & plus ſincere, & vous n'êtes pas encore ſi embarqué que vous ne puiſſiez parler librement. Je ſai qu'il y a ſoixante lieues qui nous ſéparent; mais enfin on a vu des gens de plus loin s'approcher, & cela peut arriver. Entre nous, en ce cas, Monſieur, que ferions-nous? Dites-le moi, je vous en prie; mais dites-le moi modeſtement. Vous me promettez de rencherir ſur mes tendreſſes; c'eſt quelque choſe de me le promettre, mais c'eſt bien plus que vous ne penſez, de me le tenir: vous y ſerez peut-être aſſez empêché ſi vous l'avez entrepris. Au reſte, j'aurois été autrefois fort embaraſſée à répondre aux louanges que vous donnez à mon cœur; mais depuis que vous y avez une ſi grande part, il eſt ſi fier qu'il ne ſauroit conſentir que je m'en défende; je l'avois toujours trouvé noble, mais je vous avoue que la tendreſſe qu'il a pour vous, l'a tout-à-fait illuſtré.

CX. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de M * * *.

A Buſſy, ce 11 *Janvier* 1678.

* JE vous le dis encore, Madame, j'ai vu des gens auſſi bien intentionnez que vous ſe démentir; mais c'étoient des Maitreſſes, & vous n'êtes

* *Voyez Lett. CVI.*

n'êtes que mon amie. Je ne suis pas assez heureux pour que vous me soyez autre chose, mais au moins sur ce pied-là vous durerez plus long-tems. L'exemple de Madame de*** me fait bien mépriser les Courtisans, voyant qu'ils la dénigrent, parce qu'elle a de puissans ennemis. Le Roi est long-tems à se déterminer sur un Premier-Président. Il a beau y songer, il n'en trouvera jamais un comme mon ami. Si Monsieur de *** épouse une fille grosse, il attrapera bien sa mere & sa sœur, & il ne sera point attrapé.

CXI. LETTRE.

De Madame de Sevigny au Comte de Bussy.

A Paris, ce 14 Janvier 1678.

NOus eumes l'autre jour une grande conversation Monsieur de Pompone & moi sur votre sujet. Je veux épargner à votre modestie le détail de tout ce qui fut dit de votre esprit & de votre mérite, & je vous prie seulement de m'envoyer quelque endroit de vos *Mémoires* touchant la guerre, comme par exemple, la Campagne de Mardicq.

De Monsieur de Corbinelli.

N'y manquez pas, Monsieur, à telle fin que de raison. J'ai compris par le présent qu'on a fait à Monsieur votre fils, que l'on vous estime infiniment. Je vous conseille de pardonner votre disgrace, quand on vous en témoignera un sin-

ſincere repentir par de nouveaux bienfaits. Sérieuſement, je ne doute nullement que vous n'en reſſentiez des effets à la premiere rencontre. Je ne vous dirai rien de la joye que j'en ai; c'eſt à vous à vous en parler de ma part. Adieu, Monſieur, je vous ſouhaite cette année auſſi heureuſe que vous la méritez, & à Madame votre très chere & très aimable fille de Colligny.

CXII. LETTRE.

*Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de S***

A Buſſy, ce 18 Janvier 1678.

VOUS m'embaraſſez fort avec vos louanges, Madame, quoique vous me plaiſiez extrêmement. Si je vous croyois, j'aurois trop de vanité: ſi je ne vous croyois pas, je vous ferois une offenſe. En ces deux extrémitez pourtant, le moindre inconvénient me paroit de ne vous pas dédire. Hé bien! je ſuis donc le plus charmant de tous les hommes quand je veux plaire, voilà qui eſt règlé: ſi cela eſt, Madame, vous me trouverez tel toute ma vie; car je ſongerai toute ma vie à vous être agréable. Vous me demandez ſi je trouve honnête que vous m'aimiez, que vous m'embraſſiez, & que vous ſouhaitiez que je vous embraſſe. Pour vous parler franchement, Madame, je vous dirai que cela ſeroit fort vilain, ſi vous le faiſiez par un ſimple motif d'emportement: mais comme je voi bien que c'eſt une grande paſſion qui vous fait agir,

* *A la Lett. CIX.*

il n'y a rien, à mon avis, de plus honnête. Vous voulez savoir après cela ce que nous ferons quand nous nous retrouverons ensemble ; cela se peut-il demander ? Rien, si nous ne nous aimons plus. Tout, si notre passion continue.

CXIII. LETTRE.

De Monsieur de Lamoignon Avocat-Général au Comte de Bussy.

A Paris, ce 18 Janvier 1678.

IL me semble qu'il ne me reste plus rien à perdre, Monsieur, après avoir perdu mon pere, & je commence la plus dure & la plus douloureuse vie qu'on puisse imaginer. Aimez-moi toujours, Monsieur, & mes malheurs ne diminueront jamais rien des sentimens que j'ai toujours eu pour vous.

CXIV. LETTRE.

Du Premier-Président de Dijon au Comte de Bussy.

A Paris, ce 18 Janvier 1678.

LEs Couriers vont sans cesse à Nimegue & en Angleterre, & la paix tient à si peu, à ce qu'on dit, qu'il y a grande apparence que nous l'aurons bien-tôt. Le Roi, dit-on, la veut attendre à la tête de son Armée, afin que les ennemis se mettent plutôt à la raison. Nous nous y mettons de notre côté extrêmement.

CXV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Scudery.

A Buſſy, ce 20 Janvier 1678.

JE vous trouve bien déſolée dans votre Lettre, Madame. Je ne penſe pas pourtant qu'il vous ſoit rien arrivé de fâcheux depuis peu; c'eſt la continuation de votre mauvaiſe fortune qui vous abbat. Soutenez-vous pour l'amour de Dieu, & pour l'honneur de votre courage; votre fortune s'adoucira: il faut vous aider & eſperer; cependant il faut avoir de la fermeté, & Dieu changera la conduite de Monſieur votre fils, & avec de la patience & de la réſignation, il vous fera recevoir du ſecours & de la douceur, d'où vous ne recevez à préſent que de l'amertume. Ce n'eſt pas le Chriſtianiſme ſeul qui me fait vous parler ainſi, c'eſt encore la droite Raiſon. Je vous trouve auſſi bien revoltée contre les méchans amis, Madame, & vous avez raiſon; cependant prenez garde que l'amour-propre ne vous exagere leurs manquemens, & que vous n'ayez auſſi quelque tort de votre côté; car il eſt fort naturel & fort ordinaire de condamner les autres pour s'excuſer. Quand je vous parle ainſi, ce n'eſt pas pour mon interêt, car vous m'avez tiré d'affaire par les éloges que vous m'avez donnés ſur l'amitié; mais je ne voudrois pas que vous fiſſiez injuſtice à perſonne. Madame de M **** ne fait peut-être non plus de mal chez Madame de ** qu'à la Charité: tout ce qu'il y a à dire, c'eſt que le prochain n'en eſt pas ſi bien édi-

fié. Nous avons eu beaucoup de malades ici, & notre Veuve l'eſt encore un peu; cela ne l'a pas rendue plus chagrine. Quand on a de la gayeté dans l'eſprit, il n'y a que les douleurs & les pertes de gens qu'on aime bien qui puiſſent rendre triſtes. L'un parie pour la paix, & l'autre pour la guerre; & moi je parie pour la guerre & pour la paix, de peur de perdre. Je vous aſſure, Madame, que l'une & l'autre me ſont fort indifférentes. Le Grand-Maître ne perd pas trop à la mort de ſa femme, c'étoit un Veneur qui l'empêchoit de ſe marier. Il ſeroit bien heureux d'avoir la Comteſſe de Guiche, & celle-ci ne ſeroit pas malheureuſe avec lui. Après avoir vu Mademoiſelle de S*** inſpirer une grande paſſion, je croi que tout le monde peut être aimé.

Il eſt des nœuds ſecrets, il eſt des ſympathies.

Ne vous avois-je pas dit vrai, Madame, quand je vous diſois que Madame Boſſuet eſt une des plus jolies femmes de France? Cela eſt ridicule à l'Amour qu'il ne puiſſe faire qu'on l'aime davantage que Mademoiſelle D**.

CXVI. LETTRE.

* Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Sevigny.

A Buſſy, ce 20 Janvier 1678.

VOus ſouhaitez de voir plus à loiſir quelque choſe de ce que je vous montrai en 1676 à Li-

* *A la Let. CXI.*

à Livry, Madame. J'y consens, & je vous rends graces de l'honneur que vous me faites de témoigner par-là que cela vous a diverti. Ce ne sont pas, à mon avis, les seuls évenemens que vous avez envie de voir: vous savez assez ma Campagne de Mardicq. C'est assurément la maniere dont je l'ai écrite qui vous donne de la curiosité; &, comme je viens de vous le dire, cela m'est fort honorable. Si vous eussiez mis à mon choix de vous envoyer quelque chose de mes *Mémoires*, je vous aurois plutôt envoyé ma Guerre de 1651 & de 1652, que celle de 1646. Je n'étois qu'Officier particulier en celle-ci, & j'étois Officier général en l'autre. Mais enfin il faut vous satisfaire; & je vous assure, ma chere Cousine, que ce sera toujours un de mes plus grands plaisirs.

A Monsieur de Corbinelli.

Je fais ce que vous me conseillez, Monsieur, cela ne sauroit nuire: je ne plains pas mes peines. J'ai fait depuis dix ans, & je ferai encore bien des pas inutiles; mais j'en ai fait quelqu'un qui a servi, & j'en ferai encore bien d'autres. Je croi, comme vous, que l'on se veut racommoder avec moi, & je ne suis pas trop éloigné d'y entendre; car après tout, je considere qu'il ne se faut pas faire tenir à quatre quand les gens reviennent de bonne grace. Si l'on continue d'avoir une bonne conduite avec moi, j'oublierai le passé. Mais raillerie à part, je suis persuadé que l'on se radoucit sur mon sujet.

Madame de Colligny dit qu'elle a toujours aimé votre cœur & votre esprit, dans le tems même que vous ne la connoissiez pas tant que

vous faites; & que vous jugiez des sentimens qu'elle a pour vous, aujourd'hui que vous lui marquez tant d'amitié & tant d'estime.

CXVII. LETTRE.

Du Premier Président de Dijon au Comte de Bussy.

A Paris, ce 22 Janvier 1678.

ON est aussi incertain que jamais de ce qui arrivera. Il y a plus de dix ou douze jours que toutes les démonstrations sont pour la guerre. On n'a pas seulement affiché que tous les Officiers ayent à se rendre à leurs Charges incessamment, les gros bagages de la Cour sont déja partis & les Gardes Suisses. Le Maréchal de Créquy part demain pour Nancy. Le Comte de Choiseul part le même jour, après avoir eu deux mille écus de gratification. Le 25 les Gardes Françoises feront leur revue, & on dit que le Roi partira au commencement de Février. D'autre côté le Roi d'Angleterre a envoyé des Couriers en Allemagne & à Madrid, & Ruvigny est allé à Londres, ce qui nous fait croire qu'il n'y a encore rien de desespéré pour la paix, ou du moins pour une trève; car tant de gens sont interessez dans cette guerre, qu'il faut plus de tems qu'on n'en a pour les contenter avant que de commencer la Campagne. Le principal est que les choses sont règlées entre les Espagnols, les Hollandois & nous, ou peu s'en faut. Mais comme le reste ne laisse pas d'être fort considérable, on croit qu'il faut pren-

prendre du tems pour le concerter. Nous saurons dans peu ce qui arrivera, mais nous sommes assurément dans une grande crise, sans que nous ayons lieu de rien espérer des Ecossois qui sont assez tranquilles. On ne voit goute à la Premiere Présidence,& même on ne se tourmente plus à le deviner. Le Roi dit hier matin, que le Roi d'Angleterre lui redemandoit ses troupes & qu'il les lui rendoit. Personne ne pensoit que les choses allassent si vîte, car trois ou quatre heures après les ordres furent donnez pour le départ, & le jour pris pour le troisieme du mois prochain. La Reine est du voyage, & c'est à Metz qu'on va. Voilà tout ce que le monde sait: savoir à cette heure quels sont les desseins & pourquoi la Reine marche, il est difficile de raisonner juste sur cela. On dit qu'il y a plus de huit jours que le Cardinal d'Etrées a passé lui quatrieme de Turin à Munich. Enfin tout part incessamment, & l'embaras est grand parmi les Courtisans qui n'ont pas un quart-d'écu. Vous savez, Monsieur, que je suis tout à vous, & vous en devez être aussi assuré que si je le signois ici en grosses lettres.

CXVIII. LETTRE.

De Madame de Scudery au Comte de Bussy.

A Paris, ce 28 *Janvier* 1678.

LE Roi, la Reine & les Dames vont partir pour Metz. On ne laisse pas de croire la paix. MONSIEUR ni MADAME ne sont point

point du voyage. MONSIEUR se prépare à aller en Flandre, si la guerre dure. Une Dame de votre connoissance s'est jettée dans un Couvent, dans le desespoir de se voir mépriſée de son amant. Sur cela on peut dire, Monsieur, qu'heureux est celui qui n'aime point, & qui n'a point aimé fortement. Quoique disent les amans, les plaisirs de l'amour n'égalent pas ses peines; je suis assurée que vous-même me l'avouerez, si vous voulez parler sincerement. Tout compté, tout rabattu, celui-ci me fait pitié. Mademoiselle de*** a reçu des étrennes bien galantes. Elle trouva sur la toilette un petit Diable qui tenoit une souris d'Allemagne, qui dès qu'elle y toucha s'ouvrit d'elle-même & laissa tomber deux brasselets de mille Louis d'or chacun, & un billet où il y avoit écrit: *Le Diable s'en méle.*

CXIX. LETTRE.

Du Comte de Bussy au Premier Président de Dijon.

A Bussy, ce 1. *Février* 1678.

J'ADMIRE la peine que chacun se donne *à deviner les desseins du Roi. C'est un effet de la vanité & de l'amour-propre, pour s'applaudir quand on a réussi. Cependant le hazard peut faire qu'un sot devinera plus juste qu'un habile homme. Il est difficile de juger précisément du sujet du voyage du Roi à Metz; car d'un côté, cela peut donner chaleur à la négociation de la paix, ou de celle de Baviere, où le Cardinal d'E-

* *Voyez Let. CXVII.*

d'Etrées pourroit fort bien être allé, comme vous dites. D'un autre côté, cela peut favoriser les progrès qu'on veut peut-être faire en Allemagne cette année. Cela peut aussi tromper les Espagnols, en se rejettant tout d'un coup sur une de leurs Places, lorsqu'ils s'y attendront le moins. Dans six semaines nous en saurons autant que les Maitres. Les longueurs que le Roi met à nommer un Premier Président font un Panégyrique de feu notre pauvre ami. J'ai dans la tête que ce sera Monsieur de Novion. Je sens comme je dois, Monsieur, les soins que vous prenez de m'écrire ce qui se passe; & laissant à part les autres sentimens que j'ai pour vous, on ne peut pas avoir plus d'amitié que j'en ai.

CXX. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Mademoiselle du Pré.

A Paris, ce 7 Février 1678.

JE vous envoye la Lettre de remerciment que j'écrivis l'autre jour au Roi, Mademoiselle, & je vous rends en même tems mille graces de l'envie que vous avez de me faire plaisir. C'est ce cœur si rebelle à l'amour, & si propre à l'amitié, qui vous fait obliger vos amis, lorsqu'ils y pensent le moins; aussi est-ce pour l'amour de lui que je vous aime, que je vous aimerai & que je vous estimerai toute ma vie. Je souhaite extrêmement d'être ami du Reverend Pere Verjus. C'est pour cela

cela que je lui écris un mot. Achevez cette liaiſon, Mademoiſelle, à laquelle vous dites qu'il a tant de penchant, & ſoyez-lui caution de ma fidélité. Je vous promets que je ne vous réduirai pas à vous repentir de l'avoir été. Monſieur de Corbinelli eſt un bon & un fidele ami, mais il en a tant, que ceux qui ſont les plus empreſſez lui ôtent la liberté de ſe partager comme il feroit, ſi on le laiſſoit à ſa diſcrétion. Monſieur le Camus a quelque raiſon de m'aimer, car c'eſt un des hommes du monde que j'eſtime le plus. La deviſe que Monſieur Clement a faite pour lui eſt noble, & lui convient mieux qu'à qui que ce ſoit.

Nuſquam te meraco murice.

Il eſt admirable pour ces ſortes d'ouvrages. Si j'étois à Paris, je vous rendrois auprès de Madame de Sevigny ce que vous me donnez au Pere Verjus. Je ſuis comme vous ravi de faire amis ceux que j'aime; ma Couſine en ſeroit ravie, & je ne lui ſaurois faire un plus beau préſent, ni dont je faſſe plus de cas.

CXXI. LETTRE.

De Madame de Scudery au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 7 Février 1678.

ENFIN, Monſieur, le Roi, la Reine & Madame de Monteſpan, tout eſt parti aujourd'hui. Il y a, dit-on, dix-neuf jours de marche; cependant on n'en nomme que cinq juſqu'à

qu'à Sezanne en Brie. On croit que de là on pourroit bien tout d'un coup tourner du côté de la Flandre. Les desseins du Roi sont incompréhensibles. Sa Majesté a dit aux Députez du Parlement, qu'il laissoit sa puissance entre les mains de Monsieur le Chancelier pour ordonner de tout en son absence, suivant qu'il le jugeroit à propos. On ne sauroit encore dire si l'on aura la paix ou la guerre. Je ne veux plus chercher d'amis: de la façon dont je les avois imaginé, ils eussent fait la douceur de ma vie, mais je voi bien qu'il ne s'en trouve qu'en idée. Je vous garderai, Monsieur, le mieux que je pourrai: mais si je vous perds encore sans sujet, en vérité je deviendrai misanthrope pour le genre humain. Ce n'est pas que je vous en croye capable, car je vous ai toujours trouvé de la bonté, dont je fais encore plus de cas que de la beauté de votre esprit, tout enchanteur qu'il est. Madame de** est le matin à la Charité, & le soir à la Comédie.

CXXII. LETTRE.

*Réponse de Madame de Sevigny au Comte de Bussy.

A Paris, ce 8 Février 1678.

NOus avons lu avec beaucoup de plaisir le fragment de vos *Mémoires*. Je ne puis présentement en faire l'usage que je voudrois, parce que, comme vous savez, la Cour n'est plus ici. Mais en général soyez persuadé que je ne

* *A la Lett. C XVI.*

ne perds aucune occaſion de faire mon devoir. Notre ami Corbinelli vous a écrit pour vous dire ſon avis de votre ſtile, qui eſt admirable. On ne peut être plus occupé que nous le ſommes tous deux de vous.

On eſt à préſent dans la plus belle incertitude qu'il eſt poſſible. On croit la trêve & la guerre quatre fois en un même jour. On ne parle que de politique, & les raiſonnemens de travers ſont inépuiſables.

Monſieur de Grignan qui vient d'arriver de Provence, s'y en retourne ſur ſes pas; & tous ceux qui ont des places dans les Provinces ſont dans le même chagrin. La ſanté de ma fille n'eſt pas en meilleur état qu'elle étoit. Je vous fais les baiſemens de toute ma famille, du bon Abbé, de mon fils, enfin de *tutti quanti*; & j'embraſſe tendrement l'aimable Veuve, & ſon très cher pere, qui fait une partie des occupations de mon cœur, & de mon eſprit.

CXXIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Scudery.

A Buſſy, ce 10 *Février* 1678.

*IL eſt vrai, Madame, que le commencement de cette Campagne eſt fort myſtérieux. Le Roi fait tenir ſes troupes prêtes à exécuter quelque choſe en Flandre ou en Allemagne, & peut-être y a-t-il plus de préparatifs apparens où il ne fera rien, que du côté où

* *Voyez Lett. CXXI.*

où il veut faire un siege. Le secret dans les desseins, la promtitude & la vigueur dans l'exécution, sont les principales qualitez des Conquérans: joignez à cela l'argent qui ne manque point, il faut que tout fléchisse. Je ne suis pas surpris que nous ayons peine à deviner les desseins du Roi, parce que venant la plupart de lui, il les communique à peu de gens. Le Chancelier prend un grand air de Premier-Ministre. S'il ne le devient pas tout à fait, ce sera sa modération & peut-être sa vieillesse qui en feront cause; & que d'ailleurs le Roi, avec raison,

Se croit lui seul plus que tout son Conseil.

Je croi que nous aurons la paix, la marche du Roi hâtera les ennemis de la faire.

CXXIV. LETTRE.

*Réponse du Comte de Bussy à Madame de Sevigny.

A Bussy, ce 12 Février 1678.

JE voudrois bien plaire à tout le monde, Madame, je veux dire à tous les honnêtes gens; mais au moins je préfererois votre approbation à toutes les autres, si je n'en pouvois avoir qu'une. Vous êtes trop bonne de songer à moi autant que vous faites. Quand la Cour sera revenue, vous ferez ce que vous ju-

* *A la Lettre CXXII.*

jugerez à propos touchant ce que je vous ai envoyé.

Comment ne seroit-on pas dans l'incertitude de la trève ou de la guerre, puis que je suis assuré que le Roi lui même ne sait pas précisément ce qui en arrivera? J'approuve assez que l'on veuille juger des évenemens, car cela sert à la conversation, & forme l'esprit: mais je ne comprens pas que l'on s'en fasse une affaire, & que l'on croye qu'il y a bien de l'honneur d'avoir deviné ce qui devoit arriver, puisque le hazard peut souvent faire réussir en ces matieres. Pour moi, je dis mon sentiment des affaires à venir; mais je ne m'en hausse ni ne m'en baisse quand j'ai bien ou mal jugé. Le Roi a raison d'envoyer dans ses Places & dans ses Provinces ceux qui y doivent commander de sa part; ils sont payez pour y être. Le cœur me dit que la belle Madelonne ne sera pas encore long-tems sans rétablir sa santé. Je suis, ma foi, son serviteur, de l'oncle, du frere, enfin de *tutti quanti*.

CXXV. LETTRE.

De Monsieur de Corbinelli au Comte de Bussy.

NOus avons lu, Monsieur, avec un plaisir sensible votre Campagne de Mardicq. Je ne me lasse point d'admirer la noble facilité qui est répandue dans tout ce que vous faites; mais ce qui me touche plus particulierement, c'est l'éloignement que vous avez de toutes sortes d'affectations & d'inutilitez dans votre stile; sur quoi, quand vous me tueriez, je ne m'empê-

pêcherois pas de citer le Maitre en ce genre, le divin Horace, dont vous savez les préceptes dans l'expérience & dans la nature plus qu'en lui-même, quoi qu'il ne les ait prises que dans ces deux sources.

Est brevitate opus, ut currat sententia, nec se
Impediat verbis lassas onerantibus aures.

Je n'ai vu encore personne qui fasse mieux voir que vous tout d'un coup sa pensée, & qui la fasse voir uniquement. J'ai traduit le mot de *sententia* par celui de *pensée* en notre Langue; car vous savez mieux que moi qu'il le signifie plus souvent que l'autre; & je prétens qu'Horace n'a point voulu recommander la briéveté pour ce que nous appellons *Sentence* seulement. Il est donc vrai que votre stile a cette bonne qualité que veut notre Maitre qu'on ait, mais encore celle de proportionner vos expressions à leur sujet; en quoi j'ai vu peu de gens être habiles; & c'est à mon gré & à mon goût une des plus charmantes choses qui se trouvent dans votre stile. Vos paroles, comme dit Petrone, sont de la couleur de vos pensées, & ne sont pas plus vives ni plus fortes. Encore un mot de Latin, car nous autres Savans en voulons dire *in ogni modo* quand l'occasion s'en présente; en quoi nous prétendons differer des Pedans qui en disent sans choix à tous propos. *Ne sententiæ*, dit Petrone, *emineant extra corpus orationis expressæ, sed intexto vestibus colore niteant.* De quelle opinion êtes-vous sur le stile historique? Mascardi, & Vossius veulent qu'il soit aussi pompeux & aussi magnifique que celui des Poëlies héroïques. Strada n'est pas de leur avis.

Les

Les deux premiers donnent pour exemple le ſtile de Tite-Live, de Tacite, & de Salluſte. J'ai ſi peur d'être tenté de citer encore du Latin, que je quitte cette queſtion. Mes complimens, s'il vous plait, à votre divine fille, que j'honore parfaitement.

CXXVI. LETTRE.

Du Pere Rapin au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 12 *Février* 1678.

JE profite bien mal, Monſieur, de la grace que vous avez eu la bonté de me faire, en me promettant de m'écrire ſur la mort de l'illuſtre ami que nous avons perdu, toutes les fois que j'aurois l'honneur de vous écrire. Je m'étois ſi fort rempli la tête de penſées pour en écrire la vie, que je me ſuis fait malade, & voilà ce qui m'en a empêché. Mais comme je me porte mieux, je reviens à vous, pour vous dire que jamais homme n'avoit raſſemblé tant de grandes qualitez dans ſa perſonne; qu'il eſt mort dans le tems où le Roi commençoit à le bien connoitre & à l'écouter ſur le Miniſtere, où il alloit faire du chemin s'il eût vécu. Monſieur le Chancelier & Monſieur de Louvois lui avoient fait de grandes avances. Il n'y a point eu de Premier-Préſident nommé avant le départ du Roi, & l'on ne ſait plus ſur qui cela roule. Le voyage de la Cour eſt toujours une énigme. Je travaille de toutes mes forces à l'hiſtoire du défunt: je ſouhaiterois avoir plus d'eſprit que je n'en ai,

&

& de cet esprit fait comme le vôtre; car je voudrois faire quelque chose qui fût digne du sujet, & je ne vois rien qui en approche.

CXXVII. LETTRE.

Du Comte d'Etrées au Comte de Bussy.

A la Martinique, ce 15 Février 1678, reçue le 5 de Mai.

JE viens de recevoir, Monsieur, la Lettre que vous me fites l'honneur de m'écrire au mois d'Avril de l'année passée sur les avantures de cette Campagne-là. Elle a fait comme moi deux fois le voyage de l'Amérique. Cela m'a empêché de vous dire plutôt, que les marques de l'honneur de votre souvenir & de votre amitié me seront toujours & en tout tems infiniment cheres. Je ne puis être satisfait que vous ne sachiez que bien qu'il y ait un an que votre Lettre ait été écrite, je ne laisse pas d'y répondre dès le lendemain que je la reçois, & de vous témoigner combien je me sens votre obligé de votre persévérance à me souhaiter des honneurs & des avantages dont votre amitié me fait trouver plus digne que je ne suis. C'est assez d'avoir fait son devoir, attiré l'estime du Maitre, & renouvellé celle de ses amis; le reste viendra quand il plaira à Dieu, & lorsque le Roi, qui est un bon Juge du mérite, l'aura estimé à propos. Mais, Monsieur, je me sens une joye extrême de la permission que vous m'écrivez que Sa Majesté vous a accordé d'aller à Paris. J'espere qu'elle aura de plus grandes suites. Je

vous assure, Monsieur, que ma satisfaction seroit entiere, si je vous voyois comme vous devriez être, si je vous entretenois, & si je pouvois vous assurer moi-même que je serai toute ma vie plus que personne du monde, votre, &c.

CXXVIII. LETTRE.

Du Comte de Bussy au Pere Rapin.

A Bussy, ce 16 Février 1678.

* VOus avez vu plus long-tems & de plus près que moi Monsieur le Premier-Président de Lamoignon, mon Reverend Pere. Cependant je l'ai bien observé dans le peu de tems que je l'ai vu, & il m'a paru avoir tout le mérite & toute la capacité qui sont nécessaires à un grand Ministre ; mais ce qu'il avoit que les grands Ministres souvent n'ont point, c'est le cœur droit & exempt de passions. Je ne doute pas que le Roi ne l'eût poussé bien loin, s'il eût vécu plus long-tems. Il manquera à la gloire de son regne tout plein de merveilles, d'avoir plutôt connu tout ce qu'il valoit, & de l'avoir élevé davantage. Il est vrai qu'il en fait bien réparation à sa mémoire, par les longueurs qu'il met à remplir sa Charge. C'est la plus honorable Oraison funebre qu'on fera jamais, que la peine que le Roi témoigne à se déterminer sur le choix d'un Premier-Président dans un Royaume où il y a autant d'honnêtes gens qu'en celui-ci. Je comprens fort bien que les personnes que vous me mandez qui vouloient être de ses amis,

* *Voyez Lett. CXXVI.*

amis, agiſſoient de bonne foi. Quand on n'a qu'un grand mérite, on a des envieux, parce qu'il y a des gens qui ont du mérite auſſi; mais quand on eſt ſans comparaiſon, il n'y a plus d'envie; & c'eſt par cette raiſon-là que nous louons volontiers ceux qui ſont infinement au deſſus de nous, auſſi bien que ceux qui ſont au deſſous.

CXXIX. LETTRE.

De Monſieur Brulart Premier-Préſident de Dijon, au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 18 *Février* 1678.

ON eſt auſſi ignorant ſur ce que deviendront les choſes & ſur ce que va faire le Roi, qu'on l'a été par le paſſé. On dit ſeulement qu'il couchera demain à Toul & qu'il va à Nancy; mais on ne dit pas où il ira enſuite. Il ſemble qu'on veut prendre Offembourg, ce qui fait croire qu'on en veut à Strasbourg; & ce qui fait juger ainſi, c'eſt qu'on fait des mouvemens de ce côté-là, & qu'on a détaché des garniſons dix Maitres par Compagnie. Quelques autres croyent, ainſi que vous, Monſieur, qu'on veut retomber ſur quelque Place de Flandre: mais tout cela eſt fort ſecret. MONSIEUR part demain pour aller joindre le Roi; & aujourd'hui que j'ai été prendre congé de lui, je n'ai pas trouvé ſa Cour mieux inſtruite que les autres. Comme on ne peut rien découvrir de ce côté-là, on ſe rabat ſur l'Angleterre: chacun en demande des nouvelles à ſon compagnon. La Haran-

gue de Sa Majeſté Britannique eſt bien foible. Il parle à ſes Sujets de guerre, pour leur complaire. Son Parlement lui a répondu avec audace: que lorſque Sa Majeſté aura fait un Traité d'alliance avec tous les Princes pour forcer la France à rendre ce qu'elle a pris depuis le Traité des Pirenées, il aviſera quel ſecours il jugera à propos de lui donner. La fierté de cette réponſe a d'abord fait croire que la guerre s'alloit allumer entre l'Angleterre & nous. Cela ſeroit fâcheux, quoiqu'on diſe que nous les battrions bien tous enſemble; mais ce qui eſt de ſûr, c'eſt qu'il n'y a rien à craindre de deux ans, de gens qui n'ont encore ni vaiſſeaux ni troupes aguerries, pendant que nous ſerons en état de faire de grands progrès. On dit même que les Anglois craignent de rendre leur Roi maitre d'une grande Armée dont il pourroit ſe ſervir pour les mettre à la raiſon, & qu'ils propoſent déja d'en nommer les Officiers; d'où l'on conclud que le Roi a fait une grande faute d'aſſembler ſon Parlement, mais qu'il en fait encore une plus grande de les exciter à la guerre. L'Ambaſſadeur d'Angleterre eſpere toujours la paix, & ne ſe cache pas de dire, qu'il n'approuve pas la Harangue du Roi ſon Maitre. La nuit du ſecond jour de marche, les Dames de la Cour comme par enchantement demeurerent toutes embourbées, & coucherent dans leurs caroſſes au milieu de la Campagne.

CXXX.

CXXX. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Premier-Préſident de Dijon.

A Buſſy, ce 21 Février 1678.

JE ne ſai que penſer de tout ce que je vois, Monſieur, concernant la guerre, & je reviens toujours à croire que le Roi ne le ſait pas lui-même. Il agira ſuivant que l'Angleterre ſe conduira avec lui, & la lenteur de ſa marche montre bien qu'il attend quelque nouvelle pour ſe déterminer. Je ne doute pas que le Roi d'Angleterre n'ait toujours agi d'intelligence avec le Roi, & c'eſt en conſéquence de cela que ſon Parlement qui en eſt encore mieux informé que moi, le traite ſi mal. Comme les Anglois n'ont point encore levé le maſque, je prévoi que la défiance qu'ils ont de leur Roi, les empêchera de lui mettre les armes à la main, ne ſachant pas s'il s'en ſerviroit à les réduire à l'obéiſſance que des Sujets doivent avoir pour leur Roi. Les Dames en France ne ſont pas accoutumées à ſuivre les Armées, comme en Allemagne; c'eſt pitié de voir de jeunes attraits embourbez.

CXXXI. LETTRE.

* Réponſe du Comte de Buſſy à Monſieur de Corbinelli.

A Buſſy, ce 22 Février 1678.

JE ne ſai encore, Monſieur, ce que nous devons répondre aux panégyriques qu'on fait à nous

* *A la Lett. CXXV.*

nous-mêmes de nous ; car outre que de dire : *Vous vous moquez*, seroit trop commun, je n'aimerois pas à vous contredire, sur-tout en cette rencontre. Ainsi je me contenterai de vous dire comme à Madame de Sevigny, que je suis ravi de vous plaire. Après cela je vais répondre à l'endroit où vous me demandez mon sentiment sur le stile historique. Je veux qu'il soit court & net, car sans cela il ennuye, quelque grands & quelque beaux que soient les évenemens. J'ai lu Tacite, il me paroit serré, mais il est obscur ; & il entend toujours finesse à tout. Lorsque le stile est toujours pompeux & magnifique, je maintiens qu'il doit ennuyer.

CXXXII. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Madame de Sevigny.

A Bussy, ce 23 Février 1678.

ETANT sur le point de partir d'ici pour aller passer l'Eté avec votre Niece à Chaseu, je veux vous dire deux mots. Je me trouve si bien de votre commerce, que je ferai toutes les avances imaginables pour l'entretenir. Vos Lettres me réjouissent fort, & font un grand honneur où je les place. Mandez-moi des nouvelles de la paix ou de la guerre. On doit savoir maintenant sur cela quelque chose de certain : il n'est pas possible que les obscuritez durent plus long-tems.

On me mande que le Roi fera la Campagne. Il ne fait pas comme Charles VII. qui demeuroit avec la belle Agnès à Meun sur Yevre ou

à

à Bourges, tandis qu'on lui disputoit son Royaume. A propos de cela, Madame, il faut que je vous fasse un petit conte de Charles VII. qui fera grand honneur au Roi par comparaison. Le célèbre La Hire ayant été envoyé par le Comte de Dunois au Roi Charles VII. qui étoit alors à Bourges, pour lui apprendre quelque méchant succès qui étoit arrivé, & pour savoir quel ordre S. M. vouloit mettre en cette rencontre, trouva le Roi au bal, lequel après avoir su de lui le sujet de son voyage, lui dit qu'il y songeroit; & en même tems lui demanda avec un visage plein de joye: Que vous semble-t-il de cette fête? ne trouvez-vous pas que je passe bien mon tems? La Hire enragé de voir l'insensibilité de ce Prince, ne lui répondit rien; & le Roi le pressant encore de lui dire son sentiment, La Hire lui répondit avec un souris amer: Il est vrai, Sire, que vous vous divertissez fort bien, & qu'on ne peut pas perdre un Royaume plus gayement que vous faites. N'aimez-vous pas bien La Hire, Madame? Mais admirez la flatterie de l'Histoire: ce Prince est appellé le Victorieux en mille endroits. Que dira Pelisson? que dirai-je moi-même de plus honorable de Louis XIV?

CXXXIII. LETTRE.

Du Comte de Bussy au Pere Rapin.

A Autun, ce 9 Mars 1678.

GRAND assiegé, c'est-à-dire, pris. Jamais Prince n'a mieux mérité le surnom de Po-

liorcetes que le Roi. Nos Peres étoient auſſi braves que nous, mais ils ne ſavoient pas ſi bien que nous faire la guerre, ni ſi bien prendre leurs meſures ſur l'état des gens à qui ils avoient affaire. Vous ſavez, mon Reverend Pere, que je ne ſuis pas trop flatteur, & que même le Roi ne m'a pas obligé à prendre en ſa faveur la qualité de Sincere. Cependant il me force à l'admirer en mille choſes; car je ne voi perſonne qui lui puiſſe ôter l'honneur des entrepriſes qu'il fait & des heureux ſuccès qui lui arrivent. Les peines que vous me mandez que Monſieur le Premier-Préſident eut à faire valoir à la Cour ſes premiers ſervices, ne me ſurprennent point: tout ce qu'on fait ſans fortune ne brille gueres. Ma Philoſophie m'apprend à mépriſer ma disgrace, & à oublier les maux qu'on m'a faits; mais point du tout mes amis. Quand le Roi & mes affaires me permettront de les aller revoir, j'en ſerai bien-aiſe; & cependant je les entretiendrai par Lettres. Si je n'avois ce moyen-là, j'importunerois Sa Majeſté plus ſouvent que je ne fais.

CXXXIV. LETTRE.

Du Premier-Préſident de Dijon au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 11 *Mars* 1678.

J'EMPLOYE les derniers momens que j'ai à être ici, d'où je parts demain, pour vous apprendre, Monſieur, la priſe de Gand. La réſiſtance a été médiocre & l'attaque vigoureuſe. Le Roi y arriva le 4, & la Place ſe rendit le 9.

Mon-

Monbron y a été mis pour Commandant. On ne ſait point encore où marche le Roi, ſon Armée eſt de quarante mille hommes de pied en ſoixante-ſept bataillons, & de vingt mille chevaux en cent quarante eſcadrons. On parle de Bruges, de Dam, de Dixmude & d'Ypres plus que d'aucune autre Place. Vous aurez été bien ſurpris auſſi bien que nous d'apprendre, après tout ce qu'on a fait pour perſuader qu'on alloit en Allemagne, qu'on ſoit enfin revenu en Flandre pour aſſiéger & prendre Gand. Mons, Namur, Charlemont, Ypres & Gand furent inveſtis en même tems; & Villahermoſa reçut juſqu'à ſeize Couriers en un jour des Gouverneurs de ces Places, & d'autres encore, qui lui demandoient du ſecours. Toutes les conquêtes que nous faiſons portent l'Angleterre à la guerre, par la jalouſie qu'elles leur donnent, à moins qu'elles ne nous ſervent à remplacer Condé, Tournay & Valenciennes que nous avons réſolu de garder. Si nous devenons plus fiers, les autres s'échaufferont davantage, & nous avons à craindre l'inconſtance de la fortune.

Voilà le raiſonnement de ceux qui voudroient qu'on profitât de cette conjoncture pour faire la paix. D'autres toutefois croyent qu'il n'y a rien à craindre, à cauſe de la défiance qui eſt entre le Roi d'Angleterre & ſon Parlement; que d'ailleurs les Eſpagnols ont ſujet d'appréhender que les Anglois ne mettent les pieds en Flandres, & les Hollandois les deſſeins du Prince d'Orange pour uſurper la ſuprême puiſſance ſoutenu des Anglois. Il paroit déja quelque choſe de cette défiance dans une Lettre écrite de Londres d'un bon endroit, que j'ai

vue, qui porte, que l'on eſt ſi inquiet ſur cela, que les Hollandois veulent que leur Armée navale jointe à celle des Anglois agiſſe plutôt ſur les côtes de France, que ſur celles de Flandres. Il y a à raiſonner long-tems ſur ces affaires; elles n'ont jamais été ſi brouillées, mais l'état où elles ſont peut changer en un moment. Cependant comme la priſe de Saint Guilain eſt cauſe du mouvement des Anglois contre nous, il eſt difficile de croire que celle de Gand ne les aigriſſe pas davantage.

CXXXV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Premier-Préſident Brulart.

A Autun, ce 15 Mars 1678.

JE ne puis me laſſer, Monſieur, de vous dire que vous êtes le meilleur ami du monde, & que je vous ſuis le plus obligé des ſoins que vous avez bien voulu prendre de me mander toutes les nouvelles. Le Roi a mis les choſes en un état que les actions merveilleuſes de ſa part ne ſurprennent plus; les conjonctures lui ſont favorables, & il s'en prévaut fort bien. J'ai lu beaucoup d'hiſtoires, & j'ai fait trente & une Campagne; mais je n'ai encore jamais ni vu ni lu ce que Sa Majeſté vient de faire, qui eſt d'inveſtir cinq Places en même tems aſſez éloignées les unes des autres. Ceſar (s'il revenoit au monde) auroit peine à parer ce coup-là. Les François avec un Roi tel que le nôtre, ſont bien differens de ceux à qui il eut affaire; &

& ne pouvant fournir à tant de côtez à la fois, on court risque de ne fournir à pas un. Je ne doute pas qu'à la fin nos prospéritez ne nous mettent les Anglois sur les bras, & qu'ils ne s'accordent pour rallentir nos conquêtes. Il y a quelque tems que j'eusse souhaité d'être un des Acteurs; mais enfin j'ai pris mon parti, & je ne suis plus fâché maintenant de n'être que spectateur de cette Tragédie.

CXXXVI. LETTRE.

De Madame de Sevigny au Comte de Bussy.

A Paris, ce 18 *Mars* 1678.

LEs Historiens du Roi, mon cher Cousin, suivent l'Armée. Ils ne sont guere accoutumez aux fatigues. On me mande qu'ils sont plus étonnez que vous ne pensez; à pied, à cheval, dans la boue jusqu'aux oreilles; ils savent à présent par expérience le peu d'agrément qu'il y a de coucher aux rayons de la belle Maitresse d'Endimion. Il faut cependant qu'ils ayent de bons yeux, pour remarquer exactement & connoitre la valeur des actions du Prince qu'ils veulent peindre. C'est là, mon cher Cousin, c'est là où vous devriez être; & c'est à vous à qui il n'en échaperoit aucune, & qui seul pourriez dignement nous les raconter & à la posterité. Ceux-ci font leur cour par l'étonnement qu'ils ont de ces Légions nombreuses qui composent la formidable Armée du Roi. Ils sont encore tout surpris des fatigues, qui ne sont que trop

vraies; & dans cette penſée, ils diſoient l'autre jour au Roi, qu'ils n'étoient plus ſi étonnez de ce que les Soldats hazardoient ſi légerement leurs vies, puiſqu'ils avoient raiſon d'en ſouhaiter la fin. Ils diſent auſſi des turlupinades, & que bien que le Roi craigne les ſenteurs, le Gand d'Eſpagne qu'il vient de prendre ne lui fera point de mal à la tête; j'y ajoute qu'un Prince moins ſage & moins grand, en pourroit bien être entêté. Voilà bien des pauvretez, mon cher Couſin: c'eſt ma plume qui a mis tout cela ſans mon conſentement; mais en bonne foi je trouve les actions du Roi ſi extraordinaires, que je crains que la poſterité ne prenne pour des fictions ſon Hiſtoire.

CXXXVII. LETTRE.

De Madame de Sevigny au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 18 *Mars* 1678.

QUE dites-vous de la priſe de Gand? Il y avoit long-tems, mon Couſin, qu'on n'y avoit vu un Roi de France. En vérité le nôtre eſt admirable, il mériteroit bien de vous avoir pour Hiſtorien. Il ne faudroit ni fable ni fiction pour le mettre au deſſus des autres: il ne faudroit qu'un ſtile droit, pur & net, comme le vôtre. J'ai toujours cela dans la tête.

On eſt préſentement à Ypres, & j'en ſuis en peine; car cette Place eſt farcie de gens de guerre, quoiqu'il en ſoit ſorti deux mille hommes pour aller à Bruges, parce qu'on ne ſait jamais où

où le Roi tombera. Toutes les Villes tremblent. Je croi que de tout ceci nous aurons la paix, ou la Flandre.

Mais parlons de Madame de Seignelay, qui mourut avant-hier matin groſſe d'un garçon. La fortune a fait là un coup bien hardi, d'oſer fâcher Monſieur Colbert. Lui & toute ſa famille ſont inconſolables. Voilà un beau ſujet de méditer. Cette grande héritiere tant ſouhaitée, & priſe enfin avec tant de circonſtances, eſt morte à dix-huit ans. *La Princeſſe de Cleves* n'a gueres vécu plus long-tems; elle ne ſera pas ſi-tôt oubliée. C'eſt un petit Livre que Barbin nous a donné depuis dix jours, qui me paroit une des plus charmantes choſes que j'aye jamais lues. Je croi que ma Niece la Chanoineſſe vous l'envoyera bien-tôt. Je vous en demanderai votre avis, quand vous l'aurez lue avec l'aimable Veuve. Il me ſemble qu'il eſt encore de bonne heure pour être allé à Chaſeu. Vos prez & votre jolie riviere n'y ſont-ils point encore glacez? Vous avez aſſurément pris pour votre Eté cinq ou ſix jours du Soleil de Mars, qui vous feront bien voir comme à nous qu'ils n'étoient que des trompeurs.

Je ne ſai comment vous pouvez aimer mes Lettres: elles ſont d'une négligence que je ſens, ſans y pouvoir remédier. Mais cela vient de plus loin, & c'eſt moi que vous aimez. Vous faites très bien & je vous conjure de continuer, ſans craindre d'aimer une ingrate. Je vous en dis autant, ma chere Niece. Rendez-moi compte de vos amuſemens & de vos lectures: c'eſt ce qui conſole de tout l'ennui de la ſolitude. Mais peut-on vous plaindre tous deux? Non en vérité: vous êtes en fort bonne compagnie quand

vous êtes enſemble. J'aime bien La Hire, & ſon diſcours à ſon Maitre; il eſt à la mode & d'un bon tour. Il me ſemble que vous auriez dit la même choſe à Charles VII. car pour au Roi d'aujourd'hui, vous êtes bien éloigné d'avoir ſujet de lui parler de la ſorte. Ma fille ſe porte un peu mieux; elle vous fait, & à vous ma chere Niece, mille amitiez.

CXXXVIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Scudery.

A Autun, ce 19 Mars 1678.

JE ſuis fort chagrin de vous voir auſſi abbattue que vous êtes; & quoique vous me mandiez que la Philoſophie ne ſerve qu'à conſoler les gens de n'avoir pas les choſes agréables, je ne laiſſe pas de vous dire, qu'elle doit auſſi conſoler de la privation des néceſſaires; & quand la Philoſophie n'en a pas la force, il faut que le Chriſtianiſme y ſupplée. Vous dites plaiſamment, comme Voiture, que dans les fêtes où vous avez été, vous faiſiez bonne mine, de peur qu'on ne ſe doutât que vous ne fuſſiez morte. Je vous rends mille graces, Madame, de la confiance que vous avez en moi, de vouloir bien paroitre à mes yeux en cet état. Je vous aſſure que vous ne me faites pas peur, & que ſi je pouvois vous reſſuſciter, je le ferois du meilleur cœur du monde. Je ne ſai point de gré à Monſieur le Duc de *** & je ne l'eſtime pas davantage de mépriſer le bien & les dignitez avec le

nom

nom qu'il a. S'il avoit été à la guerre, il auroit assurément rétabli sa Maison. Un homme de qualité n'est pas excusable d'être Philosophe si jeune qu'il est; il faut avoir d'abord tenté la fortune, & ne la mépriser qu'après en avoir reçu de longues disgraces.

CXXXIX. LETTRE.

*Réponse du Comte de Bussy à Madame de Sevigny.

A Chaseu, ce 22 Mars 1678.

VOUS me demandez ce que je dis de la prise de Gand, Madame. Je ne sai plus qu'en dire; je suis épuisé sur les louanges. Je voudrois dire au Roi bien plus justement ce que Voiture disoit à Monsieur le Prince: que s'il lui plaisoit de lever une fois un Siege, nous autres admirateurs pourrions reprendre haleine, & nous sauver par la diversité des événemens. Mais je pense que Sa Majesté aimera mieux encore nous épuiser que de ne pas prendre Ypres, comme il a pris Gand.

De tous ceux qui se mêlent de raisonner sur l'avenir, il n'y en a point dont le pronostic me paroisse si vraisemblable que le vôtre, quand vous dites, que de tout ceci nous aurons la paix ou la Flandre. Je n'en doute point, non plus que de la douleur de Monsieur Colbert de ce que la branche des ainez Colbert est sur le point de manquer: mais ce qui est une grande affliction à un homme heureux comme lui, est une grande consolation à un exilé comme moi. Nous serions

* *A la Lettre CXXXVII.*

ſerions au deſeſpoir nous autres malheureux, ſi Dieu ne nous régaloit de tems en tems de l'affliction de quelque Miniſtre.

La Chanoineſſe Rabutin ne m'a rien mandé de *la Princeſſe de Cleves;* mais cet Hiver un de mes amis m'écrivit que Monſieur de la Rochefoucault & Madame de la Fayette nous alloient donner quelque choſe de fort joli; & je voi bien à préſent que c'étoit de *la Princeſſe de Cleves* dont ils vouloient parler. Je mande qu'on me l'envoye, & je vous en dirai mon avis, quand je l'aurai lue, avec autant de deſintereſſement que ſi je n'en connoiſſois pas les peres.

Quand je vous ai mandé de Buſſy, que j'allois paſſer l'Eté à Chaſeu, je n'entendois pas commencer l'Eté dès le mois de Mars; & en effet je m'en vais pour deux mois à Autun, où je trouverai ce qu'il y a de plus honnêtes gens de qualité dans le voiſinage qui y ont paſſé l'Hiver. Notre ami Jannin nous y manquera fort, vous devriez bien nous le renvoyer. J'eſtime vos Lettres, ma chere Couſine, parce qu'elles ſont naturelles, & non pas parce que je vous aime. Je les eſtimerois, quand ce ſeroit Madame de la B*** qui les auroit écrites. Je ſuis bien aiſe que la réponſe de La Hire vous ait plu, elle ſera de tous les tems. Vous avez raiſon de dire qu'on ne parlera jamais au Roi comme La Hire fit à Charles VII. Il a bien plus l'air de gagner des Royaumes que d'en perdre. Je ſuis ravi de la meilleure ſanté de Madame votre Fille; & quand elle devroit me haïr, je ne ſaurois m'empêcher d'être bien-aiſe de l'abſence de ſon Mari, puis qu'elle lui donne du repos qui la rétablit. Je l'aime toujours après vous plus que perſonne du monde.

Je

Je ne vous déciderai pas, Madame, si le peu d'ennui que votre Niece & moi avons l'un avec l'autre, vient de notre mérite ou de notre amitié. Je croi qu'il y entre un peu de l'un & de l'autre. Tenez, la voilà que je vous livre.

De Madame de Colligny.

Le récit de mes amusemens ne vous réjouira pas par la diversité, ma chere Tante. Je travaille & je lis : mais les jours d'Ordinaire où nous recevons de vos Lettres, ce sont mes beaux jours. Je vous assure, ma chere Tante, que c'est ma plus agréable lecture, avec les réponses de mon Pere ; & toute l'Antiquité la plus délicate ne me réjouit pas tant que vous deux. Ce qui est encore vrai, c'est que des siecles passez & présens, je n'admire, je n'honore, & je n'aime personne tant que vous.

CXL. LETTRE.

De Madame de Seneville au Comte de Bussy.

A Paris, ce 29 Mars 1678.

J'Ai toujours envie de vous écrire, Monsieur, mais je n'ai souvent d'autre chose à vous dire que les assurances de mon amitié. Ce n'est pas que je n'aye assez de vanité pour croire que vous en faites quelque cas, mais c'est qu'à la fin on se lasse d'entendre toujours la même chose. Quoi qu'il en puisse atriver, vous saurez encore une fois qu'elle est au point que vous la pouvez desirer, si la vôtre est pour moi telle

telle que vous le dites. Après cette assurance parlons d'autre chose. Ypres se rendit le 24; la nouvelle en vient d'arriver, mais elle n'a pas été également agréable pour tout le monde. Le jeune Prince d'Elbeuf y a eu la jambe cassée d'un éclat de grenade, & la cheville du pied percée de part en part. Son pere en est outré de douleur, & Madame sa mere en crie misericorde. Monsieur de Lillebonne mande que le pauvre enfant n'en reviendra jamais, s'il lui faut couper la jambe comme on croit, étant trop foible pour résister à la douleur. Le Comte de Limoges a été blessé à cette affaire. Mais j'oubliois de vous dire un grand malheur qui y est arrivé, c'est que ce sont nos Grenadiers qui ont tué la plupart des gens que nous y avons perdu. Le Roi a donné le Gouvernement d'Ypres à la Trousse. Sa Majesté & les Dames reviennent Samedi, tous fort gais & en bonne santé. Adieu, Monsieur, voilà ma Gazette finie.

CXLI. LETTRE.

De Madame de M *** au Comte de Bussy.

A Paris, ce 5 Avril 1678.

JE vous gronde, Monsieur. Je fis hier une terrible vie à Madame votre fille, car je prétends que vous me devez plusieurs réponses. Elle dit que c'est moi qui vous en dois; mais sans chercher plus long-tems qui a tort de nous deux, je vais recommencer à vous écrire. Monsieur de Vivonne est arrivé. Il n'est point, comme

me on le disoit, gros comme un tonneau. Il court un bruit que Monsieur de la Feuillade retire les troupes de Messine. Cette guerre nous coutoit trop à soutenir. C'est un vaisseau qui a dit cette nouvelle, car il n'en est pas venu de Courier. Si vous laissez ma Lettre à la postérité, Monsieur, corrigez, je vous prie, cet endroit, car les vaisseaux ne parlent point, & nos Neveux seroient fort étonnez que je leur fisse dire des nouvelles.

Avez-vous vu *la Princesse de Cleves*, Monsieur? & qu'en dites-vous? Elle est assez jolie; ce n'est pourtant pas tout ce qu'on vous en avoit promis: c'est une orpheline que son pere & sa mere desavouent. Je ne suis pas contente de la jolie confidence qu'elle fait à son mari.

CXLII. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Madame de Scudery.

A Autun, ce 7 Avril 1678.

JE ne sai que croire de la paix, Madame, elle me paroit encore plus difficile à faire que la guerre. Cela est admirable au Roi d'avoir trouvé le moyen de la faire dans un tems, où les ennemis ne sauroient subsister trois jours ensemble. Ils ne nous résisteront jamais qu'ils n'ayent appris à la faire ainsi; & cela fait bien voir que l'argent & le savoir-faire rendent les gens maitres de tout.

Avec un amant d'une conscience délicate, une Maitresse doit toujours trembler à Pâques.

On

On me mande que le Prince d'Elbeuf ne ſera pas même eſtropié de ſa bleſſure, j'en ſuis fort aiſe. Je le ſerois bien davantage, ſi vos affaires prenoient un bon train. Vous n'avez garde de crier pour les maux à venir, vous êtes trop occupée des préſens; mais ſi vous ne ſentiez plus ceux-ci, vous craindriez les autres: c'eſt ainſi qu'on eſt fait. Vous me mandez plaiſamment l'humeur de notre ami, qui s'aigrit ſur les tendreſſes qu'on lui témoigne, & qui ſe radoucit ſur les menaces qu'on lui fait. Nous verrons s'il en uſe ainſi; & s'il répond mal à vos douceurs, je vous permets de vous faire voir à lui comme un dragon.

CXLIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Mademoiſelle du Houſſai.

A Autun, ce 7 Avril 1678.

VOus m'eſtimez aſſez, Mademoiſelle, pour ſouhaiter que je vous écrive, & je vous eſtime aſſez pour le faire de tout mon cœur. Il m'eſt pour le moins auſſi honorable d'avoir un commerce de Lettres avec une belle fille, qu'à vous avec un homme qu'on dit qui a de l'eſprit. Par quelque conſidération que me viennent des graces de votre part, elles ſeront toujours les bien-venues; & quand même Madame votre Mere & Madame de Rabutin ſeroient vos confidentes, je me trouve encore un barbon aſſez fleuri, pour avoir de la vanité de recevoir de vos Lettres.

CXLIV. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Madame de M***.

A Autun, ce 8 Avril 1678.

*VOUS m'aviez oublié, Madame. Vous êtes trop fiere pour m'écrire la premiere, si votre conscience ne vous reprochoit quelque chose. La Semaine-Sainte est une terrible Semaine pour les Amans, c'est un tems tout propre à faire des réflexions contre les interêts des personnes qu'on aime. J'admire la haine qu'on a pour la faveur; ne pouvant faire pis à Vivonne, on en fait un monstre. On ne dit pas seulement où vous êtes, que la Feuillade a abandonné Messine, on le dit encore en Bourgogne. Il faut que votre vaisseau ait passé par ici. Au reste, ne soyez pas en peine de ce que la postérité croira de vous, Madame, sur ce que vous faites parler un vaisseau; Esope que nous admirons a bien fait parler des bêtes. Si les Anglois nous déclarent la guerre, ils ne nous surprendront pas, il y a long-tems qu'ils nous menacent. Je n'ai point encore vu *la Princesse de Cleves*. Je ne sai de quoi elle aura pu faire confidence à son mari; on ne les choisit pas ordinairement pour cela.

* *Voyez Lett. CXLI.*

CXLV. LETTRE.

Du Duc d'Elbeuf au Comte de Bussy.

A Paris, ce 8 Avril 1678.

J'Ai reçu, Monsieur, les marques de l'honneur de votre souvenir avec toute la reconnoissance que l'on doit à un cœur fait comme le vôtre, & duquel je fais tout le cas qu'il mérite, le connoissant mieux qu'un autre. Je vous demande la continuation de votre amitié & de me croire très passionnément & plus fidelement que nul de vos véritables amis, votre très humble serviteur. Mon fils est hors de danger, avec une blessure terrible; les os fracassez, trois doigts au dessus de l'article; & ce qui est admirable, c'est qu'il n'en sera point estropié. Je lui ai fait voir la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, il m'a prié de vous assurer de ses très humbles services.

CXLVI. LETTRE.

Du Premier-Président de Dijon au Comte de Bussy..

A Dijon, ce 12 Avril 1678.

JE suis ravi, Monsieur, de recevoir de vos Lettres, sur-tout sur les affaires du tems: vos raisonnemens sont clairs & justes, & je ne crois pas

pas que les Miniſtres d'Etat les plus habiles, puſſent mieux parler que vous de la paix & de la guerre.

La priſe d'Ypres & de Gand nous donnera la paix, ou allumera une terrible guerre. Les ennemis pourroient bien ſe méprendre en ſe rendant difficiles pour le Traité, car nous avons de notre côté l'habileté, la puiſſance, & un ſeul eſprit qui gouverne ſans dépendre de perſonne. Dans les ennemis il n'y a rien de pareil; leur ſeule mesintelligence peut nous rendre beaucoup de choſes faciles, à quoi nous ne penſerions pas ſans elle.

CXLVII. LETTRE.

De Madame de *** au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 15 Avril 1678.

LE pauvre Comte de Limoges eſt mort. Vous voyez, Monſieur, comme il a été malheureux juſqu'au bout. Il eut l'épaule fracaſſé d'un coup de mouſquet à Ypres ſur les dix heures du ſoir, & demeura ſur la place juſqu'à onze heures du matin, faute de tout. Le Roi l'ayant appris, lui envoya cent louis. On entreprit de le porter à Lille, mais ayant été trois jours par les chemins, il mourut en y arrivant. Il n'y a jamais eu rien de ſi malheureux que la vie & la mort de ce pauvre garçon. Le Duc de Villeroi écrit qu'il n'avoit d'autre lit que la tranchée. Sa famille qui l'a réduit à cet état, en eſt à préſent fort affligée. Il nous dit en

en partant qu'il n'en reviendroit pas. Monsieur la Feuillade a abandonné Messine par ordre du Roi. Il revient avec toutes les troupes. On a même reçu dans nos vaisseaux toutes les familles qui ont voulu venir en France, & elles sont en assez grand nombre. Il y a huit cens chevaux dans le Comté tout prêts à remonter les Cavaliers qui en reviennent; ces troupes sont destinées pour l'Allemagne. Cette retraite fait croire la paix, & que c'est une des conditions de rendre Messine. Mais le Roi fidele à ses promesses n'a pas voulu abandonner à la vengeance des Espagnols ceux qui l'avoient appellé. Le Roi déclara hier qu'il retourneroit en Flandres dans trois semaines, & commanda qu'on lui fît une caleche, étant rebuté de faire de tels voyages à cheval. Le Roi a permis à Monsieur de Vaux fils de Monsieur Fouquet de servir dans son Armée; à son Oncle l'Abbé d'être dans son Abbaye de Barbau; & à Bartet de venir à Paris pour trois mois. Quand on est content, on est plus porté à faire des graces.

CXLVIII. LETTRE.

De Madame de Scudery au Comte de Bussy.

A Paris, ce 15 Avril 1678.

ON parle d'un voyage de la Cour en Bretagne pour visiter les ports de mer. Monsieur le Duc a mené à Ypres les Historiens du Roi à la tranchée pour leur montrer de près le péril, afin qu'ils le pussent mieux dépeindre; mais

mais je penſe que la peur les a empêché de rien voir. Je voudrois que vous écriviſiez quelque choſe de l'éloge du Roi en général, ou en particulier quelques-unes des actions de Sa Majeſté qui vous auroient touché davantage; nous trouverions bien quelqu'un par qui lui faire voir cela. Enfin voilà ce pauvre Comte de Limoges mort: je le trouve bien heureux, car il eſt vrai, ſans excepter perſonne, qu'il n'y a jamais eu un malheur ſi complet que le ſien.

Le Roi a été ſi ſatisfait de l'expédition de Monſieur de la Feuillade à Meſſine, qu'en arrivant ayant demandé pour toute grace à Sa Majeſté le bonheur de la voir le plus ſouvent qu'il pourroit, elle lui accorda les entrées comme aux premiers Gentilshommes de la Chambre: faveur qui n'a été accordée qu'à Monſieur de Lauſun & à lui. Perſonne ne doute que le Roi ne parte le dix ou le douze du mois prochain; mais tout le monde ignore où il va, auſſi-bien que la déciſion de la paix ou de la guerre.

CXLIX. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Scudery.

A Autun, ce 19 Avril 1678.

JE ne penſe pas que le Roi s'amuſe à l'heure qu'il eſt à aller viſiter les Côtes; je ne croi pas même qu'il faſſe de voyage le reſte de la Campagne. On en fait courir le bruit pour faire peur aux ennemis, & faire tenir tout le

monde en son devoir. Quand Monsieur le Duc a mené les Historiens du Roi à la tranchée, bien loin de leur faire concevoir le péril plus grand qu'ils ne le comprenoient, il leur a fait trouver qu'il étoit moindre : l'imagination agrandit ces choses-là, plus que la vue. Guillaume de Nassau Prince d'Orange, grand-pere de celui d'aujourd'hui, disoit que les gens qui n'avoient jamais été à la guerre croyoient qu'on y avoit toujours l'épée à la main, & que les filles s'imaginoient que les hommes mariez caressoient sans cesse leurs femmes. Si le Comte de Limoges est en Paradis, je le trouve bien heureux d'être sorti de la vie & de la misere où il étoit; à moins que cela il étoit mieux en ce monde. Madame Fouquet arriva hier chez Monsieur d'Autun, elle y doit être quatre jours. Malgré sa disgrace il la traite comme elle le mérite, c'est tout dire pour l'honneur de l'un & de l'autre.

CL. LETTRE.

De Madame de M.... au Comte de Bussy.

A Paris, ce 3 Mai 1678.

JE suis très humble servante de Messire Amé de Rabutin, Monsieur, & si je n'avois une raison essentielle de vous préférer à lui, (qui est que vous vivez & qu'il est mort) je ne sai pas ce qui en arriveroit. C'étoit un très gentil Chevalier. Il fit armes sous Philippe le Bon Duc de Bourgogne, au Pas de la Dame de Plours, & en bien d'autres Tournois. J'ai

J'ai la tête si pleine des mérites & des perfections de votre Prédécesseur que je viens de trouver dans Olivier de la Marche, qu'il faut que je vous en parle avant que de vous rien dire de ce qui se passe en ce pays-ci, d'où le Roi doit partir dans huit jours pour aller à Gand. On croit que ce voyage ne sera que d'un mois. Toute la Maison de Madame de*** s'oppose à la faveur naissante de **. On veut ici que le * * soit mal à la Cour : il n'y a que six mois qu'on disoit qu'il alloit être Favori. Mais à la Cour on croit toutes les nouvelles en bien ou en mal plus grandes qu'elles ne sont. Une médecine qui me tourmente m'empêche de vous en dire davantage.

CLI. LETTRE.

Réponse du Comte de Bussy à Madame de M . . . .

A Chaseu, ce 9 Mai 1678.

JE suis fort aise, Madame, que vous ayez fait connoissance avec Messire Amé de Rabutin, & je suis assez vain pour ne le pas craindre auprès de vous s'il étoit en vie. Cependant il étoit non seulement un gentil Chevalier pour la guerre aussi bien que pour les tournois, mais il étoit encore *un Chevalier fourni de beaux & aornez mots, & qui fut tenu de son tems l'un des plus sages, plaisans & courtois Chevaliers qui fust en Bourgogne, ne que l'on sçust nulle part.* Vous voyez bien que je rapporte les paroles du bonhomme Olivier. Ce que vous me dites, que toute la Maison de * * * s'oppose à la faveur

naissante de Madame de** me fait croire qu'elle sera bien-tôt perdue. Les Princes, comme dit Voiture, sont souvent fort étranges; & moi j'ajoute qu'ils n'aiment pas ce qui leur plait, & qu'ils aiment ce qui plait à leurs gens. Je ne croyois pas que votre médecine me dût faire du mal aussi-bien qu'à vous, en me privant du plaisir d'une plus longue Lettre. Je vous supplie donc de ne vous pas purger souvent, si vous avez soin de ma santé.

CLII. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Madame de . . . .

A Chaseu, ce 9 Juin 1678.

VOus voulez bien que je vous parle franchement, Madame, avec le respect que je vous dois. La hauteur avec laquelle notre ami parle de vous, n'est pas, comme vous dites, de maître à valet, mais plutôt d'ami qui croit être offensé par son amie; & vous savez qu'entre amis on ne regarde point au sexe. Monsieur de V** peut avoir tort de s'être plaint de vous: mais prétendant en avoir sujet, il ne sauroit parler autrement. Cependant il faut finir le plutôt qu'on peut les querelles entre amis, aussi-bien qu'entre amans. Je vous conseille de vivre avec lui comme vous faisiez du tems que vous en étiez contente, afin que vous le deveniez; & s'il abusoit de vos soins & de vos tendresses, alors vous rompriez tout commerce avec lui.

La paix viendra quand elle pourra: mais si elle

elle plait, ce ne sera pas par sa surprise. J'attens toujours *la Princesse de Cleves* avec plus d'impatience que la paix.

CLIII. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Monsieur de B....

A Chaseu, ce 10 *Juin* 1678.

C'Est trop long-tems vous laisser m'oublier, Monsieur. Il y en a pourtant bien d'autres que vous qui le font, (sans vanité;) mais il n'y en a point dont l'oubli me soit plus sensible que le vôtre: ça remettez-vous donc à m'écrire. Je sai bien qu'à moins que de s'écrire des nouvelles, ou d'avoir des affaires ensemble, on tarit bien vîte: mais enfin je me contenterai à deux Lettres par an; on ne sauroit se mettre plus à la raison que je fais.

CLIV. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Madame de Sevigny.

A Bussy, ce 10 *Juin* 1678.

JE ne saurois plus durer sans vous écrire, c'est à-dire, sans m'attirer de vos Lettres; & quoique je n'aye pu vous obliger par la derniere des miennes à me faire réponse, j'espere enfin vous toucher le cœur, sachant qu'a-

vec la perſévérance on vient à bout de toutes choſes. Sérieuſement, Madame, j'ai bien de la peine à me paſſer de votre commerce. Plus je deviens délicat, & plus vous me devenez néceſſaire: d'ailleurs je vous aime, & tout ce que vous aimez. Mandez-moi de vos nouvelles, & de celles de la belle Comteſſe, comment elle ſe porte, & ſi elle s'en retourne en Provence; ſi vous n'êtes pas bien aiſe de la paix; où eſt notre ami Corbinelli, & ſi c'eſt lui qui fait le mariage de Mademoiſelle de Vardes? On m'a mandé la mort de Madame de Monaco, & que le Maréchal de Grammont lui a dit en lui diſant adieu, qu'il falloit plier bagage; que le Comte de Guiche étoit allé marquer les logis, & qu'il les ſuivroit bien-tôt. Ne trouvez-vous pas, Madame, que les plaiſanteries en ces rencontres-là ſont à contre-tems? Pour moi je ne les ſaurois ſouffrir.

Je vous ſupplie de me mander ce que c'eſt que le retour du Cardinal de Rets dans le monde.

CLV. LETTRE.

De Madame de Scudery au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 13 *Juin* 1678.

NOus ſommez fort mortifiez mon amie la Rongere & moi, Monſieur, de ne vous pas aller voir cette année. Il y a un âge de la vie où l'on n'aime plus le grand monde & où l'on n'aime que ſes amis, ſi amis y a. J'en parle ainſi parce que voici un pays où l'on découvre ſouvent qu'il n'y en a guere de véritables;

bles; pour moi j'avoue que je m'en étois fait une si grande idée que tout ce que je trouve à mon chemin me paroit fort au dessous, & j'en reviens presqu'à croire qu'il n'y a que de l'amour & de la civilité dans le monde. Je voudrois qu'il m'eût coûté beaucoup, & vous revoir ici cet Hiver paré de quelque grace de la Cour; à cela la paix est bonne, & votre présence aussi, car voici le pays du monde où l'on songe le moins aux absens. Madame de Monaco est morte en prédestinée, une maladie lente lui en a donné le tems & l'a mise en état de pénitence. Quinze jours avant que de mourir, elle n'avoit plus figure humaine.

CLVI. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Madame de Scudery.

A Chaseu, ce 16 Juin 1678.

IL est certain qu'il y a un âge où l'on s'attache davantage à ses amis, & il ne faut point dire, si amis y a; car il y en a & beaucoup: mais je remarque que ce qui les fait croire si rares, c'est la plainte générale qu'on en fait, & fort souvent cette plainte est mal fondée. Savez-vous, Madame, ce qui me fait parler ainsi? C'est l'injustice où je me suis surpris plusieurs fois que je faisois moi-même à mes amis, & celle que j'ai découvert qu'on faisoit à d'autres. Croyez-moi, Madame, il y a plus de bons amis qu'on ne pense; mais quand nous ne réussissons pas en de certaines prétentions, nous sommes presque toujours injustes de nous

plaindre, ne sachant pas les affaires de ceux de qui nous nous plaignons, ou ne voulant pas les apprendre. Vous avez raison, Madame; s'il y a un homme heureux dans le monde, c'est le Roi; mais je croi qu'il l'est encore plus par son esprit que par sa fortune.

CLVII. LETTRE.

De Madame de Se.... au Comte de Bussy.

A Paris, ce 16 Juin 1678.

JE ne doute pas, Monsieur, que vous ne m'ayez plainte, & que vous n'ayez fait de fort bon cœur les mêmes souhaits que moi (pour mon bonheur s'entend.) Helas! que nous aurions été heureux, s'ils eussent eu lieu! J'aurois passé une partie de ma vie en Bourgogne, & l'autre à Paris, avec vous s'entend; car on a toujours espérance de faire ce que l'on veut quand on est libre. Je ne sai si vous reconnoissez là Monsieur de M * *; mais je n'ai pas mal imité sa façon de parler *s'entend.* Il me souvient que le pauvre défunt son pere le disoit aussi souvent que cela. Je savois bien que mon pere avoit l'honneur de vous connoitre, & que vous le connoissiez aussi. Mais en vérité, Monsieur, si vous l'aviez connu davantage, vous verriez bien que j'ai raison d'être fort affligée. Madame votre fille me comprend bien là-dessus; & je croi que nous pouvons dire toutes deux qu'après cette perte, nous n'avons plus rien à perdre. Pour moi je n'ai plus que mes bons amis, au nombre

bre desquels vous voulez bien que je vous mette tous deux, & que je vous embrasse. Laissez-moi faire, je vous prie, & ne vous moquez point de moi ; car il faut que cela m'arrive quelquefois, comme vous savez.

CLVIII. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Madame de Sevigny.

A Bussy, ce 18 Juin 1678.

AIMEZ-VOUS, ma chere Cousine, les plaisanteries qu'on fait aux mourans, ou que font les gens qui meurent, pour moi je ne les saurois souffrir. Tirez le rideau, la farce est jouée: Adieu paniers, vendanges sont faites: Il faut plier bagage. Tout cela me fait mal au cœur, & quand je le pourrois souffrir, toujours trouverois-je sot & cruel à une personne qui se porte bien de plaisanter avec un mourant, & tout-à fait barbare à un pere qui en use ainsi avec sa fille. Je ne sai s'il ne vous est point revenu que Madame Fouquet a été à Autun rendre visite à l'Evêque. Celui-ci en galant-homme la traita comme si elle eût encore été Sur-Intendante des Finances. Il alla au-devant d'elle avec six carrosses & deux cens chevaux de la Ville.

Et j'y étois, je sai bien mieux le conte.

La Dame fut fort aise de me voir, & me dit que Monsieur d'Autun faisoit trop d'honneur à une malheureuse comme elle. Je lui répondis qu'il partageoit cet honneur. Je ne sai si elle

m'entendit. Je lui ai trouvé autant de fraicheur qu'autrefois, quoiqu'elle eût dix-huit ans de plus.

Madame de** étoit avec elle, plus impertinente que jamais. Quand nous fumes arrivez à l'Evêché, elle se mit en plein cercle à me louer sur mon bel esprit. Cela dura jusqu'à ce qu'on se mit à table, qu'elle recommença de plus belle; quoique chacun embarrassé pour elle & pour moi, voulût changer de discours, elle n'en voulut rien faire, & de la même force dit, que je parlois comme un livre, & que j'écrivois comme un Ange. Je voulus pour faire diversion, dire que la soupe étoit admirable. Ah! ma Cousine, dit-elle à Madame de la Boulaye, écoutez comme il dit cela. Véritablement l'éclat de rire prit si fort à la compagnie, que cette folle n'osa plus parler. Ne croyez-vous pas, Madame, qu'un siecle de disgraces ne raccommoderoit pas une tête comme celle-là?

On me mande que le Cardinal de Rets, que nous croyions ne revoir qu'au jour du jugement, est dans l'Hôtel de Lesdiguieres au milieu de tout ce qu'il y a d'honnêtes gens en France. Expliquez-moi cela, Madame, car il me semble que ce retour fait tort à sa retraite. Je ne saurois vous dire combien *la Vedoua felice* & moi nous vous aimons; cela passe, non pas l'imagination, mais l'expression.

CLIX.

CLIX. LETTRE.

*Réponse du Comte de Bussy à la Comtesse de S***.

A Bussy, ce 19 Juin 1678.

J'AI bien reconnu *s'entend.* C'est ce que le pere M** a laissé de plus clair à son fils, & dont il l'avoit mis en jouissance dès son vivant. Je ne sai pas quand la substitution a commencé; mais je ne doute pas que celui-ci ne la renouvelle si elle finissoit en lui, car ce n'est pas là une chose à laisser perdre dans cette Maison. Les suites de votre liberté, Madame, que vous me faites envisager, me font venir l'eau à la bouche. Que nous serions heureux, si vous pouviez faire tout ce qu'il vous plairoit!

Mais on ne rencontre gueres
Tant de biens tout à-la fois.

Ces diables de gens incommodes qui ne devroient jamais naitre, ne sauroient presque mourir. Cependant il y a des exemples récens de quelques-uns qui n'ont pas long-tems fatigué le monde. Dieu fait des graces à qui il lui plait: mais avec le respect que je dois à sa Providence, vous m'en paroissez bien digne; & sur cela, Madame, je vous embrasse si serré, que j'ai peur de vous faire crier.

* *A la Let. CLVII.*

CLX. LETTRE.

* Réponse de Madame de Sevigny au Comte de Bussy.

A Paris, ce 20 Juin 1678.

QUELLE folie de ne nous point écrire, puisque je fais le principal qui est de me souvenir tous les jours de vous! Quand on n'a point de bonne raison, il n'en faut dire aucune. Voilà donc la paix, mon cher Cousin. Le Roi a trouvé plus beau de la donner cette année à toute l'Europe, que de prendre le reste de la Flandre; il la garde pour une autre fois. Etes-vous à Chaseu, mon cher Cousin, dans cet aimable lieu? J'en ai le payſage dans la tête, & je l'y conserverai soigneusement; mais encore plus l'aimable pere & l'aimable fille, qui ont leur place dans mon cœur. Voilà bien des aimables. Mais ce sont des négligences dont je ne puis me corriger. J'espere que si mes Lettres méritoient d'être lues deux fois, il se trouveroit quelque charitable personne qui les corrigeroit. Notre ami Corbinelli est allé trouver Monsieur de Vardes, pour l'obliger de profiter de la permission que Roi a donnée à Monsieur de Rohan d'épouser sa fille. Ce mariage est agréable pour de Vardes, & d'autant plus qu'on ne parle point de sa Charge, qui sera vendue à quelque autre selon la volonté du Roi.

Madame de Monaco est partie de ce monde avec une contrition fort équivoque, & fort confondue avec la douleur d'une cruelle maladie. Elle

* *Voyez la Lettre CLVIII.*

Elle a été défigurée avant que de mourir. Son deſſechement a été juſqu'à outrager la nature par le dérangement de tous les traits de ſon viſage. Adieu, mon Couſin. Que dites-vous de *la Princeſſe de Cleves?* J'embraſſe ma Niece: je l'aime, & je la prie, & vous auſſi, de m'aimer toujours.

CLXI. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Sevigny.

A Buſſy, ce 23 Juin 1678.

JE vous écris après avoir long-tems attendu une réponſe de vous, & vous me la faites le même jour que je vous écrivis. Quoique je l'attendiſſe avec une fort grande impatience, je ne vous ai pas traité ſi rudement que vous vous traitez vous-même. Vous appellez folie de ſonger à moi ſans m'écrire, & moi je ne croi pas ſeulement que ce ſoit une petite faute. Il ne faut qu'un moment pour penſer, & il faut du tems pour écrire.

Le Roi a raiſon de donner la paix. Il devenoit inſupportable à tout le monde: perſonne ne pouvoit plus durer avec lui. Il mettoit ſes ennemis au deſeſpoir par de continuelles défaites; & ſes amis & ſes ſerviteurs, en les épuiſant de louanges. Ce n'eſt pas que je prévoye que la paix me donne plus de repos ſur ſon ſujet. Il me fournira aſſurément autant de matieres d'éloges ſur ſes actions de paix, qu'il fait ſur celles de guerre. Je ſuis à Buſſy depuis un

mois, & j'y ſerai juſqu'aux premiers jours d'Août; après quoi je retournerai à ce Chaſeu qui vous plait tant. Je ſuis pourtant aſſuré que Buſſy vous l'effaceroit un peu, ſi vous le voyiez aujourd'hui. Il y a des beautez & des propretez uniques, & vous y trouveriez l'aimable fille & l'aimable pere, qui ne vous le gâteroient pas. Au reſte, Madame, ne vous plaignez pas des répétitions à quoi vous dites que vous êtes ſujette; je ne vous les corrigerai pas. Je veux toujours de la juſteſſe dans les penſées, mais quelquefois de la négligence dans les expreſſions, & ſur-tout dans les Lettres qu'écrivent les Dames.

Je demeure d'accord que Monſieur de Vardes doit être content du mariage de ſa fille avec Monſieur de Rohan: mais ce n'eſt pas auſſi une choſe ſi extraordinaire pour lui, qu'une des plus grandes héritieres de France, de la Maiſon du Bec-Crepin, épouſe Monſieur de Rohan. On m'écrit que la maladie dont Madame de Monaco eſt morte, lui a fait faire pénitence, & qu'elle ſera de ces gens de l'Evangile qui ſont payez pour la derniere heure, comme ceux qui ſont venus le matin.

CLXII. LETTRE.

De Madame de Sevigny au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 26 Juin 1678.

MA fille n'ira point cet Eté en Provence, mon cher Couſin, elle le paſſera à Livry, où elle va commencer à prendre du petit lait pour

pour la conduire au lait de vache, seul remede pour les maux de poitrine. Vous m'étonnez de la réception que Monsieur d'Autun a fait à Madame Fouquet; j'aurois peine à le croire, si vous n'en aviez été témoin; une malheureuse n'a pas coutume d'être tant honorée. Je suis persuadée qu'il a révéré sa sainteté, & que c'est en qualité de relique qu'il a été au-devant d'elle avec tant de monde. Pour Madame de ** qui étoit avec elle, c'est la plus folle femme que je connoisse. Je vous ferois le paroli, si je voulois vous conter tout ce que je sai d'elle, mais je croi que vous en êtes assez instruit. Adieu, mon cher Cousin; que vous êtes aimable & que vous êtes aimé!

CLXIII. LETTRE.

* Réponse de Madame de Sevigny au Comte de Bussy.

A Paris, ce 27 Juin 1678.

JE croi que je vous écrivois dans le tems que vous me faisiez de très justes reproches de ne vous écrire pas. Vous avez vu comme je m'en faisois à moi-même. Vous me flattez beaucoup en me disant que plus vous devenez délicat, & plus je vous suis nécessaire. Le moyen de n'être pas sensible à cette louange si bien apprêtée? Je vous ai mandé de mes nouvelles, mon Cousin, & de celles de ma fille; elle a été assez mal, une saignée l'a remise. Plût à Dieu que la paix fût assez généralement établie dans tous les cœurs, pour faire revenir à la Cour tous ceux

* *A la Lett. CLXI.*

ceux que je desire! vous seriez assurément le premier, & l'unique s'il n'y en avoit qu'un, quoique vous ne soyez pas le plus malheureux. Vous avez une societé chez vous, & un voisinage, qui vous mettent à couvert de l'excès de l'ennui. Madame de Monaco en mourant n'avoit aucun trait ni aucun reste qui pût faire souvenir d'elle: c'étoit une tête de mort gâtée par une peau noire & seche: c'étoit enfin une humiliation si grande pour elle, que si Dieu a voulu qu'elle en ait fait son profit, il ne lui faut point d'autre pénitence. Elle a eu beaucoup de fermeté. Le P. Bourdaloue dit qu'il y avoit beaucoup de Christianisme. Vous savez que le Cardinal de Rets a voulu se démettre de son Chapeau de Cardinal. Le Pape ne l'a pas voulu, & non-seulement s'est trouvé offensé qu'on veuille se défaire de cette dignité quand on veut aller en Paradis; mais il lui a défendu de faire aucun séjour à S. Michel à trois lieues de Commercy, qui est le lieu qu'il avoit choisi pour demeurer, disant qu'il n'est pas permis aux Cardinaux de faire aucune résidence dans d'autres Abbayes que les leurs. C'est la mode de Rome; & l'on ne se fait point Hermite *al dispetto del Papa.* Ainsi Commercy étant le lieu du monde le plus passant, il est venu demeurer à S. Denys, où il passe sa vie très conformément à la retraite qu'il s'est imposée. Il a été quelque tems à l'Hôtel de Lesdiguieres: mais cette maison étoit devenue la sienne, ce n'étoit plus les amis du Duc qui y dînoient, c'étoit ceux du Cardinal. Il a vu très peu de monde, & il est il y a plus de deux mois à S. Denys. Il a un procès qu'il fera juger, parce que, selon qu'il se tournera, ses dettes seront achevées d'être payées, ou non.

Vous

Vous savez qu'il s'est acquitté d'onze cens mille écus. Il n'a reçu cet exemple de personne, & personne ne le suivra. Enfin, il faut se fier à lui de soutenir sa gageure. Il est bien plus solitaire qu'en Lorraine, & il est très digne d'être honoré. Ceux qui veulent s'en dispenser, l'auroient aussi bien fait quand il seroit demeuré à Commercy, qu'étant revenu à S. Denys. Adieu, mon Cousin; je suis fort aise que vous m'aimiez, l'aimable Veuve & vous. Si vous voyiez comment mon cœur est fait pour vous deux, vous ne me trouveriez pas ingrate.

Vous allez avoir une nouvelle voisine, je souhaite qu'elle vous soit aussi bonne qu'à Monsieur Jannin. Je l'ai vu, il est fort content. Je vous embrasse, Monsieur & Madame, & je n'oublierai jamais votre paysage de Chaseu, & la maniere dont vous m'y avez reçue. Ma fille vous fait mille complimens à l'un & à l'autre. Mon fils est encore à l'Armée, car ce n'est plus à la guerre, Dieu merci.

CLXIV. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Madame de Scudery.

A Bussy, ce 28 Juin 1678.

JE ne crois pas aller cet Hiver à Paris, & je vous jure que je n'en ai aucune impatience pour mes interêts: pour mes amis, je serois bien aise de les voir, mais leurs Lettres me consolent en quelque façon de leur absence, & je les entretiens même plus agréablement que si je

si je les voyois; c'est l'amour qui demande la vue, l'amitié n'en a pas tant de besoin. Pour le malheur des absens & l'oubli de la Cour, j'en suis pleinement persuadé; cependant je trouve plus commode de pouvoir faire souvenir le Roi de mes services par mes Lettres que par ma présence. Dieu leur donnera telle vertu qu'il lui plaira, mais du moins je ne fatiguerai pas Sa Majesté par ma vue, & je n'en serai ni honteux, ni ruïné, comme le sont ou le doivent être de malheureux Courtisans que nous connoissons. Adieu, Madame: si vous connoissiez la vie que je mène, vous ne me presseriez pas tant de la changer.

CLXV. LETTRE.

* Réponse du Comte de Bussy à Madame de Sevigny.

A Bussy, ce 29 Juin 1678.

SI je savois aussi bien apprêter des louanges, Madame, je vous en donnerois souvent, parce que vous en méritez, & pour m'attirer les vôtres; j'en donnerois aussi quelquefois au Roi, parce qu'il en est digne. Du reste, je ne suis pas louangeur. Je vous rends mille graces, ma chere Cousine, des souhaits que vous faites pour mon retour, & pour mon retour agréable; autrement j'aimerois mieux être ici. Je vous assure que je ne m'y ennuye point du tout; & que si vous demeuriez d'ordinaire en Bourgogne, je ne voudrois jamais en sortir. Je suis bien aise que vous m'ayez éclairci de la con-

A la Lettre CLXIII.

conduite du Cardinal de Rets, qui de loin me paroiſſoit changée; car j'aime à l'eſtimer, & cela me fait croire qu'il ſoutiendra juſqu'au bout la beauté de ſa retraite.

Je ſuis fort aiſe du mariage du fils de Jannin; une belle-fille rendra encore ſa maiſon plus agréable, qui l'étoit déja beaucoup. Adieu, ma chere Couſine, aimons-nous bien toujours tous quatre, nous ne ſaurions mieux faire, nous n'en aimerons jamais de plus dignes d'être aimés. Mais j'oubliois de vous dire que j'ai enfin lu *la Princeſſe de Cleves* avec un eſprit d'équité, & point du tout prévenu du bien & du mal qu'on en a écrit. J'ai trouvé la premiere partie admirable; la ſeconde ne m'a pas paru de même. Dans le premier volume, hors quelques mots trop ſouvent répétez, qui ſont pourtant en petit nombre, tout eſt agréable, tout eſt naturel. Dans le ſecond, l'aveu de Madame de Cleves à ſon mari eſt extravagant, & ne ſe peut dire que dans une hiſtoire véritable; mais quand on en fait une à plaiſir, il eſt ridicule de donner à ſon Héroïne un ſentiment ſi extraordinaire. L'Auteur en le faiſant a plus ſongé à ne pas reſſembler aux autres Romans, qu'à ſuivre le bon-ſens. Une femme dit rarement à ſon mari qu'on eſt amoureux d'elle, mais jamais qu'elle ait de l'amour pour un autre que pour lui; & d'autant moins qu'en ſe jettant à ſes genoux, comme fait la Princeſſe, elle peut faire croire à ſon mari qu'elle n'a gardé aucunes bornes dans l'outrage qu'elle lui fait. D'ailleurs, il n'eſt pas vraiſemblable qu'une paſſion d'amour ſoit long-tems dans un cœur de même force que la vertu. Depuis qu'à la Cour en quinze jours, trois ſemaines, ou un mois,

mois, une femme attaquée n'a pas pris le parti de la rigueur, elle ne ſonge plus qu'à diſputer le terrein pour ſe faire valoir. Et ſi contre toute apparence, & contre l'uſage, ce combat de l'amour & de la vertu duroit dans ſon cœur juſqu'à la mort de ſon mari, alors elle ſeroit ravie de les pouvoir accorder enſemble en épouſant un homme de ſa qualité, le mieux fait, & le plus joli Cavalier de ſon tems. La premiere avanture des jardins de Coulomiers n'eſt pas vraiſemblable, & ſent le Roman. C'eſt une grande juſteſſe, que la premiere fois que la Princeſſe fait à ſon mari l'aveu de ſa paſſion pour un autre, Monſieur de Nemours ſoit à point nommé derriere une paliſſade d'où il l'entend; je ne voi pas même de néceſſité qu'il fût cela, & en tout cas il falloit le lui faire ſavoir par d'autres voyes.

Cela ſent encore bien le Roman, de faire parler les gens tout ſeuls; car outre que ce n'eſt pas l'uſage de ſe parler à ſoi-même, c'eſt qu'on ne pourroit ſavoir ce qu'une perſonne ſe ſeroit dit, à moins qu'elle n'eût écrit ſon hiſtoire, encore diroit-elle ſeulement ce qu'elle auroit penſé. La Lettre écrite à Madame de Chartres, eſt encore du ſtile des Lettres de Roman, obſcure, trop longue, & point du tout naturelle. Cependant dans ce ſecond Tome tout y eſt auſſi bien conté, & les expreſſions en ſont auſſi belles que dans le premier.

CLXVI.

CLXVI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Monſieur de **.

A Buſſy, ce 23 Juin 1678.

QUOIQUE les Armées d'Allemagne s'approchent, je ne crois pas qu'elles en viennent aux mains, parce qu'elles voyent bien que l'Empereur & les Confédérez ſont à la veille de traiter comme les autres, ne pouvant ſoutenir ſeuls la guerre contre le Roi qui les a toujours battus, joints avec l'Eſpagne & la Hollande.

Le Roi vient de faire une paix très glorieuſe, je croi même qu'elle durera long-tems; car quand il demandera qu'on lui faſſe raiſon de quelque choſe, je ne croi pas qu'on la lui refuſe. Au reſte, je ne fais point ſon hiſtoire, il faudroit pour cela que Sa Majeſté en eût pris le deſſein. J'ai ſeulement écrit des Mémoires de ma vie où je trouve ſouvent occaſion de parler du Roi; j'en dis ce que j'en penſe & j'en parle comme il le mérite, & peut-être que cela fera plus d'honneur à Sa Majeſté que ſa propre hiſtoire. Comme ces Mémoires ne paroîtront vraiſemblablement qu'après ma mort, mes ſeuls enfans en pourront recueillir le fruit. Si j'étois dans votre voiſinage, je ne vous les cacherois pas, parce que vous êtes très capable d'en juger, & que je ne les pourrois montrer à perſonne que j'aime & que j'eſtime plus que vous.

CLXVII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Monſieur de Bragelonne Conſeiller au Parlement de Paris.

A Buſſy, ce 8 Juillet 1678.

JE vous l'avois bien dit, Monſieur, que je vous remercierois du gain de mon affaire, parce que j'en avois bonne opinion & que je l'avois encore meilleure de vous. Mais je ſuis inſatiable, je vous l'avoue, je voudrois bien avoir encore gagné l'honneur de votre amitié; on m'en a fait voir le prix par les choſes qu'on m'a écrites de vous. Je vous la demande donc, Monſieur, en vous aſſurant que perſonne n'en peut faire plus de cas que moi, & n'eſt avec plus d'eſtime que je le ſuis, votre &c.

CLXVIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Scudery.

A Buſſy, ce 9 Juillet 1678.

JE comprends bien, Madame, que vous avez moins de loiſir où vous êtes, qu'à Paris. Le voiſinage de Paris, l'agréable maiſon où vous êtes, la Princeſſe à qui vous faites votre cour, & à qui bien d'autres ſont intereſſez à la faire; tout cela vous attire bien du monde. Je vous ai dit pluſieurs fois, que je ne pouvois me pardon-

donner de n'avoir pas fait tous mes efforts pour être des amis particuliers de cette Princeſſe*; & je vous le dis encore, Madame, ce ſera une tache à ma vie: mais au moins la poſtérité lira-t-elle ici que j'ai toujours été un des admirateurs de ſa vertu, de ſon eſprit, & de ſon mérite. Je ſuis ravi du mariage de Mademoiſelle de Bourbon avec Monſieur le Prince de Conti. On dit beaucoup de bien de ce jeune Prince, de ſon courage, de ſon eſprit & de ſes manieres. Les bontez que Monſieur ſon Pere a eu pour moi & celles qu'il a pour mon Fils, me rendent très ſenſible à tout ce qui regarde cet aimable Prince.

* *Madame de Nemours.*

CLXIX. LETTRE.

De Madame de Scudery au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 14 *Juillet* 1678.

IL y a long-tems que je n'ai eu de vos nouvelles, Monſieur: cela me fait croire que vous changez de demeure; & juſqu'à ce que vous m'ayez mandé par où vous écrire, je garderai le ſilence. La guerre recommence, cependant perſonne ne doute de la paix, par la néceſſité où ſont les ennemis de la faire. La victoire ne nous quitte point. Voilà encore une affaire fort glorieuſe pour le Maréchal de Créquy qui vient

vient de se passer en Allemagne, & fort considérable pour le Roi. Les restitutions qu'il faut faire, sont les plus grands obstacles à la paix. Cependant cela s'ajustera, & je croi la paix générale avant la fin de l'année. Monsieur de Créquy a eu à Reinsfeld en quelque façon sa revanche de Consarbric. Il me souvient de vous avoir ouï dire que vous aviez toujours estimé son talent pour la guerre.

Le Roi d'Angleterre fait comme le chien du jardinier, il veut que ses maitresses lui soient fideles quoiqu'il ne les aime plus; cela me paroit tyrannique. Je rencontrai l'autre jour Madame de Sevigny, que je trouvai encore belle.

CLXX. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Madame de Scudery.

A Bussy, ce 17 Juillet 1678.

POURQUOI ne voulez-vous pas, Madame, que ce que fait le mari malheureux dont vous me parlez contre sa femme, ne soit pas l'action d'un galant-homme? N'est-il pas juste de punir les crimes? Et n'y auroit-il pas de l'insensibilité à lui, de souffrir tranquillement sa conduite? La patience est blâmable en de certaines occasions; l'Ecriture veut que nous souffrions sans nous plaindre les maux qu'on nous fait, mais non pas ceux de cette nature. Si on nous donne un soufflet sur une joue, il faut, dit-elle, tendre l'autre. Il n'en est pas de même de la vie libertine & scandaleuse que mène une femme; au-

autrement pour se mortifier & se deshonorer davantage, il faudroit qu'il lui cherchât des galants, & qu'il laissât ses filles dans le desordre, bien loin de les en retirer. Peut-être que ce qu'il fait contre sa femme ne réussira point, mais je ne condamnerai pas pour cela sa conduite. Quand je la défends, je le regarde encore comme un homme qui a Dieu en vue plutôt que la politique du monde.

Ce n'est pas seulement le bon tempérament de Madame de Sevigny qui la fait encore trouver belle, c'est aussi son bon esprit. Je croi que quand on en a autant qu'elle, on paroit toujours agréable.

CLXXI. LETTRE.

De Madame de Scudery au Comte de Bussy.

A Paris, ce 19 Juillet 1678.

NOTRE ami le Pere Rapin est de retour de Vichy. Je ne l'ai pas encore vu, mais j'en ai bien envie. Je ne suis pas comme vous autres amans, qui trouvez que c'est un si petit plaisir que celui de voir ses amis. Il faut nécessairement que ce soit l'amour qui vous ait rendu le cœur si insensible à l'amitié ; & je suis fort trompée si à l'heure qu'il est, la vôtre est autre chose qu'un certain mêlange de justice & d'honnêtetez: cependant, Monsieur, la véritable amitié vient du cœur, aussi-bien que l'amour, & j'en ai connu qui lui ressembloit fort, hors qu'elle étoit plus douce & plus tranquille.

* Pour moi, je suis affligée sincerement de ne vous voir pas cet Hiver, & le secours des Lettres n'est pas suffisant pour m'en consoler tout-à-fait.

* *Voyez Lett. CLIII.*

CLXXII. LETTRE.

De Madame de M*** au Comte de Bussy.

A Paris, ce 24 Juillet 1678.

IL faut que je vous gronde, & que je vous demande à qui vous en avez, Monsieur, de ne me plus écrire? Je croi que vous ne m'auriez jamais fait cet honneur, si Monsieur D** ne fût point mort. Cependant vous devez réponse à deux de mes Lettres; & quoique les vôtres n'ayent point de prix, songez que les miennes viennent de Paris, & qu'elles ont leur mérite. Vous croyez bien, Monsieur, que je le connois, & que je ne compte mes Lettres que sur le pied de gazette. Mais quoiqu'elles soient bien éloignées de ce que vous avez écrit à Madame de Scudery sur *la Princesse de Cleves*, il ne les faut pas tout-à-fait mépriser; & je vous dirai que ce n'est pas ma faute, & que je voudrois avoir autant d'esprit que vous: mais il est bien difficile, & je suis épouvantée d'en trouver autant dans les douze lignes que vous avez écrites au sujet de *la Princesse de Cleves*, que dans un Livre entier fait par des gens qu'on admire.

CLXXIII. LETTRE.

De Madame de Sevigny au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 25 Juillet 1678.

JE vous avoue, mon cher Couſin, que je ne ſavois nullement l'intérêt que vous preniez aux gens à qui j'ai trouvé occaſion de faire plaiſir. Je me ſuis trouvé trop heureuſe qu'un honnête homme ait voulu une ſi petite choſe qui dépendoit de moi. J'étois ſur le point de le remercier de l'avoir accepté, lorſque j'ai vu qu'il ne tenoit qu'à moi d'en recevoir un remercîment de vous. Mais je ne veux point vous tromper, mon cher Couſin, ni vous faire valoir ce qui n'en vaut pas la peine, & ce que je n'ai point fait pour l'amour de vous.

Je ſuis d'accord de ce que vous dites de *la Princeſſe de Cleves*. Votre critique & la mienne étoient jettées dans le même moule. Nous nous ſommes un peu trop preſſez de louer le Roi ſur la paix, qui n'eſt pas une choſe trop aſſurée. Adieu, mon Couſin; adieu, ma jolie Veuve. Si l'on m'avoit voulu donner les dix mille écus, je n'aurois pas traité avec la Préſidente Baillet; mais malgré cela je trouve que j'ai fait une bonne affaire, à moins que pour me faire dépit elle eût la malice de mourir demain: en ce cas-là, je ſuis attrapée.

CLXXIV. LETTRE.

* Réponſe de Madame de Sevigny au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 28 Juillet 1678.

VOTRE critique de *la Princeſſe de Cleves* eſt admirable, mon Couſin. Je m'y reconnois; & j'y aurois même ajouté deux ou trois petites bagatelles qui vous ont aſſurément échappé. Je reconnois la juſteſſe de votre eſprit; & la ſolitude ne vous ôte rien de toutes les lumieres naturelles ou acquiſes, dont vous avez fait une ſi bonne proviſion. Vous êtes en bonne compagnie quand vous êtes avec vous; & quand notre jolie Veuve s'en mêle, cela ne gâte rien. J'ai été fort aiſe de ſavoir votre avis, & encore plus de ce qu'il ſe rencontre juſtement comme le mien. L'amour-propre eſt content de ces heureuſes rencontres: votre critique & la mienne étoient juſtes dans le même moule.

Mais, mon pauvre Couſin, je ſuis au deſeſpoir de la guerre; il me ſemble qu'elle va recommencer: la paix ſe brouille & s'embaraſſe; nous l'avons crue trop vîte faite; c'eſt que nous avons un ſi grand beſoin de varier la phraſe pour louer le Roi, que notre impatience nous a fait prévenir le tems. Ma fille eſt toujours aimable & languiſſante. J'embraſſe la Veuve. Embraſſons-nous tous quatre, comme vous dites.

CLXXV.

* *A la Let. CLXV.*

CLXXV. LETTRE.

De Madame de Sevigny au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 9 Août 1678.

TOUT le monde s'eſt remis à croire la paix. Le Roi de Suede prie le Roi de vouloir bien la faire ſans s'attacher davantage à ſes interêts. Les Hollandois ſe ſont déchargez de cette négociation ; & cela fait croire que toutes les louanges en vers & en proſe qu'on a données au Roi ſur cette paix ſe trouveront à leur place. Mais que dites-vous de Monſieur d'Albret qui alloit voir amoureuſement & nocturnement Madame de Buſſi-Lamet à la Campagne? On l'a pris pour un voleur, on l'a tué ſur la place. Voilà une étrange avanture!

CLXXVI. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Sevigny.

A Dijon, ce 12 Août 1678.

VOUS ne ſauriez être plus aiſe que moi, Madame, de trouver que nous penſons les mêmes choſes; je m'en tiens fort honoré. Notre critique de *la Princeſſe de Cleves* eſt de gens de qualité qui ont de l'eſprit; celle qui eſt imprimée eſt plus exacte, & plaiſante en beaucoup d'endroits. Il ne faut pas s'affliger des bruits

de guerre, ni se réjouir des bruits de paix. Un peu de patience, & nous saurons à quoi nous en tenir. Je me fais cette leçon à moi-même, aussi-bien qu'à vous.

Nous nous sommes trop tôt portez pour héritiers sur les louanges précipitées que nous avons données pour la paix: mais comme on ne les a point datées, elles seront aussi bonnes au mois d'Octobre qu'au mois de Juillet.

Quoique je me sois quelquefois en ma vie exposé à de pareilles avantures qu'à celle du Marquis d'Albret, j'ai toujours trouvé qu'on étoit bien sot de mourir ainsi: mais il me le paroit aujourd'hui plus qu'il n'a jamais fait. La petite Veuve & moi parlons très souvent de vous; vous entendez bien que cela veut dire que nous vous admirons: mais vous avez beau être admirable, nous ne vous aimerions pas de tout notre cœur comme nous faisons, si nous n'étions pas persuadez que vous nous aimez de même.

CLXXVII. LETTRE.

Du Comte de Bussy à la Présidente d'Osembray.

Ce 15 Août 1678.

SI j'étois un fat, je me plaindrois de n'avoir point eu de réponse de vous, Madame, à trois Lettres que je vous ai écrites: mais je vous en rends mille graces. Vous avez employé à me faire gagner mon procès, le tems que vous eussiez mis à m'écrire. Ce sont-là les faveurs que ceux qui vous aiment autant que je fais, peu-

peuvent eſperer de vous, & après votre cœur celles que j'eſtime le plus, parce qu'elles me marquent votre amitié qui eſt une des choſes du monde que je tiens la plus chere. Vous me l'avez promiſe, Madame; & faite comme vous êtes, je n'appréhende pas que l'abſence me la faſſe perdre. Je prétens auſſi me la conſerver par mes ſoins, en vous aſſurant de tems en tems, que perſonne ne vous honore & ne vous aime plus que je fais.

CLXXVIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Marquis de Trichâteau.

A Dijon, ce 18 *Août* 1678.

IL y a long-tems que je ne vous ai écrit, Monſieur, parce que depuis un mois j'ai été occupé à un procès que j'ai enfin gagné. Voilà la ſeule guerre à quoi le Roi me réduit. J'aurois peut-être, ſans vanité, auſſi bien gagné une bataille ſi on m'avoit laiſſé faire: mais la Providence en a ordonné autrement. *Sic placuit fatis.*

J'ai toujours jugé la paix très difficile a faire, cependant je n'en ai jamais douté. Elle accommode trop tout le monde, hors le Prince d'Orange.

Baſqueville eſt mort, & l'on attribue ſa mort au poiſon. Pour moi qui la croi très naturelle, je m'étonnois qu'avec le viſage qu'il avoit depuis ſi long-tems, il eût tant vécu; outre qu'il étoit ſi généralement aimé, que perſonne n'en vouloit à ſa vie.

Que dites-vous de l'avanture du Marquis d'Albret? Sa mort dans une bataille lui auroit fait plus d'honneur. Cependant celle-ci fait plus de bruit & on en parlera plus long-tems. Mais savez-vous ce que vient de faire le Prince d'Orange? Enragé qu'il est de n'avoir pu empêcher la Paix d'Hollande signée le 9 du mois, il a feint de l'ignorer, & le 13 il a attaqué à saint Denis près de Mons l'Armée que commande le Maréchal de Luxembourg, & après un Combat fort opiniâtré & fort sanglant, il s'est retiré sans avantage de part ni d'autre.

CLXXIX. LETTRE.

De Madame de Sevigny au Comte de Bussy.

A Paris, ce 20 Août 1678.

JE ne sai, mon Cousin, pourquoi vous ne vous donnez point le plaisir d'une bonne compagnie dans la province, chose si rare, vous & Monsieur de**? Sa femme a bien de l'esprit, ma Niece se trouveroit très bien de cette société. Vous n'avez nul chagrin les uns contre les autres; quand vous allez chez vous, il est tout naturel de l'aller voir; & puis vous verrez comment vous vous accommoderez ensemble. Je suis sure que ce sera très bien, & que s'il vous rencontroit, il vous embarasseroit par ses honnêtetez & par la maniere dont il vous témoigneroit l'envie qu'il a d'être de vos serviteurs & de vos amis. Hé mon Dieu! a-t-on

t-on trop bonne compagnie dans les provinces, qu'il faille s'ôter ceux avec qui nous parlerions notre langue & qui nous entendroient fort bien? Il me semble que vous & ma Niece devriez aimer ceux qui sauroient ce que vous valez. La fantaisie m'a pris de vous mander ceci; quelquefois il ne faut rien pour rompre une glace: j'ai entrepris de vous faire amis d'autant plutôt qu'il me semble qu'une telle négociation est de ma force, ou je suis bien foible. C'est à vous deux à me dire ce que vous pensez là-dessus. Je voudrois que sans rebattre les lanterneries du passé, cela se fît en galant-homme, avec cette grace que vous avez quand il vous plait. Si je réussis, je suis assurée que vous me remercierez tous deux. Voilà mes pensées: faites-en ce qu'il vous plaira.

CLXXX. LETTRE.

De Madame de Sevigny au Comte de Bussy.

A Livry, ce 23 Août 1678.

OU est donc votre Fils, mon Cousin? Pour le mien, il ne mourra jamais, puis qu'il n'a pas été tué dix ou douze fois auprès de Mons. La paix étant faite & signée le 9 Août, Monsieur le Prince d'Orange a voulu se donner le divertissement de ce Tournoi. Vous savez qu'il n'y a pas eu moins de sang répandu qu'à Senef. Le lendemain du combat il envoya faire des excuses à Monsieur de Luxembourg, & lui manda que s'il lui avoit fait savoir que la paix étoit signée, il se seroit bien gardé de le

combattre. Cela reſſemble aſſez à l'homme qui ſe bat en duel à la Comédie, & qui demande pardon à tous les coups qu'il donne dans le corps de ſon ennemi.

Les principaux Officiers des deux partis prirent donc dans une conference un air de paix, & convinrent de faire entrer du ſecours dans Mons. Mon fils étoit à cette entrevue romaneſque. Le Marquis de Grana demanda à Monſieur de Luxembourg, qui étoit un eſcadron qui avoit ſoutenu deux heures durant le feu de neuf de ſes canons, qui tiroient ſans ceſſe pour ſe rendre maitre de la batterie que mon fils ſoutenoit. Monſieur de Luxembourg lui dit que c'étoit les Gendarmes Dauphins, & que Monſieur de Sevigny, qu'il lui montra là préſent, étoit à leur téte. Vous comprenez tout ce qui lui fut dit d'agréable, & combien en pareille rencontre on ſe trouve payé de ſa patience. Il eſt vrai qu'elle fut grande; il eut quarante de ſes Gendarmes tuez derriere lui. Je ne comprens pas comme on peut revenir de ces occaſions ſi chaudes & ſi longues, où l'on n'a qu'une immutabilité qui nous fait voir la mort mille fois plus horrible que quand on eſt dans l'action, & qu'on s'occupe à battre & à ſe défendre.

Voilà l'avanture de mon pauvre fils; & c'eſt ainſi que l'on en uſa le propre jour que la paix commença. C'eſt comme cela qu'on pourroit dire de lui plus juſtement qu'on ne diſoit de D**: Si la paix dure dix ans, il ſera Maréchal de France.

CLXXXI.

CLXXXI. LETTRE.

De Madame de Se . . . au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 28 Août 1678.

JE croyois ne vous devoir qu'honneur & reſpect, Monſieur, (ſans préjudice de ce que vous ſavez) quand Madame votre fille m'a mandé que je vous devois une réponſe. Moi une réponſe à vous! Il faut donc que j'aye perdu l'eſprit, non ſeulement de ne vous l'avoir point faite, mais de ne me pas ſouvenir que je vous la dois. Vous allez voir, Monſieur, de quel air je m'en vais reparer cette faute; car la honte & le chagrin que j'en ai ne ſuffiſent pas pour cela. Il faut écrire, & tant écrire, que vous me diſiez: C'eſt aſſez. Cette menace doit vous faire peur. De peur donc que vous ne trouviez le remede pire que le mal, je ferai ma Lettre fort courte, & je ne vous demanderai pour cette fois que de me pardonner, & de m'aimer toujours, ſi vous voulez que je vive contente.

CLXXXII. LETTRE.

*Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Sevigny.

A Chaſeu, ce 2 Septembre 1678.

MON fils eſt avec ſon Régiment aux environs de Maſtricht, Madame, avec le Régiment de Tavanes & celui de Courtebonne, où le Marechal de Schomberg les a laiſſez. Vous m'avez fait un très grand plaiſir de me mander les hazards & la gloire de Monſieur de Sevigny. Je comprens fort bien l'un & l'autre, & je vous en félicite de tout mon cœur. Si la paix duroit, elle lui feroit plus de tort qu'à beaucoup d'autres; car il s'avanceroit fort vîte, s'il lui arrivoit quelque autre heureuſe avanture comme celle-ci. Mais ne trouvez-vous pas que le canon le cherche? C'eſt, je croi, la ſeule bataille qu'on ait jamais donnée en tems de paix; c'eſt le gouſpillon de cette guerre.

Je viens préſentement de Dijon avec votre Niece, pour un procès que j'y ai gagné. Pendant quinze jours que j'y ai été, nous y avons vu douze Comédies. C'étoit à qui nous régaleroit à la Ville par de grands repas & par des concerts, & à la Campagne par des promenades. Deux jours avant que d'en partir nous allames avec le Premier-Préſident & ſa femme à Lux, où Monſieur & Madame du Houſſay nous reçurent, Dieu ſait comment! Nous y fimes la partie de nous trouver le 29 d'Août chez Ta-

* *A la Lett. CLXXX.*

Tavanes à Sully, & nous en revinmes le trente-unieme. Outre le Premier-Préſident & ſa femme, Monſieur & Madame du Houſſay, il y avoit encore l'Evêque de Langres, Madame de Chamilly, le Commandeur Brulart, Monſieur d'Epinac, Monſieur & Madame de Toulonjon & l'Abbé Bonneau. Il arriva là une choſe qu'on n'a peut-être jamais vue dans la maiſon d'un Gentilhomme. Nous entrames dans la cour de Sully, qui eſt la plus belle cour de Château de France, ſept caroſſes à ſix chevaux chacun, & nous étions cinq qui n'avions pas mené les nôtres. J'y vis dans l'Egliſe le caveau des Rabutins d'un côté, & celui des Tavanes de l'autre, & nos Armes écartelées avec celles de Bourgogne; car vous ſavez que ce fut Chriſtophle notre biſayeul qui vendit cette Terre à Jean de Saux Seigneur d'Orrain, pere de Gaſpard de Saux Maréchal de Tavanes. Pous revenir à nos divertiſſemens, nous ne nous ſéparions point que nous n'euſſions fait une autre partie, qui eſt de nous trouver à la Borde chez le Premier-Préſident au commencement d'Octobre prochain, après notre retour d'Auvergne, où nous allons ma fille & moi. Après tout ce que je viens de vous conter, Madame, vous voyez bien que nous ne nous ennuyons pas tant.

CLXXXIII. LETTRE.

*Réponse du Comte de Bussy à Madame de S***

A Chaseu, ce 3 Septembre 1678.

OUI, Madame, vous me deviez une réponse: mais vous venez de me la payer en la plus jolie monnoye du monde. Cela fera que je vous prêterai toujours de bon cœur, & vous voilà encore aujourd'hui dans mes papiers; mais je n'appréhende pas que vous me fassiez banqueroute. Faites vos affaires à loisir, & vous vous aquitterez avec moi à votre commodité. Je suis assuré de mon principal, qui est votre cœur, comme vous savez. Pour les interêts, qui sont les soins & les Lettres, je ne presserai pas. Vous me priez de vous aimer toujours, Madame, si je veux, dites-vous, que vous viviez contente; vous seriez la plus heureuse femme de France, s'il ne vous manquoit que cela.

* *A la Lettre CLXXXI.*

CLXXXIV. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Monsieur de Pompone Ministre & Secretaire d'Etat.

En lui envoyant une Lettre pour le Roi.

A Chaseu, ce 7 Septembre 1678.

JE vous supplie très humblement, Monsieur, de vouloir présenter ma Lettre au Roi. Peut-

être

être qu'enfin ces sortes de bons offices me produiront quelque chose de bon. Mais quand ils ne serviroient qu'à me faire voir qu'un des plus honnêtes hommes de France ne m'a point abandonné dans ma disgrace, je ne serois pas malheureux. Aussi suis-je véritablement, &c.

AU ROI.

SIRE,

Votre Majesté a fait la grace à mon fils aîné de lui donner une Compagnie de Chevaux-Legers, & je l'en ai très humblement remerciée. Par la même Lettre je suppliai très humblement V. M. de se souvenir du fils que j'ai dans l'Eglise. Je sai bien, SIRE, *qu'elle a des gens à récompenser qui la servent tous les jours; & ma disgrace pourroit me faire desesperer de rien obtenir d'elle, si je ne croyois que vous n'avez pas oublié que j'ai servi Votre Majesté fort longtems & dans des emplois considerables, & qu'elle sait bien qu'il ne tient pas encore à moi que je ne la serve le reste de ma vie. Mais enfin,* SIRE, *quand V. M. pour de bonnes raisons (qu'elle a toujours) m'empêchera de la servir à la guerre, elle trouvera bon que je la serve d'une autre maniere à sa gloire, & peut-être que ses Généraux d'Armée en prenant des Villes & en gagnant des Batailles, n'y contribueront pas tant que moi. Quoi qu'il en soit,* SIRE, *ayez pitié de ma famille; & puisque tout ce que j'ai fait à la guerre, ne m'a servi de rien à cause de ma mauvaise conduite, j'espere que vous voudrez que cela serve à mes enfans qui n'ont point failli. J'en supplie très humble-*

ment

ment V. M. & de croire que la juſtice que je me ſuis faite ſur les châtimens que j'ai reçus, m'a conſervé dans le cœur toute l'amitié, tout le reſpect, toute l'eſtime & l'admiration dont V. M. eſt digne, & que perſonne au monde n'eſt plus que moi, &c.

CLXXXV. LETTRE.

Du Comte de Grammont au Comte de Buſſy.

A Fontainebleau, ce 14 Septembre 1678.

MADAME votre Fille m'a dit qu'il falloit toujours faire réponſe aux exilez, attendu qu'ils prennent garde à ces choſes-là plutôt que ceux qui étoient en proſpérité. Je vous écris donc, mon cher Buſſy, par la raiſon du banniſſement; car ſans cela ſur ma parole vous n'auriez pas eu réponſe du Comte de Grammont, il n'en fait jamais à perſonne. Adieu. J'ai toujours ſouhaité que vous euſſiez de l'amitié pour moi, mais je deſire beaucoup plus celle de Madame votre Fille.

CLXXXVI. LETTRE.

Du Madame de Rabutin au Comte de Buſſy.

Ce 15 Septembre 1678.

MONSIEUR le Grand m'a fort demandé de vos nouvelles; il vous regrette fort, & dit

dit qu'il n'y a plus perſonne à la Cour qui faſſe reſſouvenir de votre eſprit. Il me demanda ſi ce n'étoit pas vous qui aviez fait un couplet de chanſon qu'on trouve de votre caractere. Mandez-le moi.

Quand ſur un jeune cœur un Amant qu'on eſtime
A pris quelque crédit,
On commence à douter ſi l'Amour eſt un crime
Auſſi grand qu'on le dit.

CLXXXVII. LETTRE.

De Monſieur de Corbinelli au Comte de Buſſy.

A Livry, ce 18 *Septembre* 1678.

J'AI lu vos réflexions ſur *la Princeſſe de Cleves*, Monſieur. Je les ai trouvées excellentes, & pleines de bon-ſens. Je les ai d'autant plus aimées, qu'elles ont rencontré le goût de tous les vrais honnêtes-gens de ce pays-ci. Permettez-moi de vous demander encore ſi le ſtile de *la Princeſſe de Cleves* vous ſembleroit bon pour l'Hiſtoire.

Je ſuis revenu de Languedoc, où j'ai été conclure le mariage de Monſieur de Rohan avec Mademoiſelle de Vardes. J'ai fait deſſein d'un voyage en Bourgogne par la ſeule envie de vous rendre une viſite à Chaſeu, car c'eſt là, ce me ſemble, où vous paſſez vos Hivers; & j'aurois un fort grand plaiſir de parler avec vous

vous des affaires de ce pays-ci. Mon Dieu! les belles choſes que nous dirons du Roi! Je ſai le goût que vous avez pour ſa gloire, & la maniere dont je conçois que vous la pourriez apprendre à la poſtérité. Ah que nous ferions bien des fragmens, ſi on nous confioit cet Opera!

De Madame de Grignan.

Je voudrois bien être dans le *Chorus*. Il me ſemble que je mêlerois volontiers ma voix à la vôtre. Mais après avoir loué le Monarque, ne dirons-nous rien de ſes Capitaines? Vous avez vu gagner des batailles pendant la guerre: mais M. de Luxembourg fait plus, il en gagne pendant la paix. Vous ſavez toutes les hiſtoires; mais vous n'y avez jamais vu de pareils évenemens. Plût à Dieu que vous priſſiez le ſoin de les écrire! Votre ſtile y ſeroit bien convenable. J'ai vu des gens fort contens de quelques-uns de vos Ouvrages. Si je retourne jamais à Buſſy, je vous demanderai pour marque de votre amitié de me les montrer. Savez-vous bien, Monſieur, qui eſt cette perſonne qui ſe promet votre amitié? Vous comprenez bien qu'elle en doit avoir pour vous; autrement elle ſeroit fort injuſte: mais je ne la ſuis point, car je vous eſtime & vous aime fort. J'embraſſe de tout mon cœur Madame de Colligny; c'eſt une aimable & une eſtimable perſonne.

De Madame de Sevigny.

Eſt-il beſoin de vous dire que c'eſt la belle Madelonne qui a pris notre plume pour vous

vous dire ces mots ? Nous sommes encore ici avec notre cher ami. En vérité nous y pensons fort souvent à vous ; & quand on vous connoit, & qu'on vous aime comme nous faisons, on ne peut jamais oublier votre sorte d'esprit. Je vous recommande l'un à l'autre, Monsieur le Comte & Madame de Colligny. Parlez souvent ensemble afin de ne point oublier votre langue, c'est ce qui vous a si bien préservez jusqu'ici de la moisissure qui arrive quasi toujours en Province: tant que vous serez ensemble, vous en serez fort exempts.

Au reste, Monsieur de Lamet a gagné son procès. Il a permission de prouver qu'il est cocu: mais sa femme prétend se justifier, & faire voir clair comme le jour qu'il est impuissant. Monsieur de M*** parut à l'Audience pour soutenir Monsieur d'Albret. On y attendoit encore Monsieur de C **, mais il n'y vint pas, parce qu'il mourut ce jourlà d'une maladie dont sa femme se porte encore bien. Je rends la plume à notre ami Corbinelli.

De Monsieur de Corbinelli.

Je vous supplie, Monsieur, de trouver bon que j'assure ici votre divine fille de mon estime, & de mes très humbles respects.

CLXXXVIII.

CLXXXVIII. LETTRE.

De Madame de M*** au Comte de Bussy.

A Paris, ce 18 Septembre 1678.

JE ne prétens pas vous décrier auprès de vos amies, Monsieur, quand je dis que vous me négligez. Cependant un seul mot de votre Lettre m'a rappaisé. Je vous prie de faire ensorte qu'il demeure jusqu'à la consommation des siecles, ce qui est de vous ne doit jamais périr. Ce mot qui me fait tant de plaisir, & qui me fera tant d'honneur, est que je suis votre premiere & principale amie. J'en suis si contente que j'ai pensé faire imprimer votre Lettre. La mienne ne sera pas remplie de grandes nouvelles, parce que ce qui se dit au Marais se conte d'une autre façon au Fauxbourg Saint-Germain, hormis l'avanture de Madame de Lamet qui se dit par-tout de même. Ne la trouvez-vous pas bien malheureuse de survivre à son amant assassiné pour elle?

CLXXXIX. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Madame de Rabutin.

A Chaseu, ce 20 Septembre 1678.

DITES au Comte de Grammont, Madame, qu'il doit être content d'être aimé de

* *Voyez Lett. CLXXXV. & CLXXXVI.*

de moi & de la Comteſſe, ſans ſonger encore à l'être de vous; & quand on l'eſt d'une auſſi belle femme que la ſienne, on n'a rien à deſirer.

Il ne m'a fait réponſe que dans la penſée de vous faire une déclaration, ſachant bien que vous liriez ma Lettre. Je ſuis extrêmement obligé à Monſieur le Grand de l'honneur de ſon ſouvenir. Il y a long-tems que je n'ai fait de couplets de chanſon, mais je ne ſuis pas trop enrouillé & j'en ferois bien encore. Dites à La Salle que je ne ſai de quoi il s'aviſe de ſe mettre au hazard de ſe caſſer le cou à la Chaſſe; & à Saucour, qu'il fera bien de reprendre du poil de la bête.

CXC. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à la Ducheſſe de Villeroi.

A Chaſeu, ce 20 Septembre 1678.

EST-IL poſſible que la meilleure amie du monde ſoit la plus pareſſeuſe à le témoigner? Vous ſavez bien que je vous aime fort, Madame, & vous avez auſſi bien de l'amitié pour moi; cependant je vous écris deux ou trois fois ſans me pouvoir attirer une réponſe. Je ſuis réſolu de ne le plus ſouffrir impunément. Je vous accablerai de reproches ſi tendres & ſi touchans, que ſi mes Lettres ſont interceptées, on ne croira jamais que c'eſt la ſeule amitié qui les ait fait écrire. Il eſt vrai qu'elle eſt extrême, quand vous ſeriez encore mille fois plus ingrate.

CXCI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame Brulart, Premiere-Préſidente de Dijon.

A Chaſeu, ce 8 Septembre 1678.

J'AI été ſur le point, Madame, de ne vous point écrire en cette malheureuſe occaſion de la mort de Mademoiſelle votre fille, ne ſachant que dire à une mere affligée & avec autant de raiſon que vous avez de l'être. Je ne croyois pas qu'il ſuffît de vous aſſurer que j'étois ſenſiblement touché de votre perte & de votre douleur, & que perſonne n'y prenoit plus de part que votre, &c.

CXCII. LETTRE.

* Réponſe du Comte de Buſſy à Monſieur de Corbinelli.

A Chaſeu, ce 27 Septembre 1678.

J'ETOIS aſſez content de mes réflexions ſur *la Princeſſe de Cleves* quand je les fis; mais comme je me défiois toujours un peu de l'amour-propre, Madame de Sevigny premierement, & puis vous, Monſieur, m'avez raſſuré. Je ne vous nomme pas beaucoup d'autres approbateurs, parce que la plupart ne me

* *A la Lettre CLXXXVII.*

me louent que sur ma réputation, & que vous ne le faites tous deux qu'en connoissance de cause.

Je n'ai pas lu *la Princesse de Cleves* avec le dessein de juger si son stile étoit propre pour l'Histoire; ce qui m'en souvient, c'est qu'elle conte bien. Mandez-moi ce que vous pensez sur la demande que vous me faites. J'ai appris la bonne affaire que vous avez faite pour Monsieur de Rohan & pour Mademoiselle de Vardes. Je trouve qu'en quelque pays que vous puissiez aller, vous ne sauriez mieux faire que de passer par la Bourgogne. Je passerai l'Hiver ici ou à Autun en fort bonne compagnie. Je parts après-demain avec ma fille pour l'Auvergne. Je suis d'accord avec vous que si nous étions chargez de faire l'Histoire du Roi, nous ne gâterions pas la matiere.

A Madame de Grignan.

Vous seriez reçue dans le *Chorus*, Madame; la Princesse Comnene n'en savoit pas plus que vous. Ce n'est pas que si j'étois à la place du Roi, vous fussiez jamais mon Historienne, je vous donnerois de plus nobles emplois; & si vous n'écriviez pas ma vie, au moins la rendriez-vous plus heureuse.

Il est vrai que Monsieur de Luxembourg a fait une action bien extraordinaire, mais ce qu'a fait le Prince d'Orange est une espece d'assassinat qui mériteroit qu'on en informât, si le peu de justice qu'il y a dans le monde pouvoit faire esperer qu'il fût châtié. En quelque lieu que nous nous trouvions jamais vous & moi, je vous montrerai tout ce que je croirai qui

vous

vous pourra plaire; car perſonne n'en a plus d'envie que moi, & vous jugez bien par ce que je vous ai dit que je ferois ſi j'étois Roi, que je ne ferois pas moins, ſi je pouvois, comme ſimple Gentilhomme. Madame de Colligny vous rend mille graces de l'honneur de votre ſouvenir & de vos louanges; elle vous aime & vous eſtime autant que vous le méritez, c'eſt-à-dire, infiniment.

A Madame de Sevigny.

Vous n'aviez que faire de me nommer la belle Madelonne pour me la faire connoitre, Madame. Je l'ai reconnue à ſes traits délicats, & je ne ſai pas même ſi mon cœur ne m'en a pas dit quelque choſe. Ce qui me l'avoit un peu déguiſée, c'eſt la noirceur de ſon encre. Mais je voi bien qu'elle commence à écrire des choſes qu'elle veut bien qu'on liſe, & qui ne paſſeront jamais.

Si vous vous entretenez de moi tous trois, nous vous rendons bien le change Madame de Colligny & moi. Nous faiſons plus, nous entretenons les gens dignes de vous comprendre; & c'eſt à vous plus qu'à perſonne à qui nous ſommes redevables de notre incorruptibilité. Voilà un grand mot, mais il dit bien ce que je veux dire. Vous m'avez écrit le combat de Monſieur de Luxembourg, & les glorieuſes ſouffrances de Monſieur de Sevigny, & je m'en ſuis réjoui avec vous. La gloire m'empêchera de vous rien répondre ſur l'article de Monſieur de Lamet. Il eſt ſi plaiſant, que je ferois pitié ſi j'y voulois ajouter quelque choſe. Adieu, notre chere

re Couſine & Tante, perſonne ne vous aime plus que nous faiſons.

A Monſieur de Corbinelli.

Ma fille de Colligny fait un très grand cas de votre approbation, & vous aime autant qu'elle aime vos louanges.

CXCIII. LETTRE.

De Monſieur de Lamoignon Avocat-Général, au Comte de Buſſy.

A Baſville, ce 30 Septembre 1678.

JE ſuis très ſenſible, Monſieur, à l'honneur de votre ſouvenir, & vous ne pouvez faire cette grace à perſonne qui connoiſſe mieux que moi le prix de votre amitié. Je vous ſupplie de tout mon cœur d'en être perſuadé, & ſi je ne ſuis pas en état d'en donner des marques auſſi eſſentielles que mon Pere avoit le bonheur de le pouvoir faire, ce n'eſt pas la volonté qui me manque; c'eſt à vous, Monſieur, à m'en donner les occaſions. J'en prends à témoin le Reverend Pere Rapin, qui connoit parfaitement les ſentimens que j'ai pour vous, & à quel point je vous honore.

CXCIV. LETTRE.

De Madame la Préſidente d'Oſembray au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 30 Septembre 1678.

COMME vous ſavez excuſer vos amis, Monſieur, quand ils ont tort, vous ſavez auſſi faire valoir les petits ſervices qu'ils vous rendent. Enfin voilà la paix. Ne ferez-vous point la vôtre ? Si mes ſouhaits avoient lieu, vous ſeriez bien heureux. Ne viendrez-vous point ici cet Hiver ? Vous ne m'en dites rien. Si vous en témoigniez quelque impatience, je me flatterois d'y avoir quelque part ; mais bien loin de cela, vous avez ſur ce chapitre une tranquillité qui nous offenſe toutes. Partagez un peu vos graces: dites à Madame votre fille que je la ſupplie de vous ramener.

CXCV. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à la Préſidente d'Oſembray.

A Chaſeu, ce 9 Octobre 1678.

SI vous ſaviez, Madame, combien j'aime Monſieur le Préſident, vous vous en étonneriez ; car il n'eſt pas ordinaire d'aimer les maris d'auſſi belles Dames que vous. Ces Meſſieurs ont beau être honnêtes gens, on a beau leur avoir obligation, l'intention qu'on a preſque

que toujours de les offenſer, ne peut compâtir avec aucune amitié. Cependant comme celle que je vous demande, & que vous m'avez promiſe, ne le bleſſe point, la reconnoiſſance des obligations que je lui ai, fait tout l'effet dans mon cœur qu'elle peut faire. De la maniere dont vous me parlez de mon retour à Paris, il ſemble que vous croyez que c'eſt de moi de qui il dépende. J'ai aſſez d'envie d'y retourner; mais il faut que le Roi en ait envie auſſi. Notre ami le Duc de Saint-Aignan vous pourra mieux dire que perſonne, qu'il n'a pas tenu à moi; car c'eſt lui qui en a parlé au Roi pluſieurs fois. Je le prierai de retourner à la charge, afin de n'avoir rien à me reprocher; & ſans vous faire valoir mon empreſſement, je vous aſſure, Madame, que votre conſidération l'augmentera. Madame de Rabutin n'eſt pas à me dire combien je vous dois aimer; & quelque aſſurance que je lui donne que je fais mon devoir, elle dit toujours que ce n'eſt pas aſſez. J'en demeure d'accord avec elle, Madame. Quelque tendreſſe & quelque eſtime que j'aye pour vous, vous en méritez encore davantage.

CXCVI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Pere Bouhours.

A Chaſeu, ce 10 Octobre 1678.

JE ne ſuis pas fâché, mon Reverend Pere, que vous ayez écrit la Vie de Saint-Ignace; je la verrai dès qu'elle ſera imprimée. Je lirois exactement la Vie des Saints, ſi vous l'aviez

écrite, car vous en auriez ôté les fables. Il faut bien des années pour nous effacer à Basville les idées de l'ami que nous y avons vu. Je voudrois pourtant bien y être quinze jours avec vous & le maitre de la maiſon. Je ſuis bien-aiſe que mon ſentiment ſur *la Princeſſe de Cleves* vous ait plu. La Critique m'a charmé, & je vous avoue que j'y ai trouvé tant de bon ſens, tant de juſteſſe & un ſi grand air de vous, que je n'ai pu douter que vous ne l'euſſiez faite. En critiquant à propos, vous faites voir que s'il y a eu de la hardieſſe, il n'y a point eu de témérité : & enfin je dirai dans le monde pour vous plaire, que vous m'avez perſuadé que vous n'en étiez point l'Auteur. Adieu, mon Reverend Pere, je vous jure que je vous aime, & que je vous eſtime extrêmement.

CXCVII. LETTRE.

De Madame de Scudery au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 10 *Octobre* 1678.

CE n'eſt point par pareſſe, encore moins par relâchement d'amitié, Monſieur, que notre commerce a été un peu interrompu. Je ſuis une des perſonnes du monde qui me laſſe le moins d'aimer mes amis ; & vous ſavez bien par pluſieurs choſes qui vous ont paſſé devant les yeux, que j'ai plus de douleur que je ne devrois, quand j'en ai perdu quelqu'un. J'ai été malade, cela m'a empêché de vous écrire. Monſieur de Vardes a dû revenir. Je ne ſai quoi

quoi a étouffé la bonne volonté du Roi. L'Abbé Fouquet eſt de retour. Le Maréchal de Belfonds a écrit une Lettre au Roi ſur la paix, qui, à ce qu'on dit, a cauſé ſon retour. Elle fut préſentée par Monſieur de Louvois. Je croi que vous en devriez auſſi écrire une, avec ces tours & ces expreſſions dont vous ſavez toucher & émouvoir même les indifférens. On dit que le Maréchal ſera Gouverneur de Monſieur de Chartres. Il y a de quoi faire un bel Eleve; d'autres diſent Ambaſſadeur en Eſpagne. Si vous étiez ſur ce terrein, vous ſeriez plus propre que perſonne, aux Ambaſſades & à l'éducation des plus grands Princes. Pendant que le Roi eſt en train d'accorder des retours, tous vos amis ſont d'avis que vous demandiez le vôtre.

CXCVIII. LETTRE.

* Réponſe de Madame de Sevigny au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 12 *Octobre* 1678.

J'Ai reçu deux de vos Lettres, mon Couſin. Dans l'une vous me contez votre vie, & de quelle maniere vous vous divertiſſez. Je trouve que vous avez une très bonne compagnie, & que vous faites un très bon uſage de tout ce qui peut contribuer à vous faire une ſociété douce; & ſi nous étions dans un Regne moins juſte que celui-ci, on pourroit bien vous changer un exil que vous vous rendez trop agréable,

* *A la Lettre* CXCII.

ble, comme on fit à un Romain : On apprit qu'il paſſoit la plus douce vie du monde dans une Iſle où il étoit exilé, on le rappelle à Rome, & on le condamne à y vivre avec ſa femme. Je ſuis charmée que vous me promettiez de m'aimer, ma Niece de Colligny & vous. Je ſuis ravie de vous plaire, & d'être eſtimée de vous deux. Nous nous mimes l'autre jour à parler d'elle, ma fille, Monſieur de Corbinelli & moi. En vérité elle fut célébrée dignement; & l'un des plus beaux endroits que nous trouvaſſions en elle, fut la tendreſſe & l'attachement qu'elle a pour vous, & le plaiſir qu'elle prend à divertir votre exil; cela vient d'un fonds héroïque. Mademoiſelle de Scudery dit, que la vraie meſure du mérite ſe doit prendre ſur l'étendue de la capacité qu'on a d'aimer. Jugez par-là du prix de votre fille. Il faut louer auſſi ceux qui ſont dignes d'être aimez. Ceci vous regarde, mon Couſin.

Au reſte, je vous réponds de votre incorruptibilité, tant que vous ſerez enſemble.

L'Armée de Monſieur de Luxembourg n'eſt point encore ſéparée; les Goujats parlent même du ſiege de Treves, ou de Juliers. Je ſerai au deſeſpoir s'il faut que je reprenne encore les penſées de la guerre. Je voudrois fort que mon fils & mon bien ne fuſſent plus expoſez à leurs glorieuſes ſouffrances. Il eſt triſte de s'avancer dans le pays de la miſere; c'eſt ce qui eſt indubitable dans votre métier.

Vous ſavez, je croi, que Madame de Mecklebourg s'en allant en Allemagne, a paſſé par l'Armée de ſon frere. Elle y a été trois jours comme Armide au milieu de tous ces honneurs militaires qui ne ſe rendent pas à petit bruit. Je

ne

ne puis comprendre comment elle put ſonger à moi en cet état. Elle fit plus, elle m'écrivit une Lettre fort honnête qui me ſurprit extrêmement ; car je n'ai aucun commerce avec elle. Elle pourroit faire dix Campagnes, & dix voyages en Allemagne, ſans penſer à moi, que je ne ſerois pas en droit de m'en plaindre. Je lui mandai que j'avois bien lu des Princeſſes dans les Armées, ſe faiſant adorer & admirer de tous les Princes, qui étoient autant d'amans; mais que je n'en avois jamais vu une qui dans ce triomphe s'avisât d'écrire à une ancienne amie qui n'avoit point la qualité de Confidente de la Princeſſe.

Monſieur de Brandebourg & les Danois ont ſi bien chaſſé les Suedois d'Allemagne, que cet Electeur n'a plus rien à faire qu'à venir joindre nos ennemis. On craint que cela ne retarde la paix des Allemans.

Nous ſommes revenus de Livry plutôt que nous ne voulions, à cauſe d'une fievre qui prit ſottement à l'une de Meſdemoiſelles de Grignan. Nous nous raccoutumons à la bonne Ville inſenſiblement. Nous pleurions quaſi quand nous quittames notre forêt. Le bon Corbinelli eſt enrumé & garde la chambre. La ſanté de ma fille qui nous donnoit quelque eſpérance de ſe rétablir, eſt redevenue maladie, c'eſt-à-dire, une extrême délicateſſe ; cela ne l'empêche pas de vous aimer, & de vous honorer, Monſieur & Madame. Je vous aſſure que Corbinelli diroit de lui la même choſe, s'il étoit ici. Adieu, mes chers parens & amis; je penſe très ſouvent à vous avec une extrême tendreſſe.

CXCIX. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Sevigny.

A Chaſeu, ce 14 Octobre 1678.

VOUS avez fait un grand plaiſir à Madame de Colligny & à moi, de la louer ſur celui qu'elle trouve à me tenir compagnie dans mon exil; car encore que ſans vanité je ſois aſſez divertiſſant, il eſt aſſez extraordinaire qu'une jeune veuve, qui ne manque ni d'agrémens, ni de bien, ni d'eſprit, s'exile elle-même de Paris & de la Cour pour ne pas quitter ſon pere exilé. Je dis comme Mademoiſelle de Scudery, Madame : Cela vient d'un fonds héroïque.

Les Suedois ne ſont pas au point où vous les penſez, & leurs ennemis ne ſont point en état de venir joindre l'Armée de l'Empereur; j'en ai de bonnes nouvelles, Madame. Ainſi cela n'empêchera pas la paix des Allemans, & je la tiens faite cet Hiver après la trêve que nous allons avoir avec eux. Mais quand nous n'aurons pas vous & moi la dépenſe de la guerre ſur les bras pour nos enfans, nous aurons d'autres peines pendant la paix; car enfin il en faut avoir : & ſur cela écoutez notre ami Comines ſur le chapitre des traverſes de la vie humaine: *Aucune créature n'eſt exempte de paſſion, tous mangent leur pain en peine & douleur; noſtre Seigneur le promit dès qu'il fit l'homme, & loyaument l'a tenu à toutes gens.*

Il

Il n'y a perſonne qui ne ſache cela auſſi-bien que Monſieur d'Argentan ; mais vous m'avouerez qu'on ne le ſauroit dire plus plaiſamment que lui. J'ai ſu le voyage de Madame de Meckelbourg en Allemagne, mais point ſon paſſage par l'Armée que commande Monſieur ſon frere. Je croi qu'elle s'eſt aviſée de vous écrire, ſur le bien que Monſieur de Luxembourg lui a dit de Monſieur de Sevigny. Voilà la raiſon la plus naturelle de ſa ſurprenante civilité. Adieu, Madame. Nous vous aimons, & vous embraſſons tous deux, Dieu ſait combien ! Nous diſons auſſi mille douceurs à notre ami Corbinelli, fût-il quatre fois plus enrumé qu'il n'eſt.

CC. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Sevigny.

A Chaſeu, ce 16 Octobre 1678.

IL faut qu'il y ait quelque choſe contre la Foï dans la Philoſophie de Deſcartes, ma chere Couſine, puiſqu'un Ordre célèbre l'a condamnée. Cela me fait voir que la belle Madelonne ſent un peu le fagot. Je n'aurois pourtant jamais cru, que ſi elle avoit à être damnée, c'eût été pour la Religion ; je la tenois plus propre à d'autres péchez. Mais enfin en quelque lieu qu'elle aille, dans cent ans d'ici, je ſerai bien fâché ſi je ne ſuis pas avec elle. Ma fille dit qu'elle aimeroit fort auſſi ſa compagnie, mais qu'elle voudroit bien la lui tenir en Paradis.

Vous me dites fort plaiſamment, ma chere Couſine, que les ſoins d'un mari de notre connoiſſance à garder ſa femme, ne lui ont pas été ſeulement inutiles, mais qu'ils lui ont été pernicieux. Pour vous payer d'une ſi jolie penſée, je vous envoye un Sonnet que j'ai fait ſur des rimes fort bizarres qu'on s'eſt aviſé de m'envoyer.

SONNET.

J'Aurois pour mon Iris vendu juſqu'au chaudron,
Car elle avoit pour moi les charmes d'une fille:
Cependant n'eſt pas or tout ce qu'on voit qui brille,
J'avois donné mon cœur & ma bourſe au larron.

Elle aimoit le muſcat, elle aimoit le maron,
Elle avoit en un mot les ſentimens d'un drille,
Qui promet, qui trahit, qui déſerte, qui pille,
Qui fait enfin grand bruit, & n'eſt qu'un fanfaron.

De cette Iris encor le penſer me lanterne:
Fût-on de Neufchâtel ou du Canton de Berne,
On lui gagnoit le cœur avec de l'hipocras.

Douce ordinairement, par caprice cruelle:
Ne ſuis-je pas ſorti d'un fort grand embarras,
Et le jeu franchement valoit-il la chandelle?

CCI. LETTRE.

De Monsieur de Pompone, Ministre & Secretaire d'Etat, au Comte de Bussy.

A Fontainebleau, ce 16 Octobre 1678.

JE me suis acquitté avec plaisir, Monsieur, de ce que vous avez demandé de moi, & j'ai remis à Sa Majesté la Lettre que vous avez bien voulu m'adresser pour Elle. Je ne puis vous dire quel effet elle aura produit, & je souhaite qu'il soit tel que vous pouvez le desirer. Croyez, Monsieur, que j'aurai toujours bien de la joye de vous rendre en ces sortes d'occasions les services que vous demanderez de moi, & que je profiterai de toutes celles qui pourront vous marquer l'estime avec laquelle je suis toujours, Monsieur &c.

CCII. LETTRE.

* Réponse de Madame de Sevigny au Comte de Bussy.

A Paris, ce 24 Novembre 1678.

JE veux écrire dans mes Heures ce que dit Monsieur de Comines sur les traverses de la vie humaine. Il y a plaisir de voir que dès ce tems-là il étoit question de tribulation & de misere. Son stile donne une grace particuliere à la solidité de son raisonnement. Pour moi je veux être plus persuadée que jamais de l'impossi-

* *A la Let. CXCIX.*

poſſibilité d'être heureux en ce monde, puiſque Dieu tient *loyaument* ce qu'il a promis.

Je vous fais toujours des amitiez de la part de Madame de Grignan.

De Madame de Grignan.

Et ne pourrois-je pas les faire moi-même ſans en donner la peine à une autre? Aſſurément, Monſieur, je ne réſiſte jamais à la tentation de vous mettre un mot dans les Lettres de ma mere. Si vous demandez quelle interpretation je donne au mot de *tentation*, c'eſt en vérité par rapport à vous, que je crains d'ennuyer; car pour moi je ne puis me faire que du bien en vous faiſant ſouvenir ſouvent de moi, & m'attirant mille douceurs que vous me dites d'une maniere toute nouvelle. Peut-être même que vos Maitreſſes n'ont jamais gouté le plaiſir de vous entendre ſouhaiter d'aller en Enfer * avec elles, & ce ſouhait eſt mille fois plus obligeant que d'y aller ſimplement avec elles ſans ſonger où l'on va. Si Madame de Colligny avoit bien voulu auſſi paſſer ſon éternité avec moi ſans reſtriction, je trouve que par-tout nous aurions été une fort bonne compagnie; mais la prudence l'a retenue. Je voi bien qu'elle me croit fort engagée dans la Secte de Monſieur Descartes, à qui vous donnez l'honneur de ma perte. Je ne veux pourtant pas encore l'abjurer: il arrive des révolutions dans toutes les opinions comme dans les modes, & j'eſpere que les ſiennes triompheront un jour, & couronneront ma perſévérance. Vous faites fort mal, Monſieur, de paſſer vos Hivers en Bourgogne quand je paſſe les miens ici; il faudroit ſe mieux entendre:

* *Voyez Lett. C C.*

dre: ce ne seroit pas un plaisir à négliger. Je parle pour moi; car il est fort possible que vous, ayant Madame de Colligny, & Madame de Colligny vous, vous ne souhaitiez rien davantage. Je vous trouve tous deux en bonne compagnie, & je vous salue tous deux très humblement.

De Madame de Sevigny.

C'eût été grand dommage de l'empêcher de vous entretenir elle-même. Notre cher Corbinelli vous assure de ses anciennes tendresses: & je vous assure, mon cher Cousin & ma chere Niece, que je vous aime & que je vous estime beaucoup. Mandez-moi où vous passerez votre Hiver.

CCIII. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Madame de M***.

A Chaseu, ce 24 Novembre 1678.

VOUS êtes fort injuste, Madame, ne vous en déplaise, de vous plaindre de moi. Je n'ai pas reçu une de vos Lettres à quoi je n'aye répondu. Je sai bien que je vous pouvois écrire deux fois quand vous m'écrivez une, sans faire tort à mon honneur; mais je n'ai aucunes nouvelles à vous mander, & vous êtes à la source. D'ailleurs, quand effectivement j'aurois eu quelque négligence, (ce que je n'avouerai jamais) vous êtes trop rude de vous en plaindre à d'autres qu'à moi. J'ai assez bien vécu jusqu'ici avec vous, Madame, pour que vous me disiez

des injures vous-même, plutôt que de me faire faire le moindre reproche. Obligez-moi donc, Madame, de me chanter pouilles par une Lettre. Quoique vous me faſſiez une injuſtice, vous ne ſauriez me faire un plus grand plaiſir: mais j'ai bien peur que vous ne ſoyez pas ſi fort en colere que vous dites.

CCIV. LETTRE.

De Monſieur le Duc d'Orleans au Comte de Buſſy.

MONSIEUR le Comte de Buſſy Rabutin, il y a ſi long-tems que je ſai que vous êtes de mes amis, & que vous vous intereſſez à toutes les choſes qui me touchent, que je ne doute pas que vous n'ayez pris beaucoup de part dans la peine où j'ai été de la maladie de mon fils. C'eſt aſſez de vous dire que j'ai cru long-tems qu'il n'y avoit plus d'eſperance, pour vous faire voir toute la douleur que j'en ai eue. Je vous aſſure que je ſuis très ſenſible aux aſſurances que vous me donnez de votre amitié dans cette rencontre, & que vous me trouverez toujours,

Monſieur le Comte de Buſſy Rabutin,

Votre bon ami,

PHILIPPE.

A Paris, ce 26 Novembre 1678.

CCV.

CCV. LETTRE.

*Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Sevigny.

A Chaſeu, ce 27 Novembre 1678.

J'ETOIS en peine de la ſanté de la belle Comteſſe, Madame, ne trouvant point de meilleure raiſon pour vous avoir empêché de me faire réponſe ; quand j'ai reçu votre Lettre. Vous pouvez juger combien elle m'a réjoui. Je ſuis fort aiſe qu'il vous ait paru comme à moi, que Monſieur de Comines a un tour plaiſant, auſſi-bien que du bon-ſens: & ſur cela vous trouvez de la conſolation, dites-vous, de voir que les honnêtes gens de ſon tems ſouffroient comme ceux du nôtre. Mais vous en aurez bien davantage quand vous ſaurez que Comines ne parloit de la néceſſité des miſeres humaines que ſur le ſujet des grands Princes de ſon ſiecle, & commençoit par ſon bon Maitre Louis XI. auprès duquel il trouvoit les particuliers fort heureux.

A Madame de Grignan.

De quelque part que me viennent vos amitiez, Madame, elles ſont toujours les bien-venues; cependant j'aime encore mieux celles que vous me faites vous-même. Mais vous n'aviez que faire de m'expliquer ſi fort le mot de *tentation*, il n'étoit que trop corrigé & que trop purifié par celui de mere qui l'accompagne. Au reſte, Madame, il y a du plaiſir de faire quelque choſe

* *A la Lett. CCII.*

ſe pour vous. Vous avez bien remarqué le ſouhait que j'ai fait de vous accompagner en Enfer; & puiſque je puis vous en reparler ſans me faire trop de fête, je vous dirai qu'il eſt vrai que je ne me ſuis jamais fait valoir par-là auprès de mes Maitreſſes, & que quand même je faiſois ce voyage-là avec elles, j'étois payé pour cela. Mais pour vous, Madame, vous ne ſavez que trop que mes offres ne ſont que des avances.

Cela eſt plaiſant, Madame, que vous vous preniez à moi de ce que je ſuis en Bourgogne quand vous êtes à Paris: eſt-ce ma faute? Non, aſſurément; car je croi qu'à un homme qui vous connoit, c'eſt être bien damné dès cette vie que de la paſſer en votre abſence. Deux perſonnes ſeules ne ſe peuvent pas mieux divertir que nous faiſons ma fille & moi; mais nous nous divertirions mieux, ſi nous étions encore avec d'autres gens raiſonnables.

A Madame de Sevigny.

Quand la belle Comteſſe me voudra dire deux mots dans vos Lettres, Madame, laiſſez-la faire, vous ne vous effacez point l'une l'autre. Mon Dieu, que j'aime notre ami Corbinelli! Mais il faut qu'il ſe ſouvienne de la parole qu'il m'a donnée, de paſſer ici quand il ira en Languedoc: Madame de Colligny s'y attend comme moi. Pour vous, Madame, nous nous diſons ſur votre ſujet tout ce que la tendreſſe fait dire quand elle eſt maitreſſe des cœurs. Nous allons paſſer l'Hiver à Autun avec Monſieur l'Evêque, Eſpinac, Toulonjon, ſa femme, Jannin, ſa belle fille, Madame de Ragny, ſa fille, l'Abbé de

de Haute-feuille, & l'Abbé Bonneau. Nous ne ſommes pas trop à plaindre.

CCVI. LETTRE.

*Réponſe de Madame de M*** au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 9 Decembre 1678.

QUAND vous me demandez que je vous chante pouilles, Monſieur, vous ſavez bien que mon amitié pour vous ne me le ſauroit permettre; & c'eſt, je penſe, ce qui fait que vous m'offenſez ſi facilement. Voilà un étrange diſcours pour la poſtérité, ſi vous lui gardez ma Lettre: mais qu'elle en penſe ce qu'elle voudra, je veux bien qu'elle ſache que vous me tenez fort au cœur, & que votre oubli m'eſt inſupportable. Après cette déclaration, je n'ai plus qu'à vous demander que vous me teniez la parole que vous me donnez de m'écrire plus ſoigneuſement que vous n'avez fait, & nous ne gronderons plus. Adieu, Monſieur: ſi ma Lettre a de l'air d'un poulet au commencement, je ne veux pas qu'elle ſe démente ſur la fin, & je veux que ma derniere ligne vous aſſure que je vous aime de tout mon cœur.

* *A la Let. CCIII.*

CCVII. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Madame de M***.

A Chaseu, ce 13 Decembre 1678.

VOUS me mandez que vous voulez bien que la postérité sache votre tendresse pour moi, Madame. Cela est fort obligeant; mais il le seroit encore davantage si vous aviez bien voulu apprendre la même chose à notre siecle. Je ne croi pas que jamais nos Lettres soient publiques; mais en tout cas, cela sera assez extraordinaire, que le premier bruit de notre intelligence ne vienne qu'à nos neveux. Je voi bien, quoi que je puisse faire, que je n'aurai d'honneurs qu'après ma mort. Adieu, Madame, vous avez beau commencer & finir vos Lettres par des tendresses, vous ne me donnerez pas mon reste sur l'amitié.

CCVIII. LETTRE.

De Madame de Sevigny au Comte de Bussy.

A Paris, ce 18 Decembre 1678.

O GENS heureux! ô demi-Dieux! si vous êtes au dessus de la rage de la bassette; si vous vous possedez vous-mêmes; si vous prenez le tems comme Dieu l'envoye; si vous regardez

dez votre exil comme une piece attachée à l'ordre de la Providence; si vous ne retournez point sur le passé pour vous repentir de ce qui se passa il y a trente ans; si vous êtes au dessus de l'ambition & de l'avarice; enfin ô gens heureux! ô demi-Dieux! si vous êtes toujours comme je vous ai vus, & si vous passez paisiblement votre Hiver à Autun avec la bonne compagnie que vous me marquez*! Notre ami Corbinelli vous écrit dans ma Lettre. Monsieur le Cardinal de Retz, le plus généreux & le plus noble de tous les hommes, a voulu lui donner une marque de son amitié & de son estime. Il le reconnoit pour son allié; mais bien plus pour un homme aimable, & fort malheureux. Il a trouvé du plaisir à le tirer d'un état où Monsieur de Vardes l'a laissé, après tant de souffrances pour lui, & tant de services importans; & enfin il lui porta avant-hier deux cens pistoles pour une année de la pension qu'il lui veut donner. Il y a long-tems que je n'ai eu une joye si sensible. La sienne est beaucoup moindre; sa Philosophie n'en est pas ébranlée; & comme je sai que vous l'aimez, je suis assurée que vous serez aussi aise que moi.

Pour revenir à la bassette, c'est une chose qui ne se peut représenter. On y perd fort bien cent mille pistoles en un soir. Pour moi, je trouve que passé ce qui se peut jouer d'argent comptant, le reste est dans les idées, & se joue au raquit, comme font les petits enfans. Le Roi paroit fâché de ces excès. Vous aurez appris que la paix d'Espagne est ratifiée; je croi que celle d'Allemagne suivra bien-tôt.

La pauvre belle Comtesse est si pénétrée de ce grand froid, qu'elle m'a priée de vous faire ses

* *Lettre CCV.*

ſes excuſes, & de vous aſſurer de ſes véritables & ſinceres amitiez, & Madame de Colligny. Sa poitrine, ſon encre, ſa plume, ſes penſées, tout eſt gelé. Elle vous aſſure que ſon cœur ne l'eſt pas; je vous en dis autant du mien, mes chers enfans. Quand je veux penſer à quelque choſe qui me plaiſe, je ſonge à vous deux. Je vis l'autre jour ma Niece de Sainte Marie. Au travers de ſa ſainteté, on voit bien qu'elle eſt votre fille.

Mais helas! que dites-vous de l'affliction de Monſieur de Navailles, qui perd ſon fils d'une legere maladie, après l'avoir vu expoſé mille fois aux dangers de la guerre? La prudence humaine qui faiſoit amaſſer tant de tréſors, & faire de ſi grands projets pour ce garçon, eſt bien confondue. Je vous demande beaucoup d'amitié pour Monſieur Jannin de ma part.

De Monſieur de Corbinelli.

J'ai vu un mot de vous, Monſieur, qui m'a fait un fort grand plaiſir. Si j'écoutois mon enthouſiaſme, je vous écrirois une groſſe Lettre de remercimens, c'eſt-à-dire, que par l'emportement de ma reconnoiſſance, je tomberois dans l'ingratitude; car c'eſt ainſi qu'on doit appeller une groſſe Lettre de moi. Mon Dieu! que je conçoi bien le plaiſir qu'il y auroit d'être entiers avec vous & Madame de Colligny, & d'y parler à cœur ouvert auprès d'un grand feu à Chaſeu! J'irai un jour, & je me promets à moi-même cette ſatisfaction; car vous ſavez que c'eſt toujours ſoi qu'on cherche à ſatisfaire ſur toutes choſes, & qu'il n'y a véritablement qu'une paſſion, qui eſt l'amour-propre. Je me pro-

propoſe d'examiner avec vous deux bien des choſes, & de vous inſpirer un ſentiment de mépris pour l'approbation du public ſur bien des gens qui ne la méritent pas. J'aime à examiner même les choſes qui me plaiſent, afin de voir ſi je ne me ſuis point trompé. Je vous demande que nous faſſions enſemble la même démarche. Nous parlerons de la Cour, de la guerre, de la politique, des vertus, des paſſions & des vices, en honnêtes gens.

Au reſte, je me ſuis aviſé de faire des remarques ſur cent Maximes de Monſieur de la Rochefoucault. J'en ſuis à examiner celle-ci :

La bonne grace eſt au corps ce que le bon ſens eſt à l'eſprit.

Je demande à votre tribunal ſi elle eſt facile à entendre ; & quel rapport ou proportion il y a entre bonne grace & bon ſens ?

Je trouve qu'on ſe ſert de mots dans la converſation, qui étant examinez ſont ordinairement équivoques ; & qui à force de les faſſer ne ſignifient point dans la plupart des expreſſions, ce qu'ils ſemblent à tout le monde qu'ils doivent ſignifier. Par exemple, je demande à Madame de Colligny qu'elle me définiſſe la bonne grace, & qu'elle me marque bien la difference avec le bon air ; qu'elle me diſe celle de bon ſens & de jugement, celle de raiſon & de bon ſens, celle de bon eſprit & de bon ſens, celle de génie & de talent ; celle de l'humeur, & de caprice & de bizarrerie ; de l'ingénuité, & de la naïveté ; de l'honnêteté, de la politeſſe, & de la civilité ; du plaiſant, de l'agréable, & du badin. Ne vous amuſez pas à me dire que ce ſont la plupart ſynonymes, c'eſt le langage ou des pareſſeux, ou des ignorans.

rans. Je ſuis après a définir tout, bien ou mal, il n'importe. Faites la même choſe, je vous en prie.

CCIX. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Sevigny.

A Autun, ce 30 Decembre 1678.

S'IL ne faut que faire ce que vous me mandez, Madame, nous ſommes gens heureux, & demi-Dieux. Si vous ſaviez le redoublement d'eſtime & d'amitié que j'ai pour Monſieur le Cardinal de Retz depuis les graces que j'ai appriſes qu'il a faites à notre ami, vous comprendriez combien je l'aime; & je ſuis ſi content du Cardinal, que je lui ſouhaiterois dix ans moins que ſon penſionnaire: ce ſeroit le compte de tous les deux. Je ſuis fâché auſſi bien que le Roi des excès de la baſſette; mais il eſt le maitre de l'empêcher, & vous verrez qu'il le fera. Je ne doute pas de la paix d'Allemagne cet Hiver. Nous croyons bien, Madame de Colligny & moi, que la belle Comteſſe nous aime en toute ſaiſon, quoiqu'elle ne nous l'écrive pas quand il fait grand froid; & vous jugez bien de ce que cela fait ſur le cœur de gens qui ne ſont pas ingrats, & qui connoiſſent combien elle eſt aimable. Pour vous, ma chere Couſine, nous vous aimons par les mêmes raiſons, & encore parce que vos Lettres nous plaiſent infiniment.

Il

Il eſt vrai que les projets des hommes les plus ſages ſont bien peu de choſe, quand il plait à Dieu de les confondre ; quand il lui plait auſſi, les conduites folles ont d'heureux ſuccès ; cependant il eſt toujours bon d'être ſage : car outre qu'on n'a rien à ſe reprocher quand on n'a pas réuſſi, c'eſt que d'ordinaire Dieu ſe met du côté des prudens. Tout ceci eſt à propos de Monſieur de Navailles. Je le plains extrêmement. Vous me mandez qu'au travers de la ſainteté de ma fille de Sainte Marie, vous voyez bien qu'elle eſt ma fille ; & moi je vous répons qu'au travers de mon air du monde, Monſieur d'Autun vous pourroit dire qu'il voit bien par mon détachement, que je ſuis pere d'une fille Sainte Marie. Mais à propos de lui, Madame, vous ne l'auriez pas oublié dans votre Lettre, ſi vous aviez ſu qu'il étoit ici. Vous le connoiſſez, & vous ſavez le plaiſir qu'il y a d'être avec lui. Je lui montrai votre Lettre qu'il trouva belle & jolie ; & ſur cela que ne dit-il pas de vous ? Il me pria de vous mander que perſonne ne vous eſtimoit plus qu'il le faiſoit. Monſieur Jannin me dit la même choſe, & y ajouta le mot d'*aimoit ;* car vous ſavez que ſur le chapitre des Dames il n'eſt pas tout-à-fait ſi régulier que les Evêques.

A Monſieur de Corbinelli.

Votre Lettre m'a touché comme tout ce qui vient de vous, Monſieur ; c'eſt la converſation d'un honnête homme & d'un homme d'eſprit : mais j'en voudrois de plus fréquentes que celle des Lettres. Si vous étiez ici, nous y paſſerions

rions la vie plus doucement qu'à Paris, & nous y raisonnerions plus tranquillement qu'on ne fait en en ce pays-là. Nous ne sommes pas de votre opinion ma fille de Colligny & moi, sur la critique que vous faites de la maxime qui dit, que la bonne grace est au corps ce que le bon sens est à l'esprit. Nous croyons que Monsieur de la Rochefoucault veut dire, que le corps sans la bonne grace est aussi desagréable que l'esprit sans le bon sens; & nous trouvons cela vrai. Nous croyons encore qu'il y a de la difference entre la bonne grace & le bon air; que la bonne grace est naturelle, & le bon air acquis; que la bonne grace est jolie, & le bon air beau; que la bonne grace attire l'amitié, & le bon air l'estime.

Monsieur d'Autun à qui j'ai fait voir votre Lettre & nos décisions, a trouvé celle-ci juste, & n'approuvoit pas seulement que nous disions que le bon air attiroit le respect. Ma fille a trouvé qu'il falloit mettre l'estime, & nous y avons souscrit. Pour moi j'avois jugé le bon sens & le jugement la même chose; Madame de Colligny vouloit que le bon sens regardât les pensées & les expressions, & le jugement la conduite. Monsieur d'Autun a été pour elle, & cela m'a fait revenir.

Nous croyons tous, que le bon sens, la raison, & le bon esprit, c'est la même chose. Nous croyons que génie, est général; & talent, particulier. Nous croyons que la bizarrerie est continuelle, & le caprice par intervalles. Nous croyons que c'est une bonne qualité que d'être naïf, ou du moins indifferent, & que c'est un défaut d'être ingénu. Nous croyons qu'il faut plus d'esprit pour être poli, que pour être honnête

nête: que l'honnêteté a plus de fonds & plus d'étendue que la civilité, qui n'en a que l'apparence.

Nous voulions croire, Madame de Colligny & moi, que le plaisant & le badin signifioient la même chose; mais Monsieur d'Autun nous a fait revenir en nous disant, que le plaisant divertissoit quelquefois sur les matieres sérieuses aussi-bien que sur des enjouées; & que le badin ne faisoit jamais rire que sur des niaiseries. Il est convenu pourtant, que l'un & l'autre caractere pouvoit quelquefois ennuyer, mais que l'agréable plaisoit toujours. Il est vrai que la différence de tout cela est si petite, qu'on ne veut pas prendre la peine de la trouver.

Adieu, Monsieur, ma fille & moi vous aimons toujours à qui mieux mieux.

CCX. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Monsieur de la Basiniere.

A Autun, ce 14 Janvier 1679.

LA perte que vous venez de faire, Monsieur, m'a touché sensiblement. Car outre la part que je prends à tout ce qui vous touche, j'aimois & j'honorois fort feue Madame votre femme. Mais enfin quelque rude que soit pour vous un coup comme celui-là, vous n'en êtes pas sur les adversitez à votre apprentissage, & cela me fait espérer que vous soutiendrez celle-ci avec la fermeté & la résignation nécessaires en pareilles rencontres. J'entre

auſſi dans la douleur de Mademoiſelle votre fille, car je ſuis à elle comme à vous, Monſieur, très humble &c.

CCXI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Maréchal de Navailles.

A Autun, ce 14 Janvier 1679.

J'Ai appris avec une douleur extrême la perte que vous avez faite de Monſieur votre fils, parce que je vous aime & que je vous eſtime infiniment. Il faut être auſſi ſage & auſſi ferme que vous êtes, pour ſoutenir une touche auſſi rude que celle-là. Mais quoique vous n'en ayez jamais reçu une de cette force, vous avez paſſé par des adverſitez qui vous ont appris à vous ſoumettre aux volontez de Dieu. C'a été là ma ſeule reſſource dans mes diſgraces, & celle que je vous ſouhaite, Monſieur, dans votre affliction.

CCXII. LETTRE.

De Madame de Scudery au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 18 Janvier 1679.

JE viens de recevoir une Lettre de notre ami l'Evêque de Verdun, par laquelle il me mande qu'il m'en envoye une pour vous, Monſieur. Cependant je ne l'ai point trouvée dans mon paquet. Il eſt un peu inappliqué, comme vous ſavez. Lorſqu'il aura de la ſanté, s'il eſt encore cha-

chagrin, il ne sera gueres à plaindre. Tout homme qui a quarante mille livres de rente, point de femme, & qui est dans un poste considérable, a de quoi être content; car pour les peines du cœur, il en est à couvert par son temperament. Je défie sa maitresse, s'il en avoit une, de le pouvoir rendre heureux ou malheureux. Pour vous à qui l'amour a tant fait de peines & de plaisirs, vous ne comprendrez pas cela; mais il est des divers caracteres d'esprit, comme de divers visages. Par exemple moi, l'amitié toute seule seroit capable de me donner de grandes joyes & de grandes mélancolies. Il est vrai que je trouve si peu de gens qui ayent le cœur fait ainsi, que je ne fais pas trop d'usage de cette sensibilité. Ce petit nombre que je trouve, en reçoit toujours plus de moi qu'il ne m'en donne; car quoi que j'aye acheté la balance du Maréchal de Grammont à son Inventaire, ma tendresse naturelle me fait toujours donner meilleur poids que je ne le reçois. Mais c'est assez parler d'amitié. Vous savez, Monsieur, que c'est un chapitre sur lequel je ne saurois finir. Mandez-moi ce que vous faites à Chaseu. A quoi y passez-vous la vie? Pour moi je la passe à Paris chagrinement quelquefois, & quelquefois en espérances & en amusemens; car pour des plaisirs, je n'en ai plus: j'ai le cœur empoisonné d'une impression mélancolique que ma mauvaise fortune y a faite, & mes plus doux momens ne vont qu'à n'être pas fort triste. Je pense que c'est la vieillesse qui commence à me gagner. Je ne me porte pourtant pas plus mal qu'à l'ordinaire.

CCXIII. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Scudery.

A Autun, ce 21 Janvier 1679.

JE ſuis d'accord avec vous que notre ami ne ſera pas à plaindre, ſi avec le bien qu'il a, & ayant recouvert ſa ſanté, il n'eſt pas encore content. De la maniere dont vous dépeignez ſon cœur, c'eſt comme il faut que ſoit le cœur d'un Evêque. Il ſeroit ridicule d'être plus tendre, & chacun de nous deux a fait ce qui eſt ordinaire, quand le Prélat n'a été que ſenſuel, & moi paſſionné. Vous ſeriez l'unique au monde ſi l'acmitié ſeule vous donnoit, comme vous dites, de grandes joyes & de grandes triſteſſes. Vous vous êtes aſſurément flattée, & vous avez pris l'amour pour l'amitié; & une marque de cela, c'eſt que vous dites que vous en donnez toujours plus que vous n'en recevez : cela eſt vrai de l'amour, mais de l'amitié, non. On craint trop en amitié d'être la dupe des gens, & la balance du Maréchal de Grammont étoit la choſe du monde la plus naturelle : l'on s'en ſert même imperceptiblement, & ſans s'en appercevoir. Vous me mandez que vous n'avez que des eſperances & des amuſemens, & plus de plaiſirs. Qu'appellez-vous donc plaiſir, Madame? Il n'y a que l'amour, & l'amour content, qui ſoit un plus grand plaiſir que l'eſpérance. Pour moi je trouve qu'on eſt trop heureux d'eſperer quand on n'eſt pas viſionnaire, & trop heu-

heureux de se pouvoir amuser. Si avec cela vous pouvez vous bien porter, je ne vous trouve pas à plaindre.

CCXIV. LETTRE.

De Monsieur Chauvelin Intendant de Franche-Comté, au Comte de Bussy.

A Besançon, ce 26 Janvier 1679.

LE desir de vous obliger, Monsieur, en des choses plus considérables que celles que vous exigez ordinairement de moi, me fait lire vos Lettres avec empressement pour en trouver les occasions; & je vous avoue aussi que la maniere dont vous vous expliquez me donne de la curiosité & du plaisir. Heureux qui la pourroit imiter ! Mais il est si difficile d'en approcher qu'il me paroit prudent de finir, en vous assurant naturellement que je suis, Monsieur, votre très humble & très obéissant serviteur.

CCXV. LETTRE.

Du Comte de Bussy au Comte de Tavannes.

Ce 28 Janvier 1679.

DEPUIS ma derniere Lettre, vous saurez, mon cher, qu'il s'est passé des choses bien extraordinaires ici. Monsieur d'Autun en vertu d'un Arrêt du Parlement, & de toutes les formalitez nécessaires, a fait rompre les portes de

St. Andoche ſur le refus que l'Abbeſſe lui en fit le 14 de ce mois. Il y a été deux ou trois fois encore, toujours avec les Officiers du Bailliage, & toujours faiſant prier l'Abbeſſe de ne le pas obliger à en venir aux extrémitez avec elle, & lui demandant des converſations qu'elle a toujours refuſées. La derniere fois qu'il y fut, il en fit ſortir onze Religieuſes, qui étoient celles que l'Abbeſſe perſécutoit, parce qu'elles n'avoient pas voulu ſigner qu'elles ne reconnoiſſoient pas l'Evêque pour leur Superieur.

Si ma Sœur de Rouville avoit eu une pareille affaire avec Monſieur d'Autun, je lui aurois fait entendre raiſon, ou je l'aurois abandonnée, ſi elle n'avoit pas voulu me croire; & je ne doute pas que le Marquis de M * * * n'en uſe ainſi avec ſa Sœur. L'avanture de Madame la Ducheſſe de V * * devroit apprendre à toutes les meres, que quand on n'eſt plus jeune, il ne faut plus le vouloir paroître. Si les femmes ſur le retour conſultoient les hommes, elles apprendroient combien ſont inutiles les efforts qu'elles font pour leur plaire. Il eſt vrai que Monſieur de * * a ſujet d'être content; mais il eſt bien heureux. Et ſur cela je remarque que trois choſes avancent d'ordinaire les gens de guerre: le dévouement au principal Miniſtre, un peu d'application à ſa Charge, & un mérite aſſez commun; car s'il eſt éclatant, c'eſt un miracle ſi l'envie ne le fait échouer. Si Madame de L*** meurt du mal que vous me mandez, c'eſt aſſurément par dévotion. Elle n'a pas voulu ſe faire traiter, car elle veut faire pénitence par l'endroit par où elle a péché. Adieu, mon cher.

Croyez

Croyez bien qu'on ne vous peut aimer plus que je vous aime.

CCXVI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Marquis de Trichâteau.

A Chaſeu, ce 31 Janvier 1679.

JE ne ſaurois me laſſer d'admirer le Roi dans tout ce qu'il fait. Les plus grands Princes ne ſongent point à la guerre en tems de paix, ou du moins après les dépenſes d'un longue guerre ſont bien-aiſes de n'employer leur argent qu'à leurs plaiſirs. Mais il n'y a que Sa Majeſté qui ſe prive des plaiſirs préſens, pour des choſes qui peuvent être un jour utiles à ſon Royaume. Vous & vos Parties me faites trop d'honneur de vous rapporter à moi d'une queſtion. Cependant je vous dirai que l'Amour, comme Dieu, eſt maſculin ; & féminin comme paſſion. Ma fille croit qu'il eſt maſculin & féminin, parce que ſes effets ſont pour les deux ſexes.

CCXVII. LETTRE.

Du Maréchal de Navailles au Comte de Buſſy.

A Perpignan, ce 4 Février 1679.

* JE ſuis ſenſible comme je le dois, Monſieur, aux témoignages que vous me donnez de la con-

* *Voyez Lett. CCXI.*

continuation de votre amitié sur la perte que j'ai faite de mon fils unique. En vérité, Monsieur, la nature ne peut seule résister à de pareilles épreuves, & l'on a grand besoin de secours pour soutenir la pesanteur d'un semblable coup. Je vous supplie, Monsieur, d'être bien persuadé de la reconnoissance que j'ai de vos bontez, & que personne ne sauroit être plus attaché que je le serai toujours à tous vos interêts.

CCXVIII. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Monsieur de Benserade.

A Autun, ce 5 Février 1679.

JE vous rends mille graces, Monsieur, du soin que vous avez pris de mon affaire. Mais je ne vous quitte pas pour cela, j'eusse bien souhaité que la nouvelle que vous m'en avez fait donner eût été accompagnée d'un mot d'amitié de votre part. Nous autres malheureux sommes fort délicats & tout prêts d'être sur le pied gauche, nous prenons les moindres négligences pour un oubli. Prenez vos mesures là-dessus.

CCXIX. LETTRE.

De l'Evêque d'Autun au Comte de Bussy.

A Bourbon-Lanoy, ce 8 Février 1679.

J'AI un extrême déplaisir, Monsieur, de vous avoir quitté, & je ne puis assez vous témoigner

gner ma reconnoiſſance de toutes les bontez que j'ai reçues de vous. J'ai chargé le porteur de vous parler d'une affaire qui m'eſt d'une extrême conſéquence; pourvu que vous entendiez ſon jargon, il ne manque pas de ſens. Je vous ſupplie très humblement, Monſieur, de lui donner créance, d'agréer que je vous demande de vos nouvelles, & d'être perſuadé qu'on ne peut vous honorer plus que je fais, ni être avec plus de reſpect &c.

CCXX. LETTRE.

De Monſieur de Benſerade au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 8 Février 1679.

JE ſuis au deſeſpoir du mal-entendu qu'il y a eu dans l'affaire de votre Committimus. Monſieur le Chancelier avoit tout ſupprimé, pour avoir la gloire de tout rétablir. J'ai eu toutes les peines du monde à démêler cela, & à trouver que votre affaire étoit faite il y avoit long-tems quand je cherchois les moyens de la faire réuſſir. Je vous ſupplie de croire, Monſieur, que s'il y a de la faute de mon côté, elle vient plutôt de mon incapacité dans les affaires, que de mon peu de zèle & d'envie de vous être bon à quelque choſe. Gardez-vous bien de douter de mon cœur & prenez vous-en à toute autre choſe, car perſonne au monde n'eſt plus à vous que moi.

CCXXI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à l'Evêque d'Autun.

A Autun, ce 11 Février 1679.

* CEux que l'on quitte ſont d'ordinaire le plus à plaindre, Monſieur. On les laiſſe dans le même lieu où ils ont vu leurs amis abſens, & tout ce qu'ils voyent les en fait ſouvenir; au-lieu que ceux qui ſont partis, ſont occupez par les avantures d'un voyage, & par les nouvelles perſonnes qu'ils trouvent. Vous jugerez par cette raiſon, que quand je ne perdrois pas, comme je fais, plus que vous à notre abſence, je ſerois toujours le plus affligé de nous deux. Je vais travailler à faire ce que l'on m'a dit que vous ſouhaitiez de moi. Je vous aſſure que je ſerois ravi de vous faire le plus grand plaiſir du monde; car perſonne ne vous aime, ne vous eſtime, & ne vous honore plus que je fais, & n'eſt plus, &c.

* *Voyez Lett. CCXIX.*

CCXXII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Marquis de la Rongere.

A Autun, ce 14 Février 1679.

LEs marques que vous continuez à me donder de l'honneur de votre amitié & de votre

tre eſtime me ſont extrêmement cheres, parce que j'ai pour vous les mêmes ſentimens. Si vous étiez ici avec votre bonne amie, ſans faire les Philoſophes bourrus, nous raiſonnerions ſur le monde; car vous comprenez bien les raiſons que j'ai de ne point aller où vous êtes. J'ai ici aſſez dequoi me mettre au-deſſus de ma diſgrace, & je m'en conſole par l'examen des gens qui poſſedent les honneurs, dont la plupart ſont indignes. On me mande que Pradon, par une Comédie qu'il a faite, prétendoit nous faire oublier Phedre. Mais malheureuſement ſes amis n'en diſent mot, & les autres s'en moquent. Je vous aſſure que je prends une très grande part à votre fortune, & que perſonne ne vous aime plus que je fais & n'eſt plus à vous aſſurément que moi.

CCXXIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Marquis de Trichâteau.

A Autun, ce 20 Février 1679.

JE vous avois bien prédit, Monſieur, qu'en la premiere aſſemblée on ſe mettroit ſur vos louanges. Lundi je commençai ce diſcours, & chacun, pour n'être pas des derniers à me témoigner l'eſtime qu'il avoit pour vous, s'empreſſa de dire ſon mot, de ſorte que ce fut un murmure confus où je n'entendis rien en détail, mais qui en gros valut un panégyrique. Ma petite Sœur de Toulongeon qui, comme vous ſavez, parle peu & bien, fourra ſa voix

parmi les discours des autres. Enfin tout le monde montra de l'estime pour votre personne, & de la douleur de votre absence.

CCXXIV. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Monsieur de Lamoignon Avocat-Général.

A Autun, ce 20 Février 1679.

JE ne serois pas digne d'être aimé de vous, Monsieur, si je n'étois content des raisons que vous m'avez fait dire sur la priere que je vous avois faite. Je sors de ma place & je me mets dans la vôtre, & je trouve vos raisons bonnes. C'est ce qui m'oblige à vous assurer que je n'en suis pas moins votre &c.

CCXXV. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Monsieur Chauvelin, Intendant du Comté de Bourgogne.

A Autun, ce 24 Février 1679.

MA fille de Colligny & moi nous vous avons tant & de si fréquentes obligations, Monsieur, que je n'ai plus de nouveaux tours pour vous en remercier : ajoutez à cela que vous accompagnez les plaisirs que vous faites de tant d'agrémens, qu'on ne sauroit s'empêcher d'avoir pour vous une reconnoissance infinie & ne vous pas aimer de tout son cœur. Voilà où vous

vous nous avez réduits, & voici une nouvelle matiere que Madame de Colligny vous donne de nous accabler de bienfaits.

CCXXVI. LETTRE.

De Madame de Sevigny au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 10 *Février* 1679.

*VOus avez paſſé votre Hiver à Autun en très bonne compagnie. Si j'ai oublié dans ma premiere Lettre de faire mention du Prélat, je vous ſupplie que je répare ce défaut dans celle-ci, & qu'il ſoit perſuadé par vous que je l'honore parfaitement, & que le croyant au premier rang de tout ce qu'il y a de bonnes compagnies en ce pays-ci, je le prie de juger ce que j'en puis penſer dans la province, & combien je vous trouve heureux d'avoir paſſé quelques mois avec lui. Nous avons ici des glaces & des neiges inſupportables; les rues étoient de grands chemins rompus d'ornieres. Nous commençons depuis quelques jours à revoir le pavé, qui nous fait le même plaiſir que le rameau d'olive qui fit connoitre que la terre étoit découverte. Je croi pourtant que vous ne devez pas vous preſſer d'aller revoir votre charmant payſage de Chaſeu, il eſt encore de trop bonne heure; c'eſt le mois d'Avril qui commence à ouvrir le Printems.

Ma fille eſt toujours languiſſante, ſa mauvaiſe ſanté fait le plus grand chagrin de ma vie. Nous ſommes occupez préſentement à juger des

* *Voyez Lett. CCVI.*

des beaux Sermons. Le Pere Bourdaloue tonne à S. Jaques de la Boucherie. Il falloit qu'il prêchât dans un lieu plus acceſſible; la preſſe & les carroſſes y font une telle confuſion, que le commerce de tout ce quartier-là en eſt interrompu.

On diſtribue bien des Evêchez & des Abbayes. Un jeune Abbé de la Broue qui n'a prêché qu'une ſeule fois devant le Roi, eſt nommé pour l'Evêché de Mirepoix, Monſieur de Tulles pour Agen, le Pere Saillan de l'Oratoire pour Treguier, l'Abbé de Bourlemont pour Frejus, l'Abbé de Noailles pour Cahors.

Monſieur de Marſan & le Chevalier de Tilladet ſont penſionnaires. L'Abbé de la Fayette, & un frere de Marcillac, ont des Abbayes. Enfin les uns ſont contens, les autres non. C'eſt le monde, & il n'y a rien de nouveau à cela. Savez-vous l'adouciſſement de la priſon de Meſſieurs de Lauſun & Fouquet? Cette permiſſion qu'ils ont de voir tous ceux de la Citadelle, & de ſe voir eux-mêmes, manger & cauſer enſemble, eſt peut-être une des plus ſenſibles joyes qu'ils auront jamais.

J'étois l'autre jour en un lieu où l'on tailloit en plein drap. On ouvroit des priſons, on faiſoit revenir des exilez, on remettoit pluſieurs choſes à leurs places, & on en ôtoit pluſieurs auſſi de celles qui y ſont. Vous ne futes pas oublié dans ce remue-ménage, & l'on parla de vous dignement. Voilà tout ce qu'une Lettre vous en peut apprendre.

Parlez moi beaucoup de ma Niece de Colligny, de ſon eſprit, de ſon courage, de ſa tendreſſe pour vous, de vos amuſemens communs; car vous êtes chargez l'un de l'autre. Vos dé-

définitions nous ont charmés, ou pour mieux dire, la maniere dont vous avez étendu, corrigé & augmenté celles de notre ami Corbinelli.

De Monſieur de Corbinelli.

Je me ſuis mis dans la tête d'avoir des idées fixes & claires d'un grand nombre de choſes dont on parle ſans les entendre. Je ne puis plus ſouffrir qu'on diſe, qu'un tel eſt honnête homme, & que l'un conçoive ſous ce terme une choſe, & l'autre une autre. Je veux qu'on ait une idée particuliere de ce qu'on nomme le galant homme, l'homme de bien, l'homme d'honneur, l'honnête homme: qu'on ſache ce que c'eſt que le goût, le bon ſens, le jugement, le diſcernement, l'eſprit, la raiſon, la délicateſſe, l'honnêteté, la politeſſe, la civilité. Or de la façon dont vous vous y prenez, Monſieur, vous êtes mon homme, & Madame votre fille celle qu'il me faut. Ne vous amuſez pas à former vos définitions ſur l'uſage du parler; car la plupart des termes deviennent ſynonymes parlà. Les converſations ne permettent pas qu'on ſoit fort exact ni fort régulier dans le choix des paroles, ce ſeroit une contrainte pédante: mais je prétens qu'on ſe jette dans la rigueur quand il eſt queſtion de définir au vrai. J'ai choiſi cent Maximes de Monſieur de la Rochefoucault, ſur leſquelles je fais des remarques pour les bien faire entendre. Je définis *enragément*, peut-être bien, peut-être mal; mais enfin je veux fixer mes idées. Vous verrez tout cela, & vous me les corrigerez, s'il vous plait.

Vous ſavez toutes les nouvelles générales & particulieres. J'eſpere de paſſer à Buſſy en m'en retournant en Languedoc, & de parler de bien

bien des choſes avec vous, & avec Madame votre fille.

CCXXVII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Marquis de Trichateau.

A Autun, ce 4 Mars 1679.

NOus jugeames bien, lorſque vous nous quittates, Monſieur, de toutes les peines que vous auriez par les chemins, & nous écriant de tems en tems:

Que l'on eſt malheureux de marcher en Hiver!

nous vous plaignimes à proportion que nous vous avions loué.

L'âge de Madame d'Origny fait peur à tous ſes amis, dès qu'elle a la moindre émotion. Je ne ſuis pas aſſez fou de croire que rien puiſſe être mieux fait, que ce que fait la Providence; cependant il me ſemble que Londres mériteroit auſſi-bien le feu du Ciel, que Sodome & Gomorre.

Les deux Sultanes de nos quartiers ne me paroiſſent plus en ſi bonne intelligence qu'au commencement. Je croi qu'à la fin la jalouſie brouillera le Serrail. Sa Hauteſſe me paroit allumer auprès de la nouvelle, le feu qu'il va éteindre auprès de l'ancienne.

Peu de gens vont à l'école
De la veuve du Roi Mauſole.

No-

Notre ami a été fort mal d'une colique à quoi il eſt ſujet, il n'eſt pas encore guéri; mais ce qui fait croire qu'il eſt mieux, c'eſt que les intéreſſez ne ſont plus ſi abattus. Nous jouons préſentement chez la Dame qui met la chaſteté au deſſus de toutes les vertus, & que je trouve ſi facile à pratiquer avec elle.

CCXXVIII. LETTRE.

*Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Sevigny.

A Autun, ce 6 Mars 1679.

VOus ſavez le goût que j'ai pour vos Lettres, Madame, & cela m'oblige à me plaindre que vous m'en écriviez ſi rarement. Il y a deux mois que j'attens votre réponſe: quand ce ne ſeroit que de l'argent, j'aurois de l'impatience de le recevoir. Outre mon interêt, j'avois encore celui de Monſieur d'Autun qui attendoit avec empreſſement les douceurs que vous me dites pour lui. Il y a huit jours qu'il eſt reparti pour Moulins, & je le croi préſentement à Paris, où je ne doute pas qu'il n'aille recevoir votre encens lui-même.

Nous avons eu ici un tems auſſi rude depuis trois mois que vous à Paris, & nous n'en ſommes pas encore quittes. J'irai pourtant demain ſeul à Chaſeu pour y faire attacher un lambris; car vous ſavez que je lambriſſerai toute ma vie. Je ſuis très fâché de la langueur de Madame votre fille, je prens part à ſes maux pour l'amour d'elle-même; mais mon chagrin augmen-

te

* *A la Lat. CCXXVI.*

te par la part que vous y prenez. Vous n'étiez pas faites toutes deux pour languir.

Je voudrois bien avoir la même occupation que vous avez à juger des Sermons du Pere Bourdaloue, au hazard de la presse. Je ne songerois jamais à sortir d'ici, si nous vous y avions, Madame votre fille, notre ami Corbinelli, le Pere Bourdaloue, & un Opera nouveau tous les Hivers. Il y a un peu plus de damnation à tout cela que de salut; mais je demande le Pere Bourdaloue pour le correctif de tout le reste.

La distribution des Bénéfices m'est assez indifferente, hors de ceux qui regardent le Duc de Noailles & Mr. de Tulles, qui sont fort de mes amis: je m'en vais leur en faire compliment. Je ne doute pas que Messieurs de Lausun & Fouquet ne soient plus aises de la permission de se voir & de se parler, qu'ils ne le seront de leur liberté; car il y a apparence qu'ils n'espéroient pas cette petite grace quand on la leur a faite, & elle leur en fait maintenant attendre de plus grandes. Pour moi si je reçois des graces de la Cour, j'en serai plus aise que la plupart des autres gens; car je ne les attens pas, & je me console par avance de n'en jamais recevoir, sur ce que je me flatte que les honnêtes gens sont persuadez que je les mérite.

Votre Niece a toujours de l'esprit, du courage & de la tendresse pour moi. Nous nous amusons à jouer, & depuis quelque tems à perdre. Cela nous va faire quitter le jeu, aussi-bien voici les beaux jours, que nous employerons aux promenades.

A Monſieur de Corbinelli.

Je ſuis dans les mêmes ſentimens que vous pour les définitions, Monſieur. Toute la difference qu'il y a entre nous deux, c'eſt que je ſuis un peu plus occupé d'ailleurs que vous, & que vous y ſongez davantage que moi; mais quand on me met en train de définir, je ne veux plus faire autre choſe. L'honnête homme eſt un homme poli & qui ſait vivre. L'homme de bien, regarde la Religion. Le galant homme, eſt une qualité particuliere qui regarde la franchiſe & la généroſité. L'homme d'honneur, eſt un homme de parole, & cela regarde la probité. Le brave homme, dont vous ne me parlez pas, ne regarde que le courage. Le goût dans la ſignification naturelle, eſt, comme tout le monde ſait, un des cinq ſens de nature; dans le figuré, il veut dire l'eſtime des bonnes choſes. Le diſcernement, c'eſt le bien juger du mérite des gens & des ouvrages. La délicateſſe ſe définit aſſez par elle-même: cependant ſi l'on veut une paraphraſe pour la mieux faire entendre, c'eſt une fineſſe dans l'eſprit; ma fille y ajoute encore, une juſteſſe.

Voilà, Monſieur, à mon avis, le bon uſage. Nous vous avons deja défini le bon ſens, le jugement, l'eſprit, la raiſon, l'honnêteté, la politeſſe, & la civilité. Mais vous repliquez ſi tard à nos Lettres, que vous oubliez ce que nous vous mandions. Ne manquez donc pas, Monſieur, à paſſer à Buſſy, & ſi je n'y étois pas, pouſſez juſqu'à Chaſeu, ce n'eſt que deux journées de plus: nous y définirons tout.

CCXXIX.

CCXXIX. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Comte de Tavanes.

A Autun, ce 7 Mars 1679.

JE vous dirai encore une fois, mon cher, que s'il s'agiſſoit de la vie, de l'honneur ou du bien de ma ſœur, je ne l'abandonnerois jamais quoi qu'elle eût fait; mais que ſi elle diſputoit mal à propos la ſupériorité à ſon Evêque contre les Canons des Conciles & les Arrêts de Sa Majeſté, & qu'elle ne voulût pas me croire, je l'abandonnerois.

Ceux qui appellent violence ce qu'a fait Monſieur d'Autun à Saint-Andoche, n'ont pas vu ſon Arrêt, ou ne l'entendent pas. Il ne porte pas en termes exprès, qu'il fera rompre les portes; il dit ſeulement qu'il fera la viſite dans l'Abbaye, & qu'il employera le bras ſéculier pour en faire ouvrir les portes ſi on lui en refuſe l'entrée. Après la ſignification d'un Arrêt comme celui-là, ce n'eſt pas l'Evêque qui rompt les portes, c'eſt la Juſtice Royale à qui l'Abbeſſe a tort de ne vouloir pas obéir. J'admire la conſidération où le Roi s'eſt mis dans le monde. Il fait faire la paix & la guerre à qui il lui plait.

CCXXX. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Pere Maſcaron, nommé à l'Evêché de Tulles.

A Autun, ce 8 Mars 1679.

JE viens d'apprendre avec beaucoup de joye, Monſieur, la grace que le Roi vous a fait, non

non seulement pour l'interêt de mon ami, mais encore pour celui de mon Maitre. Je trouve qu'il est aussi beau au Roi de vous faire du bien, qu'à vous de le mériter. Je fus plusieurs fois à votre logis, Monsieur, à mon dernier voyage de Paris, pour avoir l'honneur de vous voir: vous étiez malade, & ne voyiez personne; & la derniere fois que j'y retournai, vous étiez parti. J'en fus bien fâché; car il me sembloit que je ne vous avois pas dit assez combien je vous aimois & vous estimois, & combien je suis, &c.

CCXXXI. LETTRE.

Du Comte de Bussy au Pere Rapin.

A Autun, ce 15 Mars 1679.

J'Ai lu l'Eloge de Monsieur le Premier-Président de Lamoignon deux fois, mon Reverend Pere, & je le relirai bien encore d'autres. Il faut dire le vrai, c'est le plus heureux sujet du monde à traiter: mais aussi l'avez-vous traité admirablement. Je voi bien les raisons pourquoi il ne faut pas faire voir cet Eloge pendant notre siecle. Il y a si peu de gens qui se fassent justice, que la plupart ne manqueroient pas de croire qu'on leur fait grand tort de le mettre au dessus d'eux. Cependant, bon Dieu! quelle comparaison! Quand je ne veux pas aller à Paris, mon Reverend Pere, c'est pour y demeurer toujours, supposé qu'on ne rende pas ma fortune meilleure; car pour quelquefois j'en serai bien-aise, pour voir seulement mes amis.

Mais

Mais mes bons & mes fideles amis, qui ne m'aiment que pour l'amour de moi, me devroient chaſſer de Paris, ſi j'y voulois paſſer ma vie honteuſement, comme je ferois en l'état où je ſuis, ſans honneurs & ſans établiſſemens.

CCXXXII. LETTRE.

Du Pere Rapin au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 15 Mars 1679.

JE ne dois ni ne puis vous écrire dans ce ſaint tems, Monſieur, ſans vous parler un peu de Dieu. Vous êtes heureux d'être en état de faire vos dévotions tranquillement. Vous n'avez plus de combats à donner, tout eſt ſoumis dans votre cœur, & je ne doute pas que vous ne ſoyez le reſte de vos jours un bon Chrétien. Je vous ſouhaite encore cela, Monſieur, mille fois plus que votre rétabliſſement à la Cour. Quand vous y étiez, & ſi je l'oſe dire, plongé dans le deſordre, vous étiez aſſez honnête homme, pour ne vouloir pas vous mettre au deſſus des bienſéances & des remors, & vous n'étiez pas peu embaraſſé.

CCXXXIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Marquis de Trichâteau.

A Chaſeu, ce 11 Avril 1679.

ENFIN, Monſieur, le pauvre Abbé de Haute-feuille eſt mort le 5 de ce mois, après avoir

avoir souffert comme un damné par les maux & par les remedes, car il a voulu qu'on lui ouvrît le côté, après que les Médecins lui eurent déclaré qu'on ne pouvoit le sauver que par-là. Ce n'est pas sa mort qui m'a empêché de vous écrire, car les regrets de mes amis morts ne me font pas relâcher les soins que je dois à mes amis vivans. Je suis fâché de vos langueurs; prenez-y garde, elles viennent de votre esprit, qui n'est pas content de votre fortune. Vous seriez à mon avis bien sain, si vos affaires étoient en meilleur état.

Rassurez-vous cependant sur les effets de la migraine: quand on a de l'esprit, la migraine ne le fait pas perdre. Le Roi a grande raison de travailler à déraciner cette maudite engeance d'Empoisonneurs. C'est le commerce des Italiens qui nous l'a apporté.

Je vous envoye la Lettre que le Roi d'Angleterre écrivit au Duc d'Yorc quand il sortit du Royaume. Elle est écrite avec dignité & avec tendresse, ce qui se voit rarement ensemble.

LETTRE
DU ROI D'ANGLETERRE au Duc d'Yorc.

A White-Hall, ce 26 Février 1679.

JE me suis déja expliqué avec vous sur les raisons qui m'obligeoient à vous proposer de vous éloigner de moi en passant les mers. Comme je suis très fâché de l'occasion de votre absence, vous pouvez aussi vous assurer qu'elle ne durera qu'autant qu'elle sera absolument nécessaire pour vos interêts & à mon service.

ſervice. En attendant je juge à propos de vous dire par écrit que vous ayez la complaiſance de partir d'ici, & cela avec toute la diligence poſſible. Vous pouvez bien juger avec quel chagrin je vous écris ceci, n'ayant rien qui me touche ſi ſenſiblement que la fidélité & la tendreſſe que vous avez toujours eue pour moi. J'eſpere que vous aurez la juſtice d'être perſuadé, que ni votre abſence, ni quoi que ce ſoit ne me fera jamais ceſſer d'être ſincerement & entierement à vous.

CHARLES ROI.

Pour mon cher Frere le Duc d'Yorc.

CCXXXIV. LETTRE.

* Réponſe de l'Evêque de Tulles au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 16 Avril 1679.

LE Roi m'a donné plus qu'il ne penſe, Monſieur. Le compliment que la grace qu'il m'a fait m'a attiré de votre part, eſt pour moi un ſecond bien, preſque auſſi précieux que le premier. Toute la différence que j'y voi, c'eſt qu'il ne m'eſt pas permis de croire que je ſois digne d'un grand Evêché, & que mon cœur me dit que je mérite un peu de part dans votre amitié, par les ſentimens avec leſquels je ſuis, Monſieur, &c.

* *A la Lett. CCXXX.*

CCXXXV.

CCXXXV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Comte de T..

A Chaſeu, ce 19 Avril 1679.

VOus avez raiſon, mon cher, de laiſſer ſuivre le Roi par ceux qui ſont payez pour cela, ou qui ont des prétentions. Dans le malheur où nous ſommes vous & moi, de n'avoir ni les honneurs que nous devrions avoir, ni même les eſpérances, nous avons au moins le repos que les Courtiſans n'ont pas; & peut être eſt-ce ce qu'il y a de meilleur en ce monde. Vous me demandez s'il eſt vrai que je ſois dévot. Je ne ſai pas pourquoi je ne le ſuis pas; car je n'ai plus ni amour ni ambition. J'ai aſſurément peu de vices; mais je n'ai pas aſſez de vertus: c'eſt à quoi il faut que je travaille. Je vais envoyer au Roi la Lettre que je viens de lui écrire, j'en eſpere bien. Quand vous me voyez dans quelque eſperance, ne penſez pas, mon cher, que cela me regarde, je ne ſuis pas ſi fou; ce n'eſt que pour ma famille. Si je n'avois point d'enfans, je ſerois bien plus Philoſophe que je ne ſuis.

CCXXXVI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à M. de Pompone Miniſtre & Secretaire d'Etat.

En lui envoyant une Lettre pour le Roi.

A Dijon, ce 30 Avril 1679.

JE fais ce que je puis, Monſieur, pour ne pas abuſer de vos bontez; cependant je me trouve

souvent engagé à vous faire de très humbles prieres. Toutes les affaires que vous avez, me font peur; mais votre cœur me rassure. Si ma fortune étoit en meilleur état qu'elle n'est, je serois plus reservé à m'adresser à vous. Il faut que je vous croye bien desintereſſé, Monsieur, pour esperer de vous des graces, en vous laissant voir par la Lettre que j'écris au Roi, que je n'aurai peut-être jamais l'honneur de vous voir: mais vous m'aimerez par-tout; car vous me l'avez bien des fois promis. J'aurai aussi pour vous toute ma vie toute la reconnoissance & toute l'amitié imaginable, & personne ne sera jamais plus véritablement que moi, votre, &c.

AU ROI.

SIRE,

Je ne me suis pas donné l'honneur de témoigner à V. M. ma joye sur la gloire qu'elle a eue de donner la paix à l'Espagne & à la Hollande, parce que jugeant bien qu'elle feroit la même grace à toute l'Europe, je n'en ai pas voulu faire à deux fois.

Dans le dessein que j'ai, SIRE, *de parler de V. M. aux siecles à venir, je n'appréhende pas que la paix m'en ôte la matiere. Vous êtes admirable dans tous les tems, & je ne serai pas content, si la posterité ne le connoît aussi-bien que moi. Mais trouvez bon,* SIRE, *que je vous dise de quelle maniere je la veux instruire sur votre sujet.*

Je n'écris pas l'Histoire de V. M. sous le nom de votre Histoire, car il faudroit que je visse les choses de plus près que je ne fais, & que je fusse mieux informé que je ne suis des desseins de V. M.

&

& des moyens qu'elle a tenu pour les faire réussir; mais j'écris des Mémoires de ma vie, dans lesquels je parle de ce que j'ai vu de V. M. jusqu'à mon exil. Et depuis recevant de toutes parts des Lettres de mes amis, dont les nouvelles les plus considerables sont les actions de V. M. dans sa Cour & dans ses Armées, je leur réponds sur cette matiere en peu de mots, qui étant non seulement véritables, mais qui ayant encore un grand air de vérité, rendront à jamais la gloire de V. M. indubitable. Ce qui donnera encore beaucoup de créance à ce que j'écrirai de vous, SIRE, *ce sera de voir que je ne suis pas payé pour en parler. Et de peur même qu'on ne croye un jour que c'étoit pour être rappellé, que j'en disois tant de bien, je supplie très humblement V. M. de me laisser chez moi le reste de ma vie, où je la servirai mieux que la plupart de ceux qui l'approchent tous les jours.*

J'ai de la naissance, & l'on dit que j'ai de l'esprit, SIRE, *aussi-bien que Monsieur de Comines, pour faire estimer ce que j'écrirai, & j'ai plus de services à la guerre que lui; ce qui donnera plus de poids à des Mémoires qui traitent des actions d'un grand Capitaine, aussi-bien que d'un grand Roi. Mais une chose où je suis bien plus heureux que Monsieur de Comines, c'est que j'ai un Maitre qui ayant toutes les bonnes qualitez de Louis XI. & beaucoup d'autres qu'il n'avoit pas, n'en a pas une de ses mauvaises. Ainsi je ne serai pas réduit à la fâcheuse necessité où il s'est trouvé, pour être un Historien fidele, de dire des véritez desavantageuses de son bienfacteur. Tout ce que je demande à V. M. c'est de trouver bon que puisque pour la mieux servir j'aurai le malheur de ne la voir jamais, je l'assure de tems en tems*

que les gens qu'elle a le plus élevez, ne l'ont jamais aimée plus que j'ai fait toute ma vie, ne l'aiment pas encore, & ne l'admirent pas plus que, &c.

A Chaseu, ce 30 Avril 1679.

CCXXXVII. LETTRE.

De M. de Pompone Ministre & Secretaire d'Etat au Comte de Bussy.

Ce 16 Mai 1679.

J'Ai satisfait, Monsieur, à ce que vous avez desiré de moi. J'ai lu au Roi la Lettre que vous avez bien voulu m'adresser pour Sa Majesté. Elle étoit telle, & si pleine de zèle & de passion pour sa gloire & pour son service, qu'elle m'a paru en avoir été agréablement écoutée. Personne assurément, Monsieur, ne peut mieux traiter que vous le grand sujet que vous vous proposez de l'histoire de Sa Majesté.

CCXXXVIII. LETTRE.

De Madame de Sevigny au Comte de Bussy.

A Livry, ce 29 Mai 1679.

QUE dit-on quand on a tort? Pour moi je n'ai pas le mot à dire, les paroles me sechent à la gorge: enfin je ne vous écris point, le voulant tous les jours, & vous aimant plus que vous ne m'aimez. Quelle sottise de faire si mal va-

valoir ſa marchandiſe ! Car c'en eſt une très bonne que l'amitié, & j'ai dequoi m'en parer quand je voudrai mettre à profit tous mes ſentimens. Il y a dix jours que nous ſommes tous à la Campagne par le plus beau tems du monde: ma fille s'y porte aſſez bien : je voudrois bien qu'elle me demeurât tout l'Eté, je croi que ſa ſanté le voudroit auſſi ; mais elle a une Raiſon auſtere, qui lui fait préférer ſon devoir à ſa vie. Nous l'arrêtames l'année paſſée, & parce qu'elle croit ſe porter mieux à préſent, je crains qu'elle ne nous échape celle-ci. Je vis l'autre jour le bon Pere Rapin, je l'aime, il me paroît un bon homme, & un bon Religieux; il a fait un Diſcours ſur l'Hiſtoire & ſur la maniere de l'écrire, qui m'a paru admirable. Le Pere Bouhours étoit avec lui, l'eſprit lui ſort de tous côtez. Je fus bien aiſe de les voir tous deux. Nous fimes commémoration de vous, comme d'une perſonne que l'abſence ne fait point oublier. Tout ce que nous connoiſſons de Courtiſans nous parurent indignes de vous être comparez ; & nous mimes votre eſprit dans le rang qu'il mérite. Il n'y a rien de quoi je parle avec plus de plaiſir.

Avez-vous lu la Vie du grand Theodoſe par l'Abbé Flechier? Je la trouve belle.

Vous ſavez toutes les nouvelles, mon cher Couſin, que vous dirai-je ? Le moyen de raiſonner ſur ce qui eſt arrivé, non plus que ſur les difficultez du Brandebourg, qui fait faire encore à bien des Officiers un voyage en Allemagne ?

Mais que dites-vous de notre pauvre Corbinelli ? Sa deſtinée le force à ſoutenir un procès par pure généroſité pour une de ſes parentes. Sa Philoſophie en eſt entierement dérangée. Il eſt

dans une agitation perpetuelle. Il y dépense le peu d'argent qu'il avoit. Il y épuise sa santé & sa poitrine. Enfin, c'est un malheur pour lui, dont tous ses amis sont au desespoir.

A Madame de Colligny.

Que dites-vous, ma chere Niece, de l'entêtement de ce pauvre garçon ? Ne m'aimez-vous pas toujours ? En vérité je l'espere, & je le souhaite ardemment. Je vous en dis autant, Monsieur le Comte ; & je vous assure que je ne perds nulle occasion de parler dignement de vous. Plût à Dieu que ce fût utilement ! Je vous embrasse tous deux.

CCXXXIX. LETTRE.

Du Comte de Bussy au Premier-Président Brulart.

A Chaseu, ce 3 Juin 1679.

JE vous envoye, Monsieur, la réponse de Monsieur de Pompone sur la Lettre que je l'avois supplié de présenter au Roi de ma part. L'interêt que vous me faites l'honneur de prendre à ce qui me touche, m'oblige de vous envoyer cette réponse. Vous verrez que rien ne peut en paroles être plus agréablement reçu du Maitre, & que le Ministre assaisonne tout cela d'une grande politesse, ne se croyant pas deshonoré de finir sa Lettre par un *très humble & très obéissant serviteur*, contre l'ordinaire des Secretaires d'Etat, même qui ne sont pas Ministres. On me mande que l'on arrête tous les jours

jours quelqu'un soupçonné de poison. Le Roi mérite de grandes louanges de la recherche qu'il fait faire de ces prétendus donneurs de consolations, c'est ainsi que les appelloit la femme qui débitoit le poison. Dans les travaux d'Hercule, il n'y en a pas un si utile au Genre humain que celui de purger la terre de ces monstres. Je ne comprens pas comment Madame de Brinvilliers a pu faire une secte, après la punition qu'on en a faite. Il est surprenant de voir des Dames arrêtées pour un même crime que le sien, qui ont assurément assisté à sa mort; elles y courent comme au martyre.

Adieu, Monsieur, je regrette toutes les heures que j'ai passé dernierement avec vous; cela me rend bien délicat sur le commerce que je suis obligé d'avoir avec mes voisins.

CCXL. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Madame de Montmorency.

A Chaseu, ce 11 *Juin* 1679.

J'Ai attendu long-tems que vous vous plaignissiez de moi, Madame; mais enfin puisque vous ne m'aimez pas assez pour cela, je me plains aujourd'hui à vous de votre indifférence & de votre oubli. Sont-ce ces sentimens-là, Madame, ou quelque maladie? Je vous en demande pardon, j'aimerois mieux que ce fût cette derniere raison, parce que j'ai toujours plus appréhendé la perte du cœur de mes bons amis que celle de leur vie; je vous permets d'être

ainſi pour moi. Que faites-vous maintenant, Madame? Logez-vous toujours au même endroit? Etes-vous toujours les délices de la Princeſſe? N'avez-vous point fait de nouvelles amies? N'avez-vous point perdu des anciennes par leur mort ou par leur changement? Pour moi, c'eſt toujours la même vie, de Buſſy à Chaſeu, de Chaſeu à Buſſy, quelquefois à Autun, rarement à Dijon. On me mande la mort d'un homme de votre connoiſſance & de la mienne, qui a voulu ſe raccommoder avec Dieu, mais qui s'y eſt pris trop tard. Adieu, Madame, l'heureuſe veuve & moi nous vous verrons cet Hiver, & c'eſt alors qu'au coin de votre feu je vous ferai faire de nouveaux ſermens de fidélité, en vous renouvellant les miens.

CCXLI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à l'Evêque d'Autun.

A Chaſeu, ce 11 Juin 1679.

JE viens d'apprendre, Monſieur, la folie des Chanoines d'Autun. Après avoir long-tems chicané le Lieutenant de Roi ſur la place qu'il devoit avoir au *Te Deum*, enfin en étant convenus & l'heure priſe, ils ont chanté le *Te Deum* en ſon abſence, & n'ont ſonné la cloche qu'à la fin. Quand le Lieutenant de Roi eſt arrivé ſur le perron de Saint Lazare, il a trouvé un Chanoine qui lui a dit qu'il s'étonnoit qu'il y arrivât ſi tard; & comme il lui a répondu qu'il s'étonnoit bien plus qu'ils euſſent chanté le *Te Deum*

Deum sans l'attendre, il a repliqué qu'on n'attendoit pas le Roi, & qu'on n'attendroit pas même le Pape. Vous savez, Monsieur, combien je suis contre les injustices & contre les insolences, sans examiner à qui elles sont faites. Il faudroit châtier celle-ci & faire envoyer ce Chanoine à Kimpercorentin, car enfin c'est à un homme qui représente le Roi à qui on manque de respect en cette rencontre. Je vous prie de croire que c'est la seule raison qui m'échauffe en cette occasion, & point du tout l'interêt de personne. Si j'avois à entrer dans celui de quelqu'un, ce seroit dans le vôtre, Monsieur, qui ne recevez pas toujours de ce Chapitre tout le respect qui vous est dû.

CCXLII. LETTRE.

*Réponse du Comte de Bussy à Madame de Sevigny.

A Chaseu, ce 12 Juin 1679.

QUAND on a tort, Madame, & qu'on l'avoue bonnement comme vous faites, on ne l'a presque plus; cependant cette sincérité qui est la marque d'un cœur qui se repent, perdroit à la fin tout son mérite par de fréquentes rechutes: de sorte, ma chere Cousine, que je vous conseille en ami de vous corriger à l'avenir, & de ne plus remettre à Livry les réponses que vous avez à me faire; car outre qu'en répondant si tard, vous ne sauriez plus imiter les conversations, qui est ce qu'il y a de plus agréable dans un commerce de Lettres, c'est

* *A la Lett. CCXXXVIII.*

c'eſt que vous me faites voir que vous ne m'entretenez que quand vous n'avez plus perſonne à qui parler; & cela n'eſt pas ſi tendre que vous dites. Je ſai bien que c'eſt à moi à faire l'honneur de la maiſon; mais une ſi longue abſence que la mienne devroit un peu me faire avoir de vous des égards qu'on a pour les étrangers.

Que ne ſuis-je à Livry avec vous, Madame, quand ce ne ſeroit que pour vous épargner les offenſes que vous me faites! Car je croi que quand je vous dirois quelque choſe, vous ne remettriez pas à me répondre deux mois après.

Je vous plains extrêmement, s'il faut que le devoir de la belle Comteſſe vous ſépare d'elle cet Eté.

Je ſuis fort aiſe que vous aimiez le Pere Rapin & le Pere Bouhours; de la maniere que vous m'en parlez, il ſemble que vous les ayez long-tems pratiquez. Ce ſont deux beaux eſprits, tout différens l'un de l'autre: mais ce que j'en eſtime le plus, c'eſt que ce ſont de très bons Religieux & de très bons cœurs. Le Traité de la maniere d'écrire l'Hiſtoire du P. Rapin, eſt un petit Ouvrage achevé. On ne ſauroit mieux repréſenter le P. Bouhours que vous faites, en diſant, que l'eſprit lui ſort de tous côtez: Le voilà, je le voi.

J'aime extrêmement les louanges que vous me donnez tous trois. Je vous envoye la copie de la Lettre * que je viens d'écrire au Roi ſur la Paix générale, & ſur ce que Monſieur de Pompone m'a écrit que le Roi ſeroit bien aiſe de ſavoir ce que j'écrivois chez moi.

Je

* *Elle eſt ci-deſſus p. 266.*

Je n'ai point lu la Vie du grand Theodoſe par l'Abbé Fléchier ; mais je viens de lire l'Oraiſon funebre qu'il a faite du feu Premier-Préſident de Lamoignon, que je trouve admirable. S'il n'y a de l'amour, ou de l'amitié façon d'amour, dans l'interêt que prend notre ami Corbinelli aux affaires de ſa parente, je ne l'excuſe point d'employer ſon tems, ſon argent & ſa ſanté à ſoutenir ſon procès : il n'a pas trop de tout cela pour lui ſeul.

De Madame de Colligny.

Je plains fort Monſieur de Corbinelli de la peine qu'il s'eſt voulu donner ; mais je croi, n'en déplaiſe à ſon jugement, qu'il s'eſt mis dans le péril ſans le connoitre. Pour moi qui vais plaider par néceſſité dix mille livres de rente qu'on veut diſputer à mon fils, à peine puis-je me réſoudre à les défendre.

Vous me demandez ſi je vous aime toujours, ma chere Tante : voilà une belle demande ! Je ſuis preſque offenſée de cette queſtion ; mais puiſqu'il faut parler net, je vous aſſurerai que je vous aime de tout mon cœur, & que je fais bien autre choſe ; car je vous honore, je vous reſpecte, & je vous admire tous les jours de ma vie.

Du Comte de Buſſy.

Adieu, ma chere Couſine. Perſonne ne vous honore ni ne vous aime plus que je fais. Je ne le cede pas même à Madame votre fille ; j'ai par deſſus elle la différence des ſexes qui

donne à mon amitié pour vous, un degré de chaleur plus que la ſienne.

CCXLIII. LETTRE.

De Madame de Montmorency au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 18 *Juin* 1679.

JE vous fais réponſe*, Monſieur, dans le moment que j'acheve de lire votre Lettre. Vous pouvez juger par-là que vous n'avez point ſujet de vous plaindre de mon cœur, mais bien de mon eſprit qui n'a pas été aſſez éclairé pour trouver l'invention de vous écrire ſans ſavoir poſitivement où vous adreſſer mes Lettres. Mais enfin preſſée de vos reproches, je me ſuis aviſée que vous aviez une fille aux Saintes Maries. Cependant il y a ſi loin d'ici à la rue Saint Antoine, que vous me ferez plaiſir de me donner une autre adreſſe afin que je n'aye qu'à envoyer à la poſte. Si vous êtes enſuite régulier à me mander quand vous changerez de lieu, je le ſerai fort à vous mander des nouvelles. Et pour commencer aujourd'hui par celles qui me regardent, je vous dirai que depuis que vous êtes parti je n'ai changé, ni d'amies, ni de maiſon, ni de maniere de vivre; & je puis dire que vos ſeules Lettres me tirent de l'état indolent où le malheureux état de ma fortune m'entretient. J'ai grande raiſon de me réjouir quand je reçois de vos Lettres, puiſque vous aimez mieux ma mort que mon changement. Je trouve cela ſi obligeant, que je ne ſaurois aſſez vous

* *A la Let. CCXL.*

vous en remercier: ce que je crains seulement, c'est que cela ne soit pas bien vrai; car pourquoi me laisser si long-tems sans me demander la cause de mon silence? Nous éclaircirons cela à votre retour en ce pays-ci, dont j'ai une extrême impatience. En attendant il faut vous dire ce qui se passe. Madame de Nemours a la curatelle des biens de Monsieur son frere, ce qui la rend très riche. Madame de Carignan & Madame la Comtesse ont une grande frayeur que Monsieur le Comte n'épouse Beauvais. Elles ont pris sur cela toutes les mesures qu'elles ont pu, & ne l'empêcheront pas. L'Ambassadeur d'Espagne fit Dimanche son entrée, qui étoit laide. Le Roi va bâtir une maison au dessous de Marly, Village entre Versailles & Saint-Germain. Ce sera, dit-on, un Paradis terrestre. C'est une situation admirable, & susceptible de tous les ajustemens qu'on voudra lui donner.

CCXLIV. LETTRE.

*Réponse de Madame de Sevigny au Comte de Bussy.

A Paris, ce 27 Juin 1679.

JE n'ai pas le mot à dire à tout le premier article de votre Lettre, sinon que Livry c'est mon lieu favori pour écrire. Mon esprit & mon corps y sont en paix; & quand j'ai une réponse à faire, je la remets à mon premier voyage. Mais j'ai tort, cela fait des retardemens dont je veux me corriger. Je dis toujours que si je pouvois vivre seulement deux cens ans, je de-

* *A la Lettre CCXLII.*

deviendrois la plus admirable perſonne du monde. Je me corrige aſſez aiſément, & je trouve qu'en vieilliſſant même j'y ai plus de facilité. Je ſai qu'on pardonne mille choſes aux charmes de la jeuneſſe, qu'on ne pardonne point quand ils ſont paſſez. On y regarde de plus près, on n'excuſe plus rien, on a perdu les diſpoſitions favorables de prendre tout en bonne part, enfin il n'eſt plus permis d'avoir tort; & dans cette penſée l'amour-propre nous fait courir à ce qui nous peut ſoutenir contre cette cruelle décadence, qui malgré nous gagne tous les jours quelque terrein.

Voilà les réflexions qui me font croire que dans l'âge où je ſuis, on ſe doit moins négliger que dans la fleur de l'âge. Mais la vie eſt trop courte; & la mort nous prend, que nous ſommes encore tout pleins de nos miſeres & de nos bonnes intentions.

Je loue fort la Lettre que vous avez écrite au Roi; je la trouve d'un ſtile noble, libre, & galant, qui me plait fort. Je ne croi pas qu'autre que vous ait jamais conſeillé à ſon Maitre de laiſſer dans l'exil ſon petit ſerviteur, afin de donner créance au bien qu'on a à dire de lui, & d'ôter tout ſoupçon de flatterie à ſon Hiſtoire.

Ce que ma chere Niece m'a écrit me paroit ſi droit & ſi bon, que je n'en veux rien rabattre: il eſt impoſſible qu'elle ne m'aime pas, à le dire comme elle le dit.

A Madame de Colligny.

Je vous en remercie, ma chere Niece, & je voudrois pour toute réponſe, que vous euſſiez entendu ce que je diſois de vous l'autre jour; je vous peignis au naturel, & bien. Il y a très peu

peu de perſonnes qui puiſſent ſe vanter d'avoir autant de vrai mérite que vous.

Notre pauvre ami eſt abîmé dans ſon procès. Il le veut traiter dans les règles de la Raiſon & du Bon-Sens; & quand il voit qu'à tous momens la Chicane s'en éloigne, il eſt au deſeſpoir. Il voudroit que ſa Rhétorique perſuadât toujours, comme elle le devroit en bonne juſtice; mais elle eſt ſouvent inutile. Ce n'eſt point façon d'amour que le zèle qu'il a pour ſa Couſine, c'eſt pure généroſité: mais c'eſt façon de mort, que la fatigue qu'il ſe donne pour cette malheureuſe affaire. J'en ſuis affligée; car je le perds, & je crains de le perdre encore davantage.

Ma fille ne s'en ira qu'au mois de Septembre. Elle ſe porte mieux; elle vous fait mille amitiez, à vous Madame, & à vous Monſieur. Si vous la connoiſſiez davantage, vous l'aimeriez encore mieux.

De Monſieur de Corbinelli.

J'ai lu, Monſieur, la Lettre que vous écrivez au Roi. Je l'ai trouvé charmante par les ſentimens, par le tour, par le ſtile, par la noble facilité, & par tout ce qui peut rendre un Ouvrage de cette eſpece incomparable. Je n'y ai rien vu dont on ſe pût paſſer, ni rien non plus à y ajouter. Le Roi devroit vous commander d'être ſon unique Hiſtorien. Pour moi, je ſoutiens un procès, & je fais mes Factums moi-même. Je raiſonne avec toutes les rigueurs de la Dialectique; mais la Chicane eſt plus forte que les raiſons. Ce qui me conſole au moins, eſt que je donne autant de peine qu'on m'en donne, en ſatisfaiſant à mon devoir, & à des mouvemens de généroſité.

Pour

Pour vous, je vous conseille de jouir de votre solitude, & de mépriser les agitations de la Cour. Quand on est parvenu à connoitre les miseres de ce pays-là, & les charmes du vôtre, on est en état d'être heureux, s'il est possible de l'être. J'en dis autant à Madame de Colligny, qui vaut tout ce qu'on peut valoir, à mon gré.

CCXLV. LETTRE.

Du Marquis de Bussy au Comte de Bussy.

Du Camp près de Minden, ce 1. Juillet 1679.

JE remettois de jour en jour à me donner l'honneur de vous écrire, Monsieur, dans l'attente des nouvelles de la paix dont je voulois vous faire part; mais comme les affaires tirent en longueur, j'ai cru que vous seriez bienaise de savoir ce qu'on fait en ce pays-ci. C'est le détail de l'entreprise du Maréchal de Créquy sur les troupes du Général Spaen, qui étoient campées à un quart d'heure de Minden. Monsieur le Maréchal fit partir l'Armée sur les sept heures du soir sans équipages, du Camp d'Erfort où nous étions alors, petite ville à six lieues d'ici, & marchant toute la nuit, nous arrivames à la pointe du jour dans le Camp d'où les ennemis venoient de décamper. Ils ne surent notre marche que par la retraite précipitée d'une grande garde qu'ils avoient sur le bord d'une petite riviere, à une demi-lieue de leur Camp, qui fut poussée par deux cens Carabiniers détachez de la Cavalerie de l'Armée avec tous les

Lieu-

Lieutenans réformez. Ce détachement étoit commandé par un Capitaine & deux Majors, dont l'un nommé Saint-Paul, brave garçon, fut tué sur le champ. Le trop d'ardeur de nos détachez sauva leurs troupes, car ayant poussé jusqu'au camp des ennemis qu'ils trouverent à cheval, nos gens ne furent plus assez forts pour les attaquer, l'Armée étant encore loin. Ainsi les ennemis eurent le tems de se retirer sous Minden, sans perdre qu'environ cent chevaux. Pour leur Infanterie, elle se sauva en se jettant dans les montagnes. Nous campames aux portes de la ville; d'où nous partimes le lendemain sur les huit heures du matin, sans qu'il parût un seul homme des ennemis à notre garde.

Le Bailliage de Minden ayant manqué de parole au Maréchal de Créquy touchant les contributions, il résolut Jeudi 29 Juin de passer le Veser; & pour cet effet toute la Cavalerie de l'Armée & l'Infanterie de la seconde ligne fut commandée sans bagage, pour le lendemain à la pointe du jour. Voici l'ordre de la marche. La Cavalerie de la premiere ligne, à la tête de laquelle étoit le Maréchal, marchoit après les grandes gardes, & laissant le Veser à droite, passa au gué une petite riviere qui se jette dedans auprès du quartier général, marchant par le même chemin où nos Carabiniers étoient allé attaquer les ennemis l'autre jour. La Cavalerie de la seconde ligne dans laquelle je suis, commandée par M. de Calvo, passa le Veser sur un pont près du quartier-général, l'Infanterie la suivant. Comme nous allions du même côté où étoient les ennemis, nous nous flattames avec raison que s'il y avoit une affaire, elle se passeroit avec nous. Cependant nous n'avions pas encore marché

une

une lieue, que nous nous apperçûmes que les ennemis avoient mis dès la nuit quelque Infanterie dans un Château sous lequel il nous falloit passer. On résolut sur le champ de l'attaquer l'épée à la main, croyant qu'il n'y avoit point d'autre passage; & pour en faciliter l'approche à l'Infanterie qui nous suivoit, nous l'investîmes. Cela nous fit perdre une heure de tems, & nous y serions restez davantage, si M. le Maréchal n'eût mandé à M. de Calvo de chercher un autre passage, pour tâcher de prendre les ennemis par derriere, (qu'il avoit trouvé avec de l'Infanterie, des Dragons & du canon postez de l'autre côté du Veser pour en défendre le passage;) de ne point s'amuser à prendre ce Château, mais de marcher en diligence. On chercha si bien que l'on trouva un passage le long de l'eau, qui n'étoit pas si près du Château que l'autre. Comme on n'y pouvoit passer qu'à pied, cela ne se put faire sans perdre beaucoup de tems, ce qui fut cause que Mr. le Maréchal s'impatientant, souffrit que les gardes ordinaires passassent au gué. Le troisieme Escadron des Cuirassiers, Régiment accoutumé à passer les rivieres, qui avoit la grand'-garde, ayant pris sur la gauche, n'y trouva plus de gué, & passa à nage. Saint Rut commandant la Cavalerie, Lauriere Brigadier, & Mongon Colonel à la tête, tout nagea, aussi-bien que les Marquis de Créquy & de Belfonds avec Chamarante, Volontaires. Cela fut suivi de la brigade du Mestre de Camp-Général. Les ennemis firent une fort bonne contenance d'abord, & marcherent quelques pas dans l'eau au devant de nos gens, enfin ils lâcherent pied. Lauriere y reçut un coup de mousquet & se noya. Mongon avoit reçu une grande contusion avant que

que de passer. Belfonds étoit noyé, sans un Officier qui le remit en selle. Les ennemis y ont perdu plus de huit cens hommes, tuez, pris ou blessez; nous cent blessez qui meurent tous les jours de leurs blessures, les balles des ennemis étant grosses comme le pouce. Ils eussent perdu leur canon, si nous eussions d'abord passé ce Château sans nous arrêter. Pendant cette action, notre Infanterie prit le Château & cent cinquante hommes qui étoient dedans. Je fus ensuite détaché avec cinquante Maitres pour aller mettre le feu à quelques maisons du Bailliage de Minden, pour intimider le reste. Monsieur le Maréchal de Créquy en me donnant mon ordre lui-même, me dit, qu'il étoit fâché que ce ne fût que pour cela. Et en toutes rencontres il me fait mille honnêtetez, & me traite avec beaucoup de distinction.

CCXLVI. LETTRE.

*Réponse du Comte de Bussy à Madame de Sevigny.

A Autun, ce 4 Juillet 1679.

JE voudrois que vous visiez avec quelle joye je reçois vos Lettres, Madame. Tout ce que je vous dirai jamais de plus tendre ne vous persuaderoit pas si bien que je vous aime, ni toutes les louanges que je vous donnerai ne vous feroient pas tant voir combien je vous estime.

On ne sauroit rien ajouter d'agréable aux réflexions que vous faites sur ce qu'il faut marcher plus droit quand on vient sur l'âge, que quand

* A la Lett. CCXLIV.

quand on eſt encore jeune. Cela eſt fort vrai, Madame, & vos expreſſions ont des tours ſinguliers, qui réjouiſſent en parlant de la vieilleſſe & de la mort. J'ai dit dans notre Généalogie en parlant de vous, que vous étiez de ces gens qui ne deviez jamais mourir, comme il y en avoit qui ne devoient jamais naître. Mais je ne vous entens pas, ou je ne reçois point de vos Lettres, que je ne penſe ce que j'ai dit de vous, ou que je ne le répete. Je ſuis charmé de l'approbation que vous donnez à la Lettre que j'ai écrite au Roi. C'eſt à mon gré mon chef-d'œuvre.

Je plains fort notre ami Corbinelli. Il n'eſt pas né pour la chicane.

De Madame de Colligny.

Je trouve mon petit mérite ſi honoré & ſi bien établi par votre approbation, ma chere Tante, que je n'en ai jamais été ſi contente qu'aujourd'hui; & pour mieux ſentir tout le plaiſir qu'il y a d'être louée de vous, je n'ai pas même voulu me défier que l'amour-propre m'ait aidé à vous croire. Je vous rends donc mille graces, ma chere Tante, du portrait que vous avez fait de moi; je m'en fie bien à votre adreſſe & à votre amitié.

Du Comte de Buſſy.

Je me réjouis avec vous, ma chere Couſine, & avec Madame votre fille, de ce que ſon voyage de Provence eſt retardé, & de ce qu'elle ſe porte mieux. Ma fille l'aime extrêmement. Pour moi, ſi je l'aimois plus que je ne fais, je l'aimerois trop pour mon repos.

A Monſieur de Corbinelli.

Je trouvai ma Lettre au Roi fort belle quand je l'eus écrite, je vous l'avoue: mais on ne peut jamais mieux connoître ſi elle l'eſt effectivement, que vous le faites; ni le mieux dire. Je connois le bien & le mal de la Cour, & le bien & le mal de la vie que je mène: & enfin Dieu me donne de la réſignation.

CCXLVII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Duc de Saint-Aignan.

A Chaſeu, ce 5 Juillet 1679.

VOTRE Lettre, Monſieur, m'a donné une très grande joye, en me faiſant voir que ſi vous n'aviez point répondu aux miennes, ce n'avoit pas été manque d'amitié pour moi; car il n'y avoit que cette incertitude qui me fît de la peine. Vous avez raiſon de croire que j'aime le Roi de tout mon cœur; & quand vous aurez vu la Lettre que je me ſuis donné l'honneur de lui écrire ſur la Paix générale, vous aurez raiſon d'être perſuadé que cette amitié n'eſt pas intereſſée. Ce fut Monſieur de Pompone qui me fit la grace de la préſenter au Roi, & qui m'a fait celle de m'écrire qu'elle n'avoit pas déplu à Sa Majeſté. J'ai toute ſorte de ſujets de me louer de ſa conſtance pour moi dans ma diſgrace: auſſi faut-il dire la vérité, c'eſt un homme qui joint toutes les vertus privées, à celles qui font un grand Miniſtre. Adieu, Monſieur, aimez-

moi

moi bien toujours, je vous en conjure: perſonne aſſurément ne vous aime plus tendrement que je fais.

CCXLVIII. LETTRE.

De Madame de Sevigny au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 20 Juillet 1679.

J'AI vu & entretenu Monſieur l'Evêque d'Autun, & je comprens bien aiſément l'attachement de ſes amis pour lui. Il m'a conté qu'il paſſa une fois à Langeron, & qu'il ne vouloit pas s'y débotter ſeulement. Il y fut ſix ſemaines. Cet endroit eſt tout propre à perſuader l'agrément, la douceur & la facilité de ſon eſprit. Je croi que j'en ſerois encore plus perſuadée, ſi je le connoiſſois davantage. Nous avons fort parlé de vous ſur ce ton-là. Je parlai au Prélat de la Lettre que vous avez écrite au Roi; il me dit qu'il l'avoit vue, & qu'il l'avoit trouvée belle. Je vous trouve fort heureux de l'avoir. Ce bonheur eſt réciproque, & vous êtes l'un à l'autre une très bonne compagnie. Il vous dira les nouvelles & les préparatifs du mariage du Roi d'Eſpagne, & du choix du Prince & de la Princeſſe d'Harcour pour la conduite de la Reine d'Eſpagne à ſon Epoux, & de la belle Charge que le Roi a donnée à Monſieur de Marcillac, ſans préjudice de la premiere. Il vous apprendra comme Monſieur de la Feuillade, Courtiſan paſſant tous les Courtiſans paſſez, a fait venir un bloc de marbre qui tenoit toute la rue S. Honoré. Et comme les ſoldats qui

qui le conduiſoient, ne vouloient point faire place au carroſſe de Monſieur le Prince qui étoit dedans, il y eut un combat entre les ſoldats & les valets de pied: le peuple s'en mêla, le marbre ſe rangea, & le Prince paſſa. Ce Prélat vous pourra conter encore, que ce marbre eſt chez Monſieur de la Feuillade, qui fait reſſuſciter Phidias ou Praxitele pour tailler la figure du Roi à cheval dans ce marbre; & comme cette Statue lui coutera plus de trente mille écus.

Il me ſemble que cette Lettre reſſemble aſſez aux chapitres de l'Amadis; *Et comme Tonquin d'Armorique n'étoit autre que René de Guingo. Et comme ayant trouvé ſa mie, il ne ſavoit bonnement que lui dire.*

Je ſuis tellement libertine quand j'écris, que le premier tour que je prens regne tout du long de ma Lettre. Il ſeroit à ſouhaiter que ma pauvre plume galoppant comme elle fait, galoppât au moins ſur le bon pied. Vous en feriez moins ennuyez, Monſieur & Madame; car c'eſt toujours à vous deux que je parle, & vous deux que j'embraſſe de tout mon cœur. Ma fille me prie de vous dire bien des amitiez à l'un & à l'autre. Elle ſe porte mieux; mais comme un bien n'eſt jamais pur en ce monde, elle penſe à s'en aller en Provence, & je ne pourrois acheter le plaiſir de la voir que par ſa mauvaiſe ſanté. Il faut choiſir & ſe réſoudre à l'abſence; elle eſt amere & dure à ſupporter. Vous êtes bien heureux de ne point ſentir la douleur des ſéparations; celle de mon fils qui s'en va camper à la plaine d'Ouilles, n'eſt pas ſi triſte que celle des autres années; mais il ne s'en faut gueres qu'elle ne coute autant; l'or & l'argent, les

beaux

beaux chevaux, & les juſte-au-corps étant la vraye répréſentation des troupes du Roi de Perſe. Faites-vous envoyer promptement les *Fables dela Fontaine*, elles ſont divines. On croit d'abord en diſtinguer quelques-unes; & à force de les relire, on les trouve toutes bonnes. C'eſt une maniere de narrer, & un ſtile à quoi l'on ne s'accoutume point. Mandez m'en votre avis, & le nom de celles qui vous auront ſauté aux yeux les premieres.

Notre ami Corbinelli eſt dans l'eſperance de l'accommodement de l'affaire de ſa Couſine. Si vous êtes à Chaſeu, faites mes complimens à Monſieur & à Madame de Toulonjon. J'aime cette petite femme; ne la trouvez-vous pas toujours jolie?

CCXLIX. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Maréchal de la Feuillade.

A Buſſy, ce 29 Juillet 1679.

J'APPRIS hier de Monſieur d'Autun que vous ayant trouvé il y a quelque tems chez M. de Pompone, Monſieur, vous aviez parlé de moi ſi obligeamment avec eux, que je n'ai pas voulu differer davantage à vous en témoigner ma reconnoiſſance. Rien n'eſt plus honnête à vous en l'état où ſont vos affaires & les miennes, que d'en uſer ainſi, & que de ranimer notre ancienne amitié. Je vous rends mille graces, Monſieur, des nouvelles marques que j'ai reçues de la vôtre en cette rencontre, & je vous ſup-

supplie de croire que je n'en perdrai jamais le souvenir, & que je serai toute ma vie, votre, &c.

CCL. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Monsieur de Briord.

A Chaseu, ce 30 Juillet 1679.

A Mon retour d'Auvergne je vous allois écrire, Monsieur, pour me réjouir avec vous de votre élection, quand Monsieur de la Tournelle m'a dit que vous me priyez de vous donner ma voix. Je vous assure, Monsieur, que je vous la donne d'aussi bon cœur que si vous en aviez affaire. Je voudrois bien vous la pouvoir aller donner moi-même, en allant rendre mes devoirs à Monsieur le Duc. Je vous prie, en l'assurant de mes très humbles respects, & de l'attachement que j'ai pour sa personne, de lui témoigner le chagrin que j'ai de n'être pas en état de lui aller faire ma cour. Cependant croyez que personne n'est plus que moi, &c.

CCLI. LETTRE.

* Réponse du Comte de Bussy à Madame de Sevigny.

A Chaseu, ce 2 Août 1679.

J'ARRIVE ici d'Auvergne avec ma fille de Colligny. Elle a gagné son procès. J'allai hier à Autun voir mes filles de saint Julien. J'appris que

* *A la Lettre CCXLVIII.*

que l'Evêque notre ami y étoit arrivé dès la veille: je lui envoyai faire compliment. Il me vint voir, & nous nous donnames rendez-vous à dîner chez lui le lendemain, pour nous entretenir à fond. J'en viens, & il m'a conté tout ce que vous me mandez. La Feuillade ne perdra pas l'avance qu'il fait de sa Statue de marbre: le Roi, qui aime d'être aimé, la lui rendra avec usure.

Votre maniere d'écrire libre & aisée me plait bien davantage que la régularité de beaucoup de Messieurs de l'Académie. C'est le stile d'une femme de qualité qui a bien de l'esprit, qui soutient le caractere des matieres enjouées, & qui égaye celui des sérieuses. Je vous plains fort, & Madame votre fille aussi, d'être sur le point de vous séparer. Je demande par cet ordinaire les *Fables de la Fontaine*. Personne ne connoit & ne sent mieux son mérite que moi. Je vous manderai, quand je les aurai lues, celles qui me plairont le plus. Je suis bien aise que notre ami s'accommode; c'est toujours avoir gagné son procès. Je dirai à mon beau-frere de Toulonjon & à sa femme l'amitié que vous leur faites dans ma Lettre. Vous avez raison d'aimer cette petite femme, & j'en ai encore plus que vous, car elle est fort jolie.

CCLII. LETTRE.

Du Comte de Bussy au Pere Rapin.

A Bussy, ce 16 Août 1679.

JE suis bien fâché de vos incommoditez, mon R. Pere, pour l'amour de vous seul, & sans compter ce que j'y perds. Conservez-vous; & si, com-

comme je le ſoupçonne, le travail de l'eſprit vous échauffe, moderez-le; car votre vie vous doit être plus chere qu'un peu plus de gloire, dont vous avez déja une ſi bonne part. Au reſte, mon R. Pere, je paſſerai l'Hiver à Paris. Je puis vous en parler aujourd'hui plus affirmativement que je n'ai fait. Je vous parlerai de mes petites occupations, & nous ferons partie pour venir prendre ici des eaux de Sainte-Reine l'année qui vient. Il eſt bien vrai ce que vous dites, mon R. Pere, ſur le mariage de MADEMOISELLE, qu'il n'y a de beau que les commencemens de ces affaires-là. Une Princeſſe eſt auſſi accoutumée à être Reine, qu'une Demoiſelle à être Ducheſſe; & cependant les chagrins inſéparables de la condition humaine, les ſuivent ſur le trône & ſous le dais.

CCLIII. LETTRE.

De Madame de Sevigny au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 14 Août 1679.

PLAIGNEZ-MOI, mon Couſin, d'avoir perdu le Cardinal de Retz. Vous ſavez combien il étoit aimable, & digne de l'eſtime de tous ceux qui le connoiſſoient. J'étois ſon amie depuis trente ans, & je n'avois jamais reçu que des marques tendres de ſon amitié. Elle m'étoit également honorable & délicieuſe. Il étoit d'un commerce aiſé plus que perſonne du monde. Huit jours de fievre continue m'ont ôté cet illuſtre Ami. J'en ſuis touchée juſqu'au fond du cœur.

J'ai ouï dire que le tonnerre eſt tombé tout auprès de vous. Mandez-moi par quel miracle vous avez été conſervé. Admirez en paſſant le malheur de Corbinelli. Monſieur le Cardinal de Retz l'aimoit cherement : il commence à lui donner une penſion de deux mille francs ; ſon étoile a, je croi, fait mourir ce grand homme.

Notre bon Abbé de Coulanges a penſé mourir. Le remede du Medecin Anglois l'a reſſuſcité. Dieu n'a pas voulu que Monſieur le Cardinal de Retz s'en ſervît, quoiqu'il le demandât ſans ceſſe. L'heure de ſa mort étoit marquée, & cela ne ſe dérange point.

Ma fille vous fait ſes complimens à tous deux. Je crains bien qu'elle ne m'échape. Adieu, mes très chers.

CCLIV. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Sevigny.

A Buſſy, ce 28 Août 1679.

VOTRE Lettre m'a d'abord réjoui, Madame ; mais enſuite j'ai été fâché de voir qu'elle n'étoit que d'une petite feuille de papier, & que vous m'appreniez la mort de Monſieur le Cardinal de Retz. Ma chere Couſine, je ſai l'amitié qui étoit entre vous deux ; & quand je ne le regretterois pas par l'eſtime que j'avois pour lui, & par l'amitié qu'il m'avoit promiſe, je le regretterois pour l'amour de vous, aux interêts de qui je prens toute la part qu'on peut prendre. Mais c'eſt notre ami Corbinelli qui

eſt

eſt encore plus à plaindre. Perſonne ne perd tant que lui. Il y a long-tems que j'ai remarqué que ſon étoile changeoit le bien en mal. Le Pape Urbain VIII, qui le reconnoiſſoit pour ſon parent, & qui ſur ce pied-là l'auroit avancé, mourut dès qu'il commença de l'aimer. Le Cardinal de Retz lui veut faire du bien, il ne paſſe pas l'année. J'en ſuis tout-à-fait fâché, car je l'aime de tout mon cœur.

Il y a près de quinze jours que le tonnerre tomba à demi-lieue d'ici. De ſix perſonnes qui étoient ſous un noyer, il en tua trois, & il bleſſa fort les trois autres, comme vous pourriez dire, de rendre un homme digne d'entrer dans le Serrail, & de brûler ſa femme en pareil endroit qu'il avoit été bleſſé. Voilà des effets bien bizarres du tonnerre. Pour moi qui mérite d'autres châtimens que le feu du ciel, je ne l'appréhende pas. Ma fille & moi nous aſſurons Madame de Grignan de nos très humbles ſervices; & pour vous, Madame, quelles tendreſſes n'avons-nous pas pour vous? Monſieur le Comte de Dalet a appellé de la Sentence que ma fille a obtenue à Riom contre lui. Cette affaire nous va mener à Paris.

CCLV. LETTRE.

De Madame de Sevigny au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 29 Août 1679.

LE récit du Procès de ma Niece m'a fait plaiſir, mon cher Couſin, & dans votre repartie à l'Avocat de Riom, j'ai trouvé votre Ra-

butinade fort bien placée. Je prends une part très sérieuse à tout ce qui touche ma chere Niece, & son cher Pere. Puisque Monsieur le Comte de Dalet a appellé de la Sentence de Riom, j'espere que vous ne demeurerez pas seul dans vos Châteaux & que vous demanderez au Roi de venir à Paris, ce qu'il ne vous refusera pas, selon les apparences. Je n'ai point eu peur pour vous, mon cher Cousin, du tonnerre que j'ai appris qui étoit tombé dans votre voisinage. Vous n'avez jamais mérité le feu du Ciel: d'autres maisons que la vôtre le devroient craindre, mais la pénitence est une espece de cloche qui détourne quelquefois la nuée.

CCLVI. LETTRE.

Du Comte de Bussy au Pere Bouhours.

A Bussy, ce 9 Septembre 1679.

JE reviens d'une petite ville de mon voisinage nommée Semur, où j'étois allé exprès, M. R. P. pour entendre les Sermons d'un fameux Capucin Missionnaire nommé Pere Honoré de Cannes. J'en suis, je vous assure, très satisfait. Il n'a nul ordre dans ce qu'il dit, mais il prêche avec un très grand zèle, & il persuade, parce qu'on ne peut douter qu'il ne soit persuadé. D'ailleurs il a le visage très mortifié, & pleure presque toujours à la fin de ses Sermons, s'attendrissant lui-même de ce qu'il se représente. Il répete souvent le même mot, & le fait exprès pour mieux imprimer ce qu'il dit

dit dans l'esprit de ses auditeurs. Enfin, mon R. P. le fruit qu'il fait dans ses Missions montre bien qu'il est un grand Maitre en fait de toucher les cœurs. Je l'ai entendu trois fois en deux jours que j'ai resté à Semur, & encore un coup j'en suis très satisfait.

CCLVII. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Monsieur de Louvois.

A Bussy, ce 15 Septembre 1679.

CE n'est pas seulement comme bon François que je m'intéresse à l'accident qui vous est arrivé, Monsieur, c'est encore plus comme votre serviteur très particulier. Vous m'avez fait l'honneur de m'écrire une Lettre qui me fait esperer votre protection pour mon fils. L'état de ma fortune & votre générosité me donnent une grande confiance en vous : aussi personne n'est avec plus d'estime & de respect que moi, Monsieur, &c.

CCLVIII. LETTRE.

Du Comte de Bussy au Marquis de Trichâteau.

A Bussy, ce 16 Septembre 1679.

J'ENVOYE savoir de vos nouvelles, Monsieur, & en même tems je vous envoye la copie d'une Lettre de Monsieur de Brande-

bourg au Roi. J'aime à voir la néceſſité où ſont réduits les plus grands Souverains d'implorer la clémence de notre Maitre, pour conſerver leurs Etats, après lui avoir vainement fait la guerre. *Quàm fruſtra & murmure quanto!*

LETTRE DE MONSIEUR

l'Electeur de Brandebourg au Roi.

MONSEIGNEUR,

Il eſt impoſſible que Votre Majeſté, par les grandes lumieres de ſon eſprit, ne comprenne aiſément la juſtice & la moderation de mes prétentions; & cela étant, elle feroit violence à cette généroſité & grandeur d'ame qui eſt née avec elle, ſi elle me forçoit d'accepter des conditions de paix injuſtes & honteuſes. Dieu, perſuadé de la juſtice de ma cauſe, avoit déja décidé en ma faveur de toute la Poméranie par le ſort des armes. Votre Majeſté m'en fait rendre la meilleure partie, & j'y conſens, pour conſerver le reſte qui eſt fort peu de choſe, eu égard à tout ce que j'avois gagné au prix de mon ſang & par la ruïne de tous mes Sujets. N'eſt-il donc pas juſte, MONSEIGNEUR, que puiſque Votre Majeſté ſeule m'oblige à rendre à mes ennemis de grandes & de ſi belles villes, Elle veuille bien auſſi me laiſſer le reſte; & qu'après que Votre Majeſté s'eſt ſi fort intereſſée pour le parti qui n'avoit rien à demander, Elle s'intereſſe auſſi pour celui qui avoit droit de tout garder? Je ne doute pas, MONSEIGNEUR, que les Miniſtres de Votre Majeſté n'oppoſent à mes raiſons, l'interêt de ſa gloire, & que cela ſeul ne

ſoit

ſoit un puiſſant motif pour une auſſi grande ame; mais elle me permettra de lui dire que c'eſt la juſtice qui fait naitre & règle cette gloire, & qu'étant toute de mon côté, il y va de ſon interêt d'appuyer mes prétentions, en modérant les demandes de mes ennemis. Je ſouhaiterois que V. MAJESTE' pût entendre ſur cela les raiſonnemens de toute l'Europe, je ſuis aſſuré qu'elle décideroit auſſi-tôt en ma faveur & préviendroit par-là le jugement de la poſterité desintereſſée. Après tout, MONSEIGNEUR, je comprends bien que le parti n'eſt pas égal des forces de VOTRE MAJESTE' aux miennes, & que je ſerois bien-tôt accablé par un Roi qui a porté ſeul le fardeau de la guerre contre les plus grandes Puiſſances de l'Europe, & qui s'en eſt démêlé avec tant de gloire & de ſuccès. Mais quel avantage VOTRE MAJESTE' trouvera-t-Elle dans la ruïne d'un Prince qui a un deſir extrême de la ſervir, & qui étant conſervé, pourroit dans la ſuite apporter à ſon ſervice quelque choſe de plus eſſentiel que ſa ſeule volonté? Certes VOTRE MAJESTE', MONSEIGNEUR, dans ces vues pourroit ſe repentir un jour d'avoir accablé un Prince qui l'admire, & qui eſt plus véritablement & avec plus de zèle qu'aucun autre, de VOTRE MAJESTE', &c.

A Berlin, ce 16 Mai 1679.

CCLIX. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Madame de Scudery.

A Chaseu, ce 21 Septembre 1679.

POUR répondre à votre Lettre, Madame, je vous dirai que je suis fort aise d'apprendre que vous vous divertissez un peu. Ces petits voyages d'Eté dans de belles maisons, sont propres à cela. Je voudrois bien loger au fauxbourg S. Germain à cause de vous, & de nos amis le Duc & l'Evêque. Vous faites fort bien de ne vous point laisser aller au chagrin. Je sai qu'on n'est pas toujours le maitre de cela: mais quand on se veut aider, on se sauve bien de méchantes heures. Rien n'est si pernicieux à tout le monde que la solitude, & sur-tout aux malheureux qui n'ont rien à faire que des réflexions. Je suis très souvent de votre avis, Madame, mais particulierement quand vous dites qu'on est bien heureux de trouver ses bons amis dans sa famille. Personne ne savoit mieux cela que moi; mais aussi ce que la connoissance du monde m'a appris, c'est qu'il n'y a rien de plus rare.

CCLX. LETTRE.

De Madame de M . . . . au Comte de Bussy.

A Paris, ce 25 Septembre 1679.

TAISEZ-VOUS, taisez-vous; car je m'imagine que vous parlez mal de moi, que vous m'ap-

m'appellez pareſſeuſe, irréguliere, & peut-être pis, c'eſt-à-dire, ne me ſouciant pas de faire plaiſir à mes amis. Pour vous faire voir le tort que vous avez de condamner les gens ſans les entendre, je vous vais conter ma déplorable avanture. En paſſant ſur le Pont Notre-Dame, un bœuf caſſa avec ſes cornes la glace de mon carroſſe du côté où j'étois, & un morceau tomba ſur ma cuiſſe, qui me la coupa aſſez avant. J'en ai gardé le lit; & quoiqu'il y ait quinze jours, je ſens encore des douleurs, & je marche avec peine. Après cela qu'avez-vous à dire?

CCLXI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à S. A. R. MONSIEUR.

A Buſſy, ce 30 Septembre 1679.

MONSEIGNEUR, je prens tant de part à tout ce qui arrive à V. A. R. qu'elle peut bien croire que le mariage de MADEMOISELLE m'a donné une très grande joye. J'aime bien à voir entrer des Couronnes dans votre Maiſon, Monſeigneur, & je prie Dieu que celle-ci ne ſoit pas la derniere. Je le ſouhaite de tout mon cœur, & de voir un jour l'Europe partagée entre le Roi & vous; car perſonne ne s'intereſſe plus que moi à votre gloire & à votre ſanté, & n'eſt avec plus de vérité & de ſoumiſſion, &c.

CCLXII. LETTRE.

*Réponse du Comte de Bussy à Madame de M . . . .

Ce 1. Octobre 1679.

NE vous fâchez pas, Madame, de ce que j'ai dit, quand j'ai été long-tems sans recevoir de vos Lettres. J'en ai assez parlé pour ne pas témoigner de l'indifférence pour votre amitié, & pas trop pour vous accuser sans raison. Si vous m'aviez entendu, vous en seriez contente. Il suffit que je sache aujourd'hui que vous n'avez que trop de sujet de ne me point écrire. Cependant je ne comprens pas comment un morceau de glace tombant de si peu haut sur votre cuisse a pu couper votre juppe, votre chemise, & votre chair. Il est vrai qu'il ne faut pas raisonner sur les choses de fait. Tout ce que je vous dirai donc, c'est que je vous plains fort, & que je ne pense pas que personne ait été si blessé que vous à Hombourg & à Bische.

* *A la Let. CCLX.*

CCLXIII. LETTRE.

Du Comte de Bussy au Comte de Grammont.

A Chaseu, ce 1. Octobre 1679.

VOus savez bien, mon cher, que je m'interesse à tout ce qui vous arrive. J'ai été un peu

peu fâché de la mort de Toulonjon, parce qu'il étoit assez de mes amis ; mais comme vous en êtes extrêmement, je me réjouis du bien qui vous en est arrivé, & je souhaite que vous en jouissiez longues années. Adieu, mon cher : si le Roi m'accorde la grace que je viens de lui demander, je passerai l'Hiver à Paris, & Dieu sait si j'irai manger avec vous & avec la Comtesse la succession.

CCLXIV. LETTRE.

Du Comte de Bussy au Marquis de Trichâteau.

A Chaseu, ce 7 Octobre 1679.

JE sai bien, Monsieur, que quand vous n'aurez que moi dans le cœur, quelque avant que j'y sois, le Pere Honoré sera content de vous. Ainsi la Mission ne me fait pas appréhender d'y perdre ma place, & mon cœur m'assure du vôtre.

Voilà Bische pris, aussi bien qu'Hombourg. On n'a pu jusques ici deviner ce que feroit ensuite cette grande Armée, si ce n'est pour soutenir les fortifications d'Huningue. Les Suisses cependant ont député au Roi pour lui faire des remontrances sur la jalousie que leur donnoit cette Place, & en même tems ils se préparent à convoquer une Diete pour prendre des résolutions en cas de refus. Le Gouvernement en est donné à Pisieux ; ce sera un beau poste.

La mort des gens de l'âge du Comte de Tonnerre ne me surprend pas. Une des choses qui

attirera le plus de louanges au Roi, ce ſera le ſoin qu'il prend de déraciner de ſon Royaume cette maudite engeance d'empoiſonneurs.

On me mande de Metz que le Gouverneur de Thionville a eu ordre de ſe ſaiſir d'un Château voiſin de ſa Place appellé Roch-de-Mars, dans lequel il y avoit garniſon Eſpagnole, attendu que ce Fort dépendoit de Thionville. Il s'en eſt emparé. Huit jours après il a fait ſommer un autre Château ſitué à la portée du canon de Luxembourg, de ſe rendre au Roi. Le Gouverneur de Luxembourg en a fait quelque difficulté; mais ſi-tôt qu'on lui a fait entendre que ce Château dépendoit de Roch-de-Mars, & celui-ci de Thionville, il a entendu raiſon, & de cette maniere les Eſpagnols ſont ſortis de ces deux Places.

Ne croyez-vous pas, Monſieur, que nos Neveux ſe feront une grande idée de la gloire de notre Maitre, quand ils verront qu'il étoit obéi des Rois ſes voiſins, comme des Gouverneurs de ſes Provinces?

Enfin voilà le mariage de MONSEIGNEUR avec la Princeſſe de Baviere aſſuré. La plupart des Princes promettent tout quand ils ont beſoin des gens; mais peu tiennent leurs paroles quand le péril eſt paſſé. Le Roi ſeul eſt preſſé de tenir ſa parole pour ſon honneur, comme les autres le ſont par la néceſſité. On me mande que M. de *** a dit au Roi, qu'il étoit fort fâché que ſa femme le trouvât plus laid que quand elle l'épouſa, mais que ce n'étoit pas ſa faute; que n'étoit pas beau qui vouloit, & que ſi l'on étoit le maitre de ſe donner la figure qu'on vouloit, il ſe ſeroit fait comme Sa Majeſté. Le Roi a fait ajouter de nouveaux articles

cles à l'Edit des Duels, qui étoit déja fort rigoureux. Il faut dire la vérité, on ne sauroit assez louer la constance de ce Prince à déraciner la mauvaise coutume des gens d'épée de son Royaume de se battre pour peu de chose.

CCLXV. LETTRE.

De Monsieur de Pompone, Ministre & Secretaire d'Etat, au Comte de Bussy.

Ce 8 Octobre 1679.

J'AI bien de la joye, Monsieur, de vous pouvoir dire que le Roi vous accorde la grace que vous lui avez demandée de pouvoir passer six mois à Paris pour vos affaires. Je m'estimerois heureux de pouvoir réussir aux choses que vous desireriez de moi dans des occasions plus considérables, & de vous pouvoir faire connoitre l'estime avec laquelle je suis, Monsieur, votre, &c.

CCLXVI. LETTRE.

* Réponse de Madame de Sevigny au Comte de Bussy.

A Paris, ce 24 Octobre 1679.

JE suis persuadée que vous ne recevrez point cette Lettre en Bourgogne, & je le souhaite, mon cher Cousin; je l'écris au hazard. Ma Niece de Sainte Marie m'a dit que vous veniez in-

* *A la Lettre CCLIV.*

inceſſamment à Paris avec ma Niece de Colligny. Je penſois qu'elle vînt ſeule, & je lui fis offrir le logement de ma fille: mais j'ai bien aiſément compris que vous ne vous ſépariez non plus à Paris qu'ailleurs; vous ne ſauriez être en meilleure compagnie. J'ai perdu avec beaucoup de douleur celle de ma fille. La pauvre femme partit le 13 du mois paſſé, avec une ſanté aſſez délicate pour que j'en ſois continuellement en peine. C'eſt l'état où je ſuis. J'ai paſſé beaucoup de tems à Livry. Cette ſolitude me déplaiſoit moins que la contrainte du monde & des viſites. Je m'y en retourne encore paſſer la Touſſaints; après quoi je reviendrai ici vous attendre: il me ſemble que c'eſt à peu près le tems que vous y arriverez. Je ſuis ſi mal inſtruite des nouvelles, que je n'entreprendrai pas de vous en mander. Je vous écris triſtement, mes pauvres enfans; vous me remettrez dans mon naturel. Je l'eſpere de vos aimables eſprits, & en attendant je vous embraſſe tous deux de tout mon cœur.

CCLXVII. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Sevigny.

A Chaſeu, ce 27 Octobre 1679.

J'Ai reçu votre Lettre, Madame, & j'en recevrai encore quelques-unes de Paris avant que je parte d'ici: car encore que j'aye reçu il y a près de quinze jours la permiſſion que j'ai demandée au Roi, les affaires que j'ai ici m'y re-

retiendront jusqu'au commencement de Decembre. J'en ai à Paris, mais quand je n'en aurois point d'autres que celles de ma fille de Colligny, je ne laisserois pas d'y aller. Comment avez-vous pu croire que je demeurasse seul ici? Pour moi, je vous plains extrêmement de ne pouvoir accompagner Madame votre fille en Provence, & d'autant plus que vous l'avez laissé partir avec une méchante santé. Je comprens bien que vous êtes mieux à Livry qu'à Paris. Dans le commencement de ces séparations, les gens que vous voyez dans le monde veulent que vous soyez toujours gaye & divertissante, & n'entrent point dans les raisons de votre chagrin. Nous l'adoucirons, ma chere Cousine, en le partageant avec vous. Cependant ne vous y laissez point trop aller, car outre que vous nous donneriez trop d'affaires, le chagrin est mortel à tout le monde, & surtout aux personnes qui comme vous ne sont pas nées pour être tristes.

Adieu, ma chere Cousine. Je vous assure que nous vous aimons tendrement, votre Niece & moi.

CCLXVIII. LETTRE.

De Madame de Scudery au Comte de Bussy.

A Paris, ce 3 Novembre 1679.

J'AI differé à vous écrire, Monsieur, car j'ai été occupée par des soins, & depuis trois jours par une très grande affliction que vous aurez aussi : c'est de la mort de Monsieur de Ver-

Verdun. Vous savez que je n'en étois pas contente; cependant il a fait depuis tout ce qu'il falloit pour me donner un extrême regret de sa perte. Dès qu'il fut arrivé hydropique, il m'écrivit pour me prier de l'aller voir. Il me parla de son mal, de ses sentimens, de son salut, & il me dit mille choses obligeantes. Depuis cela, il n'a vu que moi tous les jours. Je me promenai avec lui pendant deux heures dans sa chambre la veille de sa mort; il ne la croyoit pas si proche. Le jour qu'il mourut, il prit une grosse médecine qui le tua, & ce jour-là sur les deux heures il m'avoit envoyé prier de l'aller voir à six, & à cinq il étoit mort. Je vous l'avoue, Monsieur, mon affliction a été grande, & l'est encore. C'est une chose fort touchante de voir mourir un homme dans la fleur de son âge, à plus forte raison un ami. Je l'ai fort pleuré, moi qui ne pleure jamais. Helas! Monsieur, que l'on vit peu, & que l'on est mort long-tems! Ces objets-là font faire de cruelles réflexions. Le moyen de mêler des nouvelles indifferentes à celles de la mort d'un ami? Adieu, mon cher Monsieur, ayez soin de votre santé. Ces exemples-là doivent faire redoubler d'attention.

CCLXIX. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Madame de S***.

A Chaseu, ce 4 Novembre 1679.

NOus ne serons pas à Paris avant la fin de ce mois, Madame. Vous avez raison de bien

bien vivre avec Monſieur de *** malgré vos petits ſujets de plainte. Il faut une vie pour vous redonner un ami tel qu'il eſt. Pour l'autre, il faut dire la vérité, il oblige de ſi mauvaiſe grace, qu'en même tems, comme diſoit Monſieur de Rouville du C ***, il ſoulage de la reconnoiſſance. Je comprens comment Madame *** & Monſieur *** vivent enſemble. Deux amans refroidis ſont comme deux amis qui ne s'aiment gueres. Si Madame de M *** eſt ſage, elle ne ſongera qu'au jeu, & laiſſera l'infidele en repos ſur l'amour: car enfin on ne fait pas revenir les inconſtans par des plaintes & par des fracas. J'en puis parler ſavamment.

Je n'ai gueres vu Madame de Briſſac, mais dans ce tems-là j'ai pris beaucoup d'eſtime pour elle. C'eſt comme cela qu'il me falloit une Maitreſſe, & non pas une qui n'avoit rien de délicat que le palais.

CCLXX. LETTRE.

*Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Scudery.

A Chaſeu, ce 27 Novembre 1679.

VOTRE Lettre m'a extrêmement ſurpris & fort affligé, Madame. La peur que vous m'aviez faite de la maladie de notre ami ne m'avoit point du tout préparé à ſa mort. J'eſperois en ſa jeuneſſe, & au ſecours qu'une perſonne qui a du bien, trouve d'ordinaire à Paris: cependant j'y ai été trompé. Je l'aimois fort,

* *A la Lettre CCLXVIII.*

fort, & je penſe avoir perdu un bon ami en lui. Je ne ſai ſi je me flatte, Madame ; mais vous me parlez du ſoin qu'il a eu de vous faire oublier les chagrins qu'il vous avoit donnez, d'une maniere à me faire croire qu'il vous a fait quelque préſent en mourant. Je vous aſſure que je le voudrois de tout mon cœur pour votre interêt, & pour l'honneur de ſa mémoire. Mandez-moi ce qui en eſt, & ne vous affligez point ; car cela ne lui ſerviroit de rien, & vous pourroit nuire. Pour moi qui ſuis vivement touché de la perte de mes amis, j'eſſaye à m'en conſoler bien vîte ; & la longue expérience que j'ai des afflictions, & l'inutilité des regrets, m'en fait venir à bout aſſez aiſément.

CCLXXI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Marquis de Trichâteau.

A Paris, ce 3 Janvier 1680.

LE Mariage de Monſieur le Prince de Conty & de Mademoiſelle de Blois fut déclaré Jeudi dernier. Le Comte de Grammont faiſant compliment ſur cela au Prince, lui dit, que comme ancien ſerviteur de ſa Maiſon, il prenoit grande part à ſon établiſſement ; mais qu'il prenoit la liberté de lui donner un avis, qui étoit de faire en ſorte de n'avoir jamais de procès avec ſon beau-pere pour le bien de ſa femme.

Le Roi envoya querir Mademoiſelle de Blois Mecredi dernier, pour lui dire qu'il n'avoit pas vou-

voulu ſonger à des Princes étrangers pour elle, parce qu'il n'avoit pas voulu l'éloigner de lui, & qu'il avoit jetté les yeux ſur ſon Couſin le Prince de Conty pour cela. La Princeſſe ſe mit à pleurer, & voulut ſortir ſans répondre: le Roi la retint & lui demanda pourquoi elle pleuroit. Elle lui répondit que c'étoit de tendreſſe & de reconnoiſſance pour les bontés de Sa Majeſté. On ne peut être plus aimable qu'eſt cette Princeſſe.

CCLXXII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Marquis de Trichâteau.

A Paris, ce 4 Janvier 1680.

MONCLAR a paſſé le Rhin avec mille chevaux. On dit que c'eſt pour faire payer de vieux arrerages de contributions. Meſſieurs de Bâle l'ont envoyé prier de laiſſer paſſer librement les bleds dont ils ont beſoin. Il ne leur a pas accordé cette demande, parce que l'on a refuſé à Bâle des vivres à la Garniſon d'Huningue, & même fermé les portes de la ville de ce côté-là.

L'Ambaſſadeur d'Angleterre eſt arrivé à la Haye pour conclure le Traité d'Alliance entre cette Couronne & les Etats-Généraux. Sur cela l'Ambaſſadeur de France a demandé audience & leur a dit, que Sa Majeſté ayant un juſte ſujet de ſe défier de ce qu'ils tardoient ſi longtems à accepter la Ligue qu'il leur a propoſée, elle étoit prêt à regarder ce retardement comme

me un refus qui pourroit l'obliger à prendre des mesures, qui dans la suite leur seroient très préjudiciables. On mande de Vesel que les ordres étoient donnez pour faire sortir les Troupes Françoises des villes du pays de Juliers, lorsqu'une seconde Lettre de Monsieur l'Electeur de Brandebourg avoit tellement offensé le Roi, que tout avoit été contremandé.

Le 11 du mois dernier se fit l'ouverture de la Chambre de réunion que le Roi a établie dans le Parlement de Metz, pour faire la recherche de toutes les aliénations & usurpations qui ont été faites des biens des Evêchez de Metz, Toul & Verdun, pour les rejoindre à la Couronne; attendu que par le Traité de Munster confirmé par celui de Nimegue, toute la Souveraineté de ces trois Evêchez a été cedée au Roi. Cette Chambre est composée du Premier-Président, de dix Conseillers, & pour Procureur-Général Deraveaux, qui a travaillé depuis longtems à la recherche des titres qui peuvent faire connoitre ces aliénations & usurpations. La Chambre a commencé dans les premieres séances à résoudre de faire assigner tous les Princes & Seigneurs qui possedent des biens de cette nature, pour représenter les titres en vertu desquels ils les possedent; s'ils ne comparoissent pas, ils seront jugez par défaut.

Quoique l'Empereur, pour rompre l'alliance proposée de Mademoiselle de Valois avec Monsieur l'Electeur de Baviere, ait tout mis en œuvre, le Roi ne laisse pas de passer outre au mariage de la Princesse de Baviere avec MONSEIGNEUR LE DAUPHIN. Monsieur le Duc de Créquy ira querir Madame la DAUPHI-

PHINE. Elle a déja écrit une Lettre à ce Prince qui commence ainſi :

MONSEIGNEUR,

Le Roi & la Reine m'ayant fait la grace & l'honneur de jetter la vue ſur moi pour me donner à vous, &c.

Adieu, Monſieur, je ſuis parfaitement à vous.

CCLXXIII. LETTRE.

De Madame de Sevigny au Comte de Buſſy.

Aux Rochers, ce 19 Janvier 1680.

J'AI été un mois à Nantes pour des affaires. Je ne ſuis ici en repos que depuis quinze jours. Je vous demande de vos nouvelles, mon cher Couſin, & de celles de l'aimable Veuve. Je me plains d'être ici, quand vous êtes tous deux à Paris. Nous ſommes aſſez bien concertez quand nous ſommes enſemble; il s'en faut beaucoup que la converſation ne languiſſe: Corbinelli y tient bien ſa place. Je ſuis ici dans une fort grande ſolitude; & pour n'y être pas accoutumée, je m'y accoutume aſſez bien. C'eſt une conſolation que de lire. J'ai ici une petite Bibliotheque qui ſeroit digne de vous, mais vous ſeriez bien digne de moi; & ſi nous étions voiſins, nous ferions un grand commerce de nos eſprits & de nos lectures. J'en reviens toujours à cette Providence qui nous a rangez comme il lui a plu. Il n'étoit pas aiſé de comprendre qu'une Demoiſelle de Bourgogne élevée à la Cour, ne fût pas un peu égarée en Bretagne; mais

mais elle a si bien disposé de la suite, que je l'honore toujours, & que je regarde avec respect toute sa conduite. Celle qu'elle a eue pour vous est bien douloureuse: je la sens peut-être plus que je ne devrois; mais enfin il faut se soumettre à ce qui est amer, comme à ce qui est doux.

Voilà les vrayes réflexions d'une personne qui passe une partie de sa vie seule dans de grands bois, où les pensées ne peuvent être que sombres & solides.

Si je suis assez heureuse pour vous retrouver encore à Paris, vous me consolerez de tous mes ennuis, & vous me donnerez de la joye, & de la lumiere à mon esprit. Je vous embrasse, le pere & la fille, tous deux très aimables.

CCLXXIV. LETTRE.

Du Duc de Montausier au Comte de Bussy.

A Saint Germain, ce 20 Janvier 1680.

J'Ai eu beaucoup de joye, Monsieur, d'apprendre que vous étiez à Paris avec permission du Roi, car personne ne prend plus de part que moi à tout ce qui vous regarde. Cette permission pour un tems assez long, me fait espérer quelque chose de mieux, & je souhaite de tout mon cœur que cela arrive bien-tôt. Je vous suis extrêmement obligé de toutes vos bontez, & je vous assure que je serois ravi de pouvoir vous embrasser ici. Je voudrois bien aussi avoir mérité les remercimens que vous me faites sur le

le ſujet de Monſieur votre fils. L'amitié que j'ai pour vous & pour lui me fait remarquer avec plaiſir que ſa perſonne eſt fort agréable à MONSEIGNEUR LE DAUPHIN, pour lequel il a raiſon d'avoir beaucoup d'attachement. Soyez perſuadé, Monſieur, que perſonne ne vous honore plus que moi.

CCLXXV. LETTRE.

* Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Sevigny.

A Paris, ce 26 Janvier 1680.

IL eſt plaiſant que Vendredi dernier je me ſois plaint à notre ami Corbinelli que vous ne m'ayez pas encore écrit, Madame, depuis que vous êtes en Bretagne, & que le lendemain j'aye reçu votre Lettre. Quand vous auriez été à Paris, mes reproches ne vous auroient pas fait aller plus vîte.

Vous avez raiſon, ma chere Couſine, de dire qu'il faut ſe ſoumettre aux ordres de la Providence. Nous ſerions bien fous ſi nous raiſonnions ſur ſa conduite; cependant je ne prétens pas l'offenſer quand je dis que je voudrois bien qu'il lui eût plu de me faire paſſer ma vie avec vous, ou du moins dans votre voiſinage. Pour les maux que cette Providence m'a faits en ruïnant ma fortune, j'ai été long-tems ſans vouloir croire que ce fût pour mon bien, comme me le diſoient mes Directeurs. Mais enfin, j'en ſuis perſuadé de-

* *A la Lett. CCLXXIII.*

depuis trois ans; je ne dis pas seulement pour mon bien en l'autre monde, mais encore pour mon repos en celui-ci. Dieu me récompense déja en quelque façon de mes peines par ma résignation, & je dis maintenant de ce bon Maitre, ce que dans ma folle jeunesse je disois de l'Amour:

Il paye en un moment un siecle de travaux,
Et tous les autres biens ne valent pas ses maux.

Je suis trop heureux de croire que ceux qui me connoissent, me jugent digne des grands honneurs. Pour ce que pensent de moi ceux qui ne me connoissent point, je ne m'en tourmente gueres, & bien-tôt assurément les sentimens des uns & des autres sur mon sujet, me feront fort indifférens en l'autre monde. Je souhaiterois seulement un peu plus de bien que je n'en ai, pour pouvoir mettre mes enfans en état de ne m'être point à charge. Il y a un mois que j'écrivis au Roi la Lettre dont je vous envoye la copie.

SIRE,

Je croi que mes longs châtimens & la résignation avec laquelle je les ai reçus ont adouci pour moi l'esprit de V. M. Je l'en supplie très humblement, SIRE, *& de considerer qu'ayant été puni justement de ma mauvaise conduite, mes services de plus de trente années ne m'ont attiré d'autres graces de V. M. que celle de m'avoir fait sage. Elle est grande*, SIRE, *je l'avoue, & j'en remercie très humblement V. M.*

Mais

Mais elle ſeule ne me donne pas de quoi ſoutenir honnêtement le rang que ma naiſſance, & les emplois que j'ai eus, me donnent dans le monde. Je ne demande pas à V. M. SIRE, *de me rappeller de mon exil, je me ſuis expliqué avec elle des raiſons que j'avois de ne le pas demander; mais je la ſupplie très humblement de faire du bien à mes enfans en conſidération de mes ſervices paſſez, & de ceux mémes que je tâcherai de vous rendre toute ma vie, &c.*

A Paris, ce 21 Decembre 1679.

CCLXXVI. LETTRE.

De Madame de Sevigny au Comte de Buſſy.

Aux Rochers, ce 1. Janvier 1680.

JE veux me réjouir avec vous de l'eſpece de commerce que vous conſervez avec le Roi. Je croi que vos Lettres lui font plaiſir. C'eſt dommage qu'il ne ſe donne celui de voir & de parler à l'homme du monde qui ſeroit le plus capable de le divertir, & le plus digne de le louer. Vous y perdez beaucoup, il y perd encore davantage, dans le deſſein qu'il doit avoir de faire durer ſa gloire autant que l'Univers. Votre derniere Lettre eſt fort bonne: vous n'en ſauriez faire d'autres.

Adieu mon cher Couſin, adieu l'aimable Veuve. Nous nous écrirons de nos Provinces, ſans appeller les nouvelles publiques à notre ſecours.

CCLXXVII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Duc de Noailles.

A Paris, ce 23 Février 1680.

J'ETOIS ſerviteur de Monſieur votre Pere à un point, Monſieur, que vous ne devez pas douter que je ne ſois le vôtre toute ma vie. Je vous ſupplie donc de m'honorer de votre amitié; & comme l'état où je ſuis ne me permet plus d'en reſſentir les effets, conſervez-les, s'il vous plait, pour mes enfans dans les occaſions, & me croyez aſſurément, votre, &c.

CCLXXVIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Monſieur de J . .

A Paris, ce 23 Février 1680.

POUR répondre à votre Lettre, Monſieur, je vous dirai que j'aimerois, je croi, mieux être un bon bourgeois de Paris vivant de mes rentes, que d'être Roi d'Angleterre. Ce rang-là lui coûte de grandes peines. Une marque bien ſure de la grandeur du Roi, c'eſt tout ce qu'il fait de tous côtez, & entre autres choſes le reſpect que les Suiſſes ont pour la fortification d'Hunningue. Leurs peres n'auroient pas été ſi tranquilles en pareilles rencontres. L'Empereur a raiſon pour ſon propre interêt d'aſſiſter la Pologne; le Turc eſt un dangereux voiſin. Le Roi de Dannemark a envoyé un beau

beau préſent au Roi : ce ſont des oiſeaux de leurre, qu'il envoyoit d'ordinaire à l'Empereur. Tous les hommages viennent maintenant à notre Maitre de tous les endroits du monde; & dans les reſpects qu'on a pour lui, on ne diſtingueroit pas les Etrangers de ſes Sujets. Le Roi aura contentement ſur l'article du Traité qui regarde Charlemont. Sa demande eſt juſte, & en l'état où ſont les affaires, les Eſpagnols ſont bien heureux, que le Roi ne veuille que la juſtice.

CCLXXIX. LETTRE.

Du Duc de Noailles au Comte de Buſſy.

A Saint Germain, ce 24 Février 1680.

* JE ne ſuis pas moins votre ami, Monſieur, & votre ſerviteur, que l'étoit mon pere, & je me trouverois heureux de pouvoir vous en donner des marques. Je vous prie d'être perſuadé que je ferai de mon mieux, & avec beaucoup de plaiſir, dans toutes les occaſions qui ſe préſenteront de ſervir Meſſieurs vos enfans, & de vous faire connoître que perſonne ne peut être à vous plus véritablement que je le ſuis, &c.

* *Voyez Lett. CCLXXVII.*

CCLXXX. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Marquis de Trichâteau.

A Paris, ce 24 Février 1680.

ON me mande le démêlé d'une Dame de votre connoiſſance avec ſon mari; & ce qui vous ſurprendra, c'eſt ſur l'excès du devoir conjugal dont la Dame ſe plaignoit. Pareils ſujets de brouilleries ne ſont plus guere en uſage, non plus que le règlement que fit la Reine de Navarre ſur un pareil différend. Il y a long-tems que la paſſion de ** dont vous me parlez, me fait mal au cœur. Son mari a de l'eſprit pour le Palais, mais d'ailleurs ſa figure eſt avocate & plaide toujours contre lui.

Le Roi a nommé huit perſonnes de condition avec deux mille écus de penſion, pour accompagner MONSEIGNEUR. C'eſt Torigny, Florenſac, Chiverny, le Chevalier de Grignan, Dangeau, Sainte-Maure, Clermont & Creſſy. On dit que ce dernier en a remercié le Roi.

CCLXXXI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Monſieur le Duc de Noailles.

A Paris, ce 27 Février 1680.

JE ne ſaurois vous dire aſſez, Monſieur, combien la maniere honnête dont vous venez de me

me faire l'honneur de m'écrire *, m'a touché. J'y ai reconnu le cœur de M. votre Pere pour moi ; & cela me fait prendre la liberté de vous supplier très humblement de préſenter au Roi la Lettre que vous trouverez dans ce paquet pour Sa Majeſté. C'eſt Monſieur votre Pere qui a commencé de m'attirer des graces, je ne l'oublierai jamais ; & je puis vous aſſurer que depuis cinq ou ſix ans j'en ai recu beaucoup du Roi. Vous le connoitrez, Monſieur, par la Lettre que je me donne l'honneur d'écrire à Sa Majeſté, que je vous conjure encore une fois de lui vouloir préſenter hors de l'embarras des affaires, & de me croire à vous plus qu'homme du monde, & votre, &c.

* *Voyez Lett. CCLXXIX.*

CCLXXXII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Duc de Montauſier.

A Paris, ce 2 Mars 1680.

JE ne vous ai point encore entretenu, Monſieur, du détail de ma mauvaiſe fortune, quoique vous me faſſiez l'honneur d'y prendre part ; parce que quand cela eſt inutile, on importune ſon ami ; & je ne vous dirois encore rien de l'état de mes affaires, ſi le Roi ne m'avoit fait des graces depuis quelques années, qui m'ont marqué le radouciſſement de Sa Majeſté ſur mon ſujet. Depuis douze ans il m'a permis pluſieurs fois de venir à Paris travailler à mes affaires, ne faiſant cette grace à pas un exilé qu'à moi. Il me donna une Compagnie de Cavalerie pour mon fils ainé,

que je lui demandai en 1677. Et lui ayant demandé trois ou quatre Bénéfices depuis trois ans pour un fils que j'ai dans l'Eglise, Sa Majesté ne m'a point refusé en maniere d'exclusion, mais comme ceux de qui le rang n'est point encore venu de recevoir quelque grace. Je croi même avoir trouvé dans le Pere de la Chaise un appui que je ne dois qu'à la pitié qu'il a des malheureux; car je ne le connoissois point avant ma disgrace. Je vous dirai de plus que le Roi a eu la bonté de me faire dire depuis peu par Monsieur de Louvois qu'il étoit content de moi; & par Monsieur de Saint-Aignan, qu'il auroit soin de mes enfans aux occasions. Voilà l'état de mes affaires à la Cour, Monsieur, que le tems, la bonté du Roi, & peut-être ma conduite ont rendu un peu meilleur, & qui assurément le deviendra encore davantage. Dans cette confiance je me donne aujourd'hui l'honneur d'écrire à Sa Majesté pour lui demander pour mon fils aîné une place auprès de MONSEIGNEUR, comme celles qu'elle a données à d'autres. Je vous supplie très humblement, Monsieur, de ne lui pas refuser votre approbation en cette rencontre, si (comme cela se doit) le Roi vous en demande votre avis. Quoiqu'on n'ait fait aucune compensation de mes fautes avec mes services, je ne veux plus rien demander à Sa Majesté pour moi; mais je ne pense pas être déraisonnable de demander quelques petits établissemens pour mes enfans. Le succès me fera juger si je ne me suis pas trompé. Quoi qu'il en arrive, j'aimerai le Roi toute ma vie, & je parlerai de lui à la postérité, comme s'il m'avoit fait du bien. Pour vous, Monsieur, je vous honorerai comme un

ami

ami fidèle, qui par sa naissance, son courage, son mérite & sa vertu, a passé tous les Courtisans de son siecle. Vous jugez bien que pensant cela de vous, je suis de tout mon cœur, votre, &c.

CCLXXXIII. LETTRE.

Du Comte de Bussy au Marquis de Trichâteau.

A Paris, ce 16 Mars 1680.

JEUDI dernier le Roi rencontra Madame la DAUPHINE en pleine Campagne un peu par-delà Vitry. Elle se voulut jetter à ses pieds, il l'en empêcha & la baisa avec cette grace avec laquelle il fait toutes choses. Elle lui dit qu'après les obligations qu'elle lui avoit de l'avoir choisi préférablement à toutes les Princesses de l'Europe qu'on auroit été ravi de lui donner, elle assuroit SA MAJESTE' qu'elle auroit toute sa vie pour elle les plus grands respects & la plus tendre amitié du monde. Le ROI lui répondit fort gracieusement en l'embrassant encore une fois avec de grandes marques de tendresse, & se retournant il lui montra MONSEIGNEUR LE DAUPHIN & lui dit: Voilà de quoi il est question, Madame: c'est mon fils que je vous donne. Madame la DAUPHINE repliqua, qu'elle tâcheroit par toutes les soumissions & par toutes les tendresses imaginables de se rendre digne d'un si grand Prince. Ensuite le Roi lui présenta MONSIEUR, ainsi que tous les Officiers de la Couronne, qu'elle baisa. On remonta en carosse, & on alla à Vitry & à Châ-

lons le même jour. Tout le monde dit merveilles de cette Princeſſe. Elle a de l'eſprit, elle parle bien, & bien obligeamment, & dit à chacun préciſément ce qui lui convient; cependant elle parle avec dignité.

CCLXXXIV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de M***.

A Paris, ce 25 Mars 1680.

JE vous rends mille graces de votre Lettre, Madame. Mais je me plains que vous me cachiez quelque choſe qui vous regarde; je l'ai appris d'ailleurs, c'eſt votre groſſeſſe. J'ai été quelque tems à me déterminer à qui j'en ferois compliment; à Monſieur votre pere, à Monſieur votre Mari, ou à vous. Mais enfin j'ai jugé que comme vous étiez la principale Actrice, c'étoit à vous à qui il falloit m'adreſſer. Je vous aſſure donc, Madame, que je ſuis fort aiſe de tous les petits maux que vous allez avoir le reſte de l'année. Conſolez-vous-en, Madame. La D** voudroit bien en avoir autant que vous. Je penſe qu'elle ne s'y épargne non plus que vous avez fait; mais je doute que Monſieur le D** puiſſe bien imiter Monſieur votre mari. Les plus grands Princes ne ſont pas toujours les plus puiſſans. Mais pour revenir à votre Lettre, Madame, je ſuis ravi de voir que nous ſommes aſſez bien enſemble; & ce que je trouve de meilleur, c'eſt que cela durera. Je vous réponds de moi, & je me réponds dans les ſentimens où je ſuis,

fuis, de vous obliger de ne changer jamais. Vous savez, je croi, la mort d'apoplexie de M. Fouquet, dans le tems qu'on lui avoit permis d'aller aux eaux de Bourbon. Cette permission est venue trop tard; la mauvaise fortune a avancé ses jours. Il y en a ici de plus heureux que lui, qui (à mon avis) ne mettront pas long-tems à le suivre. Il fut arrêté en Septembre 1660 au Château d'Angers, où il fut détenu quelque tems, puis mené à Amboise, de là à Moret, puis à la Bastille, & enfin à Pignerol. Il n'a jamais tant fait de voyages que depuis qu'il a été arrêté. Le Pere César, le bon ouvrier pour les consciences délabrées, me restitua hier cent pistoles qu'on m'avoit friponnées au jeu, ou dans une lotterie. Je voudrois que tous ceux qui m'ont nui eussent des remords; on pourroit me rendre encore quelque chose qui vaudroit plus de cent pistoles. Vous avez ouï dire la passion de **** pour son mari quand elle l'épousa. Cela est, dit-on, fort changé. La petite personne ne le peut plus souffrir. On dit pour l'excuser: *Ce que tu vois de l'homme n'est pas l'homme.* Et cela fait demander à tout le monde, où une fille de treize à quatorze ans peut avoir appris comment il faut que les hommes soient faits pour être bien. Je ne pensois pas avoir tant de choses à vous dire, mais je ne garde rien avec vous : je vous montrerai toujours le fond de ma mémoire, comme le fond de mon cœur.

CCLXXXV. LETTRE.

Du Comte de Bussy au Duc de Saint-Aignan.

A Paris, ce 2 Avril 1680.

VOILA le Mémoire que je vous ai promis de vous envoyer, Monsieur. Si j'avois à en parler au Roi moi-même, je supplierois Sa Majesté de trouver bon que je le lui lûsse: mais vous, Monsieur, qui avez une langue plus intelligible à notre Maitre que la mienne, traduisez ce Mémoire, & le dites avec ce cœur généreux qui m'a toujours aimé, & qui a redoublé de chaleur pour moi dans le tems de ma disgrace & que tout le monde me tournoit le dos. Songez, s'il vous plait, que la priere que vous allez faire au Roi est mon vin émétique, & que si Sa Majesté n'a pitié de ma Maison en cette rencontre, je n'ai plus rien à esperer, & que je ne l'importunerai de ma vie. Prenez donc bien votre tems, Monsieur, je vous en conjure (j'ose dire) par l'interêt que vous prenez en la justice de notre Maitre, & par l'amitié que vous avez pour moi. J'attens tout de vous.

CCLXXXVI. LETTRE.

Du Comte de Bussy au Marquis de Trichâteau.

A Paris, ce 6 Avril 1680.

JE vous avoue, Monsieur, que je ne vous ai pas assez montré ma joye sur la restitution qu'on

qu'on m'a faite, car, il faut dire la vérité, j'en ai été ravi. Je voudrois bien que les gens qui vous ont pillé allaſſent à ce bon Pere. Ils ſont aſſez vieux pour qu'ils ſe hâtent de reſtituer : mais j'ai bien peur pour vous que la trop grande quantité de reſtitutions qu'il faudroit qu'ils fiſſent ne les empêche d'en faire aucune, & que vous ne ſoyez pas aſſez heureux pour qu'ils ſe ſoucient d'aller en Paradis.

Je ſuis fort aiſe d'avoir réjoui Madame de Chaſtelus. Je l'ai fait à cette fois ſans y penſer, mais j'y penſerai toujours quand je croirai y réuſſir. La fortune a ri trop tard à notre ami; cela n'a fait qu'augmenter ſon regret de quitter la vie.

CCLXXXVII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Monjeu.

A Paris, ce 2 Mai 1680.

JE vous demande pardon, Madame, ſi je me ſuis plaint à vous de ce que vous ne m'écrivez pas aſſez ſouvent. Comme je n'ai jamais été groſſe, je ne ſai pas juſqu'où peut aller cette incommodité ; mais enfin faites ce que vous pourrez, & je ſerai content. Vous aviez raiſon de vous défier de la fragilité humaine, tout eſt racommodé à merveilles. Je reviens de la Campagne avec Monſieur de Tavanes. Nous avons été deux jours à Baſville chez Monſieur l'Avocat-Général, & un jour à Villebon chez le Premier-Préſident. J'ai été charmé de revoir la

Campagne, non seulement pour le verd nouveau que j'y ai trouvé, mais encore pour la lassitude où je suis de Paris. Ce discours vous paroitra venir d'un goût dépravé, mais ne vous hâtez pas de me condamner sur ce que nous sommes de sentimens differens; je croi que vous conviendrez que quand on n'est pas à Paris dans les places qu'on devroit occuper, on est mieux dans son pays où l'on est considéré.

Nous fumes hier à l'Opéra de Bellerophon. Je voudrois bien en voir un avec vous, car je goûte mieux les plaisirs quand je les prends avec mes amis. Comme vous aimez tout ce que fait Monsieur Pavillon, je viens de vous faire copier une Description qu'il a faite de la Hollande, que je vous envoye.

DESCRIPTION DE LA HOLLANDE.

LORSQU'EN ce pays au niveau,
Dont la terre en péril est plus basse que l'eau,
Je vis deux cens Villes rustiques
Former un seul Etat de tant de Républiques,
Où chacun est maitre chez soi;
Ce Peuple me parut dans ces lieux aquatiques
Un reste libertin des grenouilles antiques,
Qui ne voulurent point de Roi.

La terre, avare à leur égard,
Ne leur a fait aucune part
De ces biens dont ailleurs on la trouve remplie:
Et cependant ces bonnes gens
Ont tant fait par leur industrie,

Qu'ils

Qu'ils ont abondamment les besoins de la vie,
En dépit des quatre élémens.

Quoi qu'on dise de leurs épouses,
Trop ménageres, trop jalouses,
Parmi les défauts qu'elles ont
L'amour n'est pas un de leurs vices.
Mais les Filles, souvent aux Amans trop propices,
Sont communément les nourrices
Des enfans que les Femmes font.

Sans faste & sans magnificence,
Contents d'une agréable & simple pauvreté,
On voit ce qui ne peut être ailleurs imité,
Et qui passe toute croyance:
Les Richesses sans vanité,
La Liberté sans insolence,
La Maltote sans cruauté.

De maudits chariots, invention du diable,
Sont la voiture abominable
Où l'on vous roue impunément.
Mais quelle qu'en soit la misere
Cette voiture est nécessaire,
Pour préparer les gens à souffrir constamment
L'inévitable barbarie,
Qu'on éprouve infailliblement
Arrivant à l'hôtellerie.

Chacun y fait ce qu'il lui plaît,
Et peut paroître ce qu'il est,

Sans

Sans craindre en s'expliquant la cenſure publique;
Et l'exacte ſoumiſſion
Au gouvernememt politique,
Eſt la ſeule Religion
Dont on exige la pratique.

En un mot, ſans perdre de tems
En deſcriptions inutiles,
Rien n'eſt plus joli que les Villes,
Plus groſſier que les Habitans.

CCLXXXVIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Marquis de Trichâteau.

A Paris, ce 15 Mai 1680.

BON Dieu! où ſont les gens heureux en ce monde? Ceux qui ont de grands établiſſemens ou de grands biens ont des maladies mortelles, ou des incommoditez terribles; & ceux qui ont de la ſanté n'ont pas de bien. Sans aller chercher bien loin, le pauvre Pierrefitte eſt un exemple de ce que je dis. Il jouiſſoit de quarante mille livres de rente. Cette mort prêchoit bien le détachement des plaiſirs & des biens de ce monde; elle m'a donné un ſi grand coup, que j'en ſuis tout étourdi. Ma ſœur l'Abbeſſe de Saint Julien ne s'en ſauroit conſoler, quoiqu'elle ne le connût pas: c'eſt auſſi aller un peu trop loin. Il n'eſt pas mal à propos de faire réflexion ſur les miſeres humaines, pour nous empêcher de nous attacher au monde; mais il eſt ridicule de s'en lamenter.

Ma-

Madame la DAUPHINE disoit l'autre jour, que depuis qu'elle étoit en France, elle s'étoit trouvée à tant de fêtes, à tant de plaisirs, qu'elle n'avoit pas eu le loisir de penser. Ne trouvez-vous pas, Monsieur, que ce discours est d'une personne qui pense bien? & je croi qu'en parlant ainsi elle veut se moquer de la plupart des gens de la Cour qui ne pensent à rien. Il faut dire la vérité, on y mène une étrange vie. Les Chartreux sont trop dans la solitude, les Courtisans sont trop dans l'action: il faudroit un milieu à cela. Vous ferez bien de retourner à la Ville, la solitude de la Campagne entretient les chagrins qu'on y porte & qu'on y reçoit. Monsieur de Louvois est parti pour conclurre le Traité de Casal avec Monsieur de Mantoue, & l'on vient de me dire qu'il étoit conclu.

CCLXXXIX. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Madame de Montmorency.

A Bussy, ce 27 Juillet 1680.

QUELQUE excuse que j'aye, Madame, d'être parti de Paris sans vous dire adieu, je ne suis pas content de moi là-dessus. Au-lieu de deux fois que je vous allai chercher, je devois y aller quatre; car je vous aime plus qu'il ne faut pour prendre toutes ces peines-là. Je vous demande donc pardon, Madame, & il me semble que je n'en suis pas indigne, quand je fais réflexion sur la tendresse que j'ai & que je veux avoir toute ma vie pour vous.

CCXC. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Scudery.

A Buſſy, ce 27 Juillet 1680.

ENFIN, Madame, nous voici arrivez en lieu de repos. Je vous aſſure que nous en avions beſoin. Nous avons fait cent lieues à marcher tous les jours; cela laſſe le corps & la bourſe. Je me trouve trop heureux maintenant de me lever tard, de bien manger, & de ne plus compter avec mon hôte. Recommençons notre commerce, Madame, je ſuis prêt à vous prêter le colet. Je ſerai ici tout le mois d'Août, après quoi j'irai à Chaſeu, car je ne compte de retourner à Paris qu'au Printems. Cependant croyez bien que perſonne ne vous honore, ne vous eſtime & ne vous aime plus que je fais, & n'eſt plus que moi, votre, &c.

CCXCI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Sevigny.

A Buſſy, ce 22 Août 1680.

EN arrivant ici avec ma fille de Colligny, elle reçut nouvelle que ſon fils étoit fort malade à Autun. Nous y courumez, & nous venons de le ramener en bonne ſanté. Voilà, ma chere Couſine, un compte exact que je vous rends

rends de notre conduite, comme à ma bonne amie. Mandez-moi quand vous retournerez à Paris, & quelles nouvelles vous avez de Madame de Grignan. Le Marquis de Buſſy eſt à la Cour. Pour moi, je ne ſens plus mes maux; la longueur de ma diſgrace m'a rendu indifferent ſur tout ce qui regarde ma fortune, & je ne ſonge plus qu'à bien vivre & me réjouir. Je fais travailler ici à des commoditez qui manquent à ma maiſon, qui eſt d'ailleurs aſſez belle. Puisque Dieu l'a voulu, j'aime autant la vie douce & tranquille que je mène depuis quelques années, qu'une plus agitée. Les uns font du bruit au commencement, les autres à la fin de leur vie: les uns n'en font jamais, les autres en font toujours. Tout cela eſt égal à la mort. Mais je m'apperçoi que voici bien des moralitez: qu'importe, pourvu qu'il y ait du bon-ſens?

CCXCII. LETTRE.

De Madame de Sevigny au Comte de Buſſy.

Aux Rochers, ce 28 Août 1680.

JE vous attendois à la remiſe, & en effet, mon cher Couſin, vous avez battu bien du pays. J'ai une grande joye que ce pauvre petit Langhac ſe porte bien, & que vous ſoyez enfin en repos dans votre Château à philoſopher & à moraliſer utilement; car on ne peut point penſer comme vous faites, ſans être bien armé & bien fortifié contre les cruelles opiniâtretez de la mauvaiſe fortune. Dans cinquante ans tout

ſera

sera égal, & les plus heureux comme les autres auront passé dans ce grand fleuve qui nous entraine tous. Faites bien des réflexions de votre côté, comme nous en faisons du nôtre, & continuons de nous aimer malgré nos éloignemens. Pour moi je suis accoutumée à aimer de deux cens lieues loin; jugez si vous n'êtes pas assuré de moi. La Provençale se porte assez bien; elle ne voit encore rien d'assuré pour son retour. Je croi que le mien sera sur la fin de l'année. Nous avons ici les mêmes amusemens que vous avez chez vous. Rien n'occupe plus doucement, que de faire ajuster sa maison & ses jardins; mais vous n'avez rien à faire à votre belle situation de Chaseu. Je n'oublierai jamais vos prairies & vos moutons, non plus que votre bonne compagnie & votre bonne reception.

CCXCIII. LETTRE.

Du Comte de Bussy au Pere Rapin.

Ce 30 Août 1680.

COMMENT vous portez-vous, mon Rev. Pere? Vous étiez à Auteuil pour prendre l'air, la derniere fois que je fus chez vous pour vous dire adieu. Je n'aime pas vos langueurs, & je suis assuré que vous les prenez plus en patience que moi. Ne vous résoudrez-vous jamais à venir prendre des eaux de Sainte-Reine sur les lieux? Je croi qu'elles vous feroient plus de bien qu'étant transportées. Pour moi j'espere aller à Paris au Printems de l'année prochaine. Je n'irois gueres plus souvent, si j'en avois

la

la liberté toute entiere; & vous m'avouerez que le commerce que la demande de ces permissions me donne avec le Roi, est plus agréable & peut même enfin être utile, parce que je le fais souvenir de ma famille & de moi. Vous voyez que je mets tout à profit pour prendre en gré la continuation de ma disgrace.

CCXCIV. LETTRE.

De Monsieur de Corbinelli au Comte de Bussy.

A Paris, ce 1. Septembre 1680.

JE vous rends graces de m'avoir appris de vos nouvelles, Monsieur. J'avois su par Monsieur de Cressi que vous aviez passé par Liesse pour venir voir Madame de Rabutin. Nous parlames fort de vous & d'elle, & le bon-homme est charmé de tous deux. Vous voilà maintenant à gouter les plaisirs du beau tems & du repos.

Si Madame de Colligny vient cet Hiver à Paris, je la rencontrerai, ou pour mieux dire, je la chercherai souvent au Palais; car je croi que j'y passerai mon Hiver, étant résolu de plaider à outrance & d'emporter un Arrêt. Je croi que je m'accoutumerai à ce maudit genre de vie, quand je verrai que Madame votre fille fera la même chose; l'indignation nous aidera à subsister. C'est un plaisir de pouvoir haïr ses Juges aussi bien que sa partie, & d'être indigné de voir que le Ciel destine la plupart des premiers à un rang

d'où

d'où leur incapacité ou leur malice devroit les chaſſer.

On a choiſi Monſieur de *** pour Gouverneur de Monſieur de ***. Il eſt impoſſible d'en être plus ſurpris que tout le monde l'a été: je vous ſupplie de l'être auſſi.

Au reſte, je rencontrai l'autre jour Mademoiſelle d'Epeuilles, elle ne me reconnut pas. Je la ſaluai d'un air qui méritoit un peu de réminiſcence, mais elle me prit pour un homme qui s'adreſſoit à une autre.

Je ne deſeſpere pas encore d'aller à Buſſy. Mon accommodement n'eſt pas rompu, nous avons pris huit jours pour le faire. J'aurai gagné à la pourſuite de ce procès un talent de chicane, dont il n'y a que vous & Madame de Colligny qui puiſſiez me défaire. Je l'eſpere fort, & je le deſire encore davantage.

CCXCV. LETTRE.

*Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Sevigny.

A Buſſy, ce 4 Septembre 1680.

C'EST un moyen pour mépriſer la fortune, que d'être malheureux, & de penſer à la mort. Pour des réflexions, nous en faiſons autant qu'une grande oiſiveté en peut permettre; & pour de l'amitié pour vous, je vous aſſure qu'on n'en peut avoir plus que nous en avons. Je croi auſſi que vous nous aimerez toujours bien: au moins ſi ce tems dure, la familiarité n'en-

A la Lettre CCXCII.

n'engendrera point le mépris entre nous. Voilà toute la consolation que nous pouvons tirer d'une si longue absence.

J'ai fait une traduction de quelques Epigrammes de Martial & de Catulle, que je vous envoye. Cela nous amuse, & vous amusera. Vous m'en direz votre sentiment.

TRADUCTION
DE PLUSIEURS
EPIGRAMMES CHOISIES
DE MARTIAL.

De Gemello & Marronillâ. LIV. I. EP. II.

DAMON veut épouser Climene;
Pour en venir à bout il fait tout ce qu'il peut:
Elle en vaut peut-être la peine?
Elle a de la beauté? Non, c'est chose certaine
Qu'elle est laide, riche, & mal-saine:
Mais c'est pour cela qu'il la veut.

De Arriâ & Pœto. LIV. I. EP. 14.

Arria présentant à Pétus son mari
Le poignard de son sang encore tout rougi,
Lui dit: C'est la vérité pure,
Je n'ai pas senti ma blessure:
Mais crois-moi, (car je te le jure)
Le coup qui te fera mourir,
C'est celui que je vais sentir.

Ad Julium. LIV. I. EP. 16.

Le passé nous est échapé:
Compter sur l'avenir, on peut être trompé.

Le

Le présent est à nous, & c'est la seule chose
Dont un honnête-homme dispose.
Puisque l'un n'est donc plus, que l'autre est incertain,
Vivons dès aujourd'hui, sans attendre à demain.

Ad Avitum. LIV. 1. EP. 17.

Des Epigrammes que voici,
L'une est médiocre, l'autre est bonne;
Beaucoup ne valent rien: mais qu'on ne s'en étonne,
Tous les Livres sont faits ainsi.

Ad Sabidium. LIV. 1. EP. 33.

Je ne vous aime point, Hylas,
Je n'en saurois dire la cause:
Je sai seulement une chose,
C'est que je ne vous aime pas.

De Gelliâ. LIV. 1. EP. 94.

Aminte en son particulier
Ne pleure point la perte de son pere.
En public on l'entend crier,
Aminte se desespere.
Qui cherche avec trop de soin
De paroitre inconsolable,
De douleur est incapable:
La douleur est véritable,
De qui pleure sans témoin.

Ad Lesbiam. LIV. 1. EP. 35.

Vous êtes d'une étrange humeur,
Le secret ne vous sauroit plaire;
Iris, vous aimez l'adultere
Encor moins que le spectateur.

Pres

Prenez plaiſir au myſtere,
Il paſſe celui des ſens.
Faites l'amour, j'y conſens;
Mais cachez-vous pour le faire.

Ad Fidentinum. LIV. I. EP. 58.

Les vers que tu nous dis, Oronte, ſont les miens:
Mais quand tu les dis mal, ils deviennent les tiens.

Ad Flaccum. LIV. I. EP. 58.

Vous voudriez ſavoir, Beliſe,
Quelle humeur auroit plus d'appas
Pour me priver de ma franchiſe.
Je veux une Philis entre le haut & bas,
Qui ne faſſe point trop valoir la marchandiſe;
Mais auſſi qui ne tombe pas
Au premier mot que l'on lui diſe.

Ad Fabullam ambitioſam. LIV. I. EP. 65.

Vous avez bien de la beauté,
Vous êtes en la fleur de l'âge;
Mais vous gâtez cet avantage
Par l'excès de la vanité.
Tant que vous vous croirez des beautez le modèle
Vous ne ſerez jeune ni belle.

Ad Cæcilianum. LIV. I. EP. 74.

Tandis qu'en pleine liberté
Vous avez laiſſé votre femme,
Elle a gardé la chaſteté,
Sans jamais brûler d'autre flamme.
Vous la faites garder, ſoupçonnant l'avenir:
Mais en le voulant prévenir,
Tirſis, vous cauſez l'adultere.
Ah! que d'eſprit vous êtes plein!
Il vous coûte bien cher à faire
De votre femme une p.....

De Lino. LIV. 1. EP. 76.

Sais-tu bien pourquoi j'aime mieux
Te donner un Louis, que de t'en prêter deux?
C'eſt, mon cher, qu'en une parole,
J'aime mieux perdre une piſtole.

Ad Cinnam. LIV. 1. EP. 90.

En Damon tout eſt myſtere,
De tout il fait des ſecrets.
Il dit tout bas, que le Soleil éclaire,
Que le tems eſt chaud, qu'il eſt frais.
Cette manie eſt ſans pareille,
Il en fait ſon unique emploi:
Il trouve tant de goût à parler à l'oreille,
Qu'il feroit à l'oreille un éloge du Roi.

Ad Nævolum Cauſſidicum. LIV. 1. EP. 98.

Pendant que le bruit eſt fort grand,
Nevole veut plaider ſa cauſe.
On fait ſilence maintenant;
Nevole, dites quelque choſe.

Ad Lycorim. LIV. 1. EP. 103.

Le Peintre, en peignant ta Vénus,
N'étoit pas en trop bonne verve.
Peut-être ſommes-nous déçus,
Il a voulu flatter Minerve.

Ad Sextum. LIV. 2. EP. 3.

Tu dis que ta maiſon eſt nette,
Que tu ne dois pas un denier.
Il eſt vrai: n'a point de dette,
Qui n'a pas de quoi payer.

In

In Caium. LIV. 2. EP. 30.

Je voulus hier emprunter
De Polemon quinze piſtoles,
Il employa mille paroles
A me vouloir perſuader
De prendre un autre train de vie:
Que ſi d'être Avocat il me venoit envie,
Je n'aurois jamais mon pareil.
Ta bonté, lui dis-je, eſt trop grande;
Donne-moi ce que je demande;
Je ne demande pas conſeil.

In Linum. LIV. 2. EP. 38.

Qu'avez-vous donc fait à Verſaille?
Me diſoit Cloris l'autre jour;
Car enfin quatre mois de Cour
Ne vous ont pas valu la maille.
Hé mon Dieu! lui dis-je, Cloris,
J'ai plus gagné que l'on ne penſe:
On ne peut eſtimer le prix
De quatre mois de votre abſence.

Ad Sextum. LIV. 2. EP. 55.

Vous voulez que je vous revere,
Tirſis, je voulois vous aimer;
Hé bien, il faudra pour vous plaire,
A vos deſirs me conformer.
Mais ſachez, ſi je vous revere,
Que je ne vous aimerai guere.

In Poſthumum. LIV. 2. EP. 67.

Tu ne me rencontres jamais,
Sans demander ce que je fais.
Je juge à ce diſcours que tu fais d'ordinaire,
Que tu n'as autre choſe à faire.

In Mamercum. LIV. 2. EP. 88.

Tu travaille, & tu veux paroître ſurprenant
En diſant des choſes nouvelles.
C'eſt être bien impertinent,
Que de peiner aux bagatelles.

Ad Quinctilianum. LIV. 2. EP. 90.

Je ne compte pour rien tous les plaiſirs paſſez:
En avoir à toute heure eſt toute mon envie.
Perſonne ne ſe preſſe aſſez
De paſſer doucement la vie.
Si mes vœux étoient exaucez,
J'aurois une ſanté tranquille,
Un valet à tout faire, & ſur rien difficile,
Bonne chere, mais ſans excès,
Une femme pas trop habile,
La nuit ſans inſomnie, & le jour ſans procès.

In Ligurinum. LIV. 3. EP. 44.

Dieux! que vous êtes importun
Par vos vers que vous voulez lire!
Vous en accablez un chacun,
Oronte, on n'y peut plus ſuffire.
Voulez-vous ſavoir combien
Vous êtes inſupportable?
Etant un homme de bien,
D'un bon cœur, juſte, équitable,
On vous fuit comme le diable.

Ad Sertorium. LIV. 3. EP. 79.

De crainte des méchans ſuccès,
Tirſis commence tout, & n'acheve jamais.
Je crains qu'en commençant l'œuvre du mariage,
Il n'acheve pas ſon ouvrage.

Ad

Ad Maritum. LIV. 3. EP. 85.

Couper le nez à ſon rival,
N'eſt pas aller à la ſource du mal.

Ad Gallam. LIV. 4. EP. 38.

Quand je te conterai ma peine,
Point de pitié, belle Chimene.
Sois rigoureuſe, j'y conſens:
Mais ne la ſois pas trop long-tems.

Ad Sophronium Rufum. LIV. 4. EP. 70.

Je cherche à Paris une femme,
(Et je la cherche vainement)
Qui ſoit inſenſible à la flamme
D'un aimable & diſcret Amant.
Comme s'il étoit défendu,
Ou que l'action fût infame,
On ne trouve pas une Dame
Qui rebute un homme aſſidu.
Il n'eſt donc point d'honnête femme en ville,
Dites-vous? Il en eſt dix mille.
Que fait donc la femme de bien?
En deux vers je vais vous l'apprendre.
Elle ne donne jamais rien;
Mais elle ſe laiſſe tout prendre.

Ad Regulum, de famâ Poëtarum. LIV. 5. EPIGR. 10.

Damon, ce n'eſt pas d'aujourd'hui
Qu'aux vivans la gloire on refuſe.
Du vivant de Virgile, on mépriſoit ſa Muſe;
Et du tems de Menandre, on ſe moquoit de lui.
Mes Vers pourtant, ſi vous m'en voulez croire,
De vous faire eſtimer ne vous empreſſez pas.
Je quitte ma part de la gloire
Qui ne vient qu'après le trépas.

Amicis quod datur, non perire. LIV. 5. EPIGR. 42.

Un larron vous dérobera ;
Le feu consumera vos maisons, vos richesses ;
Un débiteur vous plaidera;
Vous serez filouté par toutes vos maitresses;
Vous perdrez sûrement ce que vous aurez mis
Ou chez la blonde, ou chez la brune.
Ce que l'on donne à ses amis
Ne dépend plus de la fortune;
Vous n'aurez à vous d'assuré ,
Que ce que vous aurez donné.

De Philone. LIV. 5. EP. 47.

Damon nous disoit aujourd'hui,
Qu'il ne soupoit jamais chez lui.
Il disoit vrai, car en sa vie
Il n'a soupé, si l'on ne le convie.

Ad Dyndimum. LIV. 5. EP. 83.

Seraphine, il faut que tu sache
Les caprices de mon esprit.
Quand on me cherche, je me cache;
Et je cherche, quand on me fuit.

De Telesina. LIV. 6. EP. 7.

Une Maitresse, cher Adraste,
Qui tient à son Amant tout ce qu'elle a promis,
Est bien plus honnête & plus chaste
Que la femme de sept maris.

De eâdem. LIV. 6.

Ne vous attachez point aux choses trop aimables,
Les regrets de leur perte en sont bien plus cuisans;
Et les choses estimables
Ne durent pas long-tems.

In

In Phœbum. LIV. 6. EP. 20.

Sur tes obligeantes paroles
Je t'ai demandé cent piſtoles,
Dont je te veux montrer l'emploi.
Depuis dix jours tu te tourmente,
Tu t'enquiers; je languis moi-même dans l'attente.
Au nom de Dieu, refuſe-moi.

De Glaucia. LIV. 6. EP. 29.

Telle eſt la loi du ſort, nul excès n'eſt durable:
S'il paſſe le commun, il paſſe promtement.
Ainſi pour éviter des chagrins en aimant,
Il faudroit n'aimer rien d'extrêmement aimable.

Ad Diadumenum. LIV. 6. EP. 34.

Donne-moi des baiſers preſſez.
Tu demandes ſi c'eſt aſſez,
Que le nombre à mille ſe monte?
Helas! tu ne ſens pas mon feu.
Qui peut en demander par compte,
Philis, il en deſire peu.

Ad Lycorim. LIV. 6. EP. 40.

Rien ne vous égaloit pendant vos jeunes ans.
Des femmes d'aujourd'hui Philis eſt la plus belle.
Bon Dieu! Qu'eſt-ce que fait le tems!
J'ai ſoupiré pour vous, je ſoupire pour elle.

In Invidum. LIV. 6. EP. 61.

Tout le monde eſtime mes vers;
On les apprend, on les récite,
Perſuadé de leur mérite:
Le ſeul Tircis, dont l'eſprit de travers

Honore tout ce qu'il critique,
Eſt enragé quand on les lit,
S'étonne, pâlit, & rougit.
Tircis à ſa façon fait mon panégyrique.

Ad Lupum. LIV. 6. EP. 79.

Tu t'affliges toujours, & rien ne te conſole.
Cependant ta fortune eſt en fort bon état.
N'as-tu pas peur que cette folle
Ne te traite comme un ingrat?

Ad Pontilianum. LIV. 7. EP. 3.

Sais-tu pourquoi je te refuſe
Les ouvrages de ma Muſe?
C'eſt que tu me rendrois les tiens,
Si je te donnois les miens.

In Olum. LIV. 7. EP. 10.

Luc aime les enfans, Paul aime les barbons.
Quel mal vous font, Tirſis, leurs inclinations?
Licidas mange tout avecque ſa du Tange:
Laiſſez-le tout manger, pourvu qu'il ne vous mange.
Damon paſſe les nuits en chanſons, en repas:
Que vous importe-t-il, ſi vous ne veillez pas?
Vous ne vous occupez qu'aux affaires des autres,
Et vous ne ſongez point aux vôtres.
D'un ſou vous n'auriez pas credit;
Vous devez juſqu'à votre habit:
La conduite de votre femme
Eſt épouvantable, eſt infame:
Votre fille a plus d'un amant;
C'eſt cela qui devroit vous donner du tourment.
J'aurois encor cent choſes à vous dire,
Qui vous touchent extrêmement:
Mais ce qui vous touche, beau Sire,
Ne me regarde nullement.

In

In Cinnam. LIV. 7. EP. 43.

En premier lieu je vous prie
De me prêter de l'argent;
Si-non, Tirsis, je vous supplie
De me refuser promtement.
Sur cela mon desir est tout contraire au vôtre:
Pour moi j'aime fort le prêteur;
Je ne hais point le refuseur:
Mais vous n'êtes ni l'un ni l'autre.

Ad Licinium Surum. LIV. 7. EP. 47.

Nous avions essuyé nos larmes,
Nos desespoirs étoient finis,
Nous avions passé les allarmes,
Qu'on a dans les dangers de ses meilleurs amis;
Lorsque la Parque radoucie
Par des vœux que chacun avoit cru superflus,
Vous a voulu rendre la vie,
Quand nous ne la demandions plus.
Vous savez ce qu'on fait dans cette nuit profonde
D'où vous êtes ressuscité;
Et vous jouissez dès ce monde
De votre postérité.
Effacez les chagrins de votre maladie,
En regagnant le tems que vous avez perdu;
Et ne perdez aucun jour de la vie
A quoi vous êtes revenu.

De Eutrapelo. LIV. 7. EP. 83.

Vous n'avez jamais achevé;
Jamais lenteur ne fut comme la vôtre.
Après avoir fait le poil d'un côté,
Il faut toujours recommencer de l'autre.

Ad Caſtorem. LIV. 7. EP. 98.

Par vos acquêts que pouvez-vous prétendre?
De vos Louis vous trouverez le bout.
Lycidas, vous achetez tout;
Vous pourriez bien enfin tout vendre.

De Vetula. LIV. 7. EP. 101.

Vous avez de l'eſprit, vous avez la peau douce:
Je voudrois vous toucher toujours, & vous ouïr.
Mais lorſque je vous voi, tout mon deſir s'émouſſe,
Et je ne veux plus rien que fuir.

In Milonem. LIV. 7. EP. 102.

Dans la longue abſence d'Atys
Rien ne ſe fait dans ſes affaires,
Tout va toujours de mal en pis;
Et (ce qui ne ſe comprend guere)
Sa femme accouche cependant.
En veux-tu ſavoir le myſtere?
C'eſt qu'Atys eſt ſans Intendant,
Et non ſa femme ſans Amant.

Ad Cirinium. LIV. 8. EP. 17.

L'eſprit nous ſert fort dans la vie,
Sans cela nous n'y faiſons rien:
Cependant cet eſprit nous attire l'envie,
Plus que les honneurs ni le bien.

Ad Ruſticum. LIV. 8. EP. 23.

Quand j'ai battu mon Cuiſinier
Pour un déteſtable diner,
Tu dis que pour rien je m'échappe.
Si le ſujet t'en paroit trop leger,
Pour quel ſujet veux-tu que je le frappe?

Ad

Ad Cæsarem Domitianum. LIV. 8. EP. 24.

Dès long-tems je vous importune
De rétablir ma mauvaise fortune.
Si vous ne voulez m'assister,
Trouvez bon que je vous demande.
On n'offense pas Jupiter
En lui présentant son offrande.
Quoiqu'il n'exauce pas, d'un regard gracieux
Il voit toujours celui qui le supplie.
Ce n'est pas le Sculpteur, Sire, qui fait les Dieux;
C'est celui qui les prie.

In Vacerram. LIV. 8. EP. 69.

Tu n'estimes les gens que des siecles passez.
Pardonne mon aveu sincere & légitime:
Je ne t'estime pas assez,
Pour vouloir par ma mort mériter ton estime.

In Fabullam. LIV. 8. EP. 79.

Philis, on ne vous voit jamais
Sans quelque laide ou vieille Demoiselle,
Ce n'est pas mal savoir vos interêts;
Par-là vous êtes jeune & belle.

Ad Avitum. LIV. 9. EP. 1.

Je suis l'incomparable à dire des sornettes,
Que vous n'admirez pas, mais que vous aimez bien.
Que de plus grands esprits se servent de trompettes;
Pour moi faiseur de chansonnettes,
Pour moi plaisant diseur de rien,
Je ne me sers que de musettes.

In Paulam. LIV. 9. EP. 6.

Vous refusez Tirsis pour votre époux,
Vous me paroissez bien sensée.
Mais Tirsis ne veut point de vous:
J'approuve encore plus sa pensée.

Ad Criſpum. LIV. 10. EP. 14.

Criſpin, vous vous donnez au diable,
Qu'au monde je n'ai point d'ami
Qui vous ſoit en ſoins comparable.
Mais pour me le montrer, que faites-vous auſſi ?
M'avez-vous étrenné jamais de robbe neuve ?
M'avez-vous fait avoir emploi ?
De votre affection je n'ai point d'autre preuve,
Sinon que bien ſouvent vous petez devant moi.

Ad Julium Martialem. LIV. 10. EP. 47.

Mon fils, écoute, je te prie,
Ce qui fait une heureuſe vie.
Point de chagrin, point de procès,
Un feu qu'on n'éteigne jamais,
Aſſez de bien acquis ſans peine,
Un air aiſé, point de Chimene,
Des amis égaux, le corps ſain,
Etre prudent ſans être fin,
Peu de devoirs, point de querelles,
Peu de viandes, mais naturelles,
Une femme de bonne humeur,
Mais au fond pleine de pudeur;
Etre complaiſant & facile,
Un ſommeil pas long, mais tranquille;
Etre ſatisfait de ſon ſort,
Quel qu'il ſoit ne s'en jamais plaindre;
Et regarder venir la mort,
Sans la deſirer ni la craindre.

De Galla. LIV. 10. EP. 75.

Jadis Margot m'offrit la derniere faveur
Pour cent Louis, c'étoit ſon pucelage.
A parler en homme d'honneur,
Margot en valoit davantage :
La ſomme pourtant me fit peur.

Au

Au bout d'un an, Margot m'offrit de faire affaire,
Pour la moitié du prix qu'elle avoit demandé;
Mais je la trouvai bien plus chere
Que la premiere fois qu'elle m'avoit parlé.
Six mois après, Margot fut encor poſtulante
Pour cent écus. Le prix m'en rebuta,
J'en voulus donner cinquante;
Elle auſſi les refuſa.
Vous demandez ſi la belle
A pu deſcendre à plus bas prix?
Oui; mais le jeu ne vaut plus la chandelle,
Et je la refuſe gratis.

In Silam. LIV. II. EP. 23.

Climene à m'épouſer à mis toute ſa peine.
Pour moi juſques ici j'ai refuſé Climene.
Cependant me ſentant preſſer,
Je ferai, lui dis-je, l'affaire:
Mais je veux avoir un douaire;
A moins je n'y ſaurois penſer.
Dès la premiere nuit de notre mariage,
Nous aurons chacun notre lit.
J'aurai quelque maitreſſe en notre voiſinage,
Dont vous ne ferez point de bruit.
Vous aurez quelque fille aimable,
Que je flatterai devant vous;
Et lorſque nous ſerons à table,
Vous laiſſerez de l'eſpace entre nous.
Ne me baiſez pas la premiere;
Et quand vous le ferez, point de tendre baiſer.
Faites-vous à cette maniere,
Je ſuis prêt à vous épouſer.

IMITATION.

Damon pour épouſer Iris fait toutes choſes.
Celle-ci n'en veut point; mais ſe ſentant preſſer,
Voici, lui dit-elle, les clauſes,

Sans lesquelles, Damon, il n'y faut pas penser:
Dès la premiere nuit de notre mariage,
Nous aurons notre lit chacun;
J'ai fait vœu de mourir avec mon pucelage,
Le reste nous sera commun.
J'aime les beaux habits, je suis coquette & fiere;
J'aime à rire, j'aime à causer.
Faites-vous à cette maniere,
Je suis prête à vous épouser.

In Lesbiam. LIV. II. EP. 63.

Climene jure que personne
Gratis ne peut en disposer.
Elle dit vrai, car elle donne
Aux gens pour se faire baiser.

In Faustum. LIV. II. EP. 65.

Il ne m'entre point dans l'esprit
Quelles sont les Philis, de tes billets la cause.
Je sai seulement une chose,
C'est que pas une ne t'écrit.

In Maronem. LIV. II. EP. 67.

Tu ne me donnes rien, Damon, pendant ta vie:
Mais tu dis qu'après toi j'auroi part au gros lot.
Si tu n'es pas tout-à-fait sot,
Tu sais bien quelle est mon envie.

Ad Flaccum. LIV. II. EP. 100.

Je ne veux point d'une maitresse,
Dont la maigreur lui fasse un peignoir d'un collet,
Et d'une bague un brasselet.
Je ne veux point aussi d'une grosse pisresse:
J'aime la chair & non la graisse.

Ad

Ad Fabullum. LIV. 12. EP. 20.

Tu t'étonnes qu'Hilas paroiſſant tout de flamme,
Ait toujours pour l'himen montré tant de tiédeur:
Hilas n'avoit point de femme;
Mais il avoit une ſœur.

Ad Julium. LIV. 12. EP. 34.

N'aimez rien trop, bornez tous vos deſirs,
Et ſur-tout point de Chimene;
Vous aurez moins de plaiſirs,
Mais vous aurez moins de peine.

In habentem varios mores. LIV. 12. EP. 47.

Vous avez des endroits aimables,
Vous en avez d'inſupportables:
Je ne puis plus les endurer;
Mais ſans vous je ne puis durer.

In Polycarmum. LIV. 12. EP. 56.

Dans l'eſpace de douze mois,
Vous êtes douze fois malade.
Pour vos amis, ils en ſont aux abois;
Vous les ruinez en marmelade:
Ne ſoyez plus malade qu'une fois.

De Ligurra. LIV. 12. EP. 61.

Tu crains, dis-tu, qu'en mes écrits
Je ne te donne quelque atteinte.
Tu voudrois qu'on te crût, Tirſis,
Etre digne de cette crainte.
Mais ce n'eſt qu'aux taureaux qu'en veulent les lions,
Ils mépriſent les papillons.

De

De Callistrato. LIV. 12. EP. 81.

En louant tout le monde, Iris, vous offensez
Les gens dignes d'être louez,
Qui devroient être distinguez.
Quand vous êtes à tous si bonne,
Iris, vous n'obligez personne.

TRADUCTION
DE QUELQUES
EPIGRAMMES CHOISIES
DE CATULLE.

Ad Ravidum. EPIG. 41.

Quænam te mala mens.

QUI te rend si mal-avisé
De vouloir aimer ma maitresse?
Peux-tu prétendre à sa tendresse?
Non, tu ne veux qu'avoir osé.
Tu cherches de l'honneur dans la seule entreprise,
Tu veux faire parler de toi par les maisons.
Nous te célébrerons d'une maniere exquise,
Philis par ses rigueurs, & moi par mes chansons.

Ad Lesbiam. EPIG. 73.

Dicebas quondam solum te nosse Catullum.

Iris a contenté mes vœux,
Ma passion est satisfaite:
Cependant son humeur coquette
M'empêche de me croire heureux.
Que ma folie est extrême!
Je la méprise & je l'aime.

In Lesbiam. EPIG. 76.

Huc est mens deducta tuâ, mea Lesbia, culpâ.

Mon ame est à ce point réduite
Par votre méchante conduite,
Que je ne puis vous estimer
Quand vous deviendriez fort honnête ;
Ni m'empêcher de vous aimer,
Quand vous seriez encor plus folle que vous n'êtes.

In Lesbiæ Maritum. EPIG. 84.

Lesbia mî, præsente viro, mala plurima dicit.

En présence de son mari,
Climene me dit pis que pendre.
Ce maitre fat en est ravi,
Son plaisir ne se peut comprendre.
Monsieur l'Epoux, vous êtes un grand sot :
Si Climene ne disoit mot,
Elle auroit de l'indifference :
Dès qu'elle ne sauroit se réduire au silence,
Dès qu'elle fait contre moi tant de bruit,
Elle fait voir son feu par son dépit.

In Lesbiam. EPIG. 86.

Odi & amo; quare id faciam fortasse requiris.

Iris, j'aime & je hais. Vous êtes en suspens
Pour savoir d'où vient ce partage.
Je n'en sai rien, mais je le sens ;
Et c'est dont aujourd'hui j'enrage.

In Quintiam & Lesbiam. EPIG. 87.

Quintia formosa est multis.

Philis est blanche, grande & droite,
On n'en peut pas disconvenir.

Qu'on

Qu'on puiſſe pour cela dire qu'elle eſt bien faite,
On ne le ſauroit ſans mentir.
Dans toute cette grande maſſe
On ne peut pas trouver la moindre grace.
Mais dans Iris, moins blanche & moins grande qu'elle eſt,
Tout eſt agrément, tout y plait.

In Lesbiam. EPIG. 93.

Lesbia mî dicit ſemper malè, nec tacet unquam.

Philis dit le diable de moi.
De ſon amour & de ſa foi
C'eſt une preuve aſſez nouvelle.
Ce qui me fait croire pourtant
Qu'elle m'aime effectivement,
C'eſt que je dis le diable d'elle,
Et que je l'aime éperdûment.

IMITATION.

Beliſe dit du mal de moi,
Et me marque une haine extrême.
Je meure ſi je ſai pourquoi,
Si ce n'eſt que Beliſe m'aime.

Je me réjouis de la meilleure ſanté de Madame de Grignan. Je demande pardon à la Providence, ma chere Couſine; mais j'ai grand' peine à trouver bon que les plus jolies perſonnes ne ſoient pas toujours les plus ſaines. Je ſuis encore à Buſſy, où je fais des ajuſtemens qui finiſſent la maiſon. Elle vous plairoit fort, ſi vous la voyiez maintenant. Je parts pour Chaſeu dans huit jours, & j'y ſerai juſqu'à l'Hiver que je paſſerai à Autun. Ecrivons-nous toujours. Pour moi je ne reçoi aucune Lettre qui me faſſe tant de plaiſir que me font les vôtres.

Adieu,

Adieu, notre très chere Couſine & Tante: nous diſons très chere, beaucoup plus encore pour le mérite que pour la rareté; car nous vous aimerions autant, quand nous vous verrions tous les jours.

CCXCVI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Sevigny.

A Autun, ce 28 Decembre 1680.

JE viens d'apprendre, ma chere Couſine, que vous étiez à Paris avec Madame votre fille. Je m'en réjouis, car notre commerce en ſera plus fréquent; & il n'y a guere de choſes au monde que j'aime mieux. Mais à propos de cela, Madame, vous ne ſavez pas que je vais aſſocier le Roi à ce commerce: le Roi, ne vous en déplaiſe. Vous avez ſu que je lui avois envoyé un manuſcrit au mois de Juin dernier. Je croi qu'il y a pris goût, car il m'en a fait demander un autre. Celui donc que je lui vais envoyer à ce jour de l'an prochain, eſt depuis 1673 juſqu'à la fin de 1675, qui ſont les trois ans de votre vie où vous m'avez le plus & le mieux écrit. Comme il a bien de l'eſprit, il ſera charmé de vos Lettres. Il en verra auſſi quelques-unes de Madame votre fille, qui ne lui déplairont pas. Je vous montrerai cela à ce Printems que j'irai à Paris; & je vous étonnerai quand je vous ferai voir que tout exilé que je ſuis, je parle auſſi franchement au Roi, que ſi j'étois ſon favori.

CCXCVII. LETTRE.

De Madame de Sevigny au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 2 Janvier 1681.

BON jour & bon an, mon cher Couſin. Je prens mon tems de vous demander pardon après une bonne fête, & en vous ſouhaitant mille bonnes choſes cette année, ſuivie de pluſieurs autres. Il me ſemble qu'en vous adouciſſant ainſi l'eſprit, je vous diſpoſerai à me pardonner d'avoir été ſi long-tems ſans vous écrire, & à cette jolie Veuve que j'aime tant. Je partis de Bretagne le 20 d'Octobre, qui étoit bien plutôt que je ne penſois, pour venir à Paris. Un mois après j'eus le plaiſir d'y recevoir ma fille. Je l'ai trouvée mieux que quand elle partit; & cet air de Provence qui la devoit dévorer, ne l'a point dévorée: elle eſt toujours aimable, & je vous défie de vous voir tous deux & de parler enſemble, ſans vous aimer. J'ai toujours penſé à vous, & j'ai dit mille fois: Mon Dieu! je voudrois bien écrire à mon Couſin de Buſſy; & jamais je n'ai pu le faire. Pour moi je croi qu'il y a de petits démons qui empêchent de faire ce qu'on veut, rien que pour ſe moquer de nous, & pour nous faire ſentir notre foibleſſe. Ils ont eu contentement, & je l'ai ſentie dans toute ſon étendue. Nous avons ici une Comete qui eſt bien étendue auſſi; c'eſt la plus belle queue qu'il eſt poſſible de voir. Tous les plus grands perſonnages ſont allarmez, & croyent

croyent que le Ciel bien occupé de leur perte, en donne des avertiſſemens par cette Comete. On dit que le Cardinal Mazarin étant deſeſperé des Médecins, ſes Courtiſans crurent qu'il falloit honorer ſon agonie d'un prodige, & lui dirent qu'il paroiſſoit une grande Comete qui leur faiſoit peur: il eut la force de ſe moquer d'eux, & il leur dit plaiſamment, que la Comete lui faiſoit trop d'honneur. En vérité on devroit en dire autant que lui; & l'orgueil humain ſe fait trop d'honneur de croire qu'il y ait de grandes affaires dans les Aſtres quand on doit mourir. Tout mon ſilence ne m'a pas fait oublier les charmes de vos traductions. Adieu, mon cher Couſin; adieu, ma chere Niece. Mandez-moi de vos nouvelles. Cependant nous allons reprendre, notre ami Corbinelli & moi, le fil de notre diſcours.

CCXCVIII. LETTRE.

*Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Sevigny.

A Autun, ce 8 Janvier 1681.

VOUS avez dû recevoir une * de mes Lettres, Madame; ainſi je ne vous dirai rien de ce que je vous écrivis, & je ne ferai que répondre à votre Lettre du deuxieme de ce mois. Nous irons ſavoir d'original ma fille de Colligny & moi, au mois d'Avril prochain, de vos nouvelles. Cependant je vous dirai que je ſuis ravi que la belle Provençale ſe porte mieux, par-

* *Lettre CCXCVI.*

parce que la devant aimer, comme ce m'eſt une néceſſité, j'aurai plus de plaiſir en la trouvant plus belle. Je croi comme vous, qu'il y a de petits démons qui nous veulent empêcher de faire notre devoir; mais qu'ils trouvent des gens plus fragiles les uns que les autres. Sans vous faire de reproches de votre pareſſe à m'écrire, Madame, je leur réſiſte mieux que vous. La Comete qu'on voit à Paris, ſe voit auſſi en Bourgogne, & fait parler les ſots de ce pays-ci, comme ceux de celui-là. Chacun a ſon Héros qui à ſon avis en doit être menacé, & je ne doute pas qu'il n'y ait des gens à Paris qui croiront que la Comete a annoncé au monde la mort de B**. Je trouve comme vous, Madame, que le Cardinal Mazarin eut l'eſprit aſſez fort de ſe moquer en mourant des flatteurs qui lui diſoient que le Ciel préſageoit ſa perte par la Comete qui paroiſſoit alors. J'admire la fermeté du Cardinal en cette rencontre; & en effet, il faut bien de la force pour dire en mourant les mêmes choſes qu'on diroit en bonne ſanté. La foibleſſe de craindre les Cometes n'eſt pas moderne; elle a eu cours dans tous les ſiecles, & Virgile qui avoit tant d'eſprit, a dit qu'on ne les voyoit jamais impunément. Peut-être ne l'a-t-il pas cru, & que comme il étoit un des flatteurs d'Auguſte, il a voulu lui perſuader qu'il croyoit que le Ciel témoignoit par ces ſignes l'interêt qu'il prenoit aux actions & à la mort des grands Princes. Pour moi je ne le croi pas, & je penſe que tout au plus une Comete marque l'altération des ſaiſons, & qu'elle peut ainſi cauſer la peſte & la famine.

CCXCIX.

CCXCIX. LETTRE.

De Madame de Sevigny au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 10 *Janvier* 1681.

JE trouve plaiſant que nous nous ſoyons réveillez chacun de notre côté. Je croi que c'eſt le même jour, & que nos Lettres ſe ſont croiſées. J'ai remarqué que cela arrive ſouvent. Mais, mon Couſin, vous me mandez une choſe étrange, je n'euſſe jamais deviné le tiers qui eſt entre nous. Penſez-vous que l'on puiſſe eſtimer les Lettres que vous avez miſes dans ce que vous avez envoyé? Toute mon eſpérance c'eſt que vous les avez raccommodées. Croyez-vous auſſi que mon ſtile, qui eſt tout plein d'amitié, ne ſe puiſſe point mal interpreter? Je n'ai jamais vu de Lettres entre les mains d'un tiers qu'on ne pût tourner ſur un méchant ton, & ce ſeroit faire une grande injuſtice à la naïveté & à l'innocence de notre ancienne amitié. Je ſerois ravie de voir tout cela: mais le moyen? Je ſuis aſſurée, quoi que je diſe, que vous n'avez rien fait que de bien, & c'en eſt un fort grand que de divertir un tel homme, & d'être en commerce avec lui. Pour moi je croi qu'une Dame* de mes anciennes amies, qui eſt tous les jours deux heures dans ſon cabinet, pourroit bien lire avec lui vos Mémoires, & vous ſeriez heureux, du goût & de l'eſprit qu'elle a, d'être en ſi bonne main. Que ſait-on ce que la Pro-

* Madame de Maintenon.

Providence nous garde ? Je me réjouis que Madame ** ait donné une belle Terre à notre heureuse Veuve. Elle vous rend heureux aussi par la douceur de son amitié & de son fidelle attachement auprès de vous. C'est une créature bien estimable, & que j'estime infiniment aussi. Embrassez-la pour moi, & recevez tous les deux les amitiez & les complimens de ma fille. Elle voudroit bien que vous revinssiez pendant qu'elle est ici. Sa santé est d'une délicatesse qui fait trembler ceux qui l'aiment. Adieu, mon cher Cousin. Notre ami est ici, toujours tout à vous. Nous vous écrirons ensemble. Dites-nous toujours des nouvelles de votre commerce.

CCC. LETTRE.

Du Comte de Bussy à l'Evêque d'Autun.

A Paris, ce 13 *Janvier* 1681.

VOus me témoignez, Monsieur, souhaiter un peu plus de commerce dans notre absence que nous n'en avons. J'y consens de tout mon cœur : j'y fournirai plus aisément que vous ; car vous avez à la Cour ou à Paris peu de tems de reste, & moi je n'ai rien ici de meilleur à faire que cela, ni de plus agréable. Il y a un mois que je suis en cette Ville, où les nouvelles de Monsieur Jeannin & les miennes font le sujet de nos conversations ; après cela nous ne parlons plus que de cartes.

Cùm fueris Romæ, Romano vivito more.

Je

Je fais ici une vie pour laquelle je n'étois pas né; mais Dieu le veut ainſi, & il me fait la grace de n'avoir plus de peine à m'y accommoder. Si vous étiez ici, je la trouverois bien plus douce; mais ce ſera quand vous pourrez. Je ſai combien vous le ſouhaitez.

CCCI. LETTRE.

* Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Sevigny.

A Autun, ce 17 Janvier 1681.

CON *licentia, Signora*, nous nous ſommes bien moquez de votre crainte, votre Niece & moi. Le Roi admirera vos Lettres, ma chere Couſine, & croira par tout ce qu'il verra de notre commerce, que notre alliance & l'agrément de nos eſprits ſont toute notre liaiſon. Je vous montrerai cela au mois d'Avril prochain que nous irons à Paris, & vous ſerez ravie de voir que ne croyant réjouïr que votre ami, vous avez diverti le plus grand Roi du monde. Je n'ai pas touché à vos Lettres, Madame. Le Brun ne toucheroit pas à un Original du Titien, où ce grand homme auroit eu quelque négligence; cela eſt bon aux ouvrages des petits génies, d'être revus & corrigez. Enfin, ma chere Couſine, ſoyez perſuadée que je ne vous ai point fait de méchantes affaires à la Cour; & qu'en y donnant encore plus d'eſtime de votre eſprit qu'on n'y en avoit, je n'ai point diminué celle de votre vertu. Du reſte, je vous aſſure

* *A la Lett. CCXCIX.*

ſure que ſi j'étois à la place du Roi en cette rencontre, je voudrois être votre ami au moins, & que toute votre famille ſe ſentît de l'eſtime & de l'amitié que j'aurois pour vous.

Vous croyez, dites-vous, qu'une de vos anciennes amies * lit mes Mémoires avec le Roi: je le crois auſſi, & je le ſouhaite; car j'eſtime ſon cœur & ſon eſprit infiniment. Jamais femme n'a été ſi univerſellement eſtimée que celle-là; & il faut qu'elle ait autant de bonté que d'autres grandes qualitez; car d'ordinaire le mérite ſans celle-là, attire moins d'amis que d'envieux; & tout le monde a été ravi de ſes proſpéritez. Il faut dire auſſi la vérité; quelque grande que puiſſe être ſa fortune, elle ſera toujours au deſſous de ſa vertu.

Je ſerois bien fâché que Madame votre fille ne fût plus à Paris, quand j'irai à ce Printems. Mandez-le-moi, & trouvez bon que nous lui faſſions ici mille amitiez. Il y a long-tems que nous n'avons eu des nouvelles de notre ami Corbinelli. Adieu, ma chere Couſine.

* *Madame de Maintenon.*

CCCII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à S. A. R. MADEMOISELLE.

A Autun, ce 17 Janvier 1681.

LE Marquis de Buſſy me vient de mander que votre Alteſſe Royale, MADEMOISELLE, avoit gagné ſon procès contre Mamoiſelle de Guiſe, & que vous lui aviez commandé de me l'écrire. Je vous rends mille très hum-

humbles graces, MADEMOISELLE, de ce que vous me croyez assez dans vos interêts pour m'en réjouïr, & je vous assure aussi que vous avez raison. Messieurs de Barail & de Rolinde n'en sont pas plus aises que moi. Si je savois quelqu'un qui aimât plus qu'eux V. A. R. MADEMOISELLE, je ne l'aurois pas oublié; car sur le chapitre du respect & de l'attachement qu'on peut avoir pour vous, je vais aussi loin qu'on peut aller.

CCCIII. LETTRE.

De Madame de Scudery au Comte de Bussy.

A Paris, ce 18 *Janvier* 1681.

CE qui fait, Monsieur, que la plupart de nos veuves & de nos Demoiselles font des avances à notre ami le Duc, c'est que lorsqu'il s'agit de s'établir & d'avoir un rang, on ne trouve rien de honteux pour y parvenir. Notre ami dit qu'il est jeune, elles ne le croyent pas; elles croyent seulement qu'il est Duc, & c'est assez pour elles. Pour moi je croi qu'il ne se mariera que par inclination, & qu'un mérite connu le touchera plus qu'une grande beauté. C'est en vérité un galant homme, l'on pourroit mener une vie fort douce avec lui; le bien ne le touche point, il ne sera question que de lui plaire.

C * * est mort fort chrétiennement. On demanda au coucher du Roi s'il n'avoit point fait de Testament, le Comte de Grammont répondit qu'oui & qu'il avoit fondé un Hôpital pour

tous les Ducs ruïnez par leur faute, qui se disposoient à y aller.

Il y a quelque tems que l'Ambassadeur d'un Prince étranger ayant fatigué le Roi par une harangue impertinente, S. M. après qu'il fut sorti dit au Comte de Grammont, qu'il s'étonnoit qu'on n'eût pas trouvé dans un Royaume un plus habile homme à lui envoyer. Le Comte lui répondit que c'étoit apparemment le parent de quelque Ministre. Adieu, Monsieur le Comte; je suis toute à vous.

CCCIV. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Madame de Scudery.

A Autun, ce 21 Janvier 1681.

JE conviens avec vous, Madame, que notre ami le Duc est un de plus honnêtes hommes du Royaume. Une femme sera fort heureuse avec lui, je ne dis pas seulement pour les honneurs qu'il lui procurera, mais encore pour l'agrément & pour la douceur de la vie.

Chacun vit differemment, Madame; mais je vois par expérience que presque tous ceux qui ne meurent pas de mort subite, meurent chrétiennement.

C * * a eu du bien de sa femme; je ne sai pas à quoi il l'a mangé.

On me mande que le Roi devient dévot. Je n'en suis pas surpris, il n'y a pas loin d'un très honnête homme à un bon Chrétien; cela lui fera voir les enfans de ses enfans.

CCCV.

CCCV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à la Marquiſe de Clerembaut, ſur la mort de ſa belle-mere.

JE viens d'apprendre la mort de Madame la Maréchale, Madame, à laquelle je prends la même part que vous : car étant auſſi proches parens que nous le ſommes & auſſi bons amis, je n'aurai jamais d'autres ſentimens que les vôtres. Je vous ſupplie de le croire, &c.

CCCVI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Duc de Saint-Aignan.

A Autun, ce 21 Janvier 1681.

JE vous envoye, Monſieur, la ſuite de mes Mémoires que le Roi veut voir, avec une Lettre que je me donne l'honneur d'écrire à Sa Majeſté. Je croi qu'elle s'ennuyera moins à cette lecture qu'elle n'a fait à la premiere; car outre qu'elle y verra le récit de ſes propres actions, c'eſt qu'elle les verra dans des Lettres, qui eſt la moins ennuyeuſe maniere de conter, & la plus naturelle. Sa Majeſté verra même d'autres choſes dans ces Lettres qui la divertiront; & je penſe que celles de Madame de Sevigny ne lui déplairont pas.

Au reſte je ne comprens pas qu'un Directeur laiſſe faire un Teſtament auſſi injuſte que celui du Préſident de la Berchere à l'égard de ſon neveu. Les dévots qui deshéritent leurs parens pour faire des charitez, ne regardent que Dieu: cependant il y a raiſon par-tout. Le Préſident de la Berchere pouvoit avec le bien qu'il avoit, ſatisfaire à ſes liberalitez & à la juſtice. Tout le monde eût été content, s'il eût donné cent mille francs aux pauvres, & ſept cens mille francs à ſon neveu: mais depuis que la dévotion ſe met de travers dans une tête, il n'y a point d'extrémité à quoi elle ne porte.

AU ROI.

SIRE,

Je préſente à V. M. quatre années de mes Mémoires, c'eſt-à-dire, quatre années de vos Conquêtes. Je me ſuis déja donné l'honneur d'écrire à Votre Majeſté, SIRE, *que ne ſachant pas les motifs des entrepriſes, je dirois ſeulement les événemens. Je l'ai fait, & j'oſe dire que la maniere dont on me les a écrits, & celle dont j'y ai répondu (moi dans l'exil) les feront pour le moins auſſi-tôt croire, que l'Hiſtoire qui portera le nom de Votre Majeſté. J'eſpere que ma naiſſance & mes emplois donneront auſſi quelque crédit à ces Mémoires. Si Votre Majeſté,* SIRE, *ſavoit la joye que j'ai de voir qu'après l'avoir ſervie à la guerre plus de trente années, & avoir eu le malheur de n'être pas Maréchal de France, j'aye préſentement une occaſion de me diſtinguer de tous les Maréchaux, en faiſant pour la gloire de Votre Majeſté, ce que pas un d'eux n'a fait; ſi elle ſavoit, dis-je, le plaiſir que me donne cette réflexion,*

elle

elle auroit quelque bonté pour moi, & celle de me le faire connoître. Je vous en supplie très humblement, SIRE, *& de croire que vous ne sauriez jamais avoir, non seulement un Sujet disgracié, mais encore un Sujet favori, qui vous aime avec plus de respect, de soumission & de tendresse que moi, ni qui soit de meilleur cœur, &c.*

CCCVII. LETTRE.

De M. le Premier-Président de Dijon au Comte de Bussy.

A Dijon, ce 25 Janvier 1681.

J'AI reçu & lu avec grand plaisir les Mémoires que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer. Je les ai trouvé trop agréables pour en faire à deux fois, & la soirée que j'y employai hier, a été la meilleure & la plus divertissante que je pouvois avoir. Ce qui est de sérieux est beau & solide, & rien n'est plus enjoué que ce que vous avez écrit pour réjouïr. Je suis persuadé que la postérité fine & délicate en fera un jour le même jugement ; mais je pense que cela n'arrivera de long-tems, & que votre intention est d'en faire un Posthume. Le Maitre doit être content de voir comment il est parlé de lui, & il verra avec satisfaction que ce qui est dans le monde le plus digne de louanges, ne pouvoit être mieux loué. Pour moi qui connois la vérité de la plupart des choses que vous avez écrites, j'ai tout le plaisir à la lire qu'on peut avoir, quand on est convaincu de ce qu'on lit.

CCCVIII. LETTRE.

De Madame de Scudery au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 12 *Février* 1681.

JE vous écris toute languiſſante, Monſieur, mais je ſoulage mes langueurs en vous écrivant. Tout le monde diſoit ces jours paſſez que notre ami le Duc épouſoit la fille de Monſieur le Duc de * *, quelques-uns Mademoiſelle d'H**. Je ne crois rien de tout cela; je connois Mademoiſelle de Lucé, elle y a plus de part que pas une.

Je vois tous ceux qui ſont du Ballet auſſi empreſſez d'en voir la fin, que ceux qui n'en ſont point. Ce que l'on nomme plaiſirs n'en eſt pas toujours; & quand on ne les choiſit pas, ils ſont ſouvent des peines.

C'eſt une choſe admirable que les tranſports du **. Il eſt, dit-on, jaloux de l'air qui environne ſa femme. Jamais on n'a vu de gens ſi contens.

L'affaire du Pere Maimbourg devient ſérieuſe. Je ne ſai de quoi il s'eſt aviſé d'écrire contre Rome des choſes qui ne ſervent de rien à perſonne.

CCCIX. LETTRE.

Du Comte de Bussy à la Duchesse du Lude.

A Autun, ce 18 Février 1681.

DE tous les complimens qu'on vous a faits sur votre mariage, Madame, je suis assuré qu'il n'y en a pas un plus sincere que le mien, ni si desintereſſé. Car enfin je ne croi pas avoir l'honneur de vous voir jamais: cependant je suis persuadé que cette raison ne vous obligera pas de m'oublier; & pour moi, Madame, qui vous ai promis d'être votre ami & votre très obéissant serviteur toute ma vie, je prendrai part tant qu'elle durera, à tout ce qui vous arrivera de bien & de mal, fussions-nous toujours à cent lieues l'un de l'autre.

CCCX. LETTRE.

Du Marquis de Trichâteau au Comte de Bussy.

Ce 20 Février 1681.

CE n'a point été ce que le Courrier nous a dit des chemins & du péril qu'il a couru, qui m'a empêché d'aller à Autun, Monsieur. Je suis encore capable de vouloir bien acheter de grands plaisirs au prix de beaucoup de peines. La mauvaise santé de ma belle-mere a été un obstacle auquel je n'ai pu & je ne croi pas

encore devoir réſiſter. Son mal n'eſt pas violent : mais à un cœur tendre & à un homme qui cherche à remplir ſes devoirs, c'eſt plus qu'il n'en faut pour le faire demeurer. Je ferai tout ce que je pourrai pour aller paſſer ſept ou huit jours avec vous avant que la compagnie ſe ſépare. Tous les tems valent le Carnaval, quand tant de perſonnes agréables ſont enſemble ; & j'eſpere que je n'aurai rien à regretter de lui, que la repréſentation de la Comédie. Encore y a-t-il pour & contre. Des Dames toujours redoutables ſont bien dangereuſes à voir déguiſées avec les atours des paſſions.

CCCXI. LETTRE.

De Monſieur de Harlai Archevêque de Paris au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 20 Février 1681.

JE n'ai pas manqué, Monſieur, de lire au Roi la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. C'eſt le compte que je ſuis bien aiſe de vous rendre pour vous aſſurer que je ne perdrai aucune occaſion de vous rendre mes très humbles ſervices, & que j'aurai de la joye quand vous aurez la ſatisfaction que vous voulez bien attendre de la diligence de vos amis. Je ne ſerai jamais des derniers à m'employer pour vous faire obtenir les graces qui dépendent uniquement de la bonne volonté du Roi, ni à être & me dire parfaitement votre très obéiſſant ſerviteur.

CCCXII. LETTRE.

Du Premier-Président de Dijon au Comte de Bussy.

A Dijon, ce 22 Février 1681.

JE suis de votre avis, Monsieur, quand vous dites qu'il faut être fidelle à écrire l'Histoire ou des Mémoires: mais comme peu de gens se font justice sur leurs véritez, il faut attendre qu'ils ne soient plus, pour faire paroître ce qu'ils ont été. L'Historien qui a travaillé dans cette vue, ne manque jamais de crédit, si d'ailleurs son stile est agréable & juste; car il ne peut être soupçonné de haine ou d'amitié, & il faut cela pour être cru. Je suis donc d'accord avec vous, que le tems présent n'est jamais propre pour toutes les véritez. J'avoue que ce n'est pas un deshonneur de n'avoir pas les plus grandes vertus; mais je doute que ce n'en soit pas un considérable de n'avoir rien fait pour les aquérir. Ainsi l'on peut dire, qu'un homme d'épée qui n'a jamais été à la guerre, mérite du blâme. Vous, Monsieur, qui avez si bien servi, devez être de mon avis. Pour moi, si j'étois de ce métier-là, je tiendrois à deshonneur de ne l'avoir pas fait, parce que je croi qu'il y en a toujours de manquer à ce qu'on doit, & qu'on ne peut dire & apprendre à tout le monde qu'un homme n'a rien fait, sans le faire juger par le public, digne d'un assez grand reproche. Pour la naissance, il semble que n'y ayant rien contribué, ce qu'on nous peut dire sur cela nous doit

être

être assez indifférent. Cependant les plus sages aiment mieux qu'on n'en parle point, lorsqu'il n'y a rien de bon à en dire. Le Roi a sujet d'être content de tout ce que vous dites de lui, & que vous soutenez également bien par-tout, & rien n'est plus beau pour sa gloire; & cela même le sera encore davantage long-tems après lui. J'espere, Monsieur, qu'il récompensera votre zèle en votre personne ou en celle de vos enfans, & qu'il l'aimera autant que votre esprit. L'un & l'autre sont dignes de lui, qui seul en peut mieux connoitre le prix que tout autre.

CCCXIII. LETTRE.

Du Premier-Président de Dijon au Comte de Bussy.

A Dijon, ce 27 Février 1681.

TOUTES mes occupations cèdent au plaisir de lire ce qui vient de vous, Monsieur. J'ai déja lu le second manuscrit que vous venez de m'envoyer, & si vous pouviez autant écrire que je voudrois, vous ne feriez rien autre chose; & si vous m'en faisiez part, vous me feriez renoncer à tous mes devoirs. Ce dernier Tome est fort diversifié. Les choses y sont écrites avec infiniment d'esprit & d'agrément; il y en a même de certaines qu'on traiteroit un peu d'indifférentes dans d'autres ouvrages, qui ne font toutefois qu'embellir le vôtre, tant la maniere avec laquelle elles y sont écrites est galante. Je n'avois garde de songer à m'y voir: mais je me fais justice, en reconnoissant par moi-

moi-même, que de rien vous faites quelque chose, & que vous êtes un ami qu'on trouve par-tout. C'est aussi un exemple, ou plutôt un devoir à ceux que vous aimez, pour ne vous manquer jamais.

CCCXIV. LETTRE.

Du Comte de Bussy à la Marquise de la Boulaye.

A Autun, ce 1. *Mars* 1681.

J'Ai vu jusques ici tant de traverses dans les mariages, Madame, que je ne me hâte pas d'ordinaire à les croire faits sur le bruit qui en court. Celui dont il s'agit aujourd'hui a eu les siennes. Comme il y a peu de gens qui n'ayent leurs ennemis, & que votre alliance devoit faire beaucoup d'envie, je ne suis pas surpris que tout ait été déchainé. Mais enfin, Madame, votre bon esprit a tout surmonté. Je m'en réjouïs, & je le ferai toujours de toutes les choses que je croirai vous être agréables, car je suis assurément, &c.

CCCXV. LETTRE.

De la Marquise de la Boulaye au Comte de Bussy.

A la Boulaye, ce 2 *Mars* 1681.

JE croi le mariage de ma fille fait, Monsieur. Mais quand il viendroit à manquer, le projet m'au-

m'auroit toujours attiré des marques obligeantes de votre souvenir, qui aideroient à me consoler du méchant succès de cette affaire. Après cela ne vous y trompez pas, je suis Dame à prendre à la lettre ce que l'on m'écrit, & sur ce pied-là je vais me vanter hardiment de l'honneur de votre amitié. C'est assez pour vous assurer, Monsieur, que j'en fais tout le cas imaginable, & qu'on ne peut être plus que je la suis, votre très humble & très obéissante servante.

CCCXVI. LETTRE.

Du Comte de Bussy au Comte de Créci-Longueval.

A Autun, ce 2 Mars 1681.

MADAME de Bussy me mande, Monsieur, la grace que vous venez de faire à mon fils, & la maniere dont vous l'avez faite. J'ai de l'une & de l'autre, je vous assure, toute la reconnoissance imaginable. Ajoutez à cela l'estime & l'amitié que j'avois déja pour vous, & vous trouverez que j'ai tous les sentimens qui peuvent faire une grande liaison entre deux parens, & que je suis de tout mon cœur à vous.

CCCXVII. LETTRE.

Du Comte de Creci-Longueval au Comte de Bussy.

A Paris, ce 9 Mars 1681.

VOTRE remerciment, Monsieur, vaut à mon grand regret mieux que le bénéfice. Je

Je ſuis pourtant trop heureux que vous ayez approuvé mes bonnes intentions, & que Madame la Comteſſe de Buſſy m'ait donné un auſſi bon ſujet que Monſieur votre fils, qui d'ailleurs eſt fort appliqué à s'inſtruire dans la profeſſion à laquelle vous l'avez deſtiné. Enfin j'ai été ravi de vous marquer par ce petit préſent, que je ſuis non ſeulement par la conſidération de la parenté, mais encore par tous les charmes de votre mérite, votre, &c.

CCCXVIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Comte du Montal.

A Chaſeu, ce 22 Mars 1681.

MON fils m'a mandé, Monſieur, que vous aviez tâché de lui rendre de bons offices auprès du Roi, en parlant comme il fut fait priſonnier à la retraite du Prince d'Orange de devant Maſtricht. Quoique l'amitié qui eſt entre nous depuis très long-tems m'en faſſe attendre des marques de votre part aux occaſions, je n'ai pas laiſſé d'en être auſſi touché que ſi j'en avois été ſurpris; & vous voulez bien que je vous en rende mille graces, en vous aſſurant que perſonne ne vous aime & ne vous eſtime plus que je fais, & n'eſt plus que moi votre, &c.

CCCXIX. LETTRE.

Du Marquis de Trichâteau au Comte de Bussy.

A Semur, ce 22 Mars 1681.

JE suis revenu en diligence ici, Monsieur, pour avoir l'honneur de vous voir, & de vous embrasser avant votre départ pour Paris, d'où l'on me mande le Testament bizarre de Monsieur de la Berchere ci-devant Premier-Président au Parlement de Grenoble. Il laisse huit cens mille francs de bien, dont il ne donne que mille écus à son neveu fils de son frere, qui est un fort galant homme qui ne lui a jamais déplu, & tout le reste à la Charité & à l'Hôpital. Le Paradis ne coûteroit guere, si on l'obtenoit en ne se privant de rien pendant sa vie, & en témoignant à sa mort de la haine à sa famille. Je doute fort que ce qu'on donne ainsi quand on ne le peut plus garder, puisse servir de quelque chose. Les dévots qui deshéritent leurs parens pour faire des charitez, se regardent plus que Dieu, qui veut de la raison partout. Monsieur de la Berchere pouvoit avec le bien qu'il avoit satisfaire à ses libéralitez & à la justice, en donnant cent mille francs aux pauvres & sept cens mille à ses parens. Mais depuis que la dévotion se met de travers dans une tête, il n'y a point d'extrémitez à quoi elle ne se porte.

Fin du quatrieme Tome.

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

La Bibliothèque
Université d'Ottawa

Échéance

Celui qui rapporte un volume après la dernière date timbrée ci-dessous devra payer une amende de cinq sous, plus un sou pour chaque jour de retard.

The Librar
University of O

Date due

For failure to return or before the last dat below there will be a f cents, and an extra cha cent for each addition